ÉTUDES SUR L'EMPIRE DES TSARS.

HISTOIRE INTIME

DE

LA RUSSIE

SOUS LES EMPEREURS ALEXANDRE ET NICOLAS,

et particulièrement

PENDANT LA CRISE DE 1825;

PAR

J. H. Schnitzler.

EPHPHETHA, quod est adaperire.
(MARC. VII, 34.)





BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1847

CHAPITRE NEUVIÈME.

Besoin de légalité et de réformes. — Lutte contre les abus.

(Suite.)

Dans l'organisation judiciaire de la Russie, la procédure criminelle ordinaire, celle qui concerne le vol, l'assassinat et autres crimes de ce genre, prête le moins à la critique. L'auteur de *la Russie en* 1844 [1] trouve peu de chose à en dire; il constate seulement qu'elle a lieu sans l'intervention de la plaidoirie [2], et peut-être le droit de défense en général est-il beaucoup trop limité. Tant que les crimes ou délits de ce genre restent étrangers à la politique, il n'y a rien à craindre de l'esprit qui préside à leur répression; mais le danger commence dès qu'on approche de ce terrain, dès qu'un

[1] Voyez t. III, p. 174.
[2] Page 20.

prévenu est suspect de libéralisme. Or, la pensée et la parole sont surveillées avec un soin extrême, et la moindre expression équivoque peut exciter les ombrages de l'autorité.

Ce qui inspire des appréhensions plus vives, c'est l'initiative à tout moment prise par l'empereur, dans des affaires qui concernent les tribunaux et avant que ceux-ci aient prononcé, initiative dont nous avons déjà fait mention un peu plus haut, comme d'un fait grave. Sur le premier rapport, à la première insinuation quelquefois, l'autocrate, prenant son titre dans le sens le plus large, ordonne une enquête et nomme un comité spécial, soit pour examiner les faits, soit pour rendre une décision. Les aides de camp de l'empereur sont les instruments dont on fait usage pour ce service. Ils reçoivent leurs instructions du monarque, et si celui-ci semble frappé d'avance de la culpabilité d'un acte, d'une conduite, comment l'instruction ne lui donnerait-elle pas raison, comment n'aboutirait-elle pas à des conclusions sévères? Les agents chargés de l'enquête et des perquisitions partent donc déjà prévenus [1], déjà préoccupés de la crainte de contredire leur puissant maître, arbitre de leur sort comme de celui de tous ses sujets. D'ailleurs, formés dans la carrière militaire, dépourvus de connaissances suffisantes en matière de droit, ils sont facilement induits en erreur, et souvent ils découvrent un crime où il n'y en a pas l'ombre, où il n'y a ni commencement de preuve, ni même probabilité.

Le rapport est fait sous ces influences; il est pré-

[1] Page 21.

senté à l'empereur. Certes, dit l'anonyme russe, l'intérêt de la justice est le premier point de vue du monarque, mais à son tour il se laisse influencer par l'opinion du rapporteur, par sa conviction apparente et l'énergie avec laquelle il la soutient. De là « des actes de vivacité; » l'empereur ordonne de faire juger l'affaire par un comité spécial militaire, ou par une commission criminelle, quand elle serait au contraire dans les attributions de la justice ordinaire. Ce n'est pas tout : « par suite des idées dominantes, l'ordre donné par l'empereur de juger une affaire quelconque par la voie criminelle *est déjà considéré comme un arrêt auquel les juges doivent se conformer aveuglément.* »

« Il est impossible, » ajoute l'auteur, « de ne pas éprouver une vive anxiété en voyant dépendre souvent du hasard la délimitation entre le civil et le criminel[1]. »

Il revient ensuite sur le danger, pour tout prévenu, d'être suspect de libéralisme. En russe, cela s'appelle *doukh,* esprit, et l'extension arbitraire qu'on donne à ce mot, les interprétations auxquelles on se livre à son sujet, ont de quoi faire trembler même des innocents. Ce mot et quelques autres, nous dit-on, loin d'avoir en Russie le même sens et la même portée que dans les pays constitutionnels, renferment en eux quelque chose de discrétionnaire; « ils sont entendus *ad libitum* par l'autorité. » Un individu auquel on suppose le *doukh* ne peut guère dormir tranquille; il est ou inscrit au grand livre du chef de la police secrète, c'est-à-dire mis à l'index, ou immédiatement placé sous la surveillance

[1] Page 23.

de la police; il court risque d'être privé des droits civils d'élection de la noblesse; bien plus, il peut même lui arriver d'être déporté [1]. Et tout cela peut s'effectuer sans que l'individu atteint par une de ces condamnations en ait la moindre notion; cela se pratique sous la dénomination de *mesure de précaution*...

« Je m'abstiendrai, » continue notre anonyme, « de consigner ici des exemples de cette mesure si arbitrairement employée : ils sont trop injustes, trop affligeants, trop nombreux, et trop profondément gravés dans la mémoire de chacun [2]. »

Néanmoins, là ne se borne pas l'intervention de l'empereur dans l'exercice de la justice, à laquelle, dans les pays où règne véritablement la civilisation, le gouvernement laisse son libre cours. Le conseil de l'empire, dont les attributions étaient d'abord purement administratives et législatives, a fini par devenir aussi une haute cour judiciaire [3], et là, lorsque les opinions sont

[1] Page 24. On veut parler de la déportation en Sibérie.

[2] Si nous sommes bien informé, l'auteur a été lui-même innocemment une victime des mesures de ce genre. Nous en nommerons une autre, M. le prince Pierre Dolgorouki, jeune savant, qui, sous le pseudonyme de *comte d'Almagro*, a publié en France la *Notice sur les principales familles de la Russie* (Paris, 1843, in-8°), que nous avons déjà citée; livre très-utile, très-curieux, mais très-hardi de la part d'un Russe qui n'a pas mis ordre à ses affaires avant de quitter son pays. Aussi le prince fut-il aussitôt rappelé de Paris. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il dut considérer comme une espèce de grâce d'être envoyé, sans autre forme de procès, dans ses terres du gouvernement de Viatka, où il resta une année ou deux, attendant son pardon, qui lui a été accordé au bout de ce temps.

[3] Le conseil de l'empire est divisé en cinq départements, savoir : 1° des lois; 2° des affaires militaires ; 3° des affaires civiles et ecclésiastiques ; 4° de l'économie politique ; 5° des affaires du

partagées dans une cause, le souverain peut adopter et faire exécuter l'opinion de la minorité, aussi bien que celle de la majorité qui ne le lie en aucune manière.

Ceci nous conduit à dire quelques mots de la procédure civile, entachée d'abus semblables : nous prendrons toujours pour guide le Russe éclairé qui le premier a signalé les réformes les plus urgentes à entreprendre.

Comme partout ailleurs, il y a en Russie plusieurs degrés de juridiction. Le degré inférieur, c'est le tribunal de district (*ouïezdnii soud*), composé d'un juge et de quatre assesseurs dont deux choisis parmi les habitants de la campagne, afin que chaque classe de la population soit jugée par ses pairs. Catherine II l'avait voulu ainsi, mais son idée vraiment libérale n'a peut-être pas produit, dans la pratique, les effets qu'elle en attendait. Assis sur leur siége auprès d'un juge noble, qui ne cesse de leur faire sentir la distance énorme qui les sépare de lui, les assesseurs campagnards manquent de dignité et d'indépendance. Ils ne sont bons, a dit à leur sujet un voyageur, qu'à bien chauffer le sanctuaire de la justice, et ce mot, s'il est empreint de quelque exagération, n'est certainement pas tout à fait sans vérité. Dans chaque district ou arrondissement (subdivision de gouvernement), il y a un tribunal de cette espèce, comme il y a chez nous un tribunal de première instance; et au chef-lieu de chaque gouvernement il y a ensuite des tribunaux du second degré, l'un

royaume de Pologne. Il se réunit par départements ou en assemblée générale. Il compte une trentaine de membres.

civil, l'autre criminel, appelés chambres ou tribunaux de gouvernement et formant une cour d'appel à l'égard des tribunaux de district. De toutes les instances, nous dit l'homme d'État russe, ces chambres nous donnent le mieux l'idée d'une organisation régulière de la justice; les membres en sont électifs [1]. « Ici la majorité des votes a sa force exigée par la loi, qui, dans toutes les instances supérieures, est *déjouée de tant de manières* [2]. » Cependant ici même l'arbitraire se fait incessamment sentir, car « sur une simple requête d'une des parties, » ajoute notre auteur, « le département du sénat ordonne à la chambre de gouvernement de lui présenter des explications sur les différents articles de cette requête; et souvent, fondé sur une pareille plainte d'une partie, le sénat émet son jugement *dans une affaire qu'il n'a pas encore examinée.* »

La troisième instance et la cour d'appel générale, c'est le sénat, divisé, comme on sait, en départements [3],

[1] La noblesse les choisit dans son sein, ou dans celui de la bourgeoisie. — Un manifeste impérial et un ukase du 4 décembre 1835 ont réglé sur une base plus large les élections de la noblesse.

[2] Page 12.

[3] Il y en a onze, dont six à Saint-Pétersbourg, trois à Moscou et deux à Varsovie. Le premier de ces départements est spécialement chargé de la promulgation des lois, de leur expédition aux autorités, etc. Il vide les conflits qui s'élèvent entre les tribunaux divers, et connaît des procès entre la couronne et les particuliers. Les deuxième, troisième et quatrième départements à Saint-Pétersbourg, le septième et le huitième à Moscou, et le neuvième à Varsovie sont des cours d'appel pour les affaires civiles; le cinquième à Saint-Pétersbourg, le sixième à Moscou et le dixième à Varsovie jugent de même les appels en matière criminelle. Le onzième département est celui de l'arpentage: ses

assemblées particulières ayant au-dessus d'elles, comme instance supérieure, l'assemblée plénière de cette même cour, qu'on ne peut guère appeler cour suprême par des motifs qui vont être exposés. Les jugements des départements du sénat, comme ceux de l'assemblée plénière, sont formulés en *ukases;* mais ici, ce n'est plus la simple majorité qui décide, la loi exige l'unanimité des membres présents. Après une telle épreuve, il semblerait que tout doit être terminé, et qu'il ne reste plus qu'à faire exécuter le jugement. Loin de là! la procédure a d'abord besoin d'être soumise au procureur général attaché au département qu'elle concerne. Rien n'est plus étrange! car c'est un de ses secrétaires qui, en sa présence, a donné lecture de l'affaire au tribunal; seulement lui-même n'y a pas prêté l'oreille, son ministère ne commençant qu'après que le tribunal s'est acquitté du sien. Il examine alors le dossier, et, s'il n'est pas d'accord avec les juges, il leur présente ses objections. Souvent ceux-ci n'ont plus aucun souvenir de l'affaire, car le dossier est resté des mois entiers au cabinet du procureur général; n'importe! il faut recommencer l'examen, et si les sénateurs ne se rangent pas unanimement à l'avis du parquet, il n'y a plus de jugement, la décision appartient alors à l'assemblée générale du sénat. Dans celle-ci, on exige les deux tiers des votes. C'est encore beaucoup, évidemment; mais cette fois, au moins, un jugement

attributions s'étendent à tout l'empire. L'assemblée générale ou plénière connaît de toutes les affaires sur lesquelles on n'a pas pu s'entendre dans les départements. Le nombre des sénateurs est illimité, mais il ne dépasse jamais de beaucoup celui de cent.

qui s'entoure d'une telle garantie sera sans doute définitif? Nullement. Il aurait été rendu à l'unanimité, qu'il serait encore sujet au contrôle du ministre de la justice, lequel, par son *veto*, peut annuler la décision de cette haute instance. Lorsque, suivant son droit, il est saisi de l'affaire, il la fait examiner par un employé, car il n'a pas lui-même le temps de se livrer à un travail si minutieux. Cet employé rédige un rapport motivé, ce qui fait perdre souvent plusieurs mois, suivant le volume du dossier où s'entassent quelquefois jusqu'à mille feuilles imprimées, car on est paperassier en Russie comme ailleurs; sous l'autorité de son chef, il soumet ensuite ce rapport à une discussion au sein du conseil des jurisconsultes attachés au ministère de la justice, dont un certain nombre d'employés y siégent aussi avec les procureurs généraux du sénat. Ce conseil joint son avis au rapport, et le jugement arrive au cabinet du ministre, enflé de tous ces commentaires. Il dépend du chef de la justice de l'approuver ou de le rejeter: dans le dernier cas, il fait connaître ses motifs, prend des conclusions, et renvoie l'affaire au sénat. Celui-ci répond par *oui* ou *non* aux propositions faites par le ministre : si c'est *oui*, l'affaire se termine; mais si c'est *non*, le jugement rendu reste provisoirement sans effet, et l'affaire passe au conseil de l'empire. Dans l'intervalle, qu'on se figure l'anxiété des parties intéressées et le mouvement qu'elles se donnent en conséquence; « elles ne manquent pas, » dit notre auteur dans son langage fort peu correct mais naïf, « d'attraper le vent de la direction qu'elle a prise [1], » et alors

[1] Page 7.

chacun fait de son mieux pour disposer en sa faveur les réviseurs subalternes, dont l'opinion peut contre-balancer celle d'un des plus grands corps de l'État.

On en conviendra, voilà des rouages bien compliqués, bien confus! et cependant, outre le conseil de l'empire dont nous reparlerons tout à l'heure, il faut encore en ajouter un, non moins propre à enrayer la marche des affaires que cette inconcevable intervention du ministre et des procureurs. Nous voulons parler de la *commission des requêtes*, véritable sainte inquisition pour la législation, qu'elle torture comme bon lui semble [1], dit l'homme d'État, sans avoir le moins du monde, par sa composition, le caractère d'une cour de justice. D'abord simple commission des pétitions et des doléances adressées au souverain, elle a étendu ses attributions jusqu'à la faculté d'annuler les jugements des départements du sénat et de les déférer à l'assemblée générale; bien plus, elle peut faire suspendre l'exécution des jugements rendus par cette assemblée, et proposer que l'affaire soit portée au conseil de l'empire. Celui-ci, dont les attributions devaient être purement administratives et législatives, est ainsi devenu une instance judiciaire: des affaires litigieuses d'une grande importance y sont jugées, mais non pas encore en dernier ressort, car, comme nous l'avons dit, elles doivent être soumises à la sanction de l'empereur qui, assez souvent, confirme l'avis de la minorité et lui donne ainsi force de chose jugée.

La dernière instance, c'est donc l'autocrate en personne, et en Russie, la justice n'émane pas seulement

[1] Page 11.

du souverain, en bien des cas il la rend personnellement.

En résumé, l'organisation judiciaire dans ce pays ne comprend pas moins de onze instances ou degrés divers; on peut les ranger dans l'ordre suivant : 1° les tribunaux de district; 2° les chambres ou tribunaux de gouvernements; 3° les départements du sénat; 4° les procureurs généraux attachés à chaque département; 5° la commission des requêtes (pour transférer l'affaire à l'assemblée générale du sénat); 6° l'assemblée générale du sénat; 7° le ministre de la justice assisté du conseil de consultation; 8° encore la commission des requêtes (pour transférer l'affaire au conseil de l'empire); 9° le département du conseil de l'empire; 10° l'assemblée générale du conseil de l'empire; 11° l'empereur.

De cette multiplicité d'entraves, le Russe qui nous sert de guide conclut avec raison que la justice ordinaire, continuellement aux prises avec les autorités qui interviennent arbitrairement, « doit nécessairement dévier de sa voie légitime [1] pour céder à la protection, à l'intrigue, à la corruption et à la vénalité [2], » en même temps que les obscurités, les complications et les contradictions si fréquentes encore dans les lois du code russe, prêtent singulièrement à la fraude ou à une fausse interprétation. Il n'hésite pas à déclarer qu'en tout pays, avec ce mode judiciaire, même adapté au meilleur des codes connus de l'Europe, la marche libre et impartiale de la justice ne serait qu'une chimère.

On a vu tout à l'heure de quel immense pouvoir est

[1] Il veut dire légale, conforme aux lois.
[2] Page 14.

investi le ministre de la justice, pouvoir qui n'a son pareil dans aucun autre pays de l'Europe : aussi serait-il naturel de penser que ce poste n'est jamais confié qu'à une haute illustration, semblable à celle qui distingue les premiers légistes d'Angleterre, de France et de quelques autres États. Ce serait une erreur. Parmi les derniers chefs du département de la justice, deux étaient poëtes du premier ordre; après eux est venu un vieux général d'infanterie dont l'âge avancé ne lui a pas permis d'aborder une science aussi ardue que celle des lois; les deux derniers ont été choisis dans la carrière diplomatique; il n'y manquait, dit notre auteur, qu'un véritable légiste, un jurisconsulte de profession. Puis il ajoute : « Il n'est pas difficile de prévoir que cette omnipotence du ministre témoignant si peu de respect pour les opinions des membres de l'assemblée générale du sénat, doit donner pour résultat moral l'indolence, et même le mépris du devoir et du zèle individuel, que chaque membre de l'assemblée générale doit porter aux affaires soumises à son examen. Ainsi, au lieu d'étudier lui-même l'affaire pour donner son opinion, il la jette au hasard, vu que le ministre de la justice viendra proposer son *oui* ou *non*, et qu'alors il lui sera loisible de choisir [1]. »

Quelle justice et quels juges [2]! Il est vrai que la

[1] Page 15.

[2] En présence d'un pareil ordre de choses, est-il possible de ne pas qualifier sévèrement ces mots si pleins de fatuité, de *la Pentarchie européenne* : « La Russie est un empire tout consolidé et complet en lui-même, ayant ses institutions particulières (que les étrangers, pour le dire en passant, regarderont tant qu'ils voudront comme défectueuses, pourvu qu'elles restent salutaires pour la Russie même), une nationalité qui ressemble

plupart ne sont là que pour la forme. Pris parmi les militaires ayant atteint le grade de lieutenants généraux ou parmi les fonctionnaires civils ayant rang de conseillers privés, ils sont en général assez avancés en âge lorsqu'ils viennent occuper le fauteuil de sénateur, et s'ils ne possèdent pas déjà quelques notions de la législation si compliquée de leur pays, ils n'ont plus guère le temps de les acquérir. Dans chaque département du sénat, c'est le président qui fait toute la besogne pendant que les autres membres dorment sur leurs siéges. Aussi la dignité de sénateur n'est-elle pas entourée de beaucoup de considération : y nommer quelqu'un, c'est, aux yeux du public, lui donner les Invalides [1].

peu à la nationalité germanique, une Église que l'Occident ne connaît pas, des mœurs qui ne démentent nulle part leur origine patriarcale et orientale, une force populaire enfin sur laquelle la Capoue des bords de la Seine n'a guère encore exercé son influence. Cet empire a peu de rapports directs avec les États de l'association centrale de l'Europe (l'Allemagne). Il peut rester spectateur indifférent de ce qui se passe dans son intérieur, et s'est en effet comporté ainsi jusqu'à ce jour ; car ce que certains Russes ont écrit sur l'Allemagne n'entre pas plus ici en ligne de compte que les raisonnements sur la Russie de certains Allemands ou Hollandais isolés. » (P. 72.) A la suite de ce passage, l'auteur de *la Pentarchie* revient sur son idée d'une protection russe exercée à l'égard de l'Allemagne, dont il a déjà été fait mention par nous, t. I, p. 206.

[1] L'insignifiance des sénateurs, ou plutôt de leurs fonctions, est devenue proverbiale, comme autrefois en France celle des membres du Corps législatif impérial connus sous la dénomination de *muets*. Sans prendre à la lettre tous les quolibets qu'on a faits sur leur compte, nous rappellerons qu'on a trouvé un manuscrit de la main de l'impératrice Élisabeth Pétrovna, où elle avait marqué les noms des officiers des gardes, leur temps de service, leur conduite, les distinctions ou les punitions dont ils

Les choses étant sur ce pied, il est évident que la magistrature russe aurait besoin d'être guidée par un barreau éclairé et savant; mais ce barreau n'existe point. Quelques avocats rédigent des mémoires pour leurs clients et leur indiquent les démarches et les sacrifices que la prudence commande de faire pour pouvoir espérer d'obtenir justice. « La plaidoirie russe, » dit encore notre homme d'État [1], « n'a rien de ce qui caractérise les plaidoiries dans les autres pays de l'Europe : elle n'a ni publicité, ni exposé oral. Tout se fait par des écrits que les parties sont tenues de présenter, à commencer par le tribunal de première instance, qui est celui des districts, jusqu'au département du sénat. »... « Lorsque l'affaire parviendra jusqu'à l'assemblée générale du sénat, son dossier sera peut-être gonflé jusqu'à former huit mille feuilles écrites, ce qui est le maximum, le minimum étant deux cents. »... « Quel embarras un pareil dossier ne doit-il pas im-

avaient été l'objet, etc., et où on lisait, sous l'un des noms, cette singulière note : « Renvoyer de la garde et faire entrer au sénat, pour cause de manque d'esprit et de conduite sans convenance. » Nous pouvons également garantir l'anecdote suivante : En 1827, le ministre des finances Cancrine présida, dans le local du sénat, à l'adjudication de la ferme des spiritueux. Un de ses amis, le voyant là, lui demanda en riant s'il avait jamais eu l'idée d'être sénateur : « Pourquoi pas ? » répondit cet homme d'un grand sens, « en devenant vieux, ne faut-il pas s'attendre à se retrouver avec les enfants ? » Toutefois, Nicolas a nommé sénateurs un grand nombre d'hommes encore jeunes et pleins d'avenir, tels que les conseillers privés Ouvarof et baron Paul de Hahn, les généraux Kaïssarof, Gorgoli, Mordvinof, etc. Parmi ces nominations, nous avons aussi remarqué celle du prince Bagrath, tsarévitch de Géorgie et conseiller privé.

[1] Page 31.

poser au juge, sénateur vieux, invalide et souvent étranger à sa mission ! Il est vrai que la formalité exige un second dossier, l'abrégé du premier, qui est donné aux juges sénateurs pour les guider ; mais l'insuffisance de l'un comme de l'autre n'est que trop évidente ! »... « Puisqu'il n'y a pas de plaidoirie orale, il n'y a pas non plus par conséquent d'avocats formés à l'école du barreau et aux facultés de droit; mais cela n'empêche pas que tout le monde ne fasse l'avocat... » (Nous supprimons ici la manière dont bien souvent des dames, « même de la plus haute naissance, » en remplissent les fonctions.) « Si la corruption, la vénalité, peuvent atteindre des personnes si haut placées, à plus forte raison pèsent-elles de tout leur poids et assiégent-elles les portes des tribunaux, des chancelleries judiciaires. Et il ne faut pas se donner beaucoup de peine pour découvrir la source et l'origine de cette corruption : elles sont dans le secret, dans le mystère de la plaidoirie russe remise entre les mains des secrétaires des chancelleries judiciaires, hommes à l'habileté desquels on ne saurait ôter une grande influence sur les affaires. »... « Quand ils diraient seulement aux parties dans quel état l'affaire se trouve, quelle tournure on pourrait lui donner, quelles pourraient être leurs dispositions à eux ou même celles des juges ; quand ils prendraient des deux parties en les assurant l'une et l'autre du succès, à condition de restituer au cas contraire la libéralité qui leur aurait été faite, ils seraient déjà sûrs de gagner avec l'une des parties, *mais les habiles gagnent avec toutes les deux* [1]. »

[1] Pages 32 et 33.

Et jusqu'ici ce scandale a été sans remède, malgré la bonne volonté du gouvernement! Celui-ci a essayé de tous les moyens; il a sévèrement puni les fonctionnaires convaincus d'une conduite si honteuse, et il a encouragé les hommes probes par des récompenses ou en élevant les traitements. Cela n'a produit d'autre résultat, au dire de notre auteur, que de « faire hausser le tarif des impositions illicites, en perfectionnant les moyens de précaution à prendre. »

Avec de pareils instruments, tout reste naturellement en souffrance, car chacun attend, pour faire son devoir, qu'il y soit poussé par le seul motif capable de vaincre son inertie. Aussi dans l'année 1826, la première du règne de Nicolas, n'y avait-il pas moins de 2,850,000 causes de toute espèce pendantes devant les différents tribunaux de l'empire [1]; 127,000 individus se trouvaient en état d'arrestation.

Rendu attentif à cette extrême lenteur de la justice par les révélations des conjurés ou par l'examen de leurs papiers, l'empereur donna des ordres impératifs au ministre chargé de ce département pour qu'une diligence plus grande fût faite et que les affaires fussent promptement et régulièrement expédiées. Une circulaire enjoignit aux gouverneurs civils d'y tenir la main dans tous les tribunaux de leur circonscription, surtout par rapport aux individus incarcérés. Les procureurs de gouvernements reçurent l'ordre de tenir au courant

[1] On assure que le sénat a prononcé, en 1824, dans 40,000 causes, et en 1825 dans 60,000. Comme il n'y a pas 200 jours de séance par an, cela fait plus de 300 procès par jour. Et néanmoins le sénat trouve moyen d'en trainer un grand nombre en longueur, au point de pousser souvent les parties au désespoir.

de tous les manquements, de tous les retards, le ministre de la justice, auquel était imposée l'obligation de mettre tous les mois sous les yeux de l'empereur un extrait de ces sortes de rapports. On se débarrassa en effet de cet énorme arriéré, et le monarque constate, par un rescrit adressé le 15 (3) janvier 1827 au prince Labanof-Rostofski, qu'après une année révolue, il ne restait plus dans les prisons que 4,900 détenus, et qu'un petit nombre seulement d'affaires n'avaient pu encore être vidées. En témoignant au ministre sa reconnaissance au sujet du résultat obtenu, il termina son rescrit [1], d'ailleurs bienveillant, par ces paroles où la sévérité se cache sous la douceur des formes du style : « J'espère que, par de nouveaux succès, plus importants « encore, mes vœux ardents seront remplis à l'avenir; « que par la plus prompte expédition des affaires, « rendue possible à force d'attention et d'exactitude, « on préviendra leur entassement; que partout, dans « l'État, la sécurité personnelle et des propriétés, « tous les droits de chacun de mes bien-aimés sujets « seront protégés par une justice impartiale; et que « ceux qui sont constitués gardiens du droit *seront « exclusivement guidés* dans toute leur pratique par le « sentiment du devoir, par le respect dû à la sainteté « des lois, par leurs serments prêtés au trône et par « les principes de l'honneur. Et, à cet effet, que le Dieu « qui bénit toutes les bonnes résolutions nous vienne « en aide! »

Ce noble langage ne resta pas sans influence. Cependant, d'après un rapport officiel relatif à l'année 1842,

[1] Voir la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 3.

le nombre des causes jugées par les différents tribunaux de tous les degrés fut encore de 3,292,691 ; besogne immense dont il semblerait presque impossible de s'acquitter convenablement dans l'espace d'une année. Toutefois, sur ce nombre, 4,226 seulement, restées intactes et formant tout l'arriéré, passèrent à l'année suivante.

Légalité, justice, tels étaient, avons-nous dit, les premiers objets de la sollicitude éclairée du jeune empereur. Mais si la justice n'était pas convenablement dispensée aux particuliers, plaidant entre eux, à plus forte raison était-elle souvent méconnue dans les rapports de ces mêmes particuliers avec les agents du pouvoir appartenant aux différentes branches de l'administration.

Nous ne l'ignorons pas, nous sommes ici sur un terrain brûlant ; nous touchons à une des plaies les plus douloureuses de la Russie, à cette plaie sur laquelle tant d'auteurs ont mis le doigt dans ces derniers temps [1], le plus souvent, hélas! pour l'envenimer ou l'irriter. A Dieu ne plaise que ce soit aussi notre intention! On l'a vu déjà, nous ne méconnaissons pas les honorables efforts qui ont été faits pour la guérir; nous savons qu'il est impossible d'improviser le remède à un mal si profond. D'ailleurs, de nos jours, dans nos pays si avancés en culture, a-t-on bien le droit d'être sévère pour la Russie placée dans des conditions beaucoup moins favorables ? La rigidité des principes est l'honneur des gouvernements comme des individus : or, de

[1] Nous en citerons quelques-uns et nous ferons connaître quelques faits nouveaux dans la note 1re des Notes et Éclaircissements du présent volume. *Voir* aussi t. Ier, p. 237.

part et d'autre, chez nous aussi, les principes fléchissent, les accommodements sont à l'ordre du jour, les intérêts les plus élevés sont journellement sacrifiés à de misérables calculs, la corruption envahit le corps social, sous une forme particulière si l'on veut, mais qui ne change rien à sa nature. L'observation de faits semblables dans une société où l'honneur semblait avoir solidement établi son empire, nous dispose à l'indulgence quand il s'agit de juger l'état moral d'une autre société, moins anciennement policée, moins accessible aux tendances spirituelles, moins façonnée par l'aisance répandue dans toutes les classes et par la diffusion des idées à la dignité du caractère ; d'une société enfin où bouillonne encore le ferment actif de la barbarie primitive, où même les mœurs patriarcales du peuple sont bien faiblement empreintes de cette droiture et de cette probité qui se sont affermies en Occident par une longue lutte contre l'oppression féodale [1]; et où la religion, enseignée par des ministres que de nobles exemples et de fortes études n'ont pas aussi bien préparés à leur auguste mission, n'a pu exercer

[1] Cette idée mériterait peut-être de recevoir quelque développement, si l'espace nous le permettait. Nous voulons dire que, dans nos pays d'ancienne organisation féodale, la lutte contre l'oppression, plus personnelle et plus égale entre les parties, a eu plus d'influence sur le caractère de chacun ; au lieu d'écraser les individus, elle les a au contraire fortifiés, grandis. En Russie, l'oppression directe et individuelle, l'oppression nobiliaire, était moindre, mais la tyrannie publique exercée soit par les conquérants mongols, soit par les tsars indigènes, ne laissait aucune possibilité de résistance : il en est résulté une servitude universelle dont les caractères sont restés empreints. *Voir* à ce sujet le jugement de Karamzine, dans les Notes et Éclaircissements, note 2.

au même degré son influence civilisatrice et moralisante.

Nous ne voulons rien exagérer, et ce n'est certes pas un esprit de dénigrement qui nous anime. Notre plume, on nous rendra cette justice, n'a jamais été trempée dans le fiel. Mais à quoi servirait-il de dissimuler le mal, quand notre sujet nous amène naturellement à en mesurer l'étendue ? Le grave Spéranski lui-même, en traitant de la législation russe dans un écrit officiel, n'a-t-il pas signalé le vaste champ ouvert « à la fraude et à la chicane [1] ? » La lutte contre les abus auxquels leur empire se trouve en proie est le plus pressant devoir des autocrates russes ; leur propre sécurité en dépend, le salut de leur peuple est à ce prix ; et les autres nations de l'Europe n'ouvriront sincèrement les bras à ce peuple et ne le regarderont comme leur égal qu'à la condition d'une régénération qu'il ne peut se promettre que de l'honneur, du courage et de la persévérance de ses souverains.

Il importe donc de rappeler incessamment à ces derniers la tâche ardue, mais glorieuse, qui leur est réservée. Au lieu de cacher la plaie à tous les yeux, mieux vaut, suivant nous, l'exposer aux regards de ceux à qui il appartient d'y appliquer le remède et qui doivent s'en préoccuper nuit et jour.

Au reste, c'est de l'histoire que nous faisons : notre rôle se borne à rapporter les faits avec une minutieuse exactitude.

Dès les premières semaines du règne de Nicolas, une extrême activité fut imprimée au département de

[1] *Précis des Notions historiques*, etc., p. 89, la note.

l'intérieur : l'empereur voulut tout connaître et tout voir par lui-même. Au moment où il était le moins attendu, il se présentait dans les établissements de la couronne; presque tous furent visités par lui dès les premiers mois, excepté le sénat où, lors du couronnement, il n'avait pas encore mis le pied. En attendant qu'il pût aussi visiter les provinces, il envoya des réviseurs dans tous les chefs-lieux de gouvernement, et des rapports affligeants lui parvinrent de toutes parts. Dans seize régences de gouvernement, on avait négligé l'exécution de 2,749 ukases du sénat rendus depuis 1821 ; dans le seul gouvernement de Koursk, 660 prescriptions de ce genre étaient restées ensevelies dans les cartons. Des réprimandes sévères furent adressées aux gouverneurs : on les somma d'envoyer des explications, on leur fixa le délai d'un an pour se mettre à jour. Mais ce délai accordé par les ministres parut beaucoup trop long à l'empereur : non-seulement il le réduisit à trois mois, il fit en outre avertir les fonctionnaires négligents qu'en cas de récidive, ils seraient poursuivis en justice criminelle. Ce n'est pas tout : des abus monstrueux vinrent à sa connaissance, et l'on assure que les plus grandes charges pesèrent sur l'administrateur d'un des gouvernements dont nous venons de parler. Une première révision ordonnée dans son ressort, révision à laquelle avait été employé un prince Troubetzkoï, n'ayant amené aucune découverte malgré les indices, on y envoya un prince Dolgorouki avec ordre de recommencer l'opération; alors des concussions de toute espèce et de véritables actes de cruauté furent mis à nu. La destitution du gouverneur ne se fit pas attendre. Le sénateur Pierre

Polétika, homme intègre [1], fut chargé d'une révision générale à laquelle les ministères eux-mêmes ne purent se soustraire. Il trouva partout le plus grand désordre, à commencer par la régence du gouvernement de Saint-Pétersbourg, où, pendant des années entières, aucune caisse n'avait été vérifiée : aussi l'un des caissiers prit-il la fuite à cette occasion, laissant un déficit considérable. En peu d'endroits les livres étaient tenus conformément aux règlements; partout des négligences se faisaient remarquer : ici c'étaient des abus de pouvoir, là des actes de vénalité. Dans un rapport sévère, adressé à l'empereur, Polétika témoigna sa surprise que, sur ce pied, les choses aient pu marcher jusqu'alors, et il proposa différentes mesures dont plusieurs furent adoptées. Cependant on ne poussa pas l'opération jusqu'au bout, et l'homme courageux qui s'en était chargé n'était peut-être pas toujours soutenu comme il devait s'y attendre. Un démêlé entre lui et le gouverneur civil de Moscou, homme influent qui avait été élevé avec l'empereur Alexandre et dont la fierté se révoltait à l'idée d'un tel contrôle, en arrêta les effets. Il existait encore, il est vrai, une commission spéciale, nommée en juin 1826, dans le but d'aviser aux moyens de mettre un terme à ces concussions, dénis de justice, prévarications de toute nature, mais on ne peut pas dire non plus qu'elle ait trouvé

[1] Il était frère du publiciste Polétika, dont le professeur de Jacob, à Halle, a publié, en 1818, les *Essais philosophiques sur l'homme*, fruits d'une métaphysique encore trop avancée pour la Russie, et qui y furent défendus. Le même professeur L. H. de Jacob a aussi écrit sur les finances de la Russie et a rédigé un Projet de Code criminel pour ce pays (Halle, 1818).

un remède au mal hideux dont la Russie est rongée.

Composée d'hommes fort honorables, présidée par le digne sénateur Engel, qu'environnait le respect public, cette commission s'acquitta avec beaucoup de zèle et de lumières de sa tâche à la fois délicate et laborieuse. Après de longues délibérations, voici quelles mesures elle proposa : abolir le secret des chancelleries, c'est-à-dire introduire une certaine publicité dans la procédure; entourer de plus de considération les fonctionnaires civils, et fonder des écoles spéciales préparatoires pour cette carrière; élever le taux des traitements (point essentiel mais hérissé de difficultés, car le budget russe ne permet pas encore d'assigner une rémunération suffisante à une si nombreuse armée de fonctionnaires et d'employés [1]); séparer les fonctions judiciaires des fonctions administratives et rendre les juges inamovibles. Ces propositions étaient sages, mais calculées de manière à réformer l'avenir plutôt que le présent, et l'empereur cherchait un remède immédiat. Peut-être aussi avait-il trop d'objections contre ceux de la commission. Ce qui est certain, c'est qu'il la révoqua, en mai 1827, au moment où plusieurs membres avaient préparé des discours, dans lesquels ils auraient signalé, assure-t-on, avec une franchise entière, toute l'étendue du mal.

Cependant en présence de faits attestés par des

[1] Ainsi qu'on l'a vu plus haut, de bons juges sont même d'avis que ce remède n'aurait pas l'efficacité qu'on en espère : un état de fortune meilleur, disent-ils, loin de supprimer les exactions des employés, aurait seulement cet effet de leur faire mettre leurs complaisances à un plus haut prix.

preuves positives, Nicolas se montra plus d'une fois inexorable. Nous en citerons quelques exemples.

Le conseiller d'État, directeur de la chancellerie du ministère de la justice, en acceptant, au printemps de 1826, une somme offerte par un justiciable, n'avait fait que ce qui se pratiquait de temps immémorial, dans toutes les chancelleries russes, sans exception. Malheureusement pour lui, l'empereur en fut instruit. Indigné, il ordonna que le fonctionnaire infidèle à son devoir fût mis en accusation, et insista sur la nécessité de statuer un exemple en le déportant en Sibérie. Quelque sévère que fût ce jugement, le sénat y aurait sans doute souscrit; mais l'affaire fut portée au conseil de l'empire, et une nouvelle instruction eut lieu. Le président prince Lapoukhine venait de mourir, et son successeur n'était pas encore nommé; le prince Alexis Kourakine remplissait provisoirement les fonctions inhérentes à ce poste élevé. Dans son rapport à l'empereur, Kourakine déclara qu'en l'absence de preuves positives il avait paru impossible au conseil de condamner le prévenu; mais que de graves probabilités déposaient contre lui, et que, dans cet état de suspicion, il ne paraissait pas digne de conserver sa place, ni d'en occuper une autre quelconque dans le service public. L'empereur se contenta donc de sa destitution.

Dans une autre cause, il prêta son appui à une plaignante, même contre le sénat de Moscou. C'était la femme d'un général à qui l'on avait vendu une maison déjà adjugée à un autre par contrat. Elle avait fait de grands frais dans cette maison, lorsqu'elle en fut expulsée par le propriétaire légitime. Vainement elle

s'adressa aux tribunaux : elle ne put obtenir son droit. Enfin l'affaire alla jusqu'au conseil de l'empire, et le monarque en confirma la décision portant que la dame serait indemnisée sur le traitement des membres des départements du sénat siégeant à Moscou.

Ses injonctions au président de ce conseil suprême ne furent pas moins pressantes que celles au ministre de la justice. Lui aussi reçut à la fin de 1826 un rescrit en partie laudatif, en partie calculé pour stimuler son zèle [1]. Le prince Lapoukhine était un trop vieux serviteur et trop haut placé dans l'État pour devenir l'objet de reproches directs; mais l'empereur l'invita à redoubler d'efforts, « pour m'aider, » disait-il, « à mûrir *les améliorations qu'exige l'administration de l'empire.* » Il ajoutait : « Vous n'ignorez pas, vous et vos collègues, « que tous mes soins et mes vœux les plus chers ont « eu jusqu'à ce jour et ne cesseront d'avoir pour « objet d'*établir un ordre stable*, qui puisse garantir le « bonheur de tous et les intérêts de chacun. »

Si, après tout ce qu'il avait appris dans l'espace de peu de mois, Nicolas avait pu conserver encore des doutes sur l'immoralité qui régnait dans l'administration, un événement arrivé à cette époque même, et offrant cet exemple inouï de dégradation auquel nous avons fait allusion plus haut [2], aurait achevé de les dissiper.

En avril 1826, l'empereur étant à son magnifique château de Tsarsko-Sélo, il y eut une grande revue des troupes. Au moment où tout le monde était attentif au

[1] Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1827, n° 7.
[2] T. II, p. 190.

beau spectacle de ces masses d'hommes, en brillante tenue, obéissant au commandement avec une ponctualité et un accord presque impossibles à atteindre ailleurs, on vit tout à coup arriver quatre hommes en cafetans et à longue barbe, de la classe des *mougiks* ou paysans. Ils s'avancent résolûment, s'adressant à des officiers supérieurs, et déclinent leur demande qui n'est rien moins que de parler au monarque. Une prétention de ce genre n'est facilement accueillie nulle part; elle l'est plus difficilement encore en Russie, où les classes sont séparées entre elles par des distances souvent infranchissables, et où ce qui est inusité est par cela même suspect. La vérité, si elle veut arriver au trône, doit essayer de se faire jour à l'aide de quelque canal mystérieux. Là où tout le monde vit d'abus, chacun craindrait, en ne décourageant pas les communications officieuses, d'attirer sur soi-même les embarras qu'il n'aurait pas évités à un collègue, à un confrère en fonctions publiques. Les paysans furent donc assez mal reçus. On ne manqua pas de leur dire que leur demande était insensée, et on les somma de faire connaître préalablement quelle affaire les amenait. Rusés comme la plupart des hommes du peuple russe, ils ne donnèrent pas dans ce piége, mais déclarèrent que c'était une affaire de la plus haute importance et qu'ils n'en feraient part qu'à Sa Majesté elle-même. Cet entretien n'échappa pas à l'œil perçant du jeune tsar : il voulut savoir quel en était l'objet, et ordonna qu'on lui amenât les mougiks. Ceux-ci paraissent, s'inclinent jusqu'à terre, puis, envisageant sans crainte celui dont ils se reconnaissent les humbles esclaves et que néanmoins ils nomment leur père

3.

(*batouschka*), l'un d'eux prend hardiment la parole pour expliquer ce qui les amène. Ils viennent dévoiler des déprédations incroyables qui ont eu lieu à Kronstadt, pour ainsi dire sous les yeux du directeur de la marine, frère du chef de l'état-major général de la flotte. Le bazar de la ville (*Gastinoï-dvor* [1]) est, disent-ils, encombré d'effets appartenant à la couronne et dérobés de ses magasins, de ses chantiers, de ses arsenaux, de ses navires : agrès, ferrures, garnitures en cuivre, mille objets divers qui servent à l'installation des vaisseaux sont entassés dans les boutiques derrière de fausses cloisons, où l'on introduit les acheteurs qui viennent les acquérir à bas prix. Des ancres, des câbles, des canons même, passent ainsi petit à petit à l'étranger, au détriment du Trésor. L'empereur, malgré les expériences déjà faites, refuse d'ajouter foi à ces énormités; mais les paysans insistent, ils sont sûrs de ce qu'ils avancent, et leurs accents lui font l'effet d'être ceux de la vérité. Alors, avec une mine sévère, il leur demande compte de leur obstination à vouloir pénétrer jusqu'à lui, du refus fait par eux aux officiers de s'expliquer sur le motif de leur demande. « Si nous avions signalé ces faits à d'autres qu'à V. M. I., » répondirent-ils sans hésiter, « Elle n'en aurait jamais rien su, et il n'y aurait eu de punis que nous. — Prenez garde! je vous rends responsables de vos paroles, » dit le monarque en mettant fin à l'entretien, mais déjà résolu à éclaircir l'affaire. Par son ordre, un de ses

[1] C'est-à-dire Cour des marchands étrangers. Ce vaste bazar a quelquefois été appelé le Palais-Royal de la Russie : suivant nous, les deux établissements se ressemblent à peu près comme la civilisation russe ressemble à la civilisation française.

aides de camp, Michel Lasaref, capitaine de vaisseau (aujourd'hui vice-amiral), d'une riche famille arménienne de Moscou [1], prit aussitôt 300 hommes, se rendit en toute hâte à Kronstadt, et investit inopinément le Gastinoï-dvor. Y ayant trouvé la preuve de tout ce que les paysans avaient avancé, il fit mettre les scellés aux boutiques, y laissa des factionnaires pour les garder, et alla ensuite rendre compte de l'accomplissement de sa mission. Alexandre, dans un moment de dépit, s'était un jour écrié en parlant de ses sujets : « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre [2] : » cela se réalisait presque à la lettre; l'empereur n'avait sûrement pas cru dire si vrai. Nicolas resta supéfait à la nouvelle d'un tel brigandage, et ordonna de poursuivre les coupables suivant toute la rigueur des lois. Mais dans la nuit du 21 juin suivant, une lueur rouge éclaira le ciel jusqu'aux approches de la capitale, et le lendemain on apprit qu'un incendie avait consumé le Gastinoï-dvor de Kronstadt, ainsi que d'immenses provisions de bois de construction, de cordages, de chanvre, de goudron, etc. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* ne fit pas seulement mention de ce désastre, et l'on n'en connut jamais les vrais auteurs.

[1] L'auteur de cette famille dont des institutions scientifiques et de bienfaisance, ainsi que la fondation d'églises de son culte, ont immortalisé le nom, a apporté d'Asie en Russie le grand diamant, du poids de 195 carats, qui orne le sceptre impérial, et l'a vendu à la couronne au prix de 2,600,000 fr., plus une pension viagère de près de 100,000 fr. Ce diamant est le plus grand qu'on ait en Europe; le Régent, de France, ne pèse que 137 carats, et le diamant de la couronne d'Autriche que 139.

[2] Voir t. Ier, p. 235.

Quel nouveau trait de lumière pour le jeune souverain! quel triste avertissement sur la pourriture intérieure de cet empire couvert au dehors d'un si brillant vernis de civilisation! Jusque-là chaque jour avait amené des leçons de même nature; les découvertes les plus affligeantes s'étaient succédé coup sur coup; pour Nicolas, toutes les illusions devaient être dissipées. Se sentant environné de dangers, il comprit la nécessité d'avoir les yeux ouverts; aussi porta-t-il son attention personnelle sur toutes les branches d'administration, et il travailla jour et nuit, au point qu'il en maigrissait, que ses yeux, rouges de fatigue, prenaient une expression terne et dure. « De grâce, messieurs, » disait souvent l'impératrice aux ministres, en intervenant avec une sollicitude charmante, « laissez donc un peu de repos à *mon mari*, et venez prendre une tasse de thé avec nous! »

Ce fut ce besoin de vigilance qui bientôt donna lieu à l'institution d'une haute police attachée à la chancellerie particulière du souverain. Jusqu'alors une section du ministère de l'intérieur avait été consacrée à cette sorte d'inquisition, distincte de la police ordinaire, immense réseau étendu sur tout l'empire; le comte Araktchéïef avait eu en outre une police spéciale, chargée de veiller sur la vie et d'assurer la sécurité du souverain. Mais les découvertes des derniers mois venaient de rendre évidente l'insuffisance de cette triple police. De plus, le chef de l'État savait maintenant avec certitude que le personnel de l'administration n'avait pas moins besoin d'être surveillé que les agitateurs malveillants, les ennemis du repos public. Et qui les surveillerait? A qui se fierait-on pour cela? Tant d'hommes

haut placés s'étaient montrés indignes de la confiance du monarque; celle de Nicolas était ébranlée; il ne comptait plus que sur lui-même et sur quelques intimes dont il était constamment entouré.

De ce nombre était le général Alexandre de Benkendorff, dont nous avons déjà parlé [1]; homme, sinon d'une haute moralité, du moins intègre, et de plus actif, éclairé, d'une intelligence rare, d'une société agréable. Depuis longtemps aide de camp général, et récemment placé comme chef à la tête de la 1re division de cuirassiers, il fut nommé, à la fin de juin 1826, chef des gendarmes, chargé du commandement du quartier général de l'empereur, et fut, dès ce moment jusqu'à sa dernière maladie [2], inséparable de sa personne. A la chancellerie particulière, déjà augmentée d'une seconde section, en fut ajoutée une troisième [3], destinée à devenir le siége de cette investigation incessante, générale, et qui a ses agents, moins dans la multitude et dans les lieux infimes, que dans les salons et les bureaux, non-seulement en Russie même, mais sur tous les points de l'Europe, à Paris, à Londres, en Suisse, en Belgique; agents mêlés à tout, présents partout, investis en Russie d'un pouvoir discrétionnaire, et dont l'arbitraire est en quelque sorte personnifié dans le général Doubbelt, le second du comte de Benkendorff

[1] T. II, p. 203.

[2] Il est mort général en chef, comte, etc., le 23 septembre 1844, à bord du bateau à vapeur de guerre russe *l'Hercule*, en venant d'Allemagne. Depuis quelque temps, les idées religieuses avaient pris un grand empire sur lui.

[3] Depuis, encore une quatrième pour l'administration des fondations de feu l'impératrice Marie Fœdorovna, et une cinquième pour l'examen des titres des fonctionnaires.

et du comte Orlof, son successeur. « Quelles sont, » s'écrie le patriote russe déjà souvent cité [1], « quelles sont les garanties de la haute probité des agents de la gendarmerie? Qui oserait en répondre? S'ils étaient en réalité des hommes particulièrement probes et intègres, il vaudrait mieux en faire des chefs effectifs de tels ou tels chambres, tribunaux ou départements, que de les préposer à d'autres chefs comme gardiens, ce qui ne peut qu'entraver les affaires en multipliant les abus. Ceux-ci, nous ne saurions assez le répéter, proviennent moins des fonctionnaires que des défauts des institutions, et la suppression de la police secrète ou de la gendarmerie est le vœu ardent, l'intérêt réel de l'État et de la nation. »

A l'époque dont nous nous occupons, époque critique entre toutes, les circonstances justifiaient peut-être l'introduction dans la machine gouvernementale de ce nouveau rouage malheureusement nécessaire en certains cas, mais très-difficile à préserver de toute souillure. Même sous une direction équitable, l'administration de la police est sujette à d'énormes abus; elle ne saurait d'ailleurs répondre de tous les actes des instruments, la plupart équivoques, qu'elle est obligée d'employer.

Espérant sans doute arriver à l'amélioration des traitements, qu'il s'empressa même de réaliser tout de suite dans quelques branches, Nicolas proclama aussi le besoin d'une stricte économie dans les dépenses publiques, et commença les réductions sur lui-même et sur sa cour [2]. De 1823 à la fin de 1825, Alexandre en

[1] *La Russie en* 1844, p. 129.

[2] Pour citer un exemple, les dépenses de la cuisine et de la

avait déjà pris, un peu tardivement sans doute, l'initiative toujours pénible; Nicolas voulut que les comptes de 1826 présentassent un chiffre encore plus réduit, et il atteignit son but en portant lui-même un contrôle sévère sur tous les détails de la comptabilité de sa maison. L'économie qu'il réalisa s'éleva au total à 67,500,000 roubles en papier. Aussi, de 1822 à 1828, le gouvernement russe n'eut à contracter aucune dette nouvelle, et même dans cette dernière année, lorsqu'on se vit forcé par les besoins de la guerre de recourir à ce moyen, on en abusa si peu, que la dette générale de l'empire n'en reçut qu'une augmentation légère[1]. Quant aux réductions de 1826, elles devaient profiter avant tout, du moins en partie, aux malheureux paysans écrasés d'impôts et auxquels il était urgent d'accorder un soulagement.

Nous avons parlé plus haut de leurs mutineries en 1824 [2]. La fermentation continuait toujours. Le sort de cette classe de la population russe était digne de pitié. Accablés du poids des impôts et des prestations de toute nature que l'on exigeait d'eux, les cultivateurs se voyaient en outre exposés à la misère par l'état languissant du commerce et le manque de débouchés pour les blés, un des principaux produits de leur industrie agricole. Avant l'établissement des colonies militaires, le gouvernement était dans l'usage d'acheter de grandes quantités de ces grains dont les paysans avaient de la peine à se défaire; maintenant les cultivateurs-

cave furent réduites de 600 à 200 roubles papier par jour.

[1] Au 1er janvier 1830, elle formait un total de 1,500,000,000 fr. Voir, au reste, la note sur les finances russes, t. II, p. 298.

[2] Voir t. Ier, p. 13.

colons les lui fournissaient, et, pour encourager leurs travaux, il leur donnait naturellement la préférence sur les autres producteurs. La détresse de la classe agricole s'en accrut.

D'ailleurs les paysans russes n'ignoraient pas quel grand acte d'émancipation venait de se consommer, et se poursuivait, dans les provinces Baltiques letto ou estho-allemandes [1]. Des bruits mensongers répandirent parmi eux l'opinion que les serfs de la couronne seraient dispensés de payer l'*obrok* ou loyer annuel qui leur était imposé indépendamment de la capitation, et que les serfs des particuliers, classe beaucoup plus nombreuse et malheureusement aussi plus opprimée [2], seraient affranchis du joug de leurs maîtres, auxquels ils ne devraient plus à l'avenir ni corvées ni tributs. En Volynie, en Podolie et dans d'autres provinces du midi, ces bruits, qui circulaient dans toutes les parties de l'empire, avaient été accrédités et envenimés par les conspirateurs. Ils furent recueillis avec empressement par les paysans, qui gémissaient sous le double fardeau de leurs prestations seigneuriales et des réquisitions pour la subsistance des troupes de la première et de la deuxième armée cantonnées au milieu d'eux depuis plusieurs années. Lorsqu'on connut l'avénement de Nicolas, on s'imagina que le nouvel empereur avait inau-

[1] Voir t. I[er], p. 79, 80. — La noblesse de ces provinces, ainsi que la bourgeoisie des villes, est, comme nous l'avons dit, allemande ; la population rurale est ou lettonne ou esthonienne.

[2] On compte en Russie un total de 43 millions d'individus appartenant à la classe des serfs ; sur ce nombre, il existait, en 1842, d'après un rapport officiel du ministre des domaines, 17,086,236 paysans de la couronne des deux sexes ; reste pour les serfs des particuliers un total d'environ 26 millions.

guré son règne par ce grand acte d'affranchissement, et comme les maîtres continuaient néanmoins à leur appliquer l'ancien système, les serfs se mutinèrent et refusèrent l'obéissance. Il en résulta des troubles graves qui, se communiquant de gouvernement en gouvernement, arrivèrent jusqu'aux approches de Saint-Pétersbourg, car ils éclatèrent avec force autour de Gatchina [1], ancienne résidence favorite de l'empereur Paul, que l'impératrice, sa veuve, avait toujours habitée depuis, pendant l'été. Dans quelques lieux, les paysans se concertèrent pour adresser au tsar une supplique collective, n'appréhendant en aucune manière le mauvais accueil réservé à ces démarches, que des considérations de politique intérieure firent cependant déclarer inadmissibles. Tous les efforts des autorités provinciales échouèrent contre l'entêtement de ces masses ameutées : l'emploi de la force armée parut inévitable; mais avant d'y recourir, on voulut essayer encore d'un dernier moyen pacifique. L'empereur rendit, en date du 30 (18) mai 1826, un manifeste dans lequel les bruits répandus étaient déclarés faux et méchamment inventés par des gens qui se moquaient de la simplicité des habitants de la campagne et qui espéraient en faire des instruments de leurs projets personnels. En conséquence, on y rappelait sévèrement les paysans de toute catégorie au strict accomplissement de leurs obligations légales, « sans contradiction aucune. » Il fut intimé aux gouverneurs de tenir la main à la prompte exécution des volontés impériales, et durant six mois, lecture devait être faite de ce mani-

[1] Voir t. Ier, p. 244.

feste, tous les dimanches et jours de fête, dans les églises, dans les marchés et sur les places publiques. Néanmoins, en bien des lieux, les paysans persistèrent dans leur désobéissance : il fallut faire marcher des troupes contre eux. Le 17 (5) juillet, le secrétaire d'État Mouravief présenta au sénat, de la part de l'empereur, un décret portant que partout où l'on serait obligé d'employer la force des armes pour faire cesser les troubles, les formes ordinaires de la procédure seraient suspendues et les mutins jugés suivant la loi martiale. Les gouverneurs civils reçurent plein pouvoir pour confirmer de leur chef et faire exécuter les jugements dans tous les cas où le nombre des criminels n'excéderait pas neuf; en cas d'un plus grand nombre de condamnés, ils devaient soumettre la décision des juges au gouverneur général ou, s'ils n'en avaient pas au-dessus d'eux, au comité des ministres auxquels ces fonctionnaires supérieurs étaient également tenus d'en référer; la délibération du comité avait ensuite besoin de la sanction impériale.

Mais en prenant ces mesures de sévérité, l'empereur porta aussi son attention sur les moyens de détruire le mal à sa source. Un autre ukase prescrivit aux diverses autorités locales de veiller à ce que les maîtres n'exigeassent de leurs paysans rien d'injuste et ne les traitassent pas avec trop de sévérité; et ce dernier cas se présentant, elles devaient en faire l'objet d'un rapport au gouverneur civil. Sans doute l'humanité avait autant de part que la politique à cette prescription; cependant elle ne tarda pas à être reconnue impuissante à remplir les intentions du monarque; d'ailleurs elle donnait lieu, de la part des autorités subalternes

autorisées à intervenir dans la gestion seigneuriale, à un système d'espionnage intolérable. Les propriétaires territoriaux, il est vrai, n'avaient pas à en redouter pour eux les conséquences, mais elles portèrent à la moralité publique une atteinte de plus; moins les autorités sont élevées, plus elles donnent prise à la corruption, et plus aussi le sacrifice par lequel on achète l'impunité peut être léger.

L'ordre finit par se rétablir [1]. Cependant là aussi le jeune empereur avait dû voir des symptômes alarmants, là aussi étaient des germes de dissensions plus graves, qu'un avenir prochain peut se charger de développer. Évidemment, la plus rigoureuse observation de la légalité de la part des maîtres peut seule prévenir dorénavant les malheurs dont l'édifice vermoulu du servage menace l'État, sur lequel il semble prêt à s'écrouler.

Il ne sera pas hors de propos d'examiner avec quelque soin cette question.

Après la corruption, la servitude de la glèbe est la plaie la plus profonde de la Russie et la plus difficile à guérir. Le règne de Nicolas semblait, sous ce rapport aussi, devoir commencer une ère nouvelle; on pouvait espérer de le voir s'immortaliser par le grand acte de l'émancipation des serfs, qui, comme on l'a dit, serait pour la Russie une sorte d'achèvement social [2]. Quoique cette espérance ne soit pas encore près de se réa-

[1] S'il faut en croire M. de Custine (t. IV, p. 11), une nouvelle révolte des paysans aurait eu lieu en 1839, époque à laquelle 80 villages auraient été incendiés par la population des campagnes dans le gouvernement de Simbirsk.

[2] « La Russie s'est finalement formulée, elle s'est close vis-à-vis des autres, et le moment est venu de s'ouvrir chez elle aux

liser, il serait injuste pourtant de ne pas reconnaître que des essais d'acheminement ont été faits; d'ailleurs des obstacles difficiles à vaincre suspendent les effets de la volonté impériale.

La servitude de la glèbe n'est pas aussi ancienne en Russie qu'on se l'imagine généralement; elle y fut établie à une époque où, dans les pays les plus avancés de l'Europe, on commençait déjà à en préparer l'abolition, consommée seulement du vivant de nos pères ou même sous nos propres yeux. « Nous savons, » dit Karamzine [1], « qu'en Russie, depuis un temps immémorial, les paysans jouissaient de la liberté civile, mais sans propriété transmissible; de cette liberté du moins de passer, au bout d'un délai légalement déterminé, d'un endroit à l'autre, d'un propriétaire à un autre, à charge de cultiver la terre, partie pour le seigneur, et partie pour eux-mêmes, ou de payer la redevance traditionnelle. » Sans doute, les lois d'Iaroslaf règlent déjà les rapports entre les maîtres et les serfs, mais c'était là un genre d'esclavage à part, et qui ne s'étendait pas à la masse de la population rurale. En général, celle-ci était libre encore au temps de Fœdor Ioannovitch, à la fin du XVI[e] siècle.

Il y avait cependant une distinction à faire : les paysans étaient de deux classes différentes, les uns serfs *(khlop)*, les autres libres *(krestianine)*.

Les serfs étaient la classe la moins nombreuse. Ils

exigences et aux garanties de sa vive et croissante civilisation. » *De la Russie et de la France*, p. 306. Voir dans les Notes et Éclaircissements, note 3, comment l'auteur envisage la grande question de l'émancipation des serfs.

[1] *Histoire de Russie*, t. IX, chap. V.

étaient ou serfs absolus et héréditaires (*polnyié*), ou serfs par convention écrite (*kabalnyié*)[1]. Les uns et les autres étaient, eux et leur famille, la propriété du seigneur : seulement, les serfs par convention écrite recouvraient leur liberté à la mort du seigneur. Les hommes de cette classe étaient appelés *krepki*, les forts, les durs.

Le simple paysan (*krestianine*) était libre, mais, comme nous l'avons dit, sans propriété. Son existence était misérable, et sa position souvent bien inférieure à celle du *khlop*, entretenu aux frais du maître, quand il était hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins. Aussi le *krestianine* se voyait-il fréquemment réduit à aliéner sa liberté pour assurer pareillement son sort : il faisait alors avec quelque seigneur terrien, soit pour lui seul, soit aussi pour ses enfants, un arrangement semblable à celui qui liait le *khlop*, et dont la durée était fixée d'avance. Au bout de ce temps, il redevenait maître de sa personne, pouvait changer de village et passer d'un établissement à l'autre.

Des lois rendues, sous Fœdor, par Boris Godounof, en 1592 et 1593, annulèrent ce droit : les paysans engagés par contrat furent déclarés propriété perpétuelle de leurs seigneurs; il leur fut enjoint de rester pour toujours dans les lieux à propos desquels ils avaient été inscrits dans les registres de *révision*, c'est-à-dire de recensement; et en 1597, un nouvel ukase défendit encore à ceux qui s'étaient loués à temps, de se racheter en remboursant la somme stipulée comme prix de ce louage. Bien plus, les paysans qui avaient disposé

[1] De *kabala*, écriture, contrat.

de leur personne par contrat n'étaient pas seuls atteints par ces lois iniques, quoique dictées peut-être par de bonnes intentions : elles s'étendirent même aux hommes libres qui, sans avoir signé d'engagement, se trouvaient au service des seigneurs terriens. Quand ils y étaient depuis plus de six mois, on les obligeait à y rester pour toujours, et quand leur temps de service était moins long, tout ce qu'ils y gagnaient, c'était de pouvoir choisir entre leur seigneur et un autre, mais toujours en renonçant au droit d'être leurs propres maîtres.

Cette mesure produisit une irritation extrême parmi les paysans : en divers lieux, ils protestèrent par la fuite contre la tyrannie du pouvoir à leur égard ; mais la misère ne tarda pas à ramener la plupart dans leurs foyers. Cependant la Saint-George, date de la mise à exécution du nouveau régime, passe encore aujourd'hui pour un jour néfaste parmi les habitants des campagnes. Avide, rusé, persuasif et d'une rare faconde, le Russe est né pour le trafic : de tous les états, il n'en est aucun qui lui plaise comme celui de colporteur ou de petit détaillant des rues ; il aime encore celui de cocher ou de roulier, et, en général, tous ceux où à un travail modéré il peut allier beaucoup de mouvement. L'agriculture, occupation fatigante, monotone, sévère, est peu de son goût, elle l'ennuie et il est toujours prêt à s'y soustraire.

A l'époque dont nous parlons, la force des armes étouffa le mécontentement [1]. On persista dans le

[1] Elle eut à le faire encore bien souvent depuis, notamment de nos jours, comme on a pu le voir plus haut. Le paysan russe, s'il paraît résigné à la servitude, n'en garde pas moins une ran-

nouveau système, auquel on apporta seulement, en 1601, quelques modifications relativement aux paysans des enfants de boïars[1], et autres petits propriétaires[2]. En ce qui concernait la grande propriété, celle des nobles, des fonctionnaires, du clergé, la mesure fut maintenue. Le sort en était jeté : le paysan devait rester attaché à la glèbe[3].

cune profonde à ses seigneurs, et l'on a pu juger de ses dispositions à leur égard après le départ des Français de Moscou, en 1812. « C'était, » dit un témoin oculaire, « une tendance singulière à faire le mal, pour le plaisir du mal, et une haine féroce contre la noblesse... Les serfs russes ne faisaient pas plus de distinction, que n'en avaient fait les paysans français (pendant la révolution), entre les bons et les mauvais seigneurs : ils commettaient d'horribles dégâts dans tous les châteaux, sans exception, à moins toutefois que le régisseur du domaine ne fût aimé, etc. » *Histoire de la destruction de Moscou en* 1812, trad. de l'allemand, p. 177... « L'insurrection éclata également sur les terres du prince Ioussoupof. On n'y mit pas le feu, mais on en pilla tout le mobilier, et l'on brisa les statues qui faisaient l'ornement des jardins... Les paysans ne répondirent que par d'affreuses menaces aux représentations qu'on voulut leur faire. » P. 178.

[1] Voir t. Ier, p. 168.

[2] Voir Karamzine, t. X, chap. Ier.

[3] Un ukase de Vassili Chouïski (du 5 mars 1607) confirme les mesures prises par les prédécesseurs de ce tsar.

Dans la Petite-Russie, le servage n'existait pas plus que dans la Grande : il y fut introduit seulement en 1783, sous Catherine II. Aussi les paysans y paraissent-ils encore plus disposés à la révolte contre leurs seigneurs. On en a eu un exemple terrible en 1843. Un riche propriétaire, le comte Apraxine, avait exaspéré les paysans de ses domaines par la dureté avec laquelle il les traitait : à la fin, las de cette oppression, ils se révoltèrent et mirent le feu au château. La malheureuse épouse du comte périt dans les flammes avec toute sa famille ; lui-même réussit d'abord à s'échapper, mais les paysans, inflexibles dans leur colère, le reprirent et l'assommèrent.

C'était une véritable révolution, étrange en ceci qu'elle allait au rebours de ce qui se pratiquait en Europe, où le pouvoir prenait, au contraire, parti pour le *manant* contre le noble, son seigneur, et poussait à l'émancipation de cette classe opprimée et écrasée de charges de toute nature. Elle arrêtait la marche de la civilisation, partout ailleurs accélérée par les efforts des gouvernements, et elle préparait de graves embarras aux autocrates, aujourd'hui honteux de voir leur pays si loin en arrière du siècle, sans se croire en état, malgré leur puissance, d'abolir tout à coup les effets d'une législation sur laquelle se fondent d'immenses intérêts.

Quel était le but de Boris en rendant ces lois? car elles ne furent pas de sa part un acte de tyrannie provoqué par un simple caprice.

La puissance du tsar et tout le système militaire en vigueur depuis Ioann III Vassiliévitch avaient pour principal fondement les petits nobles et les enfants de boïars. Des distributions de terres leur avaient été faites, et ils étaient obligés, en revanche, de prendre les armes en temps de guerre, et de rejoindre l'armée tsarienne, suivis de quelques hommes à pied ou à cheval[1]. On avait donc besoin d'eux, et il importait d'empêcher leur appauvrissement, s'ils devaient rester en état de remplir leurs obligations envers la couronne. Pour cela, il ne fallait pas permettre qu'ils manquassent des bras nécessaires à la culture de leurs terres ni qu'ils les payassent un prix trop élevé. Or, à l'époque des lois nouvelles, les paysans, poussés par le dé-

[1] Voir Karamzine, t. VI, chap. VII.

sir d'améliorer leur condition, généralement misérable, se décidaient volontiers à quitter leurs villages pour aller s'établir dans des contrées récemment conquises des khanats de Kasan, d'Astrakhan ou autres, contrées encore mal peuplées et où l'on avait disposé de domaines immenses en faveur de quelques personnages puissants, kniaz, boïars ou membres du clergé. Ces grands propriétaires, pour attirer les paysans de l'intérieur, leur promettaient des avantages qu'ils ne pouvaient pas espérer des petits nobles, ainsi menacés de l'abandon. La servitude de la glèbe était le moyen imaginé pour prévenir ce danger.

D'un autre côté, elle mettait des bornes à l'extrême misère des populations rurales, car désormais les seigneurs étaient tenus de pourvoir à leurs besoins les plus pressants. L'existence matérielle des masses était ainsi mieux assurée, et cette considération ne devait pas être sans poids aux yeux du pouvoir.

Telles étaient les considérations qui avaient déterminé Boris Godounof. Cependant le servage établi par sa loi n'eut pas tout de suite la rigueur du système actuel. Mais lorsque Pierre Ier introduisit en Russie le recrutement, il rendit les nobles responsables de l'impôt en hommes comme ils l'étaient déjà de celui en argent : alors on ne voulut plus laisser vaquer librement les paysans, on les inscrivit sur une liste comme les serfs domestiques, et l'on exerça sur eux une police sévère. De ce moment, les serfs des campagnes étaient complétement assimilés aux serfs domestiques.

Malheureusement, avec la liberté de la personne se perd aussi l'indépendance du caractère : chez les

paysans russes, celle-ci n'avait pu guère encore se développer; mais elle fut détruite dans son germe, et la servilité de leurs vassaux porta les maîtres à resserrer de plus en plus les liens par lesquels ils s'assuraient l'obéissance des hommes de cette classe. Le servage était d'ailleurs une prime payée à la paresse et à l'insouciance. Sûrs de ne pas mourir de faim, n'ayant rien à eux, peu jaloux d'acquérir un bien-être dont un caprice du maître peut les dépouiller, les serfs n'ont pas un grand amour du travail, l'émulation n'exerce point sur eux son puissant stimulant; dégradés par l'oppression, ils demeurent voués à l'ignorance, enfoncés dans la routine, incapables de tout effort généreux pour améliorer leur condition et prendre part au progrès. Quelques-uns, à la vérité, échappent à cette règle commune, et en Russie on a vu assez fréquemment de ces honorables exceptions; mais c'est la masse qu'il faut regarder, et celle-ci reste dans une profonde abjection. Elle se plaît dans cet état et ne demande pas à en sortir, car alors chacun répondrait de lui-même et ne pourrait plus être, comme aujourd'hui, sans souci du lendemain. Les serfs russes, malgré les heureuses facultés dont la nature les a doués, vivent au jour le jour, travaillant le moins possible, et satisfaisant le mieux qu'ils peuvent leurs besoins physiques. En cas de disette, c'est au seigneur à pourvoir à leur entretien; le seigneur les protége aussi contre les exactions des employés et contre les chicanes de toute espèce auxquelles ils seraient en butte, car *Dieu est haut et le tsar loin* [1]. S'ils ont besoin de consolations, ils les

[1] *Bogh vyssoko, tsar daloko.*

cherchent dans la boisson; l'usage fréquent de l'eau-de-vie exerce une influence pernicieuse sur eux, mais il les étourdit sur leurs chagrins, et leur communique cette gaieté expansive dont le spectacle a si souvent réjoui le voyageur, au milieu des campagnes monotones et sous le ciel de plomb d'un pays qu'on dirait voué à la tristesse.

Au reste, nous ne nous appesantirons pas sur les effets de la servitude : ils sont connus, et nous n'avons point de goût pour les vaines déclamations. Sous les bons maîtres même, cette situation, quoique plus tolérable, n'est pas sans graves inconvénients : or, en tous pays les bons ne sont pas en majorité, et, comme on l'a dit [1], « en Russie il y a cette circonstance de plus pour les possesseurs d'esclaves, qu'exposés à toutes les tentations de la tyrannie, ils sont eux-mêmes endurcis par l'oppression qu'exerce sur eux une autorité supérieure. »

Tout le monde le sent, l'émancipation des serfs est, pour le gouvernement russe, une de ces nécessités devant lesquelles on recule, mais qu'on ne peut pas éluder à la longue. Dès le commencement de ce siècle, l'empereur Alexandre s'est montré convaincu de cette vérité; non-seulement il a rendu plusieurs lois au profit des serfs [2], il a cherché aussi à disposer favorablement pour l'œuvre de l'affranchissement quelques-uns des grands propriétaires de son empire. Animé du désir de lui plaire ou cédant à un enthousiasme passager, plus

[1] *Révélations sur la Russie*, t. I, p. 112. — Voir aussi sur la condition des serfs, Golovine, *la Russie sous Nicolas Ier*, p. 254 et suiv., ainsi que le Clerc, Coxe, etc.

[2] Par exemple l'ukase du 20 février 1803.

d'un a fait alors le sacrifice d'une partie de ses droits; mais ce n'étaient là que des actes isolés; l'empereur, suivant son habitude, manqua de persévérance, et sa généreuse tentative n'eut point de résultat notable [1].

Nicolas hérita de cette tâche importante, comme de tant d'autres : elle lui fut transmise avec toutes ses difficultés, et, dès les premiers jours de son règne, les mutineries de paysans dont nous venons de parler durent lui faire comprendre l'urgence d'une solution.

Mais les grandes réformes ne s'improvisent pas : dans cette carrière, le temps est l'auxiliaire obligé, indispensable, des intentions les plus bienveillantes. Il ne suffit pas d'une loi, d'une ordonnance à son de trompe pour briser et renouer les rapports du cultivateur au propriétaire. On l'a demandé avant nous, le lendemain de l'affranchissement, que ferait la Russie de ses 43 millions de serfs sans patrimoine, sans capitaux, sans terre, sans instruments de travail, habitués à l'incurie et à la sécurité du servage, et maintenant abandonnés à l'indépendance, c'est-à-dire à la misère? « Elle ouvrirait les barrières, » a-t-on répondu, « que les nouveaux citoyens ne pourraient ni contribuer ni puiser à la richesse générale; les affranchis seraient exposés à rôder sur le sol nu, comme des bandes de loups sur la neige, sans savoir où, ni comment, ni à quelle heure ils trouveraient leur subsistance. »

[1] Depuis le commencement du siècle jusqu'en 1830, on a donné la liberté seulement à 24,344 serfs; mais l'affranchissement a eu lieu complétement dans les provinces Baltiques, ainsi qu'on l'a vu t. I, p. 79. En Finlande, le servage n'a jamais existé.

Ce qui pouvait se faire immédiatement, Nicolas n'a eu garde de le négliger : c'était d'améliorer le sort des paysans de la couronne et des apanages, de le régulariser, de lui donner toute la fixité possible. C'est nécessairement à cette grande division que l'affranchissement devra d'abord s'appliquer : c'est de là qu'en doit partir l'exemple, et c'est aussi là sans doute qu'on fournira la preuve de la possibilité et de l'innocuité d'une telle mesure.

Cette mesure se prépare, et avec un plein succès. Déjà, dans un acte officiel, les paysans de la couronne ont été déclarés gens libres [1]. Peut-être cette qualification était-elle prématurée; toutefois, usufruitiers héréditaires de leur chaumière et de leurs champs, les hommes de cette classe participent aux avantages de la propriété et marchent sans secousse vers une émancipation complète. L'industrie et le commerce contribuent à améliorer leur sort, qu'en thèse générale on ne saurait appeler malheureux. Il n'y a parmi eux ni journaliers, ni mendiants; chacun cultive son lot et n'en paye que la redevance légale. Il peut, de ses deniers, acquérir des biens, et il concourt à l'élection des chefs, chargés de l'administration des communes.

Là se forme peu à peu une classe nombreuse de cultivateurs libres, préparée à cette condition par l'aisance et par un commencement d'instruction reçu dans des écoles populaires. Cette classe, comme on l'a vu, comprend environ les deux cinquièmes du total des serfs, et elle s'augmente tous les jours par la réunion aux biens de la couronne de terres qui lui sont hypothé-

[1] *South ludi volnii.*

quées comme garanties d'emprunts, et que leurs propriétaires se voient obligés de lui abandonner [1].

C'est en vue de ce grand résultat, pour mieux concerter et étendre les mesures qui doivent y conduire, que nous verrons créer dans la suite, par ukase du 8 janvier 1838, le ministère des domaines de l'empire, détaché de celui des finances.

Au reste, Nicolas s'occupa aussi sérieusement de la législation générale sur les serfs. Nous ne parlerons pas ici des deux ukases du 14 (2) avril 1842, et du 24 (12) juin 1844, qui établissent une distinction nette entre les serfs domestiques et les serfs paysans, protégent les uns et les autres contre l'arbitraire, préparent la transformation des derniers en paysans libres, mais « ayant des obligations à remplir, » et donnent à leurs maîtres un avertissement salutaire sur la nécessité de régler à l'amiable le sort de leurs vassaux avant qu'ils ne leur échappent par la force des choses ; ces deux grands actes législatifs qui, dans leur réunion, méritent presque d'être appelés une *charte des paysans*, appartiennent à une époque très-récente, que nous laisserons pour le moment en dehors de notre travail. Mais ce qui prouve que l'attention du monarque se porta sur ce point fondamental aussitôt qu'il se vit affermi sur le trône, c'est un ukase rendu au mois

[1] Le faste des familles nobles les expose à s'endetter. « Un noble russe est-il pressé d'argent, le gouvernement lui en fournit en prenant des hypothèques, que ses folies le mettent ordinairement hors d'état de racheter ; de sorte que les *esclaves* (lisez les *serfs*, ce qui est fort différent) échappent à son pouvoir. Si, après trois générations, il n'a pas atteint le rang exigé (?), les esclaves lui échappent également. » *Révélations sur la Russie*, t. Ier, p. 134.

d'août 1827 et dont nous devons encore dire un mot.

Une faculté exorbitante avait jusqu'alors été reconnue aux propriétaires : quand ils voulaient se débarrasser de l'un ou de l'autre de leurs serfs, ils pouvaient les faire déporter en Sibérie, sans autre forme de procès qu'une autorisation obtenue de l'administration locale. L'empereur jugea avec raison cette faculté incompatible avec un état légal bien entendu, et il la limita en attendant qu'il devînt possible de la supprimer tout à fait. En vertu d'une délibération du conseil de l'empire, il fut ordonné qu'à l'avenir elle ne pourrait plus être exercée que sous les conditions suivantes : Elle sera sollicitée du gouverneur général par une pétition accompagnée d'un certificat du maréchal de la noblesse du gouvernement, lequel attestera que le serf destiné à la déportation appartient réellement au maître qui veut lui infliger cette peine; il n'y aura pas lieu de l'infliger toutes les fois que le serf aura dépassé l'âge de cinquante ans, de peur que ses fautes supposées ne soient autre chose qu'un prétexte pour se débarrasser de lui au moment où la vieillesse et les infirmités en feraient un être inutile et onéreux; on ne pourra pas le séparer de sa femme, ni de ses enfants au-dessous de cinq ans ; le maître aura d'ailleurs l'obligation de le munir de bons vêtements pour le voyage et de pourvoir à sa nourriture jusqu'à son arrivée au lieu de déportation.

C'était peu, sans doute, que cette résolution, dictée par un sentiment d'humanité pressé de se satisfaire; mais, simple prélude d'un travail législatif plus étendu et d'une plus haute portée, elle marque les premiers pas du monarque dans la carrière laborieuse et semée

d'écueils où il est entré depuis. Puisse-t-il atteindre le but! les applaudissements de ses contemporains l'y attendent, et le génie de la civilisation s'y tient prêt à poser sur son front l'une de ses plus belles couronnes.

Légalité, justice régulière, émancipation des serfs, tels étaient les premiers besoins du pays, et, comme on vient de le voir, ils sont encore loin d'être tous satisfaits, car la tâche est immense; le règne le plus long, le plus actif et le plus pacifique peut ne pas suffire à son accomplissement. Et pourtant elle n'embrasse encore qu'une partie des réformes auxquelles il est urgent de procéder, si l'on veut assurer à la Russie une situation honorable au milieu de nos pays d'Europe. Dans ceux-ci, comme chez elle, le culte du veau d'or domine sans doute, au temps où nous vivons; mais les mœurs y ont cependant conservé une empreinte profonde de moralité; une certaine pudeur y soutient encore les efforts de l'intégrité dans sa lutte contre les mauvaises tentations, et, malgré la contagion de l'exemple donné par l'esprit d'intrigue, l'amour de la richesse et la soif du pouvoir, la dignité personnelle n'y a pas cessé d'être pour tous un objet d'admiration et de respect. En conséquence, il est permis encore de les proposer pour modèles à la Russie. Aux réformes ultérieures désirables dans ce pays appartiennent ensuite l'organisation sérieuse de l'instruction publique, substituant une réalité modeste, mais riche en ressources, au vain étalage d'une apparence trompeuse, et la régénération du clergé, dont le concours, indispensable au gouvernement dans l'œuvre de l'éducation populaire, lui manque cependant presque totalement dans l'état actuel des choses. Ce sont là deux questions vitales bien

dignes d'être approfondies à la suite de celles dont nous nous sommes occupé dans ce chapitre; mais comme elles n'ont pas de liaison directe avec les faits de cette première époque du règne dont nous retraçons l'histoire, nous en réservons l'examen pour une autre partie de ces Études.

CHAPITRE DIXIÈME.

Diplomatie et pompe funèbre. — Mort d'Élisabeth.

Depuis le 5 mai 1821, jour mémorable où l'empereur Napoléon termina sa carrière si pleine de fracas, la mort d'aucun souverain n'avait fait en Europe autant de sensation que celle de son rival de puissance avec qui il avait eu un instant l'idée de partager le monde; rival que le conquérant français dépassait sans doute de toute la hauteur du génie, mais qui avait sur lui l'avantage des qualités aimables et de ce charme puissant qu'exercent une profonde sensibilité, un respect sincère pour la dignité humaine, un certain idéalisme du cœur, quand ils se trouvent joints à la majesté et à la puissance. Partout cette perte avait été vivement

ressentie. La douleur de tous les membres de la famille impériale de Russie était surtout partagée par les deux souverains, amis personnels du défunt; mais les autres familles régnantes manifestèrent également de vifs regrets, et les peuples même, moins injustes qu'on ne les suppose communément, prirent part à ce deuil des cours; ils rendirent hommage à la bienveillance, à l'aménité des mœurs d'Alexandre, à ses procédés généreux, au noble rôle qu'il avait joué dans la lutte de l'Europe contre un ennemi gigantesque, que lui du moins n'eût pas eu la pensée d'enchaîner, après sa défaite, sur un rocher brûlant de la mer Atlantique. Il y eut à son égard unanimité en Europe, et, au sein du peuple français, malgré l'acharnement des partis, aucune contradiction ne s'éleva lorsque Charles X, en ouvrant la session législative de 1826 (le 31 janvier), fit entendre ces paroles : « La mort vient de frapper au milieu de sa carrière l'un de nos plus magnanimes alliés : cette perte a profondément affligé mon cœur. » Frédéric-Guillaume III, plus âgé de sept ans que l'ami qui venait de lui être enlevé si subitement, avait été atterré en recevant la fatale nouvelle. Il devança tous les autres souverains dans la manifestation de ses sentiments. Par son ordre, son second fils, le prince Guillaume, lié d'amitié avec le nouvel autocrate [1], partit

[1] Aujourd'hui connu sous le titre de prince de Prusse et héritier présomptif de la couronne, il est resté fidèle aux mêmes sentiments. On le regarde, à la cour de Berlin, comme le chef du parti russe dont son frère, le roi Frédéric-Guillaume IV, mieux inspiré, a souvent déserté la cause, sans cependant oser prendre à cet égard de parti décisif, à moins qu'on ne regarde comme tel la promulgation récente d'une constitution d'états. Voir t. Ier, p. 208.

immédiatement pour Saint-Pétersbourg, et une pompe religieuse fut célébrée à Berlin en présence du roi et du régiment prussien qui portait le nom de l'empereur de Russie. Son éloge y fut prononcé et, quelques jours après encore, dans une autre occasion, moins directe, les paroles suivantes descendirent du haut de la chaire évangélique : « Quel exemple brillant, mais actuellement dérobé au monde, se présente à nous!... un grand et puissant empereur, un chrétien éprouvé et humble, l'allié fidèle et le tendre ami de notre roi, l'ami de notre peuple, le bienfaiteur de notre pays, celui de toute l'Europe, connu de chacun de nous, révéré, chéri, et maintenant pleuré ! pleuré du monde entier ! »

Arrivé, dès le 17 janvier 1826, au Palais d'Hiver, où sa sœur régnait désormais en souveraine, le prince prussien reçut l'accueil le plus fraternel, et prit place dans le cercle intime du couple impérial. Quelques jours après, arriva un autre membre de la famille, le grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, mari d'Alexandrine de Prusse, cette sœur de l'impératrice dont nous avons déjà fait mention [1]; puis, à peu d'intervalle, le margrave Léopold de Bade (aujourd'hui grand-duc), proche parent de l'impératrice Élisabeth qu'il n'eut point la satisfaction de voir, car la saison ne permettait pas d'aller la trouver à l'autre extrémité de l'empire ; le prince d'Orange (aujourd'hui roi des Pays-Bas), époux de la grande-duchesse Anne Pavlovna, et

[1] Voir t. II, p. 294. Son mari, depuis grand-duc régnant, est mort en 1842. Frère de la princesse Hélène, on sait qu'il avait été peu favorable à son mariage avec le duc d'Orléans, de si regrettable mémoire.

l'archiduc Ferdinand d'Este, un des petits-fils de l'impératrice Marie-Thérèse et frère du dernier duc de Modène, héritier de la célèbre maison italienne autrefois en possession du duché de Ferrare. Ferdinand d'Este, homme de mérite, mais plus Autrichien qu'Italien [1], avait pris jadis, sous les ordres de Mack, une part considérable à la campagne de 1805, si désastreuse pour l'Autriche; lors de la reddition d'Ulm, il s'était ouvert un passage à travers l'armée française. Puis, en 1809, il avait lutté en Pologne contre Poniatowski et Dombrowski; enfin, il avait eu le commandement supérieur de la réserve autrichienne dans l'année 1815. A l'époque à laquelle se rapporte notre récit, il avait le grade de général de la cavalerie; mais, depuis, il a été promu encore à celui de feld-maréchal. Arrivé à Saint-Pétersbourg, il y fut l'objet de l'accueil le plus distingué, tant à cause de ses qualités personnelles qu'à raison de la cour illustre entre toutes qui, par ce choix, avait voulu donner à celle de Russie un témoignage éclatant de sa sympathie [2]. Quant à l'héritier du trône néerlandais, ses sentiments individuels plus encore que les convenances politiques l'avaient fait accourir au lieu destiné à la sépulture d'Alexandre. Une véritable amitié avait régné entre ces deux beaux-frères. Une première visite du prince d'Orange avait laissé à Saint-Pétersbourg d'ineffaçables souvenirs; maintenant, on était touché de le revoir, on lui témoi-

[1] Il vient d'être l'objet (mars 1847) d'une démonstration hostile à Pise.

[2] Entre autres honneurs qui furent rendus à l'archiduc, il fut nommé chef du régiment des hussards d'Izoum, depuis hussards *de l'archiduc Ferdinand*.

gna la plus vive affection, et l'échange de consolations mutuelles ôtait ce qu'ils avaient de plus lugubre à ces premiers jours de deuil, séparés encore par un long intervalle de celui où devaient avoir lieu les obsèques et que le prince était néanmoins décidé à attendre.

En même temps étaient arrivés des envoyés extraordinaires de la plupart des cours de l'Europe; le général vicomte de Saint-Priest, ministre de France à Berlin, avait reçu l'ordre de représenter son pays dans cette occasion, et s'était rendu dans la capitale du Nord presque sur les pas du prince Guillaume. De son côté, l'envoyé du Würtemberg, cour alliée, ne s'était pas fait attendre, non plus que celui de la Bavière, dont le choix s'était fixé sur le feld-maréchal prince Wrede, le héros malheureux de la bataille de Hanau. Le jeune autocrate se montra très-sensible à ces témoignages universels, exprimés avec empressement et recherche. « Les cours alliées, » lisait-on dans un article de la gazette française de Saint-Pétersbourg, « s'empressent aujourd'hui d'honorer la mémoire de l'empereur Alexandre, qui resta jusqu'à son dernier moment le dépositaire de leur confiance illimitée, par l'expression unanime des sentiments les plus affectueux envers son auguste successeur. »

« Le gouvernement britannique, » continuait le journal semi-officiel, « a prouvé de même toute l'importance qu'il attachait au choix d'un représentant dans cette occasion solennelle. Il a désigné un des héros de notre siècle, le capitaine illustre qui acheva de détruire Napoléon aux champs de Waterloo, et qui rendit ainsi le nom de Wellington à jamais inséparable, dans les fastes

de l'histoire, du nom d'Alexandre Ier, *le principal auteur de la délivrance européenne*[1]. »

Le choix du cabinet whig de George IV était en effet tombé sur l'homme le plus considérable des trois royaumes. Sa qualité de tory n'avait point paru un obstacle : car, à cette époque, ce parti n'avait pas encore rompu ouvertement avec Canning, ministre qui devait se montrer bientôt plus libéral que ses antécédents n'avaient pu le faire présumer. Comblé des marques de la faveur du défunt, lord Wellington était à ce moment-là l'unique feld-maréchal russe[2]; nul ne pouvait être plus agréable au jeune tsar.

Au reste, ce choix n'était pas dicté uniquement par la courtoisie. Comme tous les cabinets en général, celui de Saint-James avait reçu de la part du successeur d'Alexandre les ouvertures les plus rassurantes et les plus amicales. La circulaire du comte de Nesselrode[3] l'avait instruit des intentions pacifiques de l'empereur Nicolas. Néanmoins l'Angleterre avait des craintes en ce qui concernait l'Orient, devenu le point de mire universel, le nœud des grandes questions européennes, et à ce moment la seule qui tînt la diplomatie en éveil; car l'intervention de la France en Espagne pour dompter la révolution et rendre à Ferdinand VII le libre exercice de ses volontés, était un fait accompli dont on ne redoutait plus les conséquences.

On sait avec quelle longanimité inattendue Alexan-

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826. n° 13.

[2] Sacken et Wittgenstein, comme nous l'avons dit, n'avaient encore que le grade de général en chef.

[3] Voir t. II, p. 217.

dre, contenu par l'Autriche, avait supporté la lenteur du divan à faire droit à ses justes réclamations concernant les principautés du Danube et les réparations dues au commerce russe à raison des pertes qu'il avait éprouvées ; il avait fallu au tsar un grand effort sur lui-même pour s'abstenir de prendre parti dans la lutte à mort ouverte entre les Hellènes, las de leur esclavage séculaire, et les Othomans, leurs oppresseurs, chez lesquels se ranimait le vieux fanatisme musulman. Sous le souverain nouveau, jeune, énergique, ambitieux peut-être, il était à craindre que le temps des concessions ne parût passé, qu'il ne devînt impossible à la Sainte-Alliance de museler plus longtemps le colosse moscovite, impatient de se jeter sur le Midi où des coreligionnaires livrés au carnage tendaient vers lui des mains suppliantes. En effet, Nicolas était décidé à faire respecter ses droits et le nom chrétien. L'Angleterre jugea donc indispensable d'entamer avec son cabinet une négociation sérieuse, et, saisissant pour cela l'occasion d'une mission de condoléances et d'apparat, Canning fit nommer, pour porter en Russie l'expression des regrets de George IV, le duc de Wellington, que sa haute renommée, son caractère fortement trempé et ses services, rendus non-seulement à l'empire Britannique, mais à toutes les puissances jadis coalisées contre la France, entouraient d'un prestige qui donnait du poids à ses moindres paroles. Canning avait compris que pour mettre fin à une lutte meurtrière que l'Europe s'indignait de voir se prolonger, et pour empêcher la Russie de s'ériger, suivant sa politique déjà ancienne, en arbitre de la Grèce, il n'y avait plus qu'un moyen, celui de reconnaître l'indé-

pendance de cette contrée chrétienne dont le nom seul, abstraction faite des croyances, éveillait déjà les sympathies des peuples. Ses raisonnements avaient vaincu les scrupules du futur chef des torys, non moins familiarisé dès lors avec la stratégie parlementaire et diplomatique qu'avec les opérations du champ de bataille proprement dit [1]. Il consentit à prêter son appui à un cabinet avec lequel il n'était cependant pas en pleine conformité d'idées, et se rendit sur le continent, accompagné de son ancien frère d'armes lord Fitz-roy Somerset, qu'un boulet de canon, en le mutilant d'un bras, dans la guerre d'Espagne, avait forcé d'échanger la carrière des armes contre celle de la diplomatie.

Tous les journaux du temps ont parlé de l'accueil fait à Berlin, non-seulement par le roi mais par toute la population, au vainqueur de Salamanque et de Vittoria, ou, pour mieux dire, à l'homme auquel les Prussiens étaient redevables de leur part de gloire dans la bataille de Waterloo. Frédéric-Guillaume III le traita comme un ami, donna des fêtes somptueuses en son honneur et le combla de présents. Le feld-maréchal Gneisenau, gouverneur de Berlin, alla lui rendre visite à son hôtel, à la tête des généraux prussiens les plus célèbres. En Russie, il ne fut pas reçu avec moins de démonstrations : des officiers généraux, envoyés à sa

[1] Comme capitaine, lord Wellington vient d'être jugé d'une manière, selon nous, très-exacte, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Charles Lacretelle. Pour cet académicien, le héros de la guerre d'Espagne est « un général d'un grand sens, flegmatique et tenace, ne procédant pas par l'enthousiasme, mais par l'ordre, la discipline et de lentes combinaisons, entreprenant peu et faisant agir autour de lui toutes les passions populaires et vindicatives dont il est exempt. »

rencontre jusqu'à la frontière, l'amenèrent le 2 mars à Saint-Pétersbourg, où un hôtel avait été disposé pour le recevoir, à côté du palais de l'Ermitage (rue Millionne). Nicolas et la famille impériale s'épuisèrent en politesses à son égard : non-seulement les honneurs dus au rang de feld-maréchal russe, dont il était investi, lui furent rendus, mais il marcha de pair avec les princes, et on le vit constamment auprès de la personne du souverain. Nicolas fêta son hôte autant que le permettait le deuil général; il parut souvent en public avec lui comme pour le présenter lui-même aux habitants de sa capitale; il lui témoigna beaucoup de confiance, et voulut avoir son avis sur les grandes questions politiques, peut-être même sur quelques-unes de celles qui concernaient l'intérieur de son empire. Le public, réglant sa conduite sur l'exemple du maître, ne fit pas moins bon accueil au célèbre capitaine étranger. Lord Wellington ne se montrait pas dans les rues de la ville sans que la foule se pressât autour de lui, en lui faisant cortége.

Cependant on ne peut dire que son extérieur ait produit une impression bien favorable. Encore souffrant par suite d'une récente indisposition, il avait l'air amaigri; son nez fortement aquilin faisait saillie d'une manière trop marquée sur sa longue figure un peu rembrunie, et dont les traits, fortement prononcés, n'étaient pas sans une certaine prétention. En général, la personne de cet homme célèbre n'avait rien d'imposant, et elle n'était pas relevée d'ailleurs par l'éclat du costume militaire. Dans ses promenades, où on le voyait le plus souvent à pied, simplement, sans aucun appareil, tout au plus suivi à distance par un élégant

droschki conduit par le second cocher de l'empereur, il était constamment en redingote noire, la tête couverte d'un petit chapeau rond. En cérémonie, au lieu de l'habit rouge anglais des officiers de sa suite, il portait le grand uniforme de feld-maréchal russe avec le cordon de Saint-André passé sur l'épaule droite. Alexandre lui avait fait don d'un équipement complet, tiré de sa propre garde-robe : soit par respect pour la mémoire de ce prince, soit pour faire sa cour au nouveau monarque, le duc n'y avait fait faire aucun changement, et l'habit, dont la mesure était prise sur les formes pleines d'un bel homme, faisait ressortir par ses plis ce qu'il y avait de grêle dans les siennes. Cependant rien de tout cela n'aurait peut-être été remarqué, ou du moins n'aurait nui à l'impression que devait produire un tel personnage, sans quelques torts de conduite dont il ne sut pas se défendre par rapport à des membres de la haute noblesse et même, dit-on, vis-à-vis de l'empereur. On cite des réponses peu obligeantes qu'il aurait faites à ce dernier. En général, l'envie de plaire ne présida point aux discours du fier Breton ; on le trouva plutôt morose qu'expansif; avec les dames, il ne se crut point obligé de se mettre en frais de galanterie, et son sans-façon avec tout le monde, sans excepter les plus gracieuses princesses de la cour, parut choquant en plus d'une circonstance.

Si, par cette raison, lord Wellington n'eut pas parmi les Russes tout le succès auquel, avec un si grand nom, il est sans doute permis, mais toujours dangereux de prétendre, son amour-propre dut cependant être satisfait des témoignages d'estime dont il fut l'objet de la part de la famille impériale pendant toute la durée

de son séjour à Pétersbourg. Aux funérailles d'Alexandre son rang fut assigné immédiatement après les princes; plusieurs grandes revues eurent lieu à son intention, entre autres celle du 31 mars, anniversaire de l'entrée des troupes russes à Paris, revue où plus de 35,000 hommes de la garde, dans une tenue admirable [1], défilèrent devant le tsar entouré de ses hôtes. Wellington était placé près des princes d'Orange et Guillaume de Prusse; un peu plus loin on remarquait encore le feld-maréchal bavarois, à qui de grands honneurs étaient également décernés. Ce jour-là Nicolas, remplissant les intentions de son défunt frère, fit distribuer une médaille d'argent, marquée de cette date (19 mars, suivant le calendrier julien), à tous les militaires qui avaient fait partie des armées russes alors en campagne [2]; et, en rentrant dans son palais, il adressa au duc, *son* feld-maréchal général, le rescrit suivant :

« Afin de vous donner un témoignage de mon estime particulière pour vos hautes qualités et les services

[1] Les uniformes étaient superbes, les lignes comme tirées au cordeau, les manœuvres d'une rare précision. La cavalerie se distinguait tout particulièrement ; dans peu de pays on en voit de si bien montée. Tous les chevaux du même régiment étaient de la même couleur et pour ainsi dire de la même taille. Ceux des chevaliers gardes étaient noirs, ceux des gardes à cheval, bruns ; les hussards en montaient d'un brun plus clair. Ce n'est pas le gouvernement qui fait les frais de ce luxe équestre. Les officiers de la cavalerie de la garde sont la plupart très-riches et choisis précisément pour cette raison : ils remplacent de leurs propres deniers les chevaux que le gouvernement fournit aux soldats par d'autres plus beaux, souvent payés très-cher. Aucun autre pays, sinon la Hongrie, ne serait en état d'offrir un tel spectacle.

[2] Elle se porte attachée à un ruban aux couleurs des ordres de Saint-André et de Saint-George.

éminents que vous avez rendus à toute l'Europe, il me sera très-agréable qu'un des régiments de mon armée porte votre nom. En conséquence, ce jour même, 19 mars, qui fut signalé, il y a douze ans, par la prise de Paris et la fin d'une lutte à jamais mémorable, où la bonne cause vous a dû de si brillants succès, j'ai ordonné que le régiment d'infanterie de Smolensk, formé par Pierre le Grand, l'un des plus distingués de mon armée, et qui déjà s'est trouvé sous vos ordres en France, fût dorénavant nommé régiment *du duc de Wellington,* désirant par là vous donner une preuve de ma constante et sincère bienveillance. »

De plus, en sa qualité de négociateur, le représentant extraordinaire de la cour de Saint-James atteignit pleinement son but.

Ce n'est pas encore le moment, dans le présent écrit, d'aborder la question turque, d'entrer dans le détail des griefs de la Russie contre la Porte, de rappeler les hésitations de celle-ci, et les complications diverses nées d'intérêts plus spécialement chrétiens. Quand le temps sera venu de nous occuper de la grande question d'Orient, nous verrons surgir, du milieu des débats, des faits capitaux : la consolidation du régime adopté pour les principautés de Moldavie, de Valachie et de Servie [1]; la constitution d'un royaume de Grèce, placé sous la garantie de trois grandes puissances [2]; une nouvelle guerre des Moscovites, sous les-

[1] Traité d'Akermân, du 7 octobre 1826.

[2] Traité de Londres, du 6 juillet 1827, entre la France, l'Angleterre et la Russie. Nous donnerons, à la suite du texte, note 4, quelques pièces relatives aux négociations intermédiaires entre ce traité et celui d'Akermân.

quels le Balkan s'abaisse enfin, contre les Othomans démoralisés par la réforme autant que par l'incurable faiblesse de l'empire et la confiance renaissante des raïas, et néanmoins résistant encore, sans trop de désavantage, pendant une première campagne [1]; puis, à la suite de cette guerre, bien près d'embraser l'Europe tout entière, l'établissement en Turquie d'une espèce de protectorat russe, dont le fameux traité d'Unkiar-Iskélessi [2] sera la conséquence naturelle, mais peu durable dans ses effets, grâce à la jalousie des quatre autres membres de la pentarchie européenne. Tout cela fixera notre attention au plus haut degré; mais à l'époque dont nous avons á nous occuper ici, ces faits commençaient seulement à se préparer, et nous nous serions abstenu d'en parler ainsi par anticipation, si la mission du duc de Wellington n'en avait pas été pour ainsi dire le point de départ.

Des conférences s'ouvrirent entre lui et le comte de Nesselrode. L'ambassadeur se montra partisan des Grecs, auxquels jusqu'alors le cabinet britannique avait témoigné peu de sympathie; il déplora les ravages commis en Morée par l'armée d'Ibrahim-Pacha débarquée par la flotte égyptienne, et en prit occasion pour offrir à la Russie le concours de l'Angleterre, si elle avait la pensée de mettre fin à ce triste état de choses. L'escadre britannique était prête, disait-il, à empêcher que le pacha d'Égypte n'envoyât de nouveaux secours à son suzerain, et M. Stratford-Canning devait travail-

[1] Une seconde amena le traité d'Andrinople, conclu le 14 septembre 1829. Voir à ce sujet la notice sur le comte Alexis Orlof, dans les Appendices du volume précédent, note 2.

[2] Du 8 juillet 1833.

ler, de concert avec la diplomatie russe, à obtenir de Mahmoud II qu'il consentît à un arrangement avec ses sujets rebelles. De cette manière la guerre, dont il était impossible de calculer les conséquences, était encore une fois évitée, et la solution définitive de la question orientale, si pleine de difficultés, si grosse d'événements, ajournée à une autre époque.

Ces communications furent portées par le comte de Nesselrode à la connaissance de l'empereur. Celui-ci autorisa son ministre à donner suite aux ouvertures du cabinet de Saint-James, et eut lui-même plusieurs entretiens à ce sujet avec son illustre hôte. Mais il distingua nettement la question exclusivement russe de celle que les grandes puissances pouvaient être appelées à régler en commun, et par là, sans se l'avouer, il sépara sa politique de celle de l'empereur Alexandre. Ses paroles étaient le programme d'une politique nouvelle plus ferme, plus nationale, moins subordonnée à celle des cabinets alliés [1].

Par rapport donc à la question exclusivement russe, l'empereur repoussa toute intervention : il s'agissait pour lui de faire exécuter les traités existants, ou de venger ses droits et ses intérêts lésés par les Turcs de tant de manières. Cela ne regardait que lui, disait-il ; il était décidé à ne pas souffrir plus longtemps qu'on

[1] Elle amena dans la suite la rupture entre les Russes et les Turcs et cette guerre de 1828 et 1829 qui causa tant de déplaisir à l'Autriche et manqua la brouiller avec l'autocrate. Dans une de ses dépêches de ce temps-là, Pozzo di Borgo parle de « la conduite inconcevable de M. de Metternich ; » il est d'avis de verser sur l'Autriche toutes les calamités de la guerre qu'elle suscitait à la Russie, *sans lui en épargner aucune.* » Mais ceci appartient à la suite de l'histoire du règne de l'empereur Nicolas.

le jouât; il déclara qu'il se ferait rendre raison immédiatement, dût-il pour cela recourir aux armes. Toutefois il promit de ne rien exiger au delà des traités, de ne point se porter à des extrémités de nature à compromettre l'existence de l'empire othoman jugée nécessaire encore pour le repos de l'Europe. Relativement à la seconde question, on eut bien moins de peine à s'entendre : la Russie se montra disposée à renoncer à la direction exclusive de l'affaire des Grecs, pourvu que quelque chose se fît enfin, qu'on ne permît pas plus longtemps le scandale des massacres, qu'on mît fin aux dévastations des Arabes d'Ibrahim, et qu'on relevât en Orient le nom chrétien, honni et vilipendé par suite d'une si coupable inaction. A ces conditions, il était possible d'établir le concert entre les deux cours : aussi le duc de Wellington en jeta-t-il les bases, en signant avec le chef du collége de l'empire, le 4 avril, avant-veille de son départ [1], un premier protocole sur la Grèce, acte important qui contenait en germe le traité du 6 juillet 1827. Mais ce protocole, dont les effets dépassèrent de beaucoup les désirs de l'Angleterre, n'empêcha nullement la Russie de poursuivre avec la plus grande vigueur, comme elle l'avait annoncé, le redressement de ses griefs particuliers. Elle signifia à la Porte son *ultimatum*, et finit par obtenir d'elle la satisfaction exigée. Le traité d'Akermân, dont nous donnerons l'historique dans la suite de ces Études, en calmant les appréhensions de l'Angleterre relativement

[1] Il partit le 6, après un séjour de cinq semaines. L'empereur lui fit cadeau d'une magnifique glace, haute de 170 pouces, large de 63 (mesure du pays), un des produits les plus remarquables de la manufacture de Pétersbourg.

à une rupture entre les deux puissances, modéra aussi son zèle pour la cause des Grecs, et peut-être ne se serait-elle plus souvenue alors du protocole du 4 avril, si la Russie, décidée à y donner suite, n'avait eu soin de venir en aide à la mémoire ingrate de son alliée, dont les whigs et M. Canning dirigeaient toujours la politique extérieure.

C'est principalement à la Russie qu'appartient l'honneur du mémorable traité de Londres, fondement et sauvegarde de l'indépendance des Hellènes modernes. La France y adhéra avec une entière conviction.

Ces transactions diplomatiques, importantes, comme on voit, à cause des événements qui en furent la suite, eurent lieu peu de jours après la pompe funèbre au milieu de laquelle la dépouille mortelle de l'empereur Alexandre, arrivée enfin dans sa capitale, fut descendue dans le caveau de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour reposer près de ses ancêtres. A ce moment, après avoir été oppressé par une longue et douloureuse attente, on respirait plus librement à la cour de Russie; la sécurité renaissante permettait déjà de songer à une autre pompe, d'une nature plus réjouissante, celle du couronnement à Moscou. Mais l'état des esprits, pendant la période antécédente de deuil et d'anxiétés, est intéressant à étudier, et même les détails, un peu matériels et minutieux, du funèbre voyage de Taganrog à la citadelle de Saint-Pétersbourg, ne paraîtront peut-être pas déplacés dans l'histoire intime, à la fois chronique et tableau de mœurs, d'un pays où tout a encore besoin d'être mis dans son vrai jour, hommes, usages et localités. Faisons donc quelques pas en arrière pour assister au spectacle lugubre des funérailles impériales,

dont l'imposant cortége assombrit, à deux reprises, de ses voiles noirs la capitale du Nord, alors ensevelie dans la neige, et privée de l'aspect de son beau fleuve encore emprisonné sous la glace [1].

Le jour de cette cérémonie était attendu avec une vive anxiété par tout le monde. Le gouvernement s'était entouré d'une force imposante; toutes les mesures de précaution étaient prises; il était sévèrement commandé aux fonctionnaires préposés à la sûreté publique d'être exacts à leur poste, et aux gouverneurs des provinces de ne pas quitter le leur. Le public n'était pas dans une inquiétude moins pénible. Pour donner une idée exacte de ces émotions que l'auteur a partagées, qu'on lui permette d'intercaler ici quelques pages de son journal de voyage écrit sur les lieux mêmes et sous l'influence des préoccupations générales [2].

« Le carnaval a été singulièrement triste cette année, et nous voilà arrivés au premier jour du carême [3], suivi d'un temps d'abstinence qui dure sept semaines, sans qu'il y ait eu trace de réjouissances publiques pendant la *semaine de beurre* (*syrnaia nédélya* ou *maslianitsa*) qui précède ce grand jeûne et qui, avec ses montagnes russes véritables, avec ses escarpolettes (*katchéli*), ses baraques de bateleurs et leurs parades,

[1] La glace de la Néva ne se rompit que dans la nuit du 4 au 5 avril. Cependant cet hiver fut moins rigoureux qu'à l'ordinaire. Dans la note 5 des Études, etc., de ce volume, nous dirons un mot de la cérémonie à laquelle la débâcle donne lieu.

[2] L'extrait que nous donnons porte la date du 15 (3) mars 1826, mercredi des Cendres.

[3] Nous parlerons plus loin, chap. XII, des quatre grands carêmes russes.

ses débits d'eau-de-vie et de comestibles recherchés du *peuple noir* (*tchornii narod*), ses courses de chevaux sur le lit glacé de la Néva, est ordinairement si bruyante. Même au sein des familles, on s'est interdit les amusements que cette époque de folle gaieté est en possession de ramener chaque année. Dans les classes aisées et supérieures, tout le monde porte encore le deuil; cette toilette lugubre des dames, ces vêtements sévères, ces crêpes, ces pleureuses des hommes, maîtres et valets, ces tentures dont les voitures sont couvertes et qui tranchent sur la neige des rues, répandent ici une impression de tristesse vraiment accablante. D'ailleurs tant de familles illustres ou puissantes, frappées dans leurs plus chères affections, attendent avec angoisse la décision du sort d'un de leurs membres! De plus, une inquiétude vague, sans fondement avouable, mais générale, tient tous les esprits en échec, à ce point que non-seulement la joie est bannie des cercles les plus amis du plaisir, mais que, dans la ville, on s'occupe à peine d'affaires, que le commerce languit, que les effets publics fléchissent, qu'une stagnation universelle enfin se fait sentir. Cette inquiétude prend le dessus sur tout autre sentiment. Sans doute, quelques amis dévoués et fidèles continuent de pleurer le défunt empereur; mais depuis la double révolte et les arrestations qui en ont été la suite, l'expression de la douleur publique s'affaiblit. D'une part, on se tourne vers l'astre nouveau qui brille à l'horizon; de l'autre, un revirement d'opinion se fait par rapport au prince sous lequel tant d'éléments de désordre s'étaient amassés; mais la plus forte préoccupation pour tous est sans contredit l'absence de sécurité. Des bruits sinistres circulent, on invente les

fables les plus absurdes : le public y croit sans examen, on se les transmet de proche en proche, grossies à chaque étape de quelque invraisemblance nouvelle, et l'on attend avec un trouble manifeste, avec de cruelles appréhensions, le jour où la dépouille mortelle d'Alexandre doit arriver ici. Les uns parlent de nouvelles tentatives faites contre la vie de l'empereur Nicolas; d'autres font revivre les faux bruits qui ont couru au sujet de Moscou, où néanmoins la tranquillité publique n'a pas été troublée un instant, où le complot, s'il est vrai qu'il y dût éclater, a été étouffé dans son premier germe; d'autres rêvent des scènes de tumulte et de carnage que doit amener le jour de la solennité; les personnes raisonnables même ne résistent pas à la crainte que cette redoutable journée n'offre aux malveillants une occasion de réaliser leurs criminels projets et que l'agitation générale n'enfante des émeutes et des bouleversements.

« Il y a, j'aime à le croire, beaucoup d'exagération dans tout cela ; mais si l'on parle d'incendies, de vols, de brigandages, qui oserait affirmer d'avance que ces craintes sont absolument sans fondement? A cet égard, nous sommes ici sur un mauvais terrain. La populace est si nombreuse, si misérable, si dénuée d'instruction et de principes de moralité, qu'elle peut bien éveiller l'idée du danger [1]. Certes, dans des temps de crise comme ceux-ci, il est permis de n'être pas tout à fait rassuré à la vue de ces essaims d'hommes désœuvrés, adonnés à l'ivrognerie, qui, maltraités par les étrangers comme par les indigènes, nourrissent en eux une

[1] Voir Lesur, *des Progrès de la puissance russe*, p. 446.

secrète fureur contre les premiers, et, mécontents de leur sort, sont peu intéressés à la conservation d'un ordre de choses où il n'y a pas pour eux de place acceptable. La multitude de serfs de la couronne employés à Pétersbourg aux différents services publics, aux travaux entrepris par le gouvernement, à l'entretien des rues et au soin de leur propreté, à la prompte exécution de tant de mesures improvisées, telles que le caprice en imagine dans un pays où la peine de l'homme du peuple n'est comptée pour rien; le nombre infini de colporteurs, marchands ambulants de boissons, de galettes, de pains d'épices, de méchants fruits; celui non moins grand de *podriadjiks* ou entrepreneurs de bâtisses, d'*isvoschtchiks* ou voituriers et cochers, de gagne-petit, de journaliers, de garçons de cour, toutes ces causes nous environnent de périls sur lesquels il est impossible de s'aveugler. Tout afflue ici, car on se ferait difficilement une idée de l'extrême facilité avec laquelle pourvoient à leur misérable subsistance ces hommes de tout âge, serfs ou paysans libres, attirés à Pétersbourg par l'espérance de faire quelques petits profits, d'exercer quelque trafic, quelque industrie productive, honorable ou non, peu importe, par celle du moins d'y trouver à employer leur force musculaire ou leur aptitude naturelle à tous les genres de travaux. Heureusement pour eux, ces hommes n'ont presque pas de besoins, et leur grossière nourriture n'occasionne qu'une bien faible dépense. Un pain noir, moitié seigle, moitié son, des choux aigris, quelquefois de mauvais poisson, avec une poignée de noisettes pour dessert, voilà ce qui compose leur repas, et, pourvu que le petit verre

circule, qu'ils ne soient pas entièrement sevrés de ces libations dangereuses faites avec cette affreuse eau-de-vie, objet d'une vraie passion pour eux [1], rien ne manque à leur gaieté. Ils couchent dans des loges de portiers, bouges infects et sans air, dans les antichambres, les écuries, les combles, les remises, partout où on leur abandonne quelques pouces de terrain. La religion n'a rien fait pour amortir la violence des passions de ces hommes encore peu au-dessus de la brute; on frémit quand on pense à cette absence totale de principes jointe à une extrême avidité naturelle, à un indomptable penchant pour les boissons enivrantes. Une seconde tentative comme celle qui vient d'échouer peut livrer à la brutalité du *mougik* la vie et la fortune des paisibles et industrieux habitants de cette grande cité. Malheur à eux, si ces prolétaires viennent à briser les chaînes où les retiennent encore leur superstition, leur esprit servile et la crainte de la police, qui maintient à grands coups de fouet la discipline dans leurs rangs! malheur, si l'envie leur vient un jour de se venger de la dureté avec laquelle on les traite, des dégoûts dont on les abreuve, de l'humiliation souvent systématique qu'on fait peser sur eux!

« Une circonstance augmente encore les inquiétudes : les *boutotchniks* [2] ou soldats de police, hommes vils et grossiers, sont tirés de cette classe et en ont tous les vices. Souvent de connivence avec les malfaiteurs qu'ils doivent surveiller et livrer à la vindicte des lois, ils partagent le produit de leurs rapines et de

[1] « Nulle part l'ivrognerie n'est aussi répandue qu'en Russie. » Golovine, p. 87.

[2] De *boutka*, boutique, guérite d'un factionnaire.

leurs effractions nocturnes; le repos public est leur moindre souci; comme les autres, ils rongent leur frein jusqu'au jour de la vengeance, où ils espèrent compter avec leurs oppresseurs.

« En thèse générale, il n'est donc point déraisonnable d'être sur le qui-vive, de se renfermer dans sa demeure et de redoubler de précautions. Mais on augmente le danger par des craintes imaginaires répandues dans le public. On parle d'attentats politiques, d'émeutes et de révolutions; on nie que le feu de la sédition soit entièrement étouffé, et qu'on ait pénétré jusqu'à son véritable foyer; on croit encore à la possibilité de voir s'accomplir ces odieux projets d'un pillage général; on tremble pour les jours de l'empereur et de sa famille, on se tourmente enfin de mille manières. Les précautions que prennent les autorités par une condescendance manifeste et fort louable; la force armée qu'on réunit à cause de l'approche des funérailles, dans la ville et autour de son enceinte; 40,000 hommes d'une garde aujourd'hui épurée et dont les chefs appartiennent corps et biens au monarque; la vigilance du gouvernement, tout semblerait devoir rassurer les esprits. Mais pour prouver combien au contraire ils sont encore en émoi, je consignerai ici un fait arrivé pendant ces derniers jours et qui est comme une parodie de la conjuration des poudres.

« Le bruit s'était répandu dans toute la ville que les caveaux sous l'église de Notre-Dame de Kasan étaient remplis de barils de cette matière inflammable et que tout était préparé pour faire sauter l'empereur, sa famille et sa cour, quand ils seraient rassemblés

autour du cercueil du défunt monarque ; qu'à l'extérieur même le pont de Kasan sauterait avec la foule dont il serait encombré à ce moment-là. Cette absurde invention, à laquelle la multitude ajoutait foi, vint à la connaissance de l'autocrate qui, avec raison, ne dédaigna pas de s'en occuper. Les souterrains dont il s'agissait étaient loués. Un négociant y avait déposé de grandes quantités de vins ; on s'y était livré aux travaux nécessaires pour la conservation de ce liquide et pour son transport ; des visites nocturnes y avaient peut-être été faites. Tous les contes que l'on débitait n'avaient pas d'autre fondement. L'empereur donna l'ordre à la police de faire ostensiblement une descente dans ces caveaux, de remuer les tonneaux et d'en examiner le contenu. Des masses de curieux entourèrent aussitôt les agents qui, il est inutile de le dire, ne trouvèrent pas autre chose que du vin. Ils firent monter et rouler sur le pavé plusieurs futailles, et fouillèrent avec fracas tous les coins et recoins de la cave. Mais la police avait beau faire : si quelques-uns reconnurent leur erreur, la foule y persista obstinément. Ces tonneaux étaient toujours des barils de poudre ; on avait vu tout à l'entour des mèches, des fils de soufre. A force de répéter un mensonge, le menteur lui-même finit par y ajouter foi, et les suggestions de la peur sont celles qui s'enracinent le plus profondément dans l'âme. Il ne resta plus à l'administration d'autre expédient que de faire sceller les portes et les soupiraux de la cave, de placer un factionnaire à chaque ouverture, de prescrire que les deux côtés de la voûte du pont de Kasan fussent entourés d'une cloison ; et, en dépit de toutes ces concessions

faites à la peur, plusieurs jours se passèrent encore avant que les bruits fussent apaisés.

« Au surplus, on a entendu dire à l'empereur lui-même qu'il n'était pas sûr un instant de sa vie, mais que cela ne changerait rien à ses habitudes. Effectivement, il se promène journellement sans aucune escorte ; un simple *dentchik* ou laquais occupe le siége derrière son droschki. On le reconnaît de plus en plus, Nicolas est un homme de cœur, intrépide autant que sensé, et ce n'est pas sa faute si le public ne partage pas la confiance dont il se donne l'air d'être animé. »

Tel était l'état des esprits dans la capitale, pendant les derniers mois de l'hiver.

Cependant le convoi d'Alexandre cheminait d'étape en étape à travers toute la Russie d'Europe [1]. La route à parcourir était, comme nous l'avons dit, d'une longueur de 475 lieues. Il n'y avait guère eu d'exemple dans l'histoire d'un pareil voyage funéraire. Frédéric Barberousse, saint Louis, quelques autres rois, et de nos jours Napoléon, avaient trouvé la mort dans des contrées lointaines ; mais le transport de leur dépouille

[1] Nous le suivrons, espérant, comme nous l'avons dit, que le lecteur nous pardonnera l'aridité de certains détails, en faveur des observations de mœurs qui s'y rattachent et des usages particuliers à la Russie que la description des cérémonies fera connaître. Quelques notions géographiques et topographiques s'y trouveront d'ailleurs entremêlées. Le tableau de la civilisation d'un pays se fonde sur la réunion d'éléments de tout genre, et, en ce qui concerne celui de la civilisation russe, nous avons cru devoir y faire concourir même des particularités qui n'appartiennent pas précisément à l'histoire. Nous décrirons donc ici la pompe funèbre, comme nous arrêterons plus loin l'attention du lecteur sur toutes les cérémonies du couronnement.

mortelle, quand il avait lieu, était facilité par la proximité de la mer, comprise pour une grande part dans la distance à parcourir. En Russie, la plupart des souverains ont terminé leur vie, soit dans leur capitale, soit dans ses plus proches alentours, et depuis bien des siècles on n'en pourrait citer aucun que la mort eût atteint au loin.

Forcée de se séparer des restes inanimés de son époux, l'impératrice Élisabeth, qui ne pouvait confier ce précieux dépôt au prince Volkonski, retenu près d'elle par une parole sacrée, avait choisi pour sa garde l'aide de camp général comte Vassili Orlof-Deniçof, petit-fils et héritier de ce général Deniçof, compagnon d'armes de Souvorof, qui, d'abord simple Cosaque, s'était élevé jusqu'au rang d'ataman de ces guerriers, et au grade de général en chef [1]. Orlof-Deniçof [2] s'était distingué dans les campagnes de 1812 à 1814. Grand propriétaire sur les bords du Don, il était adoré de la population militaire établie dans cette contrée. Son mérite le rendait digne de l'honneur auquel il fut appelé par la noble veuve. Sous ses ordres, dix aides de camp de l'empereur faisaient le service. Des détachements de troupes escortaient le convoi, mais son plus bel ornement c'étaient les populations des villes et des campagnes accourant de toutes parts sur son passage malgré les rigueurs de l'hiver, s'inclinant avec respect devant le cercueil, le couvrant de baisers, sollicitant et obtenant comme une faveur la permission de traîner le

[1] On peut dire la même chose du comte Platof, dont nous parlerons un peu plus loin.

[2] Mort en février 1843, ayant le grade de général de la cavalerie.

char pendant quelques minutes, et s'associant avec ferveur aux prières des morts.

Parti le 9 janvier du couvent d'Alexandre Nevski de Jérusalem, dont nos lecteurs ont gardé le souvenir (voir t. II, p. 64) [1], assailli, dès la première station, par un violent ouragan qui soufflait par — 7 1/2° R., et plus d'une fois arrêté ensuite dans sa marche par l'intensité du froid qui, aux approches de Moscou, ne fut pas de moins de 20 degrés, le convoi avança lentement, tout en faisant trente à quarante verstes par jour. Le 21 janvier, il atteignit Kharkof, ville de la Petite-Russie connue comme siége d'une université; huit jours après, il fit son entrée solennelle à Koursk, et le 2 février à Orel, chefs-lieux de deux des gouvernements les plus fertiles et les plus populeux de l'intérieur de l'empire; le 9 du même mois, il arrivait à Toula, autre cité florissante, célèbre par sa manufacture d'armes et sa bijouterie en acier incrusté d'or; et le 15 février, à l'entrée de la nuit, il s'arrêta devant la cathédrale de l'Archange Michel au Kreml de Moscou.

L'ordre de la marche était invariablement le même. La nuit, le corps reposait le plus souvent dans une simple église de village, entouré des respects des fidèles, pendant que les officiers préposés à sa garde se relevaient par intervalles. Dans les villes, c'était la cathédrale qui le recevait : il était placé sur un catafalque, et les feux de mille cierges resplendissaient sur les tentures noires qui couvraient les murs. Cette pompe n'était point commandée : les magistrats municipaux l'ordonnaient de leur propre autorité, sans assi-

[1] On y a érigé, depuis, un monument : c'est un simple sarcophage en marbre blanc, surmonté d'une croix en marbre noir.

gner de mesure à la dépense. Au moment d'entrer sur le territoire d'un gouvernement, le corps était reçu par l'évêque ou l'archevêque à la tête de son clergé, par le gouverneur général ou gouverneur civil, par le maréchal de la noblesse accompagné d'une députation; les maréchaux de district attendaient de même sur leurs limites respectives. Le départ était marqué par des pleurs, des sanglots; on se séparait avec peine de ces restes chéris, et, dans le but de consacrer par des actes de bienfaisance la mémoire de cette douloureuse solennité, des distributions étaient faites aux pauvres, et des misères soulagées. Ainsi, après avoir rendu les derniers devoirs au monarque chéri, la noblesse du gouvernement de Toula prit la résolution de célébrer, en outre de la commémoration générale, des services funèbres dans les temples pendant six semaines, et de distribuer pendant tout cet espace de temps des secours aux indigents et aux infirmes. Dans la ville, la corporation de la bourgeoisie fit l'abandon d'une somme de plus de 30,000 francs d'arrérages dus par des mineurs ou par des chefs de famille pauvres et chargés d'enfants; enfin le corps des ouvriers de la manufacture d'armes, en vertu d'une délibération de ses anciens, effaça sur ses registres une somme de 150,000 roubles, prêtée depuis quelque temps, sur les 200,000 formant leur caisse de secours, à des frères nécessiteux. A Koursk, pareillement, il y avait eu, au retour des autorités, un nouveau service funèbre, à la suite duquel mille indigents avaient été réunis à un dîner, dont le gouverneur et la noblesse faisaient les frais; des secours pécuniaires leur avaient, en outre, été distribués. A Moscou, la charité publique se manifesta de même,

et, de plus, le corps des négociants fit don aux troupes qui escortaient en ce moment le convoi, d'une somme de 15,000 francs, *pour améliorer leur entretien.*

La population de cette vieille capitale s'était portée au-devant du cortége jusqu'à Kolomensk. Une scène imposante avait eu lieu dans ce village, lieu de naissance de Pierre le Grand [1]. A l'approche du corps, autorités, généraux, peuple, tous étaient tombés à genoux, et quelques instants s'étaient passés dans un muet recueillement. L'entrée dans la ville se fit avec beaucoup d'appareil, au milieu d'une affluence prodigieuse. Un corbillard magnifique avait remplacé le char de voyage. Il s'arrêta devant chaque église qu'il rencontrait sur son passage, et le clergé, après avoir récité la prière des morts, venait bénir le cercueil. Celui-ci avait été orné de la couronne impériale, ainsi que de celle de Pologne, et l'on avait tiré en outre du Palais des Armures (*Oroujeinaïa Palata*), dépôt précieux de joyaux et d'antiquités nationales, les vieilles couronnes de Sibérie, de Kasan, d'Astrakhan, de Crimée et de Géorgie. Arrivé devant celle des cathédrales du Kreml où reposent les anciens tsars jusqu'à Pierre le Grand, ainsi que Pierre II, décédé à Moscou, et le jeune Dimitri Ioannovitch, innocente victime de l'ambition de Boris Godounof, le corps fut porté dans ce sanctuaire, l'un des plus vénérés de la sainte citadelle, par les aides de camp généraux et aides de camp, et placé sur un catafalque somptueux; l'archevêque célébra pontificalement le service funèbre, puis on ouvrit les portes du temple assiégé par le peuple qui ne tarda pas à en

[1] Suivant l'opinion commune; quelques auteurs l'ont cependant fait naître à Moscou ou au château d'Izmaïlof.

remplir l'étroite enceinte, mais silencieusement et dans l'attitude du plus profond respect [1]. « Il est impossible, » dit un journal, « de décrire l'affluence qui s'y porta (pendant ce jour et les deux suivants), non plus que l'ardeur et la vénération avec laquelle chacun s'approchait pour baiser le cercueil. »

On pouvait voir, à cette occasion, combien, pour le peuple russe, le tsar est identifié avec la religion : les honneurs qu'on rendait à ses cendres rappelaient le culte des saints, généralement pratiqué avec une extrême dévotion [2]. Aucune différence ne se faisait remarquer : le salut de l'âme de chacun paraissait intéressé à la manière dont il s'acquittait des observances prescrites en pareil cas. D'ailleurs le spectacle de la mort en général impose encore à ces âmes simples, dont jusqu'à ce jour l'habitude du raisonnement n'a pas affaibli et dompté les instincts naturels. La mort

[1] Les autorités n'avaient pas été sans craintes; elles avaient renvoyé de la ville un grand nombre d'*izvoschtchiks* ou cochers des rues, et avaient fait prier les fabricants et manufacturiers de ne pas laisser sortir leurs ouvriers tous à la fois. Les pompes à feu étaient prêtes ; des *boutotchniks* étaient postés dans un grand nombre de maisons, et la ville renfermait d'ailleurs 60,000 hommes de troupes avec un parc d'artillerie.

[2] Tous les Russes attachés à leur religion ont dans leur demeure, ordinairement dans un coin faisant face à la porte d'entrée de leur principale chambre, une image de saint, plus ou moins richement entourée, et devant laquelle est suspendue une lampe, toujours allumée. Devant cette image, ils font leurs dévotions du matin, du soir et celles après leurs repas. Nul n'entre dans l'appartement sans la saluer en se signant. C'est manquer au maître de la maison que d'oublier de donner à son saint cette marque de respect. Les Russes donnent le nom de Dieu (*bog*) à leurs images de saints.

est, pour l'homme du peuple, comme une porte ouverte sur l'éternité, et la voix qui s'en échappe le saisit d'une sainte et salutaire terreur.

Le convoi fut reconduit, le 18 février, avec la même pompe jusqu'à la barrière de Tver, ainsi nommée de la ville chef-lieu du gouvernement voisin vers lequel on s'acheminait. Au moment de la séparation, l'archevêque prononça encore quelques paroles édifiantes. De là jusqu'au palais Pétrofski [1], on permit aux plus empressés d'entre la population rurale de traîner le char d'apparat; puis, le cercueil fut replacé sur le char de voyage, et l'on se remit en marche avec l'escorte réduite aux proportions accoutumées.

Le 23, on fut à Tver, ancien siége d'une principauté, pendant quelque temps rivale de celle de Moscou. C'est une des plus jolies cités de l'empire. On s'y arrêta jusqu'au lendemain. Le 25, on entra dans Torjok. En commémoration de cette journée, le commerce et la corporation des bourgeois de cette petite ville industrieuse, où le maroquin se façonne, dans le goût oriental, de mille manières différentes, firent abandon aux habitants pauvres d'une somme d'arrérages assez considérable, et prirent en outre l'engagement d'acquitter pendant un certain temps les charges publiques qui pesaient sur des vieillards et des mineurs. Une des nuits suivantes fut passée à Vyschnii-Volotchok, point central d'un système hydraulique qui joint la Néva au Volga; et, le 7 mars, le convoi fit son entrée dans Nov-

[1] *Pétrofski Dvoretz*, résidence impériale à trois quarts de lieue de la ville, dans une plaine monotone. En 1812, Napoléon s'y réfugia en quittant le Kreml, pour échapper à l'incendie. Nous en reparlerons dans le chap. XII.

gorod, jadis dite la Grande, mais qui n'est plus qu'un vaste amas de masures groupées autour d'une multitude de vieilles églises, et où un petit nombre seulement de rues passables empruntent encore à quelques maisons en pierre une certaine apparence de prospérité. La religion étala ses pompes à l'antique cathédrale de Sainte-Sophie.

Enfin, le 10 mars, on arriva à Tsarsko-Sélo. Alors on n'était plus qu'à cinq lieues et demie de la capitale. Le maréchal suprême du deuil était venu jusque-là pour recevoir solennellement la remise du cercueil; il y plaça aussitôt la couronne impériale, amenée à sa suite dans une voiture d'apparat, et guida le convoi jusqu'à la chapelle du palais, jadis magnifique résidence de Catherine II.

L'empereur et sa mère, Marie Fœdorovna, n'avaient pas attendu à Tsarsko-Sélo le lugubre cortége qui leur ramenait un frère, un fils, naguère encore leur joie et leur orgueil. Ils s'étaient portés au-devant de lui jusqu'au paisible village de Tossna, deuxième relais de poste en avant de la ville, afin d'échapper aux regards importuns de tant de témoins au moment d'une rencontre si douloureuse. Sur leurs instances, la bière s'ouvrit; mais la face du défunt resta voilée, car déjà la mort y avait profondément gravé son cachet; il fallut renoncer à la triste consolation de contempler encore une fois ces traits chéris avant de prononcer les derniers adieux. L'auguste mère d'Alexandre se jeta sur l'une de ses mains glacées, comme si elle eût voulu la réchauffer entre les siennes. Qu'on se figure cette scène de larmes et de sanglots! le courage nous manque pour la décrire.

Une autre scène non moins touchante eut lieu le lendemain à la chapelle du château de Tsarsko-Sélo, où le corps demeura quelques jours pendant les derniers apprêts de l'inhumation. La foule accourue de la ville et des campagnes voisines, après avoir assiégé pendant toute la journée l'estrade où reposait la bière, avait cessé d'être admise; il ne restait plus dans le saint lieu que les fonctionnaires de service et quelques personnes de la cour, lorsque la famille impériale s'avança d'un pas précipité vers le catafalque. Tous, en pleurs, se jetèrent contre le cercueil, et il régna un moment un silence d'une grandeur saisissante. L'infortunée mère du défunt était penchée du côté de la tête de son fils, muette, immobile, absorbée dans son affliction; on fut obligé de soutenir l'impératrice Alexandra prête à perdre connaissance; Nicolas, quoique tendre époux, s'en aperçut à peine : ses traits rembrunis trahissaient une émotion profonde, partagée par le grand-duc Michel. Le prince d'Orange, une main sur le cercueil, fixait sur la terre un regard morne; bientôt un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; il essaya en vain de l'arrêter. Tous les assistants furent vivement émus.

Cependant les immenses préparatifs faits pour l'entrée solennelle dans Pétersbourg étaient terminés. Une commission de deuil nommée par l'empereur avait tout prévu, tout ordonné. Nous avons déjà mentionné son président investi de ce titre de *maréchal suprême*, sans doute flatteur pour la vanité humaine, mais bien orgueilleux en présence d'un si grand exemple de la fragilité de notre nature. C'était le prince Alexis Kourakine, un des hommes les plus considérables du pays,

très-versé dans les questions d'étiquette et grand ami du faste [1]. La commission avait employé une quantité prodigieuse d'ouvriers, commandé des constructions dans les cathédrales et dans les rues, rendu des règlements concernant la police à maintenir, publié un long cérémonial où tout était calculé minutieusement, avec des détails infinis et une symétrie rigoureuse [2], où les rôles étaient distribués à plusieurs milliers de serviteurs de l'État, dont elle avait appelé de fort loin quelques-uns des plus éminents.

Pétersbourg prenait depuis quelques jours un aspect de fête, mortuaire sans doute, mais bruyante. Les rues, débarrassées de leur épaisse couche de glace, étaient nettoyées et sablées; des poteaux se dressaient de distance en distance pour marquer les divisions du cortége; les maisons se tendaient en noir, et les franges dessinaient en blanc des festons sous les croisées; de nombreux échafaudages s'élevaient sur les parvis des

[1] Frère du prince Alexandre Borissovitch qui fut, sous l'empereur Paul, ministre des affaires étrangères, et, de 1808 à 1812, ambassadeur russe à Paris. Celui-ci mourut en 1818; son frère, en 1829. Le prince Alexis Borissovitch était, au moment dont nous parlons, chancelier des ordres russes. Il avait été procureur général (ministre de la justice et chef du cabinet) sous Paul Ier, ministre de l'intérieur et membre du conseil de l'empire sous Alexandre. On le citait comme le modèle des courtisans.

[2] L'empereur était mêlé à tout cela; rien ne se faisait sans lui, et pour voir à quelles désespérantes petitesses un pareil régime donne lieu, il suffit de parcourir les pages du *Journal de Saint-Pétersbourg*, de 1826, à partir du n° 27. Le public ne devait pas ignorer que l'EMPEREUR avait commandé les dispositions, approuvé les dessins, remis de sa main la couronne, etc. Nous épargnerons au lecteur de telles minuties, mais elles sont caractéristiques, et pour cette raison nous n'avons pas dû les passer sous silence.

églises devant lesquelles le convoi devait passer; l'amour du gain en faisait construire aussi pour le public, car parmi ceux même qui ne reculaient point devant la dépense, tous ne pouvaient trouver place aux fenêtres, aux balcons, sous les portes, sur les perrons, et ces places privilégiées étaient louées à des prix exorbitants; enfin, aux environs de la cathédrale de Notre-Dame de Kasan on établissait des corps de garde ayant au milieu d'eux un pavillon destiné à abriter le magnifique char sur lequel le cercueil devait reposer, char encore conduit, comme l'avait été celui de voyage, par le fidèle Ilya (Élie), cocher de confiance d'Alexandre, morne et désolé sur son siége, mais content d'y rester jusqu'au bout, après y avoir affronté depuis Taganrog, pour son maître révéré, les rigueurs d'un climat impitoyable [1]. L'imagination était en outre frappée, pendant ces jours de préparatifs, par l'étrangeté d'une cavalcade qui parcourait les rues de la capitale et s'arrêtait sur les places publiques. Les cavaliers étaient des hérauts portant sur un singulier costume les marques distinctives du deuil [2], escortant des se-

[1] Comme il portait la barbe et le costume russe, on avait d'abord pensé que les convenances ne permettaient pas de lui laisser remplir ses fonctions au milieu de la pompe déployée dans les villes. Il fallait, disait-on, un cocher de gala ou de cérémonie. Mais Ilya, désolé, fit tant d'instances, il offrit avec tant de dévouement le sacrifice de sa barbe, cet ornement cher aux Russes, pour rester avec la dépouille de son maître et la conduire jusqu'à Pétersbourg, qu'on finit par lui céder. Le roi de Prusse s'honora en décorant ce fidèle serviteur de la médaille civile. Nous avons déjà parlé d'Ilya, t. II, p. 40.

[2] « Telles que les a fixées le cérémonial pour le grand deuil, *confirmé par S. M. l'empereur*... Des chevaux équipés de deuil *avaient été fournis* aux hérauts et aux secrétaires *par les écuries*

crétaires du sénat chargés de donner lecture d'une proclamation relative aux funérailles, et précédés de trompettes réunissant le peuple aux sons de leur instrument.

Déjà le corps avait été transféré de Tsarsko-Sélo à la chapelle du petit château de Tchesmé, dernière station d'où l'on devait procéder, le 18 mars, à sa translation dans la capitale. Il fut placé sur le char de parade dès sept heures du matin, et le modeste cortége de Taganrog reçut pour encadrement une immense procession couvrant un espace d'une lieue de longueur. Composée de toutes les autorités publiques et municipales, de corporations diverses parmi lesquelles se faisaient remarquer des hommes portant des cafetans d'honneur, d'employés de toutes les administrations, de pensionnaires des établissements de la couronne, ainsi composée, disons-nous, cette procession se forma subitement, et par sections qui sortaient de maisons qu'on avait désignées à l'avance. A dix heures, l'autocrate en grand uniforme monta à cheval; accompagné de ses illustres hôtes, entouré d'un brillant état-major, suivi des princesses et des enfants de la famille impériale en voiture, il parcourut rapidement, le plus souvent au galop, mais avec majesté néanmoins, toute l'immense voie, garnie de part et d'autre d'une haie de la garde impériale en tenue magnifique et rangée sur trois rangs. Sans s'arrêter, il saluait ces groupes du geste et de la voix, leur adressant ce compliment

de la cour. » Le journal semi-officiel français ne tarit pas en détails de ce genre. On semble prendre soin, en Russie, que l'empereur et la cour ne soient pas perdus de vue pendant le plus petit moment.

d'usage dont nous avons parlé, auquel tout un bataillon répond comme un seul homme et en cadence [1]. Il arriva ainsi jusqu'à la barrière où, de même que toute sa suite et toutes les personnes présentes, il se couvrit d'un long manteau de deuil qui, joint à un grand chapeau rabattu, ne laissait plus rien apercevoir de la majesté impériale.

Le char approchait, traîné par huit chevaux caparaçonnés de deuil, et conduits à la main par des officiers des écuries également couverts d'un manteau traînant. On apercevait de loin les panaches d'une blancheur éblouissante qui le surmontaient. Il était entouré d'aides de camp généraux et d'aides de camp du défunt monarque ou de son successeur, et des deux côtés marchaient soixante pages ayant une torche à la main. Le clergé le précédait, formant une longue procession à la suite des chantres de Saint-Alexandre Nevski et de Notre-Dame de Kasan. Tous ces prêtres, à barbe touffue, les uns mitrés, les autres parés de leur longue chevelure flottante, couverts d'ailleurs de leurs plus riches ornements de deuil, tenaient à la main des cierges allumés, ou portaient devant eux les saintes images qui, plaquées d'or et d'argent, prennent ici la place de celles que l'Église catholique étale sur ses bannières ou présente en ronde bosse aux respects des fidèles. Le dernier de tous était l'archiprêtre Féodotof, qui avait reçu la confession de l'empereur avant sa mort. A la vue de cette procession, les membres du saint synode, le clergé de la cour, le gouverneur général militaire et le commandant de la forteresse de Péters-

[1] Voir t. II, p. 163.

bourg, avec leur suite, se portèrent à la rencontre des cendres impériales. Il était midi lorsqu'une décharge d'artillerie annonça que le char touchait à la barrière.

Nicolas reçut solennellement le corps de son prédécesseur; et, ordonnant aussitôt qu'on se remît en marche, il suivit le convoi par toute la ville jusqu'à Notre-Dame de Kasan, accompagné du grand-duc Michel, du prince d'Orange et du prince Guillaume de Prusse. Le duc de Wellington, le général en chef comte Pierre Tolstoï [1], et le lieutenant général Émanuel [2] marchaient à sa suite en qualité d'assistants. Puis venaient le duc Alexandre de Wurtemberg avec les deux jeunes princes, ses fils, qui n'avaient encore que le grade de colonel et dont l'aîné a aujourd'hui l'honneur d'être gendre du roi des Français; un peu plus loin, près du ministre de la guerre et du chef de l'état-major général, le feld-maréchal prince de Wrede et plusieurs centaines de généraux se groupaient autour d'eux. La famille impériale et celle du duc Alexandre suivaient dans des carrosses de deuil, derrière lesquels le cortége se continuait à perte de vue, rangé avec ordre, selon toutes les exigences de l'étiquette, mais monotone et n'empruntant un peu d'éclat qu'aux uniformes des soldats sous les armes qui l'encadraient des deux côtés. Les cloches

[1] Voir t. II, p. 231 et 311.

[2] Chargé peu de temps après du commandement supérieur dans la province du Caucase et sur les Cosaques de la mer Noire, le général Émanuel fut promu, vers 1830, au grade de général de l'infanterie, et, en 1831, l'empereur lui fit don, en toute propriété, de 6,000 déciatines (doubles hectares) de terres dans la même province.

de toutes les paroisses faisaient entendre leurs tintements secs et saccadés, et de minute en minute s'y mêlait un coup de canon parti des remparts de la forteresse. Le plus beau temps avait régné toute la semaine; mais ce jour-là (un samedi) la nature était sombre et triste; une neige abondante fraîchement tombée couvrait la terre, et ses flocons tourbillonnaient sous les nuages épais qui enveloppaient la voûte du ciel.

A deux heures, après avoir traversé, pour aboutir à la Perspective de Nevski, toute la partie sud-ouest de la ville, et s'être arrêté, l'espace de temps nécessaire pour réciter les prières, devant chaque église, gréco-russe ou autre [1], intervalle pendant lequel les cloches et l'artillerie faisaient silence, le char s'arrêta devant la cathédrale. Le métropolitain, entouré de son clergé, l'attendait sur les degrés du péristyle dont ce beau temple, imitation en petit de Saint-Pierre de Rome, est flanqué du côté de la Perspective : c'était ce même Séraphim qui, huit mois auparavant, avait reçu les adieux du monarque à la *laure* de Saint-Alexandre Nevski. Le vieillard introduisit les restes inanimés dans l'enceinte sacrée, peu spacieuse comme la plupart des églises russes, à cause de la rigueur du climat, mais alors rétrécie encore par une chambre ardente de forme ovale placée en avant de l'iconostase [2], près de la somptueuse balustrade en argent qui sépare

[1] Devant l'église catholique tout le clergé, ayant à sa tête son vénérable métropolitain, Siestrzencewicz-Bohush (voir la note 6 de l'Appendice), vieillard âgé de 95 ans, était réuni sur une estrade et célébra un service funèbre à l'approche du corps.

[2] Voir t. II, p. 33, et plus loin dans la description de Moscou.

de la nef l'espace rehaussé de quelques marches qui règne devant l'autel, et où le prêtre accomplit tous les jours le saint sacrifice. Entouré de mille cierges allumés, drapé d'étoffes précieuses, le catafalque s'élevait jusque dans la coupole, surmonté d'un dais richement orné. Dans la nef, les innombrables bougies d'un énorme lustre luttaient, sans en triompher, avec la demi-obscurité répandue dans le temple; mais elles faisaient briller l'argent des croix colossales qui se détachaient sur les tentures noires dont tous les murs étaient couverts. On apercevait en outre sur ces tentures les écussons d'armes de tous les gouvernements ou divisions territoriales et ceux des principales villes: Pétersbourg, Moscou, Novgorod, Kief, Riga, Kasan, Astrakhan, etc., etc. Des faisceaux de drapeaux conquis étaient disposés en trophées près des colonnes. Celles-ci, d'un seul bloc de granit bleu, poli, occupent, comme on sait, de leur double rangée, toute la longueur de la nef, et sont, avec les colonnes de l'église d'Isaac, au nombre des merveilles de la capitale du Nord; mais de larges bandes noires, alternant avec des bandes d'argent de même longueur, enveloppaient maintenant leur galbe terni, et ne permettaient pas aux lumières de s'y refléter.

Si, dans le spectacle imposant du néant de la puissance humaine, l'aspect de quelques grandeurs déchues, d'un ordre inférieur, avait pu fixer l'attention, on aurait remarqué dans une tribune de cette nef quelques femmes intéressantes par leurs malheurs. C'étaient les deux reines d'Iméreth, l'une épouse, l'autre mère du malheureux tsar Salomon II, mort vers 1810 à Trébisonde, et Nina, la dernière régente de Mingrélie, mère

du prince ou dadian actuel et fille de George XI, dernier roi de Géorgie. Autour d'elles, le corps diplomatique, les dames des plus hautes classes, et les personnes de distinction qu'on avait favorisées d'une invitation spéciale, occupaient aussi des places réservées.

Lorsque les aides de camp généraux et aides de camp eurent enlevé le corps pour le remettre aux vingt-quatre sous-officiers chargés de le porter dans le temple, et lorsque, au milieu d'un religieux silence, ceux-ci l'eurent posé sur le catafalque, le service funèbre commença.

L'église gréco-russe, au sein de laquelle le cérémonial joue un si grand rôle, déploya dans cette circonstance toutes ses pompes, le luxe de ses ornements sacerdotaux, la beauté saisissante de ses chants, la majesté de ses vieux usages. Le métropolitain officia; il portait le cordon de Saint-André en sautoir par-dessus sa riche chasuble. Il salua les saintes images de l'iconostase, et les portes royales, et l'empereur et toute l'assistance. L'encensoir, agité à coups redoublés, répandait ses parfums et remplissait le temple de ses mystérieux nuages. Puis on commença les prières de la sainte liturgie [1], et la chapelle de la cour en répétant, par forme de répons, le *Gospodi pomiloui!* (Kyrié éleïson!) magnifique accompagnement de toutes les prières, fit entendre des accents harmonieux, à la fois

[1] Elle comprend l'immolation de l'*agneau* et tient lieu de la messe. La communion a lieu sous les deux espèces, le pain de l'hostie étant trempé dans le vin. On rapporte certaines parties de la liturgie à saint Basile, d'autres à saint Jean Chrysostome. D'autres détails viendront plus loin, au chap. XII.

graves et doux, qui, empreints de la paix des cieux admirables de mélodie, amollissaient tous les cœurs et remplissaient de larmes tous les yeux. A cet acte fondamental et journalier du rit de l'Église russe succéda l'office des morts, suivi de la lecture des saints Évangiles; puis, après avoir terminé les prières et donné sa bénédiction aux fidèles, le métropolitain congédia l'assemblée.

Ces premiers hommages une fois rendus au défunt monarque dans sa ville chérie, où un noir pressentiment lui avait dit qu'il ne rentrerait pas vivant, chacun crut être soulagé d'un poids énorme, et le sentiment général fut exprimé avec énergie dans un article du *Journal de Saint-Pétersbourg* (n°s 29 et 30 de l'année 1826) qui ne passa point inaperçu. « Elle vient de s'écouler, » y est-il dit, « cette *terrible* journée du 6 mars, qui devait éclairer l'entrée solennelle du convoi funèbre de feu l'empereur à Saint-Pétersbourg, et nous frapper pour ainsi dire une seconde fois du coup affreux qui a privé l'auguste maison impériale de son chef bien-aimé, la Russie d'un père et d'un bienfaiteur, l'Europe de son pacificateur magnanime et d'un des plus fermes appuis de sa tranquillité; journée de deuil et de douleur que toute la population de la capitale attendait avec une anxiété portée à son comble par les détails attendrissants de la marche du convoi funèbre depuis Taganrog et des touchantes cérémonies qui avaient eu lieu à Tsarsko-Sélo et à Tchesmé; journée enfin dont le souvenir restera gravé en caractères ineffaçables dans le cœur de tous les habitants. »

La cathédrale de Kasan conserva huit jours son précieux dépôt, et pendant presque tout ce temps ses

portes restèrent ouvertes à l'immense affluence de la population, avide de contempler cette pompe, ou pressée par le cœur d'aller prier près de ce cercueil. Tous les jours on célébrait l'office divin; la lecture des saints Évangiles avait lieu même pendant la nuit, et, soir et matin, se renouvelait le service funèbre, en présence du chef de l'État, de sa famille, et des personnes les plus considérables. Un silence imposant régnait sous ces voûtes, sombres quoique éclairées de tant de luminaires. La foule, admise et rangée avec ordre, gravissait lentement les degrés du catafalque, depuis le bas de la rampe où reposaient, sur des piédestaux, des figures d'anges agenouillés et déployant leurs ailes. Autour du cercueil, dont la tête était tournée vers l'autel, se drapaient de magnifiques étoffes de soie blanche et cramoisie, rehaussées de galons, de franges et de glands d'or : le riche brocart dont il était couvert ne cachait pas entièrement le travail du sculpteur et l'éclat des dorures. Tout à l'entour étaient placés sur des tabourets les coussins des divers ordres qu'on avait portés devant le char; et dans les intervalles des trophées et des colonnettes, ainsi que sur les gradins, se tenaient les officiers supérieurs alternativement chargés de veiller jour et nuit. Des nuages d'encens s'élevaient vers la coupole, dont tant de voiles ne laissaient apercevoir que les pendentifs représentant les quatre évangélistes. De temps à autre des voix plaintives, mais résignées, s'échappant avec une ravissante harmonie de derrière l'iconostase, faisaient vibrer toutes les cordes de l'âme des assistants, et ajoutaient à leur pieuse édification. Arrivé au portique intérieur de la chapelle ardente, chacun s'arrêtait s'inclinant devant la bière, qu'il est

d'usage de baiser en pareille occasion. Les Russes observent dévotement toutes les pratiques de leur culte; quelques-uns, après s'être agenouillés, appliquaient leurs lèvres sur la place des pieds, puis sur celle de la main ou du cœur; tous accompagnaient leurs génuflexions de fréquents signes de croix, et murmuraient quelque prière pour le repos de l'âme de leur souverain.

Le spectacle ainsi déployé dans l'intérieur de Notre-Dame de Kasan n'était pas sans grandeur, et cependant celui qui se préparait dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, à la forteresse, devait encore le surpasser. Nous renonçons à le décrire; quelques traits généraux suffiront.

Cette église, dont la tour à la hollandaise, avec sa flèche terminée en aiguille et recouverte d'un cuivre doré étincelant au soleil, se voit à une grande distance de la ville, est, depuis Pierre le Grand, qui la fit construire, le Saint-Denis des empereurs russes. Le grand homme a ouvert la marche. Tous ses successeurs, excepté le jeune Pierre II qui mourut à Moscou, et Ioann Antonovitch, le dernier Romanof de la branche aînée [1], sont à ses côtés. Au haut de la nef, que soutiennent douze grosses colonnes, s'élève, appuyée sur quatre énormes piliers, la coupole, dont l'extérieur, maigre et anguleux, rappelle du premier coup d'œil l'architecture batave qui contraste avec le style grec ou romain, propre à la plupart des autres monuments de la capitale du Nord. Cette coupole répand un jour

[1] Massacré à Schlusselbourg dans la nuit du 4 au 5 juillet 1764, il fut inhumé au couvent de Tikhfina, à 200 verstes de Saint-Pétersbourg. Voir sur lui t. Ier, p. 156.

affaibli et mystérieux sur l'iconostase, orné d'une multitude d'images rangées des deux côtés des portes saintes par lesquelles le ministre de l'autel communique avec l'assemblée. En avant de cet iconostase, à droite et à gauche, sont rangés, les pieds tournés vers la nef, les sarcophages des empereurs et des impératrices; auprès des souverains reposent aussi les membres de leur famille. Tout à l'entour de l'église, les murs sont ornés de trophées consistant en drapeaux, queues de cheval de pachas, clefs de villes, etc. Pour recevoir le nouvel hôte, destiné à attendre sous les voûtes sépulcrales le jour du dernier repos, un catafalque imposant avait été dressé sous la coupole : il remplissait tout l'espace entre les quatre piliers contre lesquels il s'appuyait, et le débordait encore du côté de la nef, tendue en noir et dont la décoration sévère s'harmonisait admirablement avec le style de la chapelle ardente. C'était une construction de dimensions étonnantes. Des figures colossales d'anges en plâtre bronzé, des candélabres et des trophées ornaient la base de l'estrade. Le plafond de l'église, dans toute sa longueur, ne montrait plus que des caissons à rosaces blanches qui se détachaient d'un fond noir encadré de blanc. Rien ne pouvait être plus saisissant que le premier aspect de ce temple de la mort; c'était le digne seuil de l'éternité.

Le jour où la dépouille d'Alexandre, depuis près de trois mois en route pour arriver à ce dernier asile, devait enfin l'atteindre, était fixé au 25 mars [1]. Deux

[1] Ce n'était donc pas, comme on l'a dit, le jour de l'anniversaire de la mort de Paul, arrivée dans la nuit du 23 au 24. — Dans la maison Ribas, au champ de Mars, d'où l'auteur a vu défiler le cortége, on avait devant soi l'ancien palais Michel (Mikhaïlofski),

jours avant, la cathédrale de Kasan fut fermée à la foule : ses portes ne s'ouvrirent plus que pour les membres de la famille impériale qui, dans ces moments suprêmes, multipliaient leurs dévotions, et pour celles des personnes de la cour qui avaient le plus approché le défunt, ses vieux serviteurs, ses amis. Une proclamation, lue avec les mêmes formalités, annonça au public le jour de l'inhumation, et lorsqu'il fut venu, sombre, neigeux, tourmenté par un ouragan, la ville entière fut de nouveau en mouvement et la même pompe recommença.

Cette fois le trajet était moins long : après avoir remonté la Perspective de Nevski jusqu'à la Bibliothèque impériale, le cortége devait tourner à gauche par la grande rue des Jardins (*Sadovaïa*), traverser l'immense champ de Mars, et, par la place Souvorof, gagner le quai de la Néva vis-à-vis de la forteresse. La communication entre les deux rives du fleuve était rétablie au moyen d'un pont de bateaux ordinairement enlevé en hiver. Pour le replacer dans cette saison, il avait fallu tailler dans la glace épaisse de plusieurs pieds des ouvertures assez vastes pour recevoir les pontons ; mais ici, comme jadis en Égypte, des travaux de ce genre ne coûtent point, car la peine de l'homme, du vil mougik ou manant, n'est guère comptée. L'empereur, à

d'une construction si bizarre, et que l'infortuné monarque avait vainement entouré de fossés et de bastions ; on distinguait aussi parfaitement la fenêtre de la chambre du coin, au premier, où s'est passée la scène tragique de cette horrible nuit. Quel réveil pour l'impératrice Marie! Ce fut la comtesse de Lieven (voir t. II, p. 307) qui vint lui apprendre « que l'empereur venait de succomber à une attaque d'apoplexie. »

cheval et entouré comme le premier jour, parcourut encore cette fois au galop toute la ligne, depuis la fameuse grille du Jardin d'été sur le quai, jusqu'à Notre-Dame de Kasan. Il mit pied à terre sur le parvis, et quand il fut entré dans le temple, le métropolitain commença la liturgie. Puis le corps, enlevé de dessus le catafalque, fut replacé sur le char de parade traîné par huit chevaux, dont le fidèle Ilya saisit une dernière fois les rênes, bien décidé à renoncer ensuite à jamais aux fonctions qu'il lui avait été si doux de remplir du vivant de son maître. A midi, la procession se mit en marche, et, malgré des tourbillons de neige, la dignité ne cessa d'y régner. L'empereur et les princes suivaient le cercueil à pied; les impératrices avec le jeune héritier et la princesse Marie de Wurtemberg, en voitures de deuil. Parmi les aides de camp généraux du défunt, on remarquait le comte (depuis prince) Christophe de Lieven [1], récemment accouru de Londres pour rendre les derniers devoirs au maître qui l'avait aimé et à la personne duquel il avait été attaché dès son jeune âge.

On arriva enfin au lieu de la sépulture où était réuni le corps diplomatique, grossi de quelques étrangers de distinction. Ici nous laisserons parler un organe officiel.

« Comme l'admission dans l'église n'avait été accordée qu'aux deux premières classes, aux grandes charges, aux charges et au service de la cour, et à ceux qui avaient porté les insignes de l'empire et les ordres, les assistants s'y trouvaient réduits à un nombre de per-

[1] Voir t. II, p. 309.

sonnes peu considérable, dont la plupart avaient eu le bonheur d'approcher feu l'empereur et avaient été comblées de ses bienfaits. A l'église de Kasan, les hommages publics s'adressaient au grand monarque, au maître de vingt peuples, réunis sous un même sceptre *pour leur commune félicité;* et la douleur de tous, quoique profondément ressentie, était tempérée dans ses démonstrations par le respect que commande la majesté souveraine, lors même qu'elle est muette. Dans la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, on vit plutôt l'image d'une réunion de famille, pleurant librement son chef adoré. Que l'on se représente, s'il est possible, une auguste souveraine, une mère que le ciel a déjà éprouvée plus d'une fois par de cruels malheurs, prosternée sans mouvement aux pieds du cercueil de son fils, d'un fils la gloire et l'amour du genre humain, qui paya sa tendresse par l'affection la plus constante et la plus respectueuse, et qui ne causa de peines à son cœur maternel que lorsque le sien eut cessé de battre. D'une autre part, l'impératrice Alexandra, tremblante et presque anéantie sous le poids de son affliction; le jeune grand-duc, espoir de nos neveux, qui semblait prouver, par une sensibilité au-dessus de son âge, qu'il comprenait la perte immense de celui qu'il doit imiter un jour; le prince Guillaume de Prusse en pleurs; le prince d'Orange, modèle de la plus sensible amitié, cédant sans réserve à l'excès de sa douleur; le grand-duc Michel, inconsolable lui-même, et s'empressant néanmoins de soutenir le courage de ses augustes parents; enfin, l'empereur livré à un accablement que rien ne saurait dépeindre, mais bientôt obligé de rappeler toute la mâle énergie de son

caractère, et d'user d'une espèce d'autorité pour obtenir de sa mère et de son épouse qu'elles sortiraient de l'église au moment où le cercueil allait être ôté de dessus le catafalque et descendu dans la tombe! De toutes les personnes présentes, nationaux et étrangers, princes et sujets, il n'en est aucune dont ce spectacle n'ait déchiré l'âme et n'ait fait couler les pleurs. Quelques vieux grenadiers, qu'on fit entrer dans l'église pour aider à soulever le cercueil, oublièrent la sévérité de tenue qu'impose la discipline, et l'on vit s'échapper de grosses larmes de ces yeux intrépides qui avaient affronté la mort dans tant de combats. Finalement, passerons-nous sous silence ce fidèle cocher Ilya, qui ne voulut point qu'un autre conduisît le char funèbre depuis Taganrog, et que rien, jusqu'au dernier moment, ne put arracher de la dépouille mortelle de son maître. »

Ce tableau n'avait rien d'exagéré; il était vrai surtout en ce qui concerne l'impératrice mère qui, jusqu'alors calme et résignée, ne put supporter l'idée de se séparer de ce cercueil qu'elle couvrait encore de ses baisers. On l'emmena presque sans connaissance, peu d'instants avant que cette bière précieuse fût descendue dans la nuit du tombeau.

A trois heures de l'après-midi, le pavillon noir, qui flottait sur une tour entre la cathédrale et le rempart, fut subitement amené; ce signal, accompagné d'une salve de trois cents coups de canon partis de la forteresse et du champ de Mars, et suivi d'un feu roulant répété à trois reprises par la troupe stationnée le long des quais, annonça que tout était fini et que le sein de la terre s'était refermé sur la dépouille du monarque.

La couronne impériale, le sceptre et le globe furent aussitôt reportés au Palais d'Hiver, et le comte de Lieven fut personnellement chargé de remettre l'épée du défunt à l'impératrice mère. Cette princesse la conserva religieusement comme une relique jusqu'à sa mort.

Des services funèbres furent célébrés sur tous les points de l'empire [1], non-seulement dans les églises chrétiennes des différents rites, mais encore dans les synagogues, dans les mosquées, autour de l'*atesch-gah* des Parses, adorateurs du feu, dans les pagodes des lamaïtes et dans les cercles mystérieux tracés par la main du chaman. Tous ces cultes se pratiquent à l'ombre du trône des tsars. Chacun sait que la population de l'empire appartient à dix grandes familles ethnographiques; en comptant toutes les nuances de langues, on ne s'arrête pas au nombre quatre-vingts vulgairement adopté [2]. Que l'on juge par là de la diversité de ces prières adressées au ciel, sans doute dans le même esprit de fidélité et d'affection, mais par des hommes placés à tous les degrés de l'échelle de la civilisation, appartenant à des peuples séparés entre eux

[1] Des solennités spéciales eurent lieu au sein des universités de l'empire, de celles du royaume de Pologne (l'université de Varsovie existait encore alors) et de la grande principauté de Finlande. Les discours prononcés à Abo (alors encore en possession de sa haute école, depuis transférée à Helsingfors), en suédois, par le professeur Wallenius, et à Dorpat, en allemand, par le professeur Morgenstern, furent particulièrement remarqués.

[2] Voir la table ethnographique placée par M. de Kœppen à la suite de son *Mémoire sur la population de la Russie en* 1838 (Extrait des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, en langue allemande).

par d'incommensurables distances, et cependant réunis sous le même sceptre, soumis à une seule et même volonté.

Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'assister à l'une ou à l'autre de ces solennités célébrées loin de la capitale, dans des contrées peu connues et parmi des peuples d'origine diverse, comme les Cosaques et les Tatars. Qu'il veuille donc nous suivre encore une fois d'une extrémité de l'empire à l'autre, dans ces vastes steppes arrosées par deux grands fleuves, le Don et le Volga, et qui s'étendent du bas Dniéper jusqu'à la mer Caspienne.

Le nom de Cosaque ou Kazak, très-connu en Orient, désigne un partisan, un homme de guerre combattant pour son propre compte, suivi des siens, aimant la vie aventurière des incursions en pays étrangers, et toujours prêt à l'attaque[1].

En effet, les Cosaques ne formaient pas primitivement un élément ethnographique particulier : c'était un ramassis d'hommes d'origine diverse, caucasique, tatare, russe, polonaise, etc. Aujourd'hui même, une *kasatchia orda*, ou horde cosaque, est renfermée parmi les Kirghiz-Kaïssaks, nomades appartenant à la race turque. Mais les deux principaux établissements formés par ces guerriers étaient celui du bas Dniéper et celui des bouches du Don. Le premier, au sein duquel dominait le sang petit-russien, constituait la république guerrière des Zaporoghes, si formidable à la Pologne sous l'hetman Khmielnitzki, et aux Moscovites sous Maseppa, mais définitivement dissoute sous Catherine II; le

[1] Voir notre ouvrage *la Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 434 et suiv.



second, moins célèbre, quoique peut-être plus ancien, est cependant connu dans l'histoire par la révolte de Stenko Rasine (1670), celle de l'ataman Boulavine (1708), et celle du fameux Pougatchef (1773). C'est parmi ces Cosaques du Don que nous voulons nous transporter un instant.

Ils occupent, le long du fleuve, un pays d'une étendue de 142,000 verstes carrées [1], organisé d'une manière particulière, en vertu de leurs vieux priviléges. La population de ce pays dépasse 700,000 âmes, ce qui donne seulement cinq âmes par verste carrée. Elle ne se compose que d'hommes libres, car les Cosaques du Don admettent bien l'inégalité des rangs, mais non la servitude. Ils sont généralement robustes, supportant les fatigues et pleins d'énergie. Autrefois, l'héroïsme individuel donnait à ce peuple une physionomie particulière; il n'était pas rare de rencontrer dans son sein ces types homériques de guerriers avides de gloire et de rapine, ne relevant que d'eux-mêmes et déployant dans les combats une audace, une force surhumaines. Aujourd'hui, la civilisation, ou du moins ses vices, ses principes débilitants, gagnent les habitants des villes et ceux des bords du Don inférieur; mais les vieilles mœurs se conservent encore dans les steppes si monotones arrosées par le Sal, entre le Don et le Manytch. Ce peuple guerrier, pépinière d'une excellente cavalerie et aujourd'hui soumis à une organisatiou strictement maintenue, est toujours gouverné par son ataman. C'était, au temps qui nous occupe, le général Ilovaïski, successeur du comte Platof [2].

[1] D'après les derniers calculs de M. de Kœppen (1845).

[2] Le comte Platof, que la guerre de 1813 et 1814 a rendu célè-

Le chef-lieu du pays est Novo-Tcherkask, à peu de distance du Don, vers son embouchure dans la mer d'Asof. Dans cette ville, encore toute nouvelle et qui a pris la place du Vieux-Tcherkask, les guerriers du Don avaient eu, peu de mois auparavant [1], la satisfaction d'offrir à Alexandre, suivant l'usage, *le pain et le sel* de l'hospitalité. Maintenant sa mort y était un sujet de regrets universels. Un service funèbre fut annoncé pour le 21 mai, et, en même temps, le corps des guerriers devait recevoir communication d'un rescrit de son successeur. Dans le but de récompenser l'inébranlable fidélité des Cosaques, ainsi que les derniers services rendus par eux en fournissant à Taganrog une garde pour *la personne sacrée* du défunt monarque, l'empereur Nicolas leur faisait don du sabre que ce dernier avait l'habitude de porter. « Que ce sabre soit ajouté, » était-il dit à la fin du rescrit, « aux autres insignes de ces troupes; qu'il soit dans le temps à venir le trophée de leurs exploits et de leurs services, et le gage des sentiments de sollicitude invariable qui m'animent pour elles. »

Tout se passa conformément aux anciens usages. L'armée du Don, régulièrement convoquée à Novo-Tcherkask, s'assembla devant le local siége de sa chancellerie (*voïskovaïa kantsellaria*), espèce de conseil de régence électif, chargé, sous la présidence de l'ataman, de la direction des affaires, et divisé en trois expéditions, l'une militaire, la seconde civile, la troisième

bre, et qui, de simple Cosaque, devint, comme Deniçof (voir p. 75), général en chef et ataman de ses anciens camarades, est mort le 18 juillet 1818. Il est resté l'idole de cette peuplade.

[1] Voir t. II, p. 41.

purement économique. Quand on eut formé le *cercle*, on vit aussitôt apparaître les marques distinctives et honorifiques particulières à ce corps : la *boulava*, masse d'armes qui tenait lieu de sceptre à l'ataman; le *bountchouk*, queue de cheval qu'on portait devant lui à la turque, et qui rappelle les anciennes relations de ces guerriers avec l'Orient; l'étendard, les enseignes des *stanitzas* ou villages, le sceau, et divers ornements dus à la munificence des souverains russes [1]. Bientôt on vit paraître l'ataman accompagné du général-major Bogdanovitch, du quartier-maître général de l'empereur, et de tous les généraux et officiers du corps. En se rendant processionnellement à la cathédrale, le cortége marcha entre deux haies formées par un escadron des Cosaques de la garde [2], par une compagnie d'artillerie, par trois *sotnes* ou compagnies de cent hommes du régiment *de l'ataman*, et par un régiment ordinaire, composé de Cosaques appartenant aux *stanitzas* les plus voisines. Comme la plupart des églises russes, cette

[1] En outre de ces marques de distinction et de ces dons politiques, Clarke vit au Vieux-Tcherkask, où étaient encore de son temps les *regalia*, de riches et beaux manuscrits, destinés à attester les exploits de ce peuple guerrier. Parmi les monuments qui perpétuent le souvenir de la reconnaissance des tsars, il vit des étendards, excessivement riches, dit-il, que leur avait envoyés l'impératrice Catherine. On lui montra aussi une carte du territoire cosaque, tracée de la main même de cette souveraine. *Voyages*, t. II, p. 27.

[2] C'est un des plus beaux corps de cette troupe d'élite, et le seul, avec celui des Tcherkesses, qui présente l'aspect d'une réunion d'hommes libres, car leur regard est fier, et leur chevelure, qu'ils conservent, leur donne une apparence de dignité inconnue dans l'armée, où les têtes des soldats sont rasées, et où les figures, toutes de couleur bistre, se ressemblent généralement.

cathédrale est petite : elle ne pouvait tenir tout ce rassemblement militaire. L'état-major, accompagné des députations de la noblesse de plusieurs districts, y entra, et l'on déposa sur une table le sabre avec le rescrit impérial. Au dehors, les insignes et les étendards marquèrent le cercle, et les Cosaques se rangèrent à l'entour sur la place, occupée par une multitude nombreuse avide d'être témoin de ce spectacle, et au milieu de laquelle se trouvaient postés, de manière à pouvoir tout voir commodément, les enfants de Cosaques âgés de dix à quinze ans qu'on avait fait venir à cet effet des stanitzas. Après l'office divin et la célébration d'un service funèbre pour le repos de l'âme du défunt empereur, on chanta un *Te Deum,* et l'on récita les prières pour la conservation de l'empereur actuellement régnant. Puis, la cérémonie religieuse terminée, l'ataman et tous les généraux, officiers et employés, ainsi que le clergé, entrèrent dans le cercle où furent apportés le sabre et le rescrit impérial, dont un général-major, envoyé de Pétersbourg, fit alors solennellement remise à l'ataman. Ce chef montra à l'armée le sabre, gage de la bienveillance du souverain, et ordonna que lecture fût faite à haute voix du rescrit. Les *hourras* des guerriers y répondirent; et prenant aussitôt la parole, l'ataman adressa à ses *frères et concitoyens* un discours, dans lequel il proposa de célébrer annuellement l'anniversaire de cette journée par une cérémonie commémorative, où le cercle de l'armée se réunirait suivant le vieux usage, où l'on marcherait dans le même ordre que ce jour même à la cathédrale, pendant qu'il y aurait aussi dans les stanitzas des réunions particulières où le rescrit serait lu pareillement;

d'ouvrir une souscription afin de se procurer les fonds nécessaires pour fonder, en mémoire de ce jour, à Novo-Tcherkask, une maison d'éducation pour les orphelins, qui porterait le nom d'Alexandre Ier, le tout sauf l'approbation souveraine. L'assemblée ayant accueilli ces propositions par des acclamations, l'ataman termina son discours par ces mots : « Vos suffrages, estimables citoyens, justifient nos plus douces espérances et sont un nouveau gage de notre dévouement au trône et à la patrie. »

La souscription, aussitôt ouverte, se couvrit de signatures, et on envoya ensuite la liste aux nobles des campagnes. Après un second discours, simple et touchant, prononcé dans l'intérieur du cercle par un archiprêtre, la procession des insignes retourna dans le même ordre à la maison de la chancellerie; les Cosaques des stanitzas et le peuple s'assirent à des tables dressées sur la place, et tous les officiers se rendirent chez l'ataman où, pendant le banquet, des toasts furent portés, au bruit de l'artillerie, à l'empereur et à toute sa famille.

L'autre fête dont nous voudrions conserver le souvenir n'était point un service funèbre; mais elle se rapporte aussi au changement de règne et nous donnera quelque idée du culte de ces deux millions de musulmans, débris de l'ancienne population du Kiptchak, autrefois plus compacte en Crimée et le long du Volga, d'Astrakhan à Kasan.

Dans la première quinzaine de mai, ces musulmans célébraient leur fête d'*ouraza-baïram;* celle de 1826 fut en même temps une espèce d'inauguration du nouveau souverain.

Les Tatars d'Astrakhan choisirent à cet effet une vaste plaine hors de la ville : la nature renaissante et le dôme du ciel leur tinrent lieu de mosquée. Beaucoup de leurs coreligionnaires des gouvernements voisins, des Tatars de Crimée, d'Orenbourg, de Kasan, des habitants de Chamachie , des montagnards du Caucase, s'étaient joints à eux, ainsi que beaucoup d'hommes appartenant aux peuples voyageurs de l'Orient, Boukhares, habitants de Taschkent, de Khiva, et autres, auxquels les rapports ajoutent encore les Troukhmènes, les Kokanes, les Koschkars, les Kabouls, les Chakimes, etc. C'était, au total, une réunion d'environ 4,000 têtes. Ces enfants de l'Islâm, revêtus de leurs plus beaux costumes, étaient assis en longues files, dans le plus grand ordre, gardant un profond silence, en attendant le commencement de l'office divin. Il fut célébré par leur premier mollah [1], Akzal-Kouzzate-Kazi-Akhoundjane-Niazof, homme au regard intelligent, d'une belle tête et d'une haute stature. Assis dans une espèce de chaire (*minnber*), entouré de mollahs subalternes, il psalmodia d'abord des versets du Coran; des mollahs placés de distance en distance répétaient après lui le dernier mot de chaque verset, ce qui était pour toute l'assemblée le signal d'une grande agitation. L'uniformité et la régularité du mouvement de ces milliers d'individus faisant entendre de courtes exclamations, formaient un spectacle étrange. Puis le grand mollah prononça la prière dont nous allons donner la traduction.

« Dieu créateur du monde! Bénis et glorifie le règne

[1] Les chefs de la religion musulmane en Russie sont le moufti d'Oufa et celui de Crimée.

de ton élu, le puissant seigneur, l'illustre empereur et l'éminent tsar, notre auguste et gracieux autocrate Nicolas Pavlovitch; élève-le, ô Dieu, par la plénitude de ta grâce; garde-le de la malignité de l'œil, de la méchanceté des langues, de toutes maladies intérieures et extérieures. Amen.

« Fais qu'il ait part à ta grâce digne de gloire, et qu'il soit le père miséricordieux de ses sujets; affermis dans le bien toutes ses entreprises et intentions; prolonge et agrandis son règne auguste. Amen.

« Fais que l'héritier de son trône, ses enfants, son auguste mère, son épouse chérie et ses nobles frères jouissent d'une santé non interrompue et d'une joie perpétuelle; affermis et consolide parmi eux la paix et la concorde. Maintiens en paix les ministres et conseillers sincères, fidèles et éminents, et en particulier le directeur des affaires ecclésiastiques des confessions étrangères, et toutes les personnes qui approchent du trône; que l'amour et l'amitié règnent parmi eux. Agrandis et fortifie leur fidélité et leur dévouement pour le seigneur notre empereur. Amen.

« Affermis aussi dans leur force les commandants en chef des armées de terre et de mer; rends-les victorieux des ennemis malveillants et qui ont peur de la vérité. Amen.

« Et l'autorité supérieure dans chaque gouvernement, fais qu'elle ait part à ta grâce et qu'elle soit miséricordieuse et bienfaisante au peuple. Amen.

« O Dieu tout-puissant et invariablement le même, pour l'amour de cette fête du ramazan, et des personnes élevées et pieuses, réunies ici en si grand nombre, des pauvres aussi bien que des riches, fais régner

dans l'empire russe, dans les villages, les villes et les steppes, et principalement dans les gouvernements de Kasan et d'Astrakhan, le repos, la prospérité, l'abondance, le bas prix des aliments, un air pur et salubre; accorde-leur une large part des produits et des fruits de la terre. Préserve, sauve, hommes et animaux de tout mal, d'accidents fâcheux, de maladies, de toutes sortes de malheurs et de désordres entre eux-mêmes, et éloigne de la terre et de ses habitations les fléaux du feu et des inondations. Amen. »

Beaucoup d'employés russes étaient venus de la ville avec leurs familles, pour être témoins de cette cérémonie religieuse, après laquelle tout le clergé mahométan et les plus notables d'entre les Tatars furent invités à une collation chez un de leurs riches coreligionnaires. A la prière de la communauté musulmane, le gouverneur civil s'y rendit aussi, accompagné de plusieurs autres fonctionnaires : on leur offrit du thé et des confitures, et des aumônes furent en même temps distribuées aux pauvres [1].

Cependant, dans la capitale, on commençait à se préparer pour une cérémonie auguste et splendide, dont la *mère des villes russes*, Moscou, devait être le théâtre; cérémonie chrétienne, mais qui intéressait tout l'empire et où les peuples mahométans eux-mêmes

[1] Il serait intéressant de comparer avec ces actes du culte chrétien ou musulman ceux d'autres religions; et, sans la crainte de fatiguer la patience du lecteur par la multiplicité des détails liturgiques, nous aurions pu retracer encore une cérémonie d'inauguration qui eut lieu en juillet 1826, aussi à Astrakhan, et qui appartient au culte lamaïque des Kalmouks soumis à l'empire russe.

devaient être représentés par leurs princes ou leurs députés; cérémonie réjouissante, et non de deuil, où l'autocrate, entouré de toutes les pompes de la religion, appellerait sur lui et son peuple les bénédictions du Très-Haut.

Dès le 3 mai (21 avril), le manifeste du couronnement avait été signé et publié; depuis un mois, la grande-duchesse Hélène, alors enceinte de son second enfant, était partie pour la vieille capitale, où, comme on le verra bientôt, elle devait faire ses couches; l'impératrice mère comptait l'y suivre d'autant plus promptement, qu'Élisabeth avait exprimé le désir de se rencontrer avec elle à Kalouga; la garde impériale s'était également acheminée vers cette destination, et on lui fit même faire de si fortes étapes, qu'elle donna, dit-on, des signes de mécontentement. On était las d'émotions morales, et l'on avait hâte de faire diversion à ce deuil si long, si lugubre; après tant de mois d'anxiété, les cœurs avaient besoin de se dilater; depuis quatre mois sans bals, sans spectacles, presque sans réunions, on recherchait maintenant, ne fût-ce que pour quelques jours, le bruit des fêtes et la joie des divertissements sociaux. L'annonce du couronnement était donc saluée avec effusion.

Voici la teneur du manifeste :

« Dès Notre avénement au trône de Nos ancêtres,
« Nous étant chargé du fardeau qu'il a plu à Dieu de
« Nous imposer, et cherchant dans sa toute-puissance
« et sa miséricorde infinie Notre appui et Nos forces,
« Nous avons résolu, à l'exemple des monarques Nos
« aïeux, de recevoir l'onction sacrée, de placer la cou-

10.

« ronne sur Notre front, et d'associer à cet acte solen-
« nel Notre épouse bien-aimée l'impératrice Alexan-
« dra.

« En annonçant cet événement, qui doit s'accom-
« plir, avec l'aide de Dieu, au mois de juin de la pré-
« sente année 1826 dans Notre capitale de Moscou,
« Nous appelons tous Nos fidèles sujets à joindre leurs
« ferventes prières à celles que Nous adressons au
« Très-Haut, pour qu'avec l'huile sainte sa grâce inef-
« fable se répande sur Nous et sur Notre empire, pour
« que cet acte sacré devienne le signe et le gage de sa
« suprême bonté à Notre égard, et le sceau de l'affec-
« tion qui Nous unit à Nos fidèles sujets *dont le bon-*
« *heur est le but unique de Nos pensées, l'accomplisse-*
« *ment de tous Nos vœux, la récompense de Nos travaux*
« *et le premier de Nos devoirs envers le Roi des rois.* »

Le même jour, Nicolas nomma maréchal suprême du couronnement le conseiller privé actuel de première classe prince Nicolas Ioussoupof, un des plus riches propriétaires de la Russie, vieillard alors affaibli par l'âge, mais qui avait joui autrefois d'une grande réputation de finesse et d'esprit. Après avoir été, déjà sous Catherine II, ambassadeur en Turquie, puis sénateur et membre du conseil de l'empire, décoré de ses ordres les plus éminents, il s'était retiré à Moscou, ville dont son père avait été gouverneur [1]. Pour assis-

[1] A 18 verstes de cette capitale, sur la rivière de la Moskva, il possédait la belle terre d'Arkhanghelsk, dont dépendent cinq villages. Enrichie de quelques-uns des débris dispersés de Gorenki, splendide création de Rasoumofski, cette terre mérite d'être visitée par les voyageurs. Rien n'y manque de ce qui constitue le

ter le prince dans ses fonctions, on lui adjoignit une commission dont devait faire partie le grand maître des cérémonies et où siégeait aussi le sénateur prince Ouroussof, issu, comme Ioussoupof, d'une famille de *mourzas* nogaïs à laquelle le titre de prince russe avait été conféré[1].

Par un autre ukase, signé le même jour que le manifeste, l'empereur ordonna au sénat d'appeler à Moscou, pour assister au couronnement, tous les maréchaux de la noblesse des gouvernements et tous les maires (*golova*) des villes chefs-lieux, à l'exception de ceux de huit ou dix gouvernements éloignés de cette capitale par une distance trop considérable.

A la suite de ces publications, les souverains étrangers s'empressèrent de nommer les ambassadeurs

luxe d'un vrai grand seigneur, bâtiments considérables, appartements somptueux, vaste parc, serres spacieuses, salle de spectacle, riche bibliothèque, offrant de nombreux chefs-d'œuvre de l'art typographique, galerie de tableaux où figurent des toiles dues aux plus grands maîtres, objets d'antiquité provenant en partie des fouilles d'Herculanum, productions de la statuaire moderne, entre autres le groupe d'Amour secourant Psyché par Canova (1796), curiosités de toutes espèces, collections d'armes, de pipes, etc.

Le prince Nicolas Borissovitch Ioussoupof mourut le 27 juillet 1831, âgé de 81 ans, laissant pour unique héritier son fils Boris, né en 1794, et qui a épousé en secondes noces une Naryschkine. Son héritage consistait principalement en 25,000 serfs, sans compter les 15,000 appartenant à sa femme.

[1] Il est aujourd'hui (depuis 1836) grand maître de la cour. La princesse Sophie Ouroussof, dont la beauté a tant été remarquée pendant le couronnement de Moscou, et qui a été nommée à cette époque demoiselle d'honneur, est l'une de ses filles, aujourd'hui femme d'un aide de camp de l'empereur, le prince Léon Radzivill.

extraordinaires qui devaient les représenter dans la solennité du sacre. Le choix de Charles X était tombé sur un vieux guerrier de la république et de l'empire, d'un mérite éminent, souvent victorieux sur les champs de bataille, criblé de blessures, et néanmoins exilé maintenant de son pays, par une fatalité qui, à dater de 1814, semble s'être attachée à sa personne. Mais alors, le duc de Raguse (car c'est de lui que nous voulons parler) était en grande faveur à la cour des Tuileries, et comptait dans le petit nombre d'officiers généraux entre lesquels le commandement de la maison militaire du roi était partagé. L'illustration du maréchal était toute personnelle et récente; mais pour qu'il ne manquât rien à cette ambassade solennelle, pour qu'elle représentât dignement le roi très-chrétien, petit-fils de saint Louis, et flattât l'orgueil d'une cour avec laquelle on était alors dans des rapports d'une grande intimité, on lui avait donné pour cortége des hommes, la plupart jeunes, mais portant les plus vieux noms de France, et rappelant ses gloires de toutes les époques. C'étaient d'abord trois maréchaux de camp, le vicomte Talon, le comte de Broglie et le comte Denis Danrémont, le même qui périt, en 1837, sur la brèche de Constantine, à la veille de recevoir le bâton de maréchal; c'étaient ensuite les colonels marquis de Castries, comte de Caraman, marquis de Podenas; la suite du maréchal était, en outre, composée du comte Alfred de Damas, chef d'escadron; des capitaines comte de Villefranche, comte de Caumont-Laforce, comte de Brézé, et des sous-lieutenants marquis de Vogué, comte de Biron, et vicomte de la Ferronnays, fils de l'ambassadeur ordinaire. D'autres noms historiques,

comme ceux de Maillé, de Guise, y figuraient par les aides de camp ou les simples officiers d'ordonnance du maréchal.

Cette brillante légation, bien digne de la nation à la fois la plus polie et la plus belliqueuse de l'Europe, arriva à Pétersbourg le 13 mai [1]. Le 19, le duc de Raguse eut son audience, et il resta longtemps seul avec l'empereur, qui l'accueillit avec une distinction particulière. Le lendemain, Nicolas lui fit les honneurs de sa garde, en commandant personnellement le régiment de Préobrajensk, de service ce jour-là et dont il portait l'uniforme. Il semblait pressé de faire admirer au vieux guerrier français cette extrême précision dans le maniement des armes, cet aplomb fabuleux dans les évolutions dont, seule en Europe, l'armée russe peut offrir l'exemple. Le duc de San-Carlos, envoyé par l'Espagne, arriva peu de jours après Marmont; puis, au commencement de juin, ils furent rejoints par le feld-maréchal comte de Stedingk, ambassadeur extraordinaire de Suède, accompagné du général Stiermcrona, premier aide de camp du roi, du lieutenant-colonel baron de Stedingk, chambellan du prince royal, et de plusieurs autres gentilshommes ayant le grade d'officier supérieur. Ce petit vieillard à cheveux blancs, à la figure digne, ouverte et souriante, rappelait encore par son extérieur le cavalier distingué qui autrefois avait déjà représenté Gustave III à la cour de Catherine II. C'est à lui, intercédant pour un prince Dolgorouki, que Paul Ier adressa cette parole inouïe dans les fastes des cours même absolues : « Sachez,

[1] Le 1er mai du calendrier russe, jour de la promenade de Catherinenhof, qui est le Longchamp russe.

M. le comte, qu'il n'y a de grands seigneurs en Russie que celui à qui je parle, et autant que je lui parle [1]. »

Toutes les pensées étaient donc dirigées vers la grande solennité nationale attendue avec impatience, et dont chacun se promettait ou des avantages positifs, ou du moins ces plaisirs dont il était avide, des émotions vives, des spectacles saisissants, et l'occasion non moins recherchée de faire briller sa personne. On avait oublié le deuil, on redemandait à la vie tout ce qu'elle peut offrir de jouissances, lorsque la mort, revenant à la charge, frappa encore une fois un de ces coups qui mettent à néant les vains projets des hommes. On reçut à Pétersbourg, le 21 mai, la nouvelle du décès de l'impératrice Élisabeth.

La noble veuve d'Alexandre, depuis sa séparation d'avec lui, n'avait plus qu'un désir, celui de rejoindre la famille impériale et de mourir. Dans de telles dispositions, que lui faisait l'état de sa santé, de jour en jour plus alarmant? Tout ce qu'elle demandait à ses forces défaillantes, c'était de ne pas la trahir avant d'avoir accompli le voyage, avant d'avoir revu la mère de son époux. Dès la première quinzaine de mars elle était prête à se mettre en route ; mais on l'en dissuada, et les rapports des gouverneurs de Kharkof et d'Iékatérinoslaf sur l'état des chemins firent différer le départ jusqu'au mois suivant. En attendant, Nicolas s'occupa avec sollicitude du sort de cette « femme excellente que vingt-cinq années de vertus n'ont pu défendre con-

[1] D'après le comte de Ségur (*Mémoires ou Souvenirs*, t. III, p. 533), cette réprimande aurait été adressée au général Dumouriez.

tre les chagrins [1]. » Le palais d'Oranienbaum, situé en face du golfe de Finlande, loin du mouvement bruyant de la capitale, avait été le séjour favori d'Élisabeth : dès le 21 janvier, l'empereur ordonna que ce palais, avec toutes ses dépendances, villages, fermes et autres lieux qui avaient formé la propriété personnelle de l'empereur Alexandre, appartiendrait dorénavant en propre à sa veuve. Kamennoï-Ostrof, un de ces gracieux îlots qui, partageant la Néva au nord de la capitale, l'ont semée de ce côté-là des plus riants jardins, avec le palais si bien situé à l'issue du pont de communication, et tous les édifices et établissements y appartenant, devait également rester sa propriété et lui offrir le moyen de varier son séjour pendant la belle saison. Enfin le monarque pourvut à tous les besoins de la veuve de son frère, et témoigna de ses sentiments pour elle par les attentions les plus délicates. Élisabeth, reconnaissante, accepta Oranienbaum; mais d'autres biens lui auraient paru un fardeau inutile, et elle écrivit à l'empereur pour le prier de transférer au grand-duc Michel et à ses descendants la propriété de Kamennoï-Ostrof.

Le 8 mai, elle quitta Taganrog [2]. Ce fut une scène touchante que celle de son départ. La population tout entière se pressa autour d'elle, l'accompagna jusqu'à une grande distance de la ville, et ne pouvait se résoudre à quitter cette femme dont elle admirait l'angélique résignation, le noble courage, après avoir été témoin de son dévouement conjugal et des trésors d'amour que son cœur avait épanchés sur son époux mourant. Mais

[1] Ancelot, *Six mois en Russie*, p. 106.

[2] Voir sur cette ville, t. II, p. 256 et suiv.

Élisabeth s'arracha à leurs témoignages d'affection, sentant qu'il fallait se hâter pour profiter encore de ce qui lui restait de forces. Elle espérait atteindre Kalouga où elle avait prié l'impératrice mère de venir au-devant d'elle. « Mon unique désir ici-bas, » lui avait-elle écrit, « est de revoir une fois encore la mère de l'ange qui m'a devancée! » De là, elle se serait rendue dans la terre du prince Volkonski, son fidèle compagnon [1], et elle y serait restée jusqu'après le couronnement. Ces projets ultérieurs, on les faisait pour Élisabeth, car elle-même n'avait plus de volonté au delà de celle exprimée dans sa lettre, et ne s'abusait ni sur son état, ni sur le peu de jours qui lui restaient à vivre. « L'effort prodigieux, » est-il dit dans un article officiel, « que l'impératrice fit sur elle-même, afin de proportionner sa résignation à l'étendue de son malheur, avait paru communiquer à son organisation délicate quelque chose de l'énergie de sa grande âme. Elle avait supporté, avec la fermeté d'une héroïne et la piété d'une sainte, la perte inexprimable qui vouait désormais son existence à une douleur n'ayant d'autre terme que le tombeau ; mais ce coup affreux n'en avait pas moins achevé d'affaiblir tous les principes d'une vie chancelante et qu'un miracle de tendresse conjugale put seul ranimer un instant. » Depuis près de deux mois, on pouvait remarquer un déclin rapide de ses forces; pendant le voyage, elles tombèrent visiblement de plus en plus, à chaque relais. Cependant son courage se soutint. Une seule idée l'ani-

[1] La princesse Sophie, femme du prince, et leur fille Alexandrine, demoiselle d'honneur de l'impératrice, ainsi que sa parente, la princesse Barbe Volkonski, accompagnaient également Élisabeth dans ce dernier voyage.

mait : fallait-il y renoncer tant qu'il restait une lueur d'espérance? Élisabeth persista donc à continuer sa route, malgré l'avis des médecins et les sollicitations les plus pressantes des personnes de sa suite qui la conjuraient de s'arrêter. A la fin, toutefois, la prostration de ses forces fut telle, qu'on dépêcha en toute hâte un courrier à l'impératrice mère, qui se trouvait déjà à Kalouga, pour l'informer du danger et l'inviter verbalement de la part de l'auguste malade (car elle était déjà trop faible pour écrire) de venir au-devant d'elle jusqu'à Bélef, petite ville du gouvernement de Toula, à moitié chemin d'Orel à Kalouga.

La Providence n'accorda pas à l'infortunée princesse l'accomplissement de son dernier désir.

Arrivée à Bélef, sa faiblesse était extrême. Elle devança la nuit pour se coucher, mais ne voulut point que ses dames, ni même le digne docteur Stoffregen, se privassent du sommeil pour elle : une seule des personnes de son service devait rester à proximité, afin d'entendre sa voix au cas où elle l'appellerait. Une tranquillité profonde régnait dans la maison; la confiance renaissait, car Élisabeth savait donner le change à tous sur son mal. Elle paraissait jouir d'un doux sommeil. Cependant, le silence se prolongeant, vers quatre heures du matin, la personne chargée de veiller s'approche du lit de la malade, et reconnaît aussitôt un changement dans ses traits. Effrayée, elle appelle le médecin et les dames d'honneur. La mort du juste est une glorification de Dieu : heureux celui qui en est témoin! A peine les personnes appelées entouraient-elles le lit de la malade qu'elle rendit paisiblement son âme à son Créateur. Un instant auparavant, le sang,

refluant vers ses joues décolorées, vint animer encore une fois ce doux visage : au moment de paraître devant l'Éternel, Élisabeth retrouva la beauté dont avait brillé sa jeunesse et que le climat de la Russie avait bientôt altérée. C'était comme un reflet de la lumière céleste. A la suite de ce rapide mouvement, sa bouche s'entr'ouvrit, et bientôt le souffle de la vie s'échappa par cette issue. C'était le 16 mai; quatre heures venaient de sonner. La figure de l'impératrice resta empreinte de cette sérénité, de ce calme inaltérable, que devaient produire en elle le souvenir de toute sa vie et la conscience d'avoir honoré le trône par la pratique des plus hautes vertus. « La femme forte (nous empruntons ces lignes à un hommage publiquement rendu), la femme forte n'allait-elle pas recevoir des mains de son époux une couronne plus glorieuse encore que le diadème qu'elle porta sur la terre, qui ne brilla que rarement au milieu des pompes du siècle, mais dont les reflets éclairèrent toujours l'asile de l'indigence et du malheur, de même que ces pieuses institutions où des jeunes filles d'une condition obscure se formaient aux devoirs de leur sexe, d'après les exemples d'une souveraine qui en fut l'honneur et le modèle? »

Élisabeth était dans la quarante-huitième année de son âge. Elle n'avait pas survécu cinq mois à son époux.

L'impératrice Marie, partie à la hâte de Kalouga, était à Pérémyschl, lorsqu'elle reçut la fatale nouvelle. Deux heures après, elle se trouva encore une fois en présence de la mort, mais d'une mort image du sommeil du juste qui rêve les joies du paradis.

« Je l'ai connu, moi, ce couple auguste, » nous dit

un poëte russe à qui d'affreux malheurs ont rendu le don de l'inspiration : « lui, beau comme l'espérance ; « elle, ravissante comme la félicité. Il me semble qu'il « n'est que d'hier le jour où Catherine posa sur leurs « jeunes têtes les couronnes nuptiales de roses ; bientôt « les diadèmes s'y joignirent ; et beaucoup trop tôt, « hélas! le génie de la mort ceignit leurs fronts pâles « de pavots... Qu'est-ce donc que la vie ! »

Après avoir donné un libre cours à sa douleur et rempli près de ce corps inanimé les devoirs de la religion, Marie Fœdorovna repartit pour Moscou où, près d'une autre belle-fille, d'autres devoirs l'attendaient. Le 26 mai, Hélène Pavlovna donna le jour à une grande-duchesse ; au bout d'un mois, présentée au baptême dans l'église du couvent des Miracles (*Tchoudof*) par l'impératrice mère, cette enfant reçut le nom d'Élisabeth. Son excellente mère lui enseigna depuis à porter dignement un si beau nom ; mais déjà Dieu l'a placée en présence de son modèle. Devenue duchesse de Nassau, elle succomba dans ses premières couches, en 1844, et, deux ans après, sa sœur aînée la suivit dans un monde meilleur [1].

Après la réception de ce nouveau message de mort, depuis longtemps prévu et néanmoins inopiné dans ce moment, l'empereur fit aussitôt cesser tous les préparatifs de fêtes, interdit tous les plaisirs, et ordonna de

[1] La grande-duchesse Marie Mikhaïlovna mourut à Vienne vers la fin de 1846.—La mort d'Élisabeth fut suivie à peu d'intervalle de celle du célèbre historien Karamzine. Nous parlerons de lui, ainsi que de quelques autres personnages notables décédés dans le cours de l'année 1826, dans la note 6 des Appendices du présent volume.

nouveau un deuil rigoureux qui, à dater du 16 mai, devait durer six mois. Un cérémonial minutieux assigna leur costume respectif à toutes les personnes composant la cour ou pouvant y paraître à un titre quelconque [1]; les enveloppes lugubres, les crêpes, les pleureuses, les tentures des voitures et celles, déjà prescrites aux deux premières classes après la mort d'Alexandre, d'une chambre particulière dans leurs hôtels, tout reparut comme cinq mois auparavant, et le couronnement resta provisoirement ajourné. Il semblait qu'il fût dans les décrets de la Providence de prolonger cette période d'épreuves douloureuses, afin que, féconde en réflexions salutaires, elle laissât des impressions d'autant plus durables.

De Bélef à Pétersbourg, le cortége funèbre avait à parcourir deux cent cinquante-sept lieues. Ce voyage s'accomplit en vingt-quatre jours. Nous nous abstiendrons de le décrire encore : les scènes déjà retracées à l'occasion du convoi d'Alexandre se renouvelèrent en grande partie, et une douleur non moins profonde se manifesta.

[1] La forme des vêtements est prescrite avec un grand détail, varié suivant les quatre quartiers du deuil ; on mesure même aux différentes classes la largeur des pleureuses, la longueur des queues traînantes des robes ; on choisit les étoffes ; on n'oublie ni la chaussure, ni les gants, ni l'éventail. L'usage de la poudre est déclaré permis, et le règlement de deuil contient en outre l'article suivant encore plus singulier : « Il est permis aux personnes des deux sexes, de telle condition qu'elles soient, de porter des habits noirs ordinaires pendant toute la durée du deuil. » Voir *Journal de Saint-Pétersbourg,* 1826, nº 59. Ces graves dispositions occupent de longues pages dans les journaux, dont les nouvelles de Russie ne suffisent pas ordinairement à remplir la première colonne.

La maison de Bélef où l'impératrice avait rendu le dernier soupir fut acquise par le gouvernement : elle offrira désormais un asile à vingt-quatre pauvres veuves entretenues aux frais du trésor et placées sous la protection spéciale de l'impératrice régnante.

Le 26 juin, le convoi fit son entrée dans la capitale. Durant toute sa marche, les cloches des églises de dix cultes divers multipliaient les glas funèbres, et des coups de canon, se succédant de minute en minute, ébranlaient de leur sec fracas ce sol sans consistance, arraché aux marais de l'Ingrie. Le corps reposait sur le même char d'apparat qui avait porté la dépouille mortelle d'Alexandre. A ses deux côtés s'avançaient entre deux haies formées par soixante pages, choisis parmi les plus grands et portant une torche à la main, les dames décorées de l'ordre de Sainte-Catherine et les demoiselles d'honneur qui avaient accompagné la défunte dans son dernier voyage. Derrière le char marchait l'empereur, ayant à ses côtés son beau-frère, le prince Charles de Prusse, récemment arrivé de la part du roi pour le représenter dans la cérémonie du couronnement, puis le duc et les deux princes de Wurtemberg. Ses assistants étaient cette fois le général en chef comte de Langeron, émigré français que l'on compta au nombre des successeurs du noble duc de Richelieu dans le gouvernement général de la Nouvelle-Russie [1], et le comte Tolstoï, commandant en chef du 5e corps d'armée, qu'on a vu

[1] Il est mort récemment en France, et a laissé, dit-on, des Mémoires qui paraissent avoir été sous les yeux de M. Thiers, quand il décrivit la bataille d'Austerlitz, où Langeron avait commandé une division de l'armée russe.

remplir les mêmes fonctions dans le convoi d'Alexandre [1]. Près d'eux était le prince Pierre Volkonski, qui avait accompli sa mission. Puis venait la file des voitures : d'abord l'impératrice, avec le grand-duc héritier et la princesse Marie de Wurtemberg; en seconde ligne, les deux reines détrônées d'Iméreth et la régente de Mingrélie également rentrée dans la vie privée [2]; après elles, les premières dames d'atour, la comtesse de Litta et la princesse Lapoukhine; plus loin, les demoiselles d'honneur à portrait dont il n'y avait que trois à cette époque, Catherine Nélidof, la comtesse Anne Orlof-Tchesmenski et Catherine Valouïef, les deux premières, dames de 2e classe de l'ordre de Sainte-Catherine, la troisième, ayant, pour toute décoration, le souvenir de la confiance dont Élisabeth, qu'elle avait suivie à Taganrog, l'avait toujours honorée; enfin, les simples demoiselles d'honneur [3], et toutes les dames des quatre premières classes [4].

Le char s'arrêta devant la cathédrale de Saint-Pierre

[1] Voir, sur lui, t. II, p. 311.

[2] Voir plus haut, p. 89.

[3] On en comptait une centaine, et dans ce nombre figuraient plusieurs filles de rois, telles que les princesses Thamar, Helène et Salomé de Géorgie.

[4] Sur le *tchinn*, voir t. II, p. 284. Dans la première classe, il existe rarement plus de deux ou trois personnes à la fois. Cependant, à cette époque, outre la princesse Lapoukhine, dame d'honneur, il y avait plusieurs veuves de feld-maréchaux. L'une, la comtesse Prascovie Moussine-Pouschkine, était alors sur son lit de mort, et décéda le 8 juillet 1826, âgée de 73 ans. Dame d'honneur des impératrices et dame de l'ordre de Sainte-Catherine, elle était fille du général en chef prince Vassili Dolgorouki-

et Saint-Paul, à sept heures et demie : sous le porche, le métropolitain et d'autres membres du saint-synode et du haut clergé, derrière lesquels était rangé tout le clergé de la cour, attendaient le corps pour le conduire à l'église où il fut placé sur le catafalque. L'empereur, l'impératrice, les princes et princesses du cortége, et après eux toute la cour, y montèrent à leur suite. Alors commença le service funèbre. Au milieu des impressions douloureuses ainsi entretenues et renouvelées, l'impératrice Alexandra sentait ses forces fléchir sous le poids de tant d'émotions : elle ne put rester jusqu'à la fin ; l'empereur lui-même ne tarda pas à se retirer. La lecture des Évangiles se fit après leur départ. Mais elle se répéta jour et nuit toute la semaine pendant laquelle le corps resta exposé ; et plus d'une fois l'empereur et l'impératrice vinrent s'associer aux prières du soir ou du matin. La population entière y prit part, et nul n'approcha de cette bière sans rendre hommage dans son cœur aux vertus de la noble femme dont la vie

Krymski et veuve du feld-maréchal comte Valentin Moussine-Pouschkine, d'une vieille famille de boïars, et qui mourut en 1804. La princesse Koutousof venait aussi de mourir, et la pension de 96,000 roubles dont elle jouissait avait été continuée à ses cinq filles. Mais on affirme que les veuves du comte Nicolas Kamenski (mort en 1811), du prince Alexandre Prosorofski (mort en 1809), du prince Barclay de Tolly (mort en 1818), et même du comte Tchernychef (mort en 1784), étaient encore en vie à cette époque. Cette dernière, qui avait été marraine de l'empereur Alexandre, était encore, en 1829, dame d'honneur à portrait, et dame de première classe de l'ordre de Sainte-Catherine. On assure que son mari, le feld-maréchal, qui l'avait laissée veuve bien jeune, avait eu dans ses veines du sang de Pierre le Grand et qu'il lui ressemblait ; la même chose, toutefois, se disait du feld-maréchal Roumantsof.

avait été pour tous une leçon d'abnégation et de dévouement.

Le jour de l'inhumation, fixé au 3 juillet, ramena encore une fois dans le sanctuaire de la mort le couple impérial, avec toute la cour, les grands corps de l'État, les principaux fonctionnaires civils ou militaires et le corps diplomatique, auquel l'arrivée de tant d'ambassades extraordinaires avait donné un aspect imposant. Les élèves de la Société patriotique des dames et de la maison d'industrie (*Troudoloubié*), ainsi que celles de leurs écoles, accompagnées de leurs gouvernantes et inspectrices, se tenaient dans la nef prêtes à déposer, sur le cercueil de leur bienfaitrice, l'hommage d'une reconnaisance bien méritée. Les dernières prières furent récitées, les derniers adieux prononcés [1]; puis il se fit un silence profond que les voix mélodieuses et vibrantes du chœur rangé autour de l'autel ne vinrent plus interrompre. L'empereur et l'impératrice allèrent pour la dernière fois baiser le cercueil, qui fut aussitôt enlevé et porté vers la tombe, précédé du métropolitain et du clergé. Un sarcophage ouvert à côté de celui d'Alexandre attendait la dépouille d'Élisabeth. L'étroite demeure la reçut, et bientôt une froide pierre retomba sur elle, désormais soustraite au bruit du monde qu'elle n'avait point aimé, et à ses frivoles magnificences pour lesquelles elle n'avait jamais eu qu'un regard distrait.

Ce luxe, cet étalage de puissance, encore sur le seuil de l'éternité, plaît à la multitude ; en frappant les ima-

[1] « Tu es poudre et tu retournes en poudre, » dit l'officiant ; et, à la fin, il ajoute, au nom de toute l'assistance : « Éternel souvenir ! »

ginations, il conserve son prestige à la royauté; mais la vraie royauté, celle des vertus, se passe de ces vaines pompes, et ce n'est pas à elles, ce n'est pas à l'éclat d'une couronne que la mémoire d'Élisabeth, profondément gravée dans tous les cœurs sensibles, devra d'être à jamais préservée de l'oubli.

CHAPITRE ONZIÈME.

L'expiation.

En fixant, dans son manifeste du couronnement signé au commencement de mai [1], la célébration de cet acte auguste à un jour, non encore déterminé, du mois de juin, Nicolas avait calculé qu'à cette époque on pourrait avoir accompli un devoir rigoureux, dont il convenait de ne pas laisser planer l'attente pleine d'angoisses sur une population conviée à la joie des fêtes; il avait présumé que justice serait faite aux auteurs et fauteurs du complot, dont regorgeaient en ce moment toutes les prisons d'État, et que le sort de ces malheureux, aussitôt soustraits à l'attention publique, n'au-

[1] Voir plus haut, p. 109.

rait plus alors le pouvoir de troubler cette joie, dans un pays où l'on oublie vite, où toutes les impressions glissent à la surface.

La crise tirait en effet vers sa fin. La commission d'enquête pressait le plus qu'elle pouvait l'instruction colossale dont elle était chargée et qui, relative à plusieurs centaines d'individus, prévenus ou témoins, devait, dans le court espace de cinq ou six mois, approfondir un événement dont les complications diverses s'étendaient à un espace d'environ quinze ans. Il avait été prescrit à la commission, dit l'empereur lui-même dans un manifeste, « d'embrasser l'affaire « dans tout son ensemble, de pénétrer jusqu'aux ra- « cines du mal, de découvrir son origine, d'en suivre « toutes les ramifications, d'en constater les progrès « et l'étendue, et d'établir enfin les résultats de l'en- « quête, non sur des suspicions ou des probabilités, « mais sur des preuves certaines, péremptoires, irré- « fragables. » La commission avait de son mieux rempli les intentions du monarque. Elle avait multiplié les recherches, hâté son travail, déroulé toute la trame, fait preuve à l'égard des plus grands coupables d'une justice pleine de modération, et subordonné à la raison d'État la rigueur des principes par rapport à certains hommes dont les torts n'étaient peut-être pas moins grands, mais dont la position ne permettait pas de les mêler à une pareille cause, sous peine de se faire des ennemis puissants; de peur aussi d'arriver à de nouvelles découvertes, encore plus fâcheuses, de reconnaître, par exemple, dans les actes d'un fils les inspirations de son père, de sa mère ou de quelque autre proche parent contre lequel on eût hésité à diriger des

poursuites, ou encore de porter à la connaissance de tous l'esprit qui régnait dans certaines localités, parmi certaines classes, dans tout un corps d'armée. « Après « plus de cinq mois de travaux continués tous les jours « avec un zèle infatigable, » est-il dit dans le même manifeste, « ayant pesé et vérifié soigneusement cha- « que circonstance, chaque déposition, chaque fait, « écartant les conjectures et les simples soupçons, ne « se fondant jamais que sur l'évidence, sur les aveux « mêmes des accusés, ou sur des moyens de conviction « qui ne laissaient plus l'ombre du doute, enfin accor- « dant aux prévenus toute la latitude et les facilités « dont ils avaient besoin pour leur défense, la com- « mission a atteint le but qu'elle avait à remplir; elle « vient de nous soumettre un rapport définitif sur l'en- « semble de ses recherches, accompagné de tous les « documents originaux sur lesquels il s'appuie. »

Ces documents originaux, source précieuse d'informations intimes pour les juges, resteront enfouis dans les ténébreuses archives des chancelleries russes, s'ils n'ont déjà été soustraits pour jamais aux indiscrètes investigations de l'histoire. En revanche, le rapport de la commission d'enquête, signé et présenté à l'autocrate le 11 juin, fut livré à la publicité en vue de laquelle il avait sans doute été écrit, mais non sans avoir subi, il est du moins naturel de le supposer, la censure préalable du gouvernement et du chef de l'État luimême. Le lecteur connaît, par ce qui précède, tout le contenu de ce rapport.

Nicolas s'en montra satisfait, et proclama les résultats de l'enquête dans un manifeste signé le 13 juin 1826.

C'était, nous le dirons en passant, la veille d'un jour

où s'accomplit, dans un empire voisin et longtemps rival, une révolution dans un sens inverse de celle qu'avaient méditée les conjurés russes, révolution qui affermit cet empire, et parut par cela même contraire aux intérêts du cabinet de Saint-Pétersbourg : aussi ne fut-elle pas sans influence sur les déterminations belliqueuses qui se firent jour dans la suite [1].

La révolte russe avait été une tentative mal conçue et inopportune, faite dans l'esprit et par les inspirations du libéralisme moderne : celle dont la capitale des Othomans offrit à son tour le spectacle, et qui amena la dissolution de la milice des janissaires, fut un effort désespéré en faveur des vieux abus, sous l'influence desquels l'empire turc, incapable de soutenir la lutte avec l'organisation militaire des puissances européennes, tombait complétement en dissolution. Cet empire était encore, en 1826, au point où la Russie s'était trouvée cent ans auparavant, sous un monarque que l'énergique Mahmoud II rappelle à bien des égards. Et de même que Pierre Ier, pour être maître chez lui, brisa à jamais le corps indisciplinable des strélitz, obstinément attachés à leurs priviléges et à tous les anciens usages, mais rarement disposés à quitter femme et enfants pour soutenir sur les champs de bataille les intérêts de la patrie, de même aussi le padichah résolut de se débarrasser de ces insolents janissaires, qui, redoutables seulement au souverain, ne faisaient rien pour sauver l'intégrité de l'empire, depuis cinq ans déjà tenu en échec par le petit peuple hellé-

[1] Nous en dirons un mot dans la note 7, des Notes et Éclaircissements du présent volume.

nique. S'il ne saisit pas de sa propre main, comme le tsar moscovite, la hache pour abattre sur le billot des têtes de miliciens, il ouvrit du moins la lutte en personne, et n'en arrêta les effets que lorsqu'elle eut produit le résultat désiré. Il porta lui-même au grand vizir le *sandjak-chérif*, cet étendard sacré fait avec une pièce des vêtements du prophète, dont l'apparition annonçait un combat à outrance et l'extrême péril de la patrie; il fit assiéger l'Atmeidan par ses corps nouveaux des *topchi* (artilleurs) et des *kumbaradji* (bombardiers), et, après une bataille où plus de 3,000 officiers et soldats de la milice périrent, il donna l'ordre atroce, mais peut-être nécessaire, de mettre le feu aux casernes des janissaires et de passer au fil de l'épée tout ce qu'on rencontrerait. Mahmoud se reposa ensuite sur le terrible Houcein-Pacha du soin de faire justice des rebelles échappés à ce massacre [1], et l'on sait avec quelle affreuse énergie celui-ci remplit sa mission. Assis sous une tente, dans la première cour du sérail où étaient amenés les tristes débris des *ortas*, il indiquait aux exécuteurs, par un simple mouvement de la tête, quelles victimes ils devaient immoler. L'exemple parti de Constantinople fut imité dans les provinces de l'empire : on assure que 15,000 janissaires périrent et que 20,000 furent en outre exilés en Asie.

Mais après cette digression, justifiée, ce semble, par

[1] La rébellion fut réprimée, le corps des janissaires détruit sans retour. Mais le terrible incendie qui éclata à Constantinople, le 19 août suivant, et qui dévora plus de 5,000 maisons, fut un symptôme manifeste de la fureur populaire et de la soif de vengeance qui animait les débris de la milice.

la coïncidence des événements, revenons à la Russie où il ne s'agissait plus de janissaires, car depuis un siècle la milice des strélitz était anéantie; où, loin de défendre encore les vieux abus, on avait, au contraire, conspiré pour conquérir des institutions et pour mettre le pays au niveau des États d'Occident plus avancés en civilisation.

Le manifeste dont l'empereur accompagna la publication du rapport de la commission d'enquête, mérite de fixer encore un instant notre attention [1]. « Lorsque « dès les premiers jours de Notre règne, » y est-il dit, « les décrets impénétrables du Très-Haut Nous eurent « dévoilé un horrible dessein, qui, depuis dix années « déjà, se poursuivait dans les ténèbres, Nous avons « reconnu *le doigt de Dieu qui Nous traçait invisiblement* « *Notre conduite et Nos devoirs;* Nous avons compris « d'autant mieux la sainteté de ces obligations, que la « naissance du complot précéda de loin Notre avéne- « ment au trône, et qu'il ne menaçait pas Notre per- « sonne seule, mais la Russie tout entière. »

Un premier pas était fait : les charges qui pesaient sur chacun étaient éclaircies; les coupables ne pouvaient plus échapper à la vindicte des lois. Cependant tous ne méritaient pas cette qualification au même degré. « Il résulte, » continue le manifeste, « de l'examen « du Rapport et des pièces justificatives, deux espèces « d'accusations évidemment distinctes : les premières, « de la nature la plus grave, portent sur des *crimes de* « *haute trahison*, sur des projets formés de longue

[1] On le trouvera dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 69.

« main, entretenus et mûris avec un endurcissement « opiniâtre, constamment et invariablement dirigés « vers le but criminel que l'on se proposait; les secon- « des concernent des égarements qui eurent pour « principe, soit la faiblesse du caractère, ou une aveu- « gle confiance; le manque d'une pénétration suffisante « pour découvrir le secret des véritables conspirateurs, « l'élan momentané des passions, suivi de repentir, et « en général des intentions vacillantes, sans objet dé- « terminé, et auxquelles surtout on n'a à reprocher « aucune participation à des actes de révolte. On voit « par le genre même du délit que les accusés de cette « espèce encourent l'application de *peines* simplement « *correctionnelles;* quant aux individus sur qui pèsent « les premiers chefs d'accusation, qui, plus ou moins « rapprochés du centre d'activité de ce complot, en « ont connu les véritables fins, *tous seront compris dans* « *le même jugement,* quoique tous ne soient pas cou- « pables au même degré. »

Nous soulignons quelques mots de la fin de ce passage, parce qu'ils ne sont pas tout à fait d'accord avec la manière dont les choses se passèrent réellement. Ainsi, le capitaine Maïefski, chef des Templiers, le baron Solovief et plusieurs de ses confrères de l'association des Slaves réunis, n'ont pas été compris dans le premier jugement. Leur condamnation est postérieure; et celle qui atteignit le capitaine Igelstrœm, le lieutenant Wægelin et quelques-uns de leurs complices, ne fut même prononcée qu'en juin 1827, peu de mois avant la fin du procès polonais.

Quant au fond du passage, on voit que c'est l'empereur qui range les prévenus dans les deux catégories

établies : justiciables de lois criminelles, et justiciables de lois correctionnelles. Sans doute il le fait d'après les conclusions, non connues toutefois, de la commission d'enquête; mais nommée par lui pour un cas spécial, cette commission ne pouvait être regardée comme une autorité judiciaire indépendante. Dans les pays où la justice est environnée de toute sa dignité, le règlement de juges n'appartient qu'à ses propres organes : un tribunal quelconque, une fois régulièrement saisi d'une cause, la retient ou la renvoie devant d'autres juges, suivant le sens dans lequel il statue sur l'accusation. C'est ainsi, par exemple, que procède en France la cour des pairs : elle exerce le droit d'instruction concurremment avec le procureur général chef du parquet, et ne passe outre au jugement qu'autant que, d'une part, elle se reconnaît compétente, et que, de l'autre, l'accusation lui a paru fondée. Si elle se récuse, ce n'est nullement le pouvoir qui intervient : la justice, dans ce cas, suit son cours ordinaire, et les prévenus sont renvoyés par-devant qui de droit. En Russie, le règlement de juges appartient en général au sénat *in pleno*, mais l'autocrate ne s'est pas dessaisi du même droit; il l'exerce sans contrôle ni publicité. Dans l'affaire qui nous occupe, le sort d'un assez grand nombre d'officiers fut décidé par des ordres du jour rendus au nom de l'empereur, à la fin de juillet ou au commencement d'août, et qui arrivèrent à peine à la connaissance du public [1]. Emprisonnement de un à six mois dans une forteresse; translation du corps de la garde

[1] Ils furent tout au plus insérés dans la *Gazette du Sénat*, qui paraît en russe et en allemand.

impériale à l'armée, ou d'un régiment à un autre, ou de l'une des deux capitales dans une garnison lointaine, sans perte de la noblesse ni d'aucuns droits acquis, telles furent les peines correctionnelles infligées par ces mesures spéciales; mesures de clémence sans doute, mais arbitraires, et qui ôtaient même à la plus juste des peines la sanction qui seule lui concilie le respect des hommes.

Dans les actes de cette nature, il ne pouvait être question que de militaires; et pourtant, parmi les personnes passibles de peines correctionnelles, il y en avait sans doute beaucoup appartenant à d'autres classes [1]. L'ordre du jour du 28 juillet était relatif au général Michel Orlof : on lui rendait sa liberté, il devait conserver son rang et ses décorations, mais sans pouvoir être admis de nouveau au service, ni habiter l'une ou l'autre des deux capitales. Ceux des premiers jours d'août prononçaient sur le sort de trente-trois individus [2], dont cinq colonels, trois lieutenants-colonels et

[1] De ce nombre fut entre autres le conseiller Paul K..., membre du conseil de régence du gouvernement de Moscou. Une décision rendue à son sujet le 30 juillet 1826 portait qu'il était congédié et ne pourrait plus être admis dans aucune branche du service public. — Le prêtre compromis dans la révolte de Vassilkof (voir tome III, p. 28) ne figure dans aucun acte judiciaire ou extrajudiciaire. Son sort fut sans doute abandonné à la décision de l'autorité ecclésiastique qui, vraisemblablement, l'aura fait enfermer dans un couvent lointain pour le reste de ses jours.

[2] Nous en avons les noms, mais nous croyons devoir les supprimer, afin de ne pas rappeler sur eux une publicité à laquelle l'acte de clémence de l'empereur les a soustraits. Si nous faisons une exception à l'égard du colonel Fœdor Glinka, déjà nommé plus haut, c'est que le nom de cet officier, ancien aide de camp

beaucoup d'officiers inférieurs, parmi lesquels figuraient trois princes, un comte d'un nom illustre, et plusieurs autres membres de familles historiques.

Le reste des accusés fut abandonné à la procédure criminelle; mais nous verrons néanmoins que l'absolutisme impérial ne s'abstint pas complétement de toute intervention dans la fixation définitive de leur sort.

Dans les circonstances ordinaires, tout procès criminel où sont impliqués un certain nombre de prévenus, doit être jugé par le sénat dirigeant. Mais dans les affaires de haute trahison, on a de tout temps dérogé à cette règle pour établir un tribunal spécial dont le sénat formait seulement le noyau. C'est ainsi qu'en 1764, dans le procès de Mirovitch et consorts, qui avaient essayé de mettre fin à la captivité du jeune tsar Ioann Antonovitch, Catherine II avait adjoint à cette cour suprême le saint synode, les trois premières classes et les présidents de tous les collèges [1]. Dans le procès actuel, en vertu de la volonté souveraine de qui tout émane dans le pays, on composa le tribunal des trois

du général Miloradovitch et littérateur distingué, est environné de trop d'estime pour avoir rien à redouter des souvenirs du procès de 1826. Une peine peu sévère lui fut d'ailleurs infligée. Colonel au régiment d'Izmaïlof et attaché à l'état-major, il reçut son congé, mais avec la faculté de rentrer plus tard au service avec le rang de conseiller de collége. Provisoirement la ville de Pétrozavodsk (gouvernement d'Olonetz) lui fut indiquée pour y fixer son séjour. Quant aux noms impliqués dans le procès criminel, ils ont reçu trop de publicité par les pièces de ce procès et par leur insertion dans les journaux, pour que nous puissions nous faire scrupule de les reproduire en toutes lettres.

[1] Ukase du 17 août 1764.

premiers corps de l'État, le conseil de l'empire, le sénat dirigeant et le saint synode, et l'on appela, en outre, à y siéger, quinze personnes choisies dans les grades supérieurs de l'armée et dans les hautes fonctions civiles [1].

Ainsi composée, la *haute cour*, il faut en convenir, présentait toute garantie, soit par le grand nombre de ses membres (environ quatre-vingts), soit par le caractère des plus éminents d'entre eux. Le nom de l'amiral Mordvinof, vieillard presque octogénaire, mais d'une activité infatigable, celui du sénateur Engel, magistrat incorruptible, quelques autres encore, environnés de l'estime générale, rappelaient les sentiments les plus élevés et la pratique de toutes les vertus. Les prélats membres du saint synode, ministres d'un Dieu de charité, devaient être naturellement enclins à la clémence. Plusieurs des conseillers de l'empire n'y penchaient pas moins, en voyant assis sur les bancs des accusés des parents, des membres de familles ou alliées ou amies, en songeant surtout à leurs propres fils dont plus d'un avait manqué s'asseoir sur la fatale sellette. Enfin, quant aux sénateurs, livrés à l'influence des relations sociales, circonvenus par des amis communs, d'ailleurs mieux placés que personne pour apprécier la justesse de quelques-uns des griefs des conspirateurs, il était d'autant moins à croire qu'ils seraient impitoyables, que l'exemple de l'indulgence était descendu du trône, de même qu'on y avait tenu un langage où les passions et la servilité ne trouvaient pas

[1] **Nous en donnerons la liste dans les Notes et Éclaircissements, note 8.**

l'ombre d'un encouragement. On en jugera par la citation suivante de la fin du manifeste dont on a déjà trouvé plus haut les autres passages les plus remarquables.

« Par une semblable organisation du tribunal, Nous « avons voulu maintenir, non-seulement l'autorité « des anciens usages, mais faire voir encore que Nous « n'avons jamais cessé de considérer cette affaire « comme la cause de tous les Russes qu'anime l'amour « de la patrie, comme celle de tout l'empire.

« En confiant le sort des accusés à cette cour « suprême, Nous n'attendons d'elle et nous ne lui de- « mandons qu'une justice impartiale, rigoureusement « fondée sur les lois et sur la force et l'évidence des « preuves.

« Lorsque le jugement aura été prononcé, et après « qu'il Nous en aura été rendu compte, l'arrêt sera « publié avec tous les détails de la procédure [1]. »

La présidence de la haute cour fut déférée (du moins nominalement) au vieux prince Lapoukhine, président du conseil de l'empire, et le ministre de la justice, prince Labanof-Rostofski, reçut la mission de remplir près d'elle les fonctions inhérentes à sa charge de procureur général.

La cour, ainsi constituée, se réunit, dès le 15 juin, au Palais du sénat, sous la protection d'un poste d'honneur fourni, en sus du grand poste ordinaire, par la garde impériale. Le régiment des chevaliers-gardes monta le premier. Les séances *in pleno* furent peu

[1] Ces mots n'ont pas été pris à la lettre. Les notices sur chaque accusé n'ont pas été publiées.

nombreuses, car la cour se déchargea de tout le travail préparatoire sur une commission nommée dans son sein; le jugement fut signé dans celle du 20 juillet, et une dernière séance eut lieu le 24, lorsqu'on eut reçu communication de la volonté du monarque relativement au rapport qui lui avait été soumis.

Ce n'était point une tâche facile que ce jugement à rendre dans une cause politique où les prévenus, au nombre de cent vingt et un, tenaient aux plus grandes familles de l'empire, aux fonctionnaires les plus élevés, à la noblesse de service comme à la noblesse héréditaire, et parmi lesquels figuraient sept princes, deux comtes, trois barons, deux généraux, treize colonels, dix lieutenants-colonels, etc. En apparence du moins, l'instruction laissait peu à désirer : à en juger par le contenu du Rapport, où rien n'indiquait une sévérité inquisitoriale outrée de la part de la commission d'enquête, cette opération préliminaire avait été faite avec soin, et l'on avait obtenu, assurait-on, de tous les accusés, sauf quatre [1], l'aveu complet de leur culpabilité. Mais ces apparences n'étaient-elles pas trompeuses? Pouvait-on s'y fier pleinement, ou n'était-il pas permis d'avoir quelques doutes sur la nature des aveux que l'on invoquait? Ces aveux avaient-ils été faits librement, sans intimidation, sans violence, sans torture morale (car nous écartons même la pensée d'une torture physique employée) [2]? Les interrogatoires écrits

[1] Nicolas Tourghénief, absent, le prince Chakhofskoï, le lieutenant Tsébrikof et Gorski.

[2] Le manifeste impérial du 25 juillet (voir plus loin) affirme que « la commission d'enquête réussit, par l'effet de son zèle, de son exactitude, de son impartialité, par l'emploi des moyens de

étaient-ils toujours conformes aux déclarations verbales, et les accusés ne signaient-ils rien qui ne fût l'expression sincère de leur pensée, de leurs paroles? Nous l'avouons, sur ces graves questions nous n'oserions rien affirmer. Tout s'est passé secrètement, dans le silence des cachots, sans contrôle tutélaire, sans aucune liberté pour les accusés de faire entendre leur voix afin de repousser les suppositions gratuites, ou de redresser les faits dénaturés. Nous aimons à croire à la sincérité des actes, mais, il faut bien le dire, nous n'en avons d'autre garantie que le caractère des hommes qui avaient été chargés d'y procéder.

Au reste, jusqu'à ce jour, personne, que nous sachions, n'a attaqué cette sincérité; nous ne parlons pas des victimes elles-mêmes, séquestrées du monde depuis leur condamnation ; mais leurs parents, leurs amis, n'ont point réclamé pour elles. Et pourtant la presse libre des pays étrangers leur aurait offert un moyen de prendre la défense de l'innocence opprimée et de repousser les imputations calomnieuses fondées sur de prétendus aveux ou sur des dépositions mensongères. Si tel avait réellement été le caractère des interrogatoires, que faudrait-il penser d'une nation qui accepterait en silence les décisions d'une justice ainsi faite, et où, dans les familles de cent vingt et un condamnés, dont quelques-uns proches parents de ministres et autres personnages haut placés [1], nul n'aurait eu le courage de renoncer à son pays pour aller rendre

persuasion, à émouvoir le cœur des criminels les plus endurcis, à y réveiller les remords et à les amener à de *libres et sincères aveux.* »

[1] Et par conséquent bien informés de tout ce qui s'est passé.

librement hommage à la vérité, démasquer la fraude et l'hypocrisie?

Quoi qu'il en soit de la nature de l'instruction, elle ne devait pas s'imposer comme une loi à la conscience des juges. La cour devait tout examiner par elle-même, peser scrupuleusement les charges, les dépositions des témoins, les moyens de défense des accusés, et jusqu'à leurs aveux qui, en bonne justice, n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont confirmés par des preuves. En un mot, son devoir était d'examiner l'affaire à fond, indépendamment du travail préparatoire de la commission, qui ne devait rien préjuger.

Malheureusement, ce devoir n'a peut-être pas été rempli dans toute sa plénitude. On assure que le calme nécessaire ne régnait pas dans l'assemblée. Elle représentait la vieille Russie avec ses habitudes serviles, son esprit stationnaire, ses préjugés hostiles aux idées libérales; et en présence d'hommes qui avaient voulu tout changer, qui représentaient, eux, la jeune Russie animée de sentiments bien différents, elle ne sut pas assez se défendre d'une certaine irritation, incompatible avec cette impassibilité du juge, sans laquelle la justice n'est qu'un vain mot. Ce qui est avéré, c'est que la cour n'accepta pas toutes les conséquences de son mandat : elle n'osa pas faire comparaître devant elle les inculpés, pour entendre leurs déclarations et leurs moyens de défense en séance solennelle. Elle était retenue par des craintes peu avouables. Traduits devant un tribunal composé de tant de fonctionnaires, qui tous sans doute n'étaient pas irréprochables, et dont la carrière offrait des actes qui pouvaient devenir pour les accusés le texte de toutes sortes d'incriminations; ou

bien, tout au moins, placés sur un théâtre élevé, devant un aréopage nombreux dont les membres appartenaient en partie aux plus proches alentours de l'autocrate et au sein duquel chaque parole pouvait avoir un grand retentissement, les chefs du complot chercheraient peut-être, pensait-on, à profiter de cette circonstance, non pour se disculper, ils avaient fait le sacrifice de leur vie, mais pour jouer leur rôle jusqu'au bout, pour proclamer hautement leurs griefs, pour poser devant la patrie et devant la postérité. On s'attendait à des déclamations furibondes difficiles à contenir. De plus, exaspérés les uns contre les autres, après s'être dénoncés mutuellement, il était peut-être dangereux de les mettre tous en présence les uns des autres. Telles étaient les craintes de la cour. En conséquence, elle refusa d'admettre les accusés devant elle, et elle délégua une commission choisie dans son sein pour se transporter dans leurs cachots, interroger chacun en particulier, confronter leur dire avec leurs dépositions et leurs aveux, et présenter à la cour le résultat de cette enquête nouvelle. Comme la première, celle-ci resta donc secrète. Tout moyen de contrôle manque à qui voudrait se former une idée consciencieuse sur les faits de ce procès.

De défenseurs à donner aux accusés, il ne pouvait pas en être question. On a vu plus haut qu'en Russie la justice n'admet pas de plaidoyer oral, et que même la défense écrite ne trouve guère d'application aux procès criminels. Il n'en est pas autrement en Angleterre, sans doute; mais dans ce pays où la légalité est fortement enracinée, le juge est le défenseur naturel du prévenu, et il rapporte avec le même soin les faits

qui sont à sa charge et ceux qui lui sont favorables. En Angleterre, tout est garantie pour l'homme atteint par le bras de la justice; en Russie, tout dépend du bon vouloir de l'autorité souveraine réputée infaillible et qui, quand elle dirige des poursuites contre quelqu'un, est censée le faire toujours à bon escient.

Sur ce pied, le procès se simplifiait singulièrement.

Mais de quelles peines fera-t-on l'application? Les vieilles lois russes, draconiennes en général, sont particulièrement impitoyables à l'égard des crimes d'État. Dans tout acte de haute trahison, de lèse-majesté, de rébellion militaire ou à main armée, auteurs et fauteurs, véritables complices ou simples initiés, sont également passibles de la mort, d'une mort entourée d'un luxe de tortures digne des plus mauvais jours du moyen âge. Ces dispositions pénales n'étaient pas abolies, et ne le sont même pas depuis la rédaction du nouveau code: aussi aurait-on tort de regarder la législation pénale russe comme avare du sang humain. Elle conserve la vie aux brigands et aux assassins, parce qu'il y a, dans l'empire, des mines à exploiter où le travailleur libre refuse de descendre; parce qu'il y existe, au delà des frontières de l'Europe, d'immenses déserts à peupler, des contrées sans limites à mettre en culture, dans des climats où les promesses les plus magnifiques n'attireraient pas les colons bénévoles; elle leur conserve la vie, mais à cette affreuse condition qu'une constitution de fer les empêchera de succomber sous les cinquante ou cent coups de knout qui auront labouré du haut en bas leur dos nu. Si la loi ne fait pas mention de la mort, le knout néanmoins la donne fréquemment: il ne faut donc pas trop vanter

la prétendue sensibilité d'Élisabeth Pétrovna qui, en abolissant la peine capitale, dans les cas criminels ordinaires, laissa subsister cet autre supplice beaucoup plus barbare et souvent suivi du même effet. En ce qui concerne les crimes politiques, la peine de mort est expressément maintenue : on peut encore écarteler en Russie, comme on peut empaler à Constantinople, et rouer vif même en Prusse, pays de lumières où la civilisation la plus solide a pénétré dans toutes les classes. Hâtons-nous d'ajouter que la dureté des lois a toujours trouvé son correctif dans l'humanité des princes, et que, dans les cas politiques, les commutations de peine se font d'autant moins attendre, que l'attention de l'Europe est naturellement éveillée : c'est pour des criminels obscurs qu'on réserve les châtiments atroces de la vieille législation moscovite, par exemple celui des baguettes, où d'honnêtes soldats sont transformés en ignobles bourreaux, et où le sang ruisselle avec non moins de force que sous la lanière ferrée du maître-knoutier [1].

Nous verrons tout à l'heure la haute cour proclamer salutaire cette excessive rigueur de la loi russe, et peut-être n'est-elle, en effet, pas tout à fait injustifiable. Il est triste de le dire, mais dans un pays constitué comme la Russie, dont la population se compose d'hommes aux passions vives et à la peau dure, en qui les principes de moralité sont loin d'avoir des racines profondes; dans un pays, d'ailleurs, incommensurable, difficile à surveiller et où le crime a plus de facilités

[1] Le patient parcourt cinq fois ou dix fois, au pas, les rangs ouverts de mille soldats.

qu'ailleurs pour se soustraire à la vindicte publique, il est peut-être bon d'inculquer à tous la terreur dû châtiment, afin que nul ne succombe facilement à la tentation d'en braver la menace.

Quoi qu'il en soit, au premier coup d'œil jeté sur la législation en vigueur, la haute cour reconnut et déclara à l'unanimité « que les crimes spécifiés dans les actes et confirmés à deux reprises par les aveux des prévenus eux-mêmes, emportaient tous, sans exception, la peine de mort [1]. » — « Aux termes précis de la loi, » ajoute-t-elle dans son rapport, « cet arrêt unique et unanime terminait le procès. Dans des cas semblables, la sévérité de notre code pénal n'admet aucune nuance... Cette *rigueur salutaire* de notre législation ne peut être tempérée que par la clémence [2] du souverain; mais ces tempéraments eux-mêmes ne peuvent constituer qu'une exception spéciale dans un cas connu et déterminé, et non la règle universelle qui est immuable, uniforme dans son principe et dans ses effets. »

L'empereur l'entendait ainsi; le langage de la cour n'était que l'écho de ses propres sentiments. Il se tenait prêt à intervenir pour commuer les peines; car il savait que le monde entier avait les yeux ouverts sur lui; et d'ailleurs, réellement enclin à la clémence, il lui répugnait d'inaugurer son règne par le supplice sanglant de cent vingt et un malheureux; il ne voulait pas recevoir l'onction sainte sous le poids des malédictions de tant de familles décimées. Cette fois donc l'huma-

[1] Voir le Rapport adressé à l'empereur par la haute cour de justice. *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 86.

[2] Qui n'est pas ici le droit de grâce.

nité avait lieu de s'applaudir du pouvoir sans bornes abandonné, en Russie, au souverain ; mais la marche de cette procédure n'en reste pas moins un étrange spectacle.

Nicolas avait fait dresser « une série de règles additionnelles basées sur l'ordre général de la procédure juridique, » règles plutôt substituées qu'ajoutées aux anciennes lois. C'est par elles qu'il faut expliquer ce passage du Rapport où il est question de la clémence impériale et du droit de grâce, sans que ces termes signifient une seule et même chose. Établir une gradation de peines par catégories, y est-il dit en des termes un peu plus enveloppés que les nôtres, ne saurait être un effet de la loi; en le faisant néanmoins, la cour se conforme à une manifestation expresse de la volonté impériale ; elle agit en vertu d'une exception commandée, mais bornée à ce seul cas. En effet, les règles additionnelles prescrivaient « que la haute cour eût à déterminer jusqu'à quel point les circonstances particulières à chacun des prévenus étaient de nature à aggraver ou à atténuer leur participation au crime commun à tous ; qu'elle s'occupât à former des catégories correspondantes aux divers degrés de culpabilité; qu'elle prononçât des peines proportionnées à chacun de ces degrés, et enfin qu'elle répartît les prévenus dans les différentes catégories, selon le degré de leur culpabilité respective. » A raison de la défectuosité des lois, la cour était donc investie d'un pouvoir discrétionnaire, à elle délégué par l'autorité impériale et qu'elle pouvait exercer sans scrupule, puisqu'il émanait d'une source honorable, la modération et le penchant à la clémence.

Ainsi la tâche de la cour se composait de deux points essentiels : 1° graduer la culpabilité en établissant un certain nombre de catégories, et 2° ranger sous ces dernières chacun des prévenus.

Pour établir les catégories, une seconde commission fut nommée par la cour dans son sein. Elle devait prendre pour base de son opération, non-seulement le Rapport de la commission d'enquête, mais aussi les pièces justificatives dont il était accompagné et qui contenaient des notices circonstanciées sur chacun des accusés. Ces notices, rédigées d'après les dépositions des témoins à charge, ou d'après les interrogatoires subis par les accusés et les aveux qu'on en avait obtenus, faisaient partie de l'instruction, et nous avons vu plus haut qu'une première commission était censée en avoir vérifié l'exactitude contradictoirement avec les accusés; cette commission déclarait avoir reconnu ainsi que l'enquête s'était faite avec une scrupuleuse exactitude. Maintenant, l'inspection de ces documents conduisit la commission nouvelle à établir tout d'abord trois *genres* principaux de crimes : 1° complot de régicide, 2° complot par le moyen de sociétés secrètes ayant pour but la révolte générale, 3° insurrection militaire. Dans chaque genre, on marqua des *degrés*, suivant que l'accusé avait pris part à l'exécution du complot, ou qu'il avait seulement adhéré à ses fins, ou qu'il en avait eu simplement connaissance sans le dénoncer. Dans ces degrés encore, on tint compte de certaines *nuances* telles que celles-ci : y a-t il eu offre spontanée d'accomplir un acte de complot, ou bien instigation à le faire? S'agissait-il d'un attentat contre la vie d'un membre de la famille impériale, ou d'un at-

tentat contre leur liberté? Avait-on concouru à l'établissement et à la direction des sociétés secrètes, ou n'était-il question que d'une participation active à leurs fins antérieurement arrêtées? Y avait-il eu participation à l'insurrection militaire avec ou sans effusion de sang, avec ou sans connaissance entière du but secret, etc., etc.? Cette classification arrêtée, on en déduisit les catégories d'après le raisonnement suivant: L'accusé convaincu des trois genres de crimes, et qui, en outre, dans chacun de ces genres, accumulait les plus graves caractères de culpabilité, devait, sans contredit, occuper le premier rang. Après lui devaient venir ceux qui, reconnus coupables de deux genres de crimes, se présentaient sous le poids de ces charges avec les plus graves caractères dans l'un et l'autre, mais dont la culpabilité dans le troisième genre était d'un degré inférieur ou même tout à fait nulle. Dans le système de la commission, il y avait lieu, en outre, d'admettre des circonstances aggravantes ou atténuantes. Elle voyait des circonstances aggravantes dans les funestes conséquences que des exemples criminels ont pu entraîner par l'anéantissement de la discipline militaire ou par des actes sanguinaires effets d'une atroce férocité; et cette dernière aggravation lui parut si décisive qu'elle crut devoir en faire la base d'une rubrique en dehors de toute catégorie. Les circonstances atténuantes dont elle voulut tenir compte étaient des marques de repentir telles que l'abandon des sociétés secrètes, le désir de changer leurs vues et le désaveu de ce qu'il y avait d'horrible dans leurs projets; des actes personnels à des accusés, de nature à diminuer leur faute; la promptitude et la sincérité

de leurs dépositions dans le cours de l'enquête; enfin une grande jeunesse par laquelle s'expliquait la déplorable facilité avec laquelle certains prévenus s'étaient laissé entraîner dans des associations factieuses.

Quand on eut fait admettre par la cour ces différentes considérations, on établit d'après elle l'échelle de la pénalité, composée de onze catégories, indépendamment de celle qui restait en dehors, à raison de l'énormité des crimes. La cour reconnut et répéta qu'être rangé dans l'une d'elles, fût-ce la dernière, c'était avoir encouru la peine capitale d'après la rigueur des lois; cependant la volonté souveraine s'étant déclarée contraire à la stricte application de ces lois de sang, elle réserva la peine de mort, et encore la peine de mort simple, par décapitation, uniquement pour la première catégorie, de telle sorte qu'elle fut obligée de réduire graduellement la peine à partir de ce degré. Toutefois, instruite des dispositions de l'empereur, elle sembla craindre qu'il ne poussât trop loin la mansuétude; du moins cette appréhension est-elle exprimée dans les lignes suivantes de son Rapport. « Sans doute la loi ne saurait tracer de limites à cette clémence (cette fois, la cour entend probablement parler du droit de grâce) qui forme le plus bel apanage de l'autorité suprême. La cour ose néanmoins représenter ici que, parmi les forfaits qu'elle a signalés, il en est d'une nature si atroce et qui touchent de si près à la sûreté de l'État, que l'espoir même de la clémence du souverain leur semble *interdit.* »

On ne peut disconvenir que l'équité présida à ces décisions de la cour, seulement on est étonné de voir l'importance exorbitante attachée par elle au fait

d'avoir été membre d'une association secrète. Devait-on mettre ce chef d'accusation sur la même ligne avec celui d'être entré dans un complot régicide, ou avec celui d'avoir participé à une insurrection militaire, surtout quand on remontait à cet égard jusqu'en 1816, époque où ces associations, devenues presque une affaire de mode, étaient en général inoffensives, et où l'empereur, instruit de leur existence, semblait disposé à les tolérer? Aux yeux de juges plus indépendants, peut-être ce fait n'eût-il été qu'une considération accessoire, n'empruntant de gravité qu'aux circonstances particulières dont il aurait été accompagné.

Quoi qu'il en soit, les catégories arrêtées, il s'agissait d'y répartir les prévenus. Avant de le proposer à la cour, la commission s'était convaincue par un essai, que les distinctions faites par elle étaient suffisantes et que l'accusé Gorski était le seul de tous à qui elles ne fussent pas exactement applicables. La cour adopta le classement proposé, le confirmant par un arrêt spécial relativement à chaque accusé; elle fit entrer dans les catégories auxquelles ils devaient appartenir Nicolas Tourghénief, le prince Chakhofskoï et le lieutenant Tsébrikof, sur le compte desquels la commission était restée indécise, le témoignage des faits à leur charge n'étant pas appuyé de leurs propres aveux [1]; et, ce qui paraîtra étrange, elle s'abstint complétement à l'égard de Gorski qui se trouvait dans la même position, comme ne pouvant être rangé dans aucune des onze catégories. Elle se contenta d'exposer au souverain le cas

[1] Nous avons dit (tome III, p. 68) que M. Tourghénief avait quitté la Russie depuis vingt mois. A l'étranger, il a protesté contre la plupart des imputations mises à sa charge.

isolé de cet inculpé, dans un extrait du procès-verbal relatif à sa personne [1].

La cour arrêta donc une liste nominative des cent vingt autres prévenus, rangés en douze classes suivant la peine à laquelle ils étaient condamnés et avec l'indication des caractères principaux de leurs crimes. Ce tableau, placé sous les yeux du juge en dernier ressort, a été imprimé dans tous les journaux [2]. En voici le résumé.

Sur cent vingt et un prévenus, mis en jugement, la cour condamne : *cinq individus,* placés hors de toute catégorie, à la peine de mort et à être écartelés; *trente et un individus* composant la 1re catégorie, à la peine de mort par la décapitation; *dix-sept individus* formant la 2e catégorie, à la mort politique et à l'envoi aux travaux forcés [3] à perpétuité (après avoir posé la tête sur le billot); *deux individus* formant la 3e caté-

[1] C'est celui dont il a été question dans une note, t. III, p. 18. M. Erman le qualifie de général; mais il était au service civil et avait rang de conseiller d'État. Nous ne connaissons pas le jugement dont il fut atteint, mais on verra plus loin qu'il fut traduit devant une commission spéciale, et M. Erman l'a rencontré en Sibérie.

[2] *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 87.

[3] En russe *katorjenaïa rabota* ou *katorga*, mot emprunté de κάτεργον qui chez les Grecs des bords de la mer Noire, de même que chez les auteurs de la collection byzantine, signifie navire à rames. Les Russes donnent eux-mêmes le nom de *kater* à la plus grande chaloupe de chaque vaisseau. Ainsi, en russe comme en français, l'homme condamné aux travaux forcés continue à être désigné par la denomination de *galérien*, et son supplice c'est les *galères*. Dans le fait, ce dernier est aujourd'hui en Russie ce que les anciens appelaient *damnatio ad metalla* ; on le subit dans les mines de l'Oural, de Nertchinsk, ou dans quelques usines métallurgiques situées sur d'autres points de l'empire.

gorie, à l'envoi aux travaux forcés à perpétuité; *trente-huit individus* dont se composaient les 4e, 5e, 6e et 7e catégories, aux travaux forcés pour un terme limité et ensuite à l'exil perpétuel [1] en Sibérie; *quinze individus* placés dans la 8e catégorie, à l'exil à perpétuité en Sibérie, avec dégradation préalable et privation de noblesse (de même que les catégories précédentes); *trois individus* composant la 9e catégorie, à la déportation en Sibérie (*sylka v' Sibir*) à perpétuité, avec dégradation préalable et privation de la noblesse; *un individu* formant à lui seul la 10e catégorie, à servir dans les rangs en qualité de soldat, avec dégradation préalable et privation de la noblesse, mais avec faculté d'avancement; *huit individus* composant la 11e et dernière catégorie, à servir comme simples soldats, mais sans privation de la noblesse et avec la même faculté d'avancement.

Il ne serait pas sans importance de savoir à quelle majorité chaque question a été résolue; mais voici tout ce qu'on trouve à ce sujet dans le Rapport de la haute cour, pièce importante dont on attribuait la rédaction à Spéranski : « Les résolutions et les arrêts ci-dessus énoncés ont été portés, soit à la pluralité absolue des voix de toute la cour, soit à la majorité relative des opinions en faveur d'un même vote. » Cette explica-

[1] En russe *na pocélénie*, à la colonisation, de *célo* ou *sélo*, établissement, habitation. En effet, des condamnés appartenant à la classe ouvrière ou à celle des cultivateurs, sont employés à mettre en culture des terres nouvelles ; mais il était impossible d'assigner ce genre de travail à des hommes qui n'avaient point l'habitude des rudes labeurs, et qui n'entendaient rien à l'agriculture.

cation manque de clarté, mais nous en concluons qu'il suffisait, pour la validité d'une délibération, de la simple majorité des voix, c'est-à-dire de celles de la moitié plus un des membres présents de la cour; et qu'en cas de partage seulement on exigeait la majorité absolue, c'est-à-dire les voix de la moitié plus un de tous les membres de la cour. Peut-être aussi la majorité relative décidait-elle des questions de catégories, et donnait-on ensuite aux résolutions concernant des questions personnelles une autorité plus forte en ne les prenant qu'à la majorité absolue, elle-même à peine jugée suffisante dans nos pays de liberté pour offrir une garantie complète. Sans doute les *règles additionnelles* mentionnées plus haut éclairciraient ces doutes, si elles avaient été portées à la connaissance du public.

Une circonstance digne de remarque est encore consignée dans le rapport. « Les membres du saint synode, » y est-il dit, « appelés à siéger dans la haute cour, lors de la clôture des procès-verbaux, ont, conformément à l'esprit de leur ministère et à d'anciens exemples [1], émis leur vote dans les termes suivants : « Après avoir « ouï dans la haute cour la lecture des actes du pro« cès relatif aux criminels d'État Pestel, Ryléïef et con« sorts, qui ont tramé le régicide et l'introduction en « Russie du régime républicain; après avoir vu leurs « forfaits constatés avec la dernière évidence et con« firmés par leurs propres aveux, nous reconnaissons « que ces criminels d'État méritent les derniers sup« plices. En conséquence, nous ne nous opposons pas

[1] Un exemple de ce genre a été donné par les membres du saint synode dans le procès de Mirovitch et consorts dont il a déjà été question.

« à la sentence qui sera portée contre eux; mais, vu « notre état sacerdotal, nous ne pouvons munir de « notre signature ladite sentence. »

Pour avoir force de chose jugée, celle-ci avait encore besoin du *Byt po cemou* ou *Ainsi soit-il* du souverain. Juste au sentiment de tout le monde, elle était en outre modérée, sauf la restriction que nous avons faite plus haut : nous n'hésitons pas à le dire, dans aucun pays les mêmes crimes n'eussent emporté une pénalité moindre. Mais si, en y apposant son approbation, le monarque la déclara en outre conforme au texte des lois existantes, ces termes ne sauraient être pris à la lettre, puisque le règlement additionnel ne faisait point partie de la législation en vigueur. Au surplus, en Russie, le souverain n'est-il pas la loi vivante, et sa volonté n'en est-elle pas la source constante et irrécusable?

Tout en le reconnaissant juste, Nicolas n'admit point le jugement rendu sans le modifier. « Ayant à cœur, » dit-il dans un ukase adressé à la haute cour et daté de Tsarsko-Sélo, 12 juillet, « ayant à cœur de concilier « le texte des lois et les devoirs d'une rigoureuse « justice, avec les sentiments de clémence qui Nous « animent, Nous avons résolu de commuer les châti- « ments et peines prononcés contre les coupables, « moyennant les dispositions suivantes. »

En reproduisant ici ces dispositions, nous ne chargerons pas ces pages de la longue liste des condamnés, de peur de fatiguer la patience du lecteur, ou de réveiller dans les âmes sensibles d'amers regrets, une commisération profonde. Car la plupart de ces malheureux avaient plus agi sous l'influence d'une extrême

légèreté, que dans des intentions vraiment criminelles. L'empereur en était lui-même convaincu : aussi ne se borna-t-il point au premier adoucissement apporté au sort de la plupart d'entre eux : nous sommes heureux de le dire, deux mois s'étaient à peine écoulés depuis le jugement, qu'il étendit encore une fois sur eux sa clémence, à l'occasion du couronnement. De nouvelles commutations furent alors prononcées, et si elles n'ont pas été plus larges, il faut l'attribuer, dit-on, aux scènes scandaleuses qui eurent lieu pendant le transport de ces infortunés, scènes auxquelles le désespoir eut vraisemblablement la plus forte part [1]. A la suite de chaque classe, nous ne placerons quelques noms propres qu'autant qu'ils présenteront un caractère spécial ou qu'ils donneront lieu à des observations particulières.

1. Aux criminels d'État placés par la cour dans la première catégorie et condamnés à la peine de mort, l'empereur fit grâce de la vie; il ordonna qu'ils seraient envoyés aux travaux forcés à perpétuité, après avoir été dégradés et privés de la noblesse.

A cette classe appartenaient le prince Troubetzkoï, à qui l'empereur avait d'avance promis la vie sauve; le prince Obolenski pour qui il n'eut point de sévérité exceptionnelle, bien qu'il eût eu à se plaindre de lui personnellement, même avant d'avoir connaissance du complot; le capitaine Iakoubovitch et le prince Chtchépine-Rostofski, tous deux au nombre des principaux acteurs dans la sanglante journée du 26 décembre. Après la dernière commutation, ils restèrent condam-

[1] C'est surtout à Iaroslavl qu'eurent lieu des scènes de ce genre. Nous supprimons les détails par des considérations que le lecteur appréciera.

nés à vingt ans de travaux forcés avec exil perpétuel en Sibérie. Ce fut la peine la plus forte, après celle des condamnés placés en dehors de toute catégorie; châtiment affreux, cependant, et près duquel la peine de mort, réservée pour le degré supérieur, a dû paraître légère. Le cœur se serre à la pensée de ce qu'ont dû souffrir ces hommes, la plupart accoutumés à toutes les aisances de la vie, à toutes les jouissances d'un luxe poussé jusqu'à ses extrêmes limites; on a besoin de se rappeler bien vite qu'aujourd'hui le temps des travaux forcés est fini pour tous; ils restent dans l'exil, mais un sort moins rigoureux leur permet d'attendre avec résignation l'heure de la délivrance, qui sonnera pour eux comme pour tous les malheureux.

2. A six autres criminels de la première catégorie, condamnés par la cour à la peine de mort, l'empereur fit également grâce de la vie, et accorda, par des considérations particulières, une commutation de peine plus forte. Il ordonna qu'après avoir été dégradés et privés de la noblesse, ils seraient envoyés aux travaux forcés pour vingt ans, à l'expiration desquels ils resteraient exilés en Sibérie. Ces vingt ans ont ensuite été réduits à quinze. Les motifs étant joints à chaque nom, sauf celui du prince Volkonski, nous croyons devoir en reproduire l'énumération : « le lieutenant-colonel en retraite Mathieu Mouravief-Apostol, en considération de son profond repentir; l'assesseur de collége Küchelbecker, par égard pour l'intercession du grand-duc Michel qu'il avait couché en joue; le capitaine en second Alexandre Bestoujef, en considération de ce qu'il s'est présenté spontanément à l'empereur pour confesser son crime; le capitaine Nicétas Mouravief, en

considération de la franchise de ses aveux; le général-major prince Serge Volkonski; le capitaine en retraite Iakouschkine, également en considération de son repentir. »

3. Parmi les individus condamnés par la cour à poser la tête sur le billot, et aux travaux forcés à perpétuité, l'empereur fit trois catégories. Par rapport à deux d'entre eux, il ne commua point la peine, mais supprima seulement le simulacre de la mort politique, sévérité motivée sans doute par l'abandon de la discipline et l'exemple pernicieux donné aux troupes par des officiers en exercice de leurs fonctions. Ce sont le capitaine-lieutenant de la marine Nicolas Bestoujef 1, et le capitaine en second Michel Bestoujef. Ils ont partagé le sort des condamnés de la première classe. Relativement à la plupart des autres, l'autocrate ordonna qu'ils fussent dégradés, privés de la noblesse, envoyés aux travaux forcés pour vingt ans, et ensuite exilés en Sibérie; leur temps a été définitivement réduit à quinze et à dix ans.

4. Ceux de la troisième catégorie, condamnés par la cour aux travaux forcés à perpétuité (mais sans mort politique), devaient être dégradés, privés de la noblesse, envoyés aux travaux forcés pour vingt ans et ensuite exilés en Sibérie; les vingt ans ont été commués en quinze.

5. Les condamnés de la quatrième catégorie, passibles des travaux forcés pour quinze ans, suivis d'exil en Sibérie, devaient être dégradés, privés de la noblesse, envoyés aux travaux forcés pour douze ans; ils devaient ensuite rester dans l'exil. Ils n'ont eu en tout que huit ans de travaux forcés.

6. Dans la cinquième catégorie, condamnée aux travaux forcés pour dix ans, suivis d'exil en Sibérie, l'empereur a encore fait certaines distinctions en maintenant pour les uns la peine prononcée, et en la réduisant pour les autres, de telle sorte qu'il a semblé établir un ordre de culpabilité différent. Le lieutenant baron de Rosen et un autre individu de cette classe furent l'objet d'une grande sévérité; selon la teneur de l'arrêt, l'empereur ordonna qu'ils fussent envoyés aux travaux forcés pour dix années, puis exilés en Sibérie, tandis qu'un troisième, l'enseigne de vaisseau Bodisco 2, resta seulement condamné aux travaux publics dans une forteresse (Bobrouisk), pendant un espace de temps qui fut définitivement réduit à cinq années.

7. Des criminels de la sixième catégorie, condamnés par la haute cour aux travaux forcés pour six ans, suivis d'exil en Sibérie, l'un, le colonel Alexandre Mouravief, en considération de la sincérité de son repentir, devait être simplement déporté, on ne dit pas pour combien d'années, en Sibérie, sans être dégradé ni privé de la noblesse; l'autre, le gentilhomme Lublinski, devait être privé de la noblesse, envoyé aux travaux forcés pour cinq ans, réduits ensuite à trois, puis exilé en Sibérie.

8. Les individus placés dans la septième catégorie étaient condamnés à quatre ans de travaux forcés, suivis d'exil en Sibérie : l'empereur réduisit la peine pour les uns à deux années (puis à une seule) de travaux forcés, pour les autres à deux ans (plus tard à un an) de travaux publics dans une forteresse. A l'égard des derniers, l'exil était supprimé.

9. La peine des travaux forcés n'atteignait plus les

individus de la huitième catégorie : la cour les avait simplement condamnés à être dégradés, privés de la noblesse et exilés en Sibérie, pour un temps illimité. Cet arrêt fut maintenu, excepté pour le lieutenant de vaisseau Bodisco 1 (frère de celui de la sixième classe, également traité avec faveur) : celui-ci, pour toute punition, devait être inscrit sur les rôles comme simple matelot. Cependant l'exil illimité, prononcé contre les autres, fut bientôt converti en un exil à temps (vingt années).

10. Dégradation, privation de la noblesse et déportation en Sibérie, telle était la peine prononcée contre trois individus composant la neuvième catégorie de la haute cour. Relevés de la déportation, ils furent seulement inscrits comme simples soldats dans des garnisons éloignées, avec perspective d'avancement, par suite de « services distingués. »

11. Cette dernière peine était prononcée contre un condamné formant à lui seul la dixième catégorie de la cour : elle fut maintenue. Comme les précédents, ce condamné fut transféré à l'armée du Caucase.

12. Même peine, prononcée par la haute cour au sujet de la onzième catégorie, mais sans privation de la noblesse. Cette partie de la sentence fut maintenue, excepté pour le lieutenant Tsébrikof, à l'égard duquel l'arbitraire impérial, impossible sous cette forme partout ailleurs qu'en Russie, alla jusqu'à renforcer la peine que le tribunal avait jugée suffisante.

Il ne s'agit point là sans doute d'une condamnation capitale ou d'une de ces sentences accablantes que la justice humaine ne prononce qu'en frémissant, et sous

le poids du sentiment, vrai ou faux, d'une absolue nécessité; mais le cas n'en était pas moins grave, et il caractérise trop nettement la situation particulière de la Russie, pour que nous n'arrêtions pas un instant sur lui notre attention. Nous l'avons d'ailleurs signalé d'avance comme une dérogation déplorable à l'esprit de modération et de clémence dont toute cette procédure est visiblement empreinte dans ses autres parties.

Le lieutenant Tsébrikof, placé par la haute cour dans la onzième catégorie, devait partager le sort des condamnés de la classe précédente; comme eux, il devait ne point perdre la noblesse et avoir la faculté de reconquérir un grade par son service. L'autocrate lui refuse ces deux concessions. « Devenu indigne du titre de noble, proclame-t-il de sa propre autorité, par les graves conséquences du pernicieux exemple qu'il a donné en se tenant au milieu de l'attroupement des rebelles, à la vue de son régiment, il sera privé de la noblesse et inscrit comme simple soldat pour sa vie durant. » Ainsi, non-seulement il n'y a pas commutation de peine pour Tsébrikof, comme pour la plupart de ses compagnons d'infortune, il y a pour lui aggravation manifeste. Il y a donc eu erreur dans la sentence portée contre lui par la cour? A cette sentence, le monarque en substitue une autre. Que deviennent dès lors, se demande-t-on, toutes ces garanties si solennellement promises à l'ouverture du procès? Si l'infirmité de notre nature est telle que nos meilleures résolutions ne tiennent pas contre un caprice, combien ne doit-on pas se défier du pouvoir illimité remis aux mains d'un seul homme, fût-il, comme Alexandre,

un accident heureux [1]. Combien ne doit-on pas approuver les peuples, quand ils demandent à grands cris quelque loi tutélaire, qui les protége contre l'abus de ce pouvoir! Que devient la justice elle-même, quand celui dont ses décisions émanent est à la fois juge et partie? Quel bouclier l'accusé a-t-il contre sa colère? Et même en cas de simple erreur, où sera le remède? Quel recours a-t-on contre la volonté souveraine? Il s'agit ici d'un principe vital pour toute société : nous croyons qu'il a été méconnu dans cette circonstance; mais, du reste, nous serons juste : la décision impériale n'était du moins pas un acte de colère ou de vengeance, car, en vertu du manifeste de grâce, Tsébrikof, comme Bodisco, Konovnitsyne, etc., fut bientôt transféré au corps détaché du Caucase, avec faculté d'avancement.

13. « Enfin, » était-il dit, « quant aux criminels d'État dont les noms ne se trouvent pas mentionnés dans le présent ukase, et qui, par l'énormité de leurs forfaits, ont été mis hors des catégories et de toute comparaison avec les autres, Nous abandonnons leur sort à la décision de la haute cour nationale, pour être exécuté l'arrêt définitif qu'elle portera contre eux. »

On verra tout à l'heure quels sont ces criminels hors ligne, condamnés par la haute cour à la peine de mort et à être écartelés; mais ici encore on est frappé de l'arbitraire de la décision prise. La cour avait prononcé, et prononcé moins d'après le texte des lois que d'après des instructions spéciales rédigées à cet effet par ordre du souverain. Son rôle était fini : elle atten-

[1] Voir t. Ier, p. 80.

dait seulement, pour faire exécuter son jugement, qu'il lui fût revenu muni de la signature impériale. Or, l'empereur n'admet pas ce jugement comme définitif : de son chef, il lui fait subir des amendements. De tous les amendements à y introduire, le plus indispensable consistait à dérober les coupables aux tourments d'un supplice barbare, tout en les livrant à la mort, jugée nécessaire par la cour. Mais à l'exemple du saint synode, il répugnait à l'empereur de prononcer lui-même la peine capitale, même à l'occasion d'une commutation, et, comme la cour la réclamait néanmoins, il lui en renvoya la responsabilité. En conséquence, la cour dut se réunir de nouveau et modifier son arrêt, bien que, dans sa pensée, il eût été définitif.

Enfin, l'ukase dont nous venons de donner l'analyse était terminé par les deux dispositions suivantes, dont voici la teneur :

« La haute cour de justice, réunie au complet de ses membres, est chargée d'annoncer aux condamnés l'arrêt qu'elle a porté contre eux, ainsi que les commutations que Nous leur avons accordées : elle renverra ensuite le tout à qui il appartient pour la mise à exécution du jugement.

« Le rapport de la haute cour, ainsi que les présentes décisions dont il a été suivi, recevront une entière publicité à la diligence du sénat dirigeant. »

Cet ukase est daté, avons-nous dit, du 22 juillet. Le lendemain, la cour se réunit encore une fois pour statuer définitivement sur le sort des individus qui n'y étaient pas nominativement désignés et que l'empereur abandonnait à sa décision. Voici la conclusion de son arrêt.

« La haute cour de justice, prenant pour guide la clémence dont S. M. I. a donné un si éclatant témoignage par la commutation des châtiments et des peines prononcés contre les autres criminels, et usant du pouvoir discrétionnaire dont elle a été investie, arrête : qu'au lieu du supplice d'être écartelés, auquel Paul Pestel, Conrad Ryléïef, Serge Mouravief-Apostol, Michel Bestoujef-Rumine et Pierre Kakhofski, devaient être livrés, en vertu du premier arrêt de la cour, ces criminels sont condamnés à être pendus, en punition de leurs horrribles attentats. »

Les cinq malheureux condamnés s'attendaient à être passés par les armes; le supplice de la potence était inusité en Russie. Mérité sans contredit, il n'avait d'ailleurs rien de cruel; mais les préjugés du gentilhomme et de l'officier y voyaient une flétrissure. La vengeance seule, disait-on, mais à tort, a pu inspirer l'idée de joindre ainsi l'humiliation aux rigueurs du dernier supplice.

Si, devant la commission d'enquête, quelques-uns de ces hommes avaient faibli, comme on l'assure, tous attendaient maintenant la mort de pied ferme. Il fallut leur donner lecture de la sentence, et pour cela, ils furent extraits de leurs cachots et conduits sous escorte à l'hôtel du commandant de la fortesse, où se rendit de son côté, processionnellement, la haute cour au complet. Aucun incident ne troubla la majestueuse gravité de cette scène de douleur.

Une journée fut donnée aux dernières méditations, à l'examen de conscience, si naturel à l'homme prêt à franchir le seuil de l'éternité. Les secours de la religion, dans ces moments suprêmes, ne firent point défaut aux

condamnés; peu d'entre eux les refusèrent, presque tous y puisèrent force et courage. Ryléïef, notamment, en accepta les divines consolations. Ce chef réel de l'association du Nord reconnut que, d'après les lois existantes, la sentence qui le condamnait était juste; l'ardeur de son patriotisme l'avait trompé, disait-il, mais le patriotisme ayant été l'unique mobile de ses actions, il attendait la mort sans effroi. Elle sera, avouait-il, une expiation peut-être due à la société pour laquelle, sans nul doute, il avait agi, bien que sans son aveu. Quelques heures encore, et cette expiation était consommée. Il saisit la plume pour écrire une dernière fois à sa jeune compagne. Dans une lettre touchante, il lui fait de tendres adieux, la console, la presse vivement de ne pas s'abandonner au désespoir, et l'exhorte en chrétien à ne murmurer, ni contre les arrêts de la Providence ni contre la justice de l'empereur. Il lui recommande de quitter Pétersbourg au plus tôt pour retourner dans son pays natal (elle était de Novgorod); mais de recevoir d'abord le prêtre qui l'aurait assisté à l'article de la mort et qui lui ferait part à elle de ses dernières paroles et de ses dernières volontés. Ryléïef réservait à ce digne confesseur une marque de reconnaissance et d'affection : il chargea sa femme de lui remettre une de ses tabatières en or. Il avait à peine fini cette lettre arrosée de ses larmes, qu'on vint l'avertir de se préparer au départ.

De son côté, Pestel, le dictateur du Midi, était prêt à mourir; rien n'ébranlait sa fermeté, et jusqu'à la fin, dit-on, il resta convaincu de la sagesse et de l'opportunité des principes consignés par lui dans son *Droit russe*.

Depuis quatre-vingts ans, Pétersbourg n'avait pas été témoin d'une exécution à mort [1], et dans toute la Russie, l'échafaud n'avait été dressé qu'en de rares occasions depuis le règne d'Élisabeth.

Le 25 juillet, dès deux heures du matin, on travaillait à élever une large potence, où cinq corps pussent tenir de front, sur le rempart de la forteresse qui regarde la petite église en bois vermoulu à l'invocation de la Trinité, placée sur le bord de la Néva, à l'entrée du quartier dit du vieux Pétersbourg. Dans cette saison, la nuit, sous cette latitude boréale, n'est, comme on sait, qu'un crépuscule prolongé jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, bien moins tardive que dans nos pays. On pouvait donc, à cette heure matinale, parfaitement distinguer déjà tous les objets. Un faible bruit de tambours et le son de quelques trompettes se faisaient entendre isolément dans différents quartiers de la ville, car chaque régiment de la garnison envoyait seulement une compagnie pour assister à la scène lugubre que le soleil levant devait éclairer. A dessein, on avait laissé planer l'incertitude sur le moment de l'exécution. Aussi la ville était-elle encore plongée dans le sommeil : de rares spectateurs accouraient un à un, et, même au bout d'une heure, leur nombre suffit à peine pour doubler le cordon militaire qui ne tarda pas à s'interposer entre eux et les acteurs de ce drame

[1] Nous n'en connaissons pas d'autre que celle d'Arthémius Pétrovitch Volynski, le 27 juin 1740, qui eut, en outre, la langue arrachée et le poignet droit coupé. Ce supplice barbare auquel l'impératrice Anne livra un de ses ministres, probablement innocent, la frappa d'angoisses terribles sur son lit de mort. Elle voyait toujours devant elle le corps mutilé du malheureux.

terrible. Un silence profond régnait; et lorsque le roulement des tambours de tous les détachements réunis se fit entendre, il n'eut qu'un sourd retentissement qui ne troubla pas le calme de la nuit et ne réveilla point les échos.

Vers 3 heures, les mêmes tambours annoncèrent l'arrivée de ceux des condamnés auxquels il avait été fait grâce de la vie. Distribués par groupes sur le front du cercle assez vaste qui occupait le glacis en avant du rempart où s'élevait la potence, et placés chacun devant le corps auquel il avait appartenu, ils durent se mettre à genoux après avoir entendu la lecture de leur jugement : on leur arracha leurs épaulettes, leurs décorations et leur uniforme; on brisa une épée sur la tête de chacun d'eux en signe de dégradation; puis, revêtus d'une grosse capote grise, ils défilèrent devant le gibet, pendant qu'un brasier, allumé tout auprès, consumait leurs uniformes, les insignes de leurs grades et leurs décorations.

A peine étaient-ils rentrés dans la forteresse par la porte de communication ordinaire, non loin de laquelle était dressé l'instrument du supplice, que les cinq condamnés à mort parurent sur le rempart. A la distance où le public était placé [1], il eût été difficile de distinguer leurs traits; d'ailleurs ils étaient couverts de capotes grises dont le capuchon enveloppait leurs têtes. Ils montèrent un à un sur la plate-forme et sur les escabeaux rangés de front sous la potence, dans l'ordre qui leur était assigné par le jugement, Pestel, le pre-

[1] L'auteur en faisait partie; c'est donc le récit d'un témoin oculaire qu'il présente aux lecteurs. Aussi peut-il répondre de l'exactitude de tous les détails.

mier, tenant la droite, et Kakhofski la gauche [1]. On leur passa autour du cou le nœud fatal, et l'exécuteur des œuvres de justice ne s'était pas sitôt éloigné que la plate-forme s'enfonça sous leurs pieds. La strangulation s'accomplit pour Pestel et Kakhofski, mais la mort recula pour ainsi dire devant les trois autres placés au milieu d'eux. Les spectateurs furent témoins d'une scène affreuse : la corde, mal affermie, glissa sur le capuchon de ces malheureux, qui tombèrent dans le trou béant sous l'échafaud, pêle-mêle avec la trappe et les escabeaux. D'horribles meurtrissures durent en être pour eux la conséquence, et comme ce lamentable accident ne changea rien à leur sort, car l'empereur était absent à Tsarsko-Sélo et personne n'aurait osé donner l'ordre de surseoir à l'exécution [2], ils souffrirent deux fois les angoisses du trépas. Aussitôt la plate-forme rétablie, on les ramena sur le gibet. Étourdi d'abord par sa chute, Ryléïef marcha cependant d'un pas décidé, mais sans pouvoir retenir cette douloureuse exclamation : « Il sera donc dit que rien ne me réussira, pas même la mort! » A en croire quelques témoignages, il se serait aussi écrié : « Maudit pays où l'on ne sait ni conspirer, ni juger, ni pendre [3]! » mais d'autres prêtent ces paroles à Serge Mouravief-Apostol, qui, comme Ryléïef, remonta courageusement les de-

[1] Pour le spectateur, c'était l'inverse : il voyait Pestel à gauche, et Kakhofski à droite.

[2] Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit, que l'empereur, consulté sur ce qu'il fallait faire, aurait répondu avec un laconisme barbare : « Les rependre ! »

[3] Ces deux propos étaient l'un et l'autre plus dignes de Ryléïef, que la fade plaisanterie répétée dans le livre d'un voyageur français : « Je ne m'attendais pas à être pendu deux fois. »

grés. Bestoujef-Rumine, sans doute plus maltraité que les autres, n'eut pas la force de se soutenir sur ses jambes. Il fallut le porter sous le gibet. Une seconde fois le nœud se serra autour de leur cou, et cette fois sans les relâcher. Au bout de quelques secondes, le roulement du tambour annonça que la justice humaine était satisfaite. Cinq heures n'avaient pas encore sonné. Les troupes et les autres spectateurs de ce terrible sacrifice s'écoulèrent en silence.

Une heure après, l'appareil de la mort avait disparu : la foule qui tout le jour se porta sur le glacis, n'en vit plus aucune trace; elle ne se permit aucune manifestation et resta silencieuse. Même entre amis, dans ces sortes d'occasions, on ne se fait part les uns aux autres des impressions que l'on éprouve, qu'avec une précaution extrême et à voix basse.

Ainsi périrent, à la fleur de l'âge, des hommes dont plusieurs auraient pu rendre à leur pays d'éminents services. Ils en avaient mal apprécié la situation, ils ne s'étaient pas rendu compte de ses vrais besoins. Transformer la Russie en une république, même fédérale, c'était un rêve impossible à réaliser; compter pour cela sur le peuple ou sur l'armée, c'était faire preuve d'une ignorance grossière de l'état des mœurs. D'ailleurs, sans rappeler que trop souvent l'intérêt personnel, l'ambition, une fougue effrénée, se cachent sous le masque du patriotisme, il est un point sur lequel on ne saurait trop insister, c'est que pour servir dignement la patrie, pour être en droit de soutenir sa sainte cause, il faut se conserver les mains pures : le meurtre, le régicide, ne sont pas des moyens à son usage; elle les réprouve, au contraire, et, le plus souvent,

ceux qui les ont employés sont désavoués même par les chefs à l'instigation desquels ils ont agi. Dans un pays où les préjugés règnent encore dans toutes les classes, où les entreprises les plus raisonnables, par exemple l'affranchissement des serfs et la moralisation des employés, rencontrent de si puissants obstacles ailleurs que dans la volonté souveraine, les sociétés secrètes, en supposant que le gouvernement les eût tolérées, auraient pu être un bienfait, comme elles l'ont été en d'autres contrées; mais il eût fallu leur laisser le temps d'agir, il eût fallu avoir foi en la puissance des idées et en l'action irrésistible du temps. D'ailleurs, devait-on recourir à la force avant d'avoir essayé de tous les autres moyens avec suite et persévérance? Heureux Ryléïef, s'il se fût souvenu des idées naguère consignées par lui dans ce poëme remarquable de *Voïnarofski,* où se manifeste une espèce de seconde vue qui lui révéla moins son propre sort que celui de son ami Alexandre Bestoujef, qu'un dur exil devait retenir comme l'ami de Mazeppa, mais heureusement moins longtemps, dans la lointaine ville de Iakoutsk. Ryléïef, en prêtant à cet ataman des Cosaques les sentiments de son propre cœur, met dans sa bouche les paroles suivantes :

« Ce qui, dans nos rêves, nous semblait un décret « du ciel n'était point encore résolu là-haut. Patience! « attendons que le colosse ait encore quelque temps « accumulé les torts, qu'en hâtant son accroissement « il se soit affaibli pour avoir voulu embrasser la moi- « tié de l'univers. Laissons-le, le cœur gonflé d'orgueil, « étaler sa vanité sous le reflet des rayons du soleil. « Patience! la colère du ciel n'en finira pas moins par

« le réduire en poudre. Dans l'histoire, Dieu c'est la « *rémunération :* il ne permet point que la semence du « péché ne produise pas sa moisson [1] ».

Au reste, comme nous l'avons dit, les conjurés qui expièrent leur crime en recevant la mort sur l'échafaud n'étaient pas ceux d'entre eux qui étaient le plus à plaindre. Le plus affreux exil n'attendait-il pas tous les autres? Placés quatre à quatre sur des télèghes ou chariots à deux roues, sans autre siége que des bottes de paille, cinquante-deux d'entre eux partirent immédiatement pour leur long et pénible voyage [2] et traversèrent, dans l'équipage le plus humble, Novgorod, Tver, Moscou, Vladimir, Nijni-Novgorod, Kasan, Iékatérinenbourg, Tobolsk [3], souvent bafoués par le peuple, contre l'indignation duquel les Cosaques de leur escorte se virent même quelquefois obligés de les défendre. Ce fut le 5 août que la famille de Troubetzkoï et celle de Serge Volkonski firent à ces infortunés de douloureux adieux à la première station au delà de Saint-Pétersbourg, où l'empereur avait permis que cette entrevue eût lieu. Troubetzkoï était malade, mais il emportait au moins la certitude consolante d'être bientôt rejoint par une héroïque épouse, décidée à ne point l'abandonner dans son malheur, à partager l'opprobre et les privations de son exil, à subir toutes les conséquences quelconques de sa résolution. Madame Alexandre Mouravief, madame Nicétas Mouravief, née

[1] Voir, sur Ryléïef, la note 9, des Notes et Éclaircissements.

[2] En janvier 1827, il restait encore à la forteresse de Pétersbourg plus de 30 des autres condamnés aux travaux forcés.

[3] Cette dernière ville est à plus de 3,000 verstes, ou plus de 750 lieues, de Saint-Pétersbourg.

Tchernychef, madame Naryschkine, née Konovnitsyne [1], comprirent de même leur devoir de compagnes fidèles, et l'on sait que la gracieuse femme du prince Serge Volkonski, née Raïefski, trompa ses parents qu'elle adorait, pour l'accomplir comme elles. Telle était la joie avec laquelle ces nobles épouses se dévouèrent, qu'un étranger, compagnon de voyage de l'une d'elles, entendit sortir cette étrange menace de la bouche d'une mère parlant à sa fille un peu trop pétulante : « Sophie, si vous n'êtes pas sage, vous n'irez pas en Sibérie [2] ! »

L'histoire a dû recueillir les noms de ces exilées volontaires, car les exemples d'abnégation, de jour en

[1] Probablement la sœur de celui dont nous avons parlé t. II, p. 150, et ci-dessus p. 161. Leur père, le général Konovnitsyne, avait joui d'une grande estime. Il était, en 1812, chef d'état-major de l'armée de Koutousof.

[2] C'était M. Vaucher, de Genève, qui avait été précepteur dans la maison Laval et s'était attaché de cœur à tous les membres de cette famille. Il s'offrit lui-même pour accompagner la princesse Troubetzkoï dans son voyage, et obtint la permission du gouvernement. Il alla, dit-on, jusqu'à Nertchinsk. A son retour, l'autorité ne le perdit point de vue. De Moscou, elle le fit partir pour Saint-Pétersbourg où le général Djebitsch lui-même voulut l'interroger. D'autres disent qu'on ne le laissa pas entrer dans la ville : arrivé à la distance de trois verstes, il dut s'arrêter, et bientôt après il gagna la frontière, heureux sans doute lorsqu'il la vit entre lui et la police méticuleuse de ce pays. Mais à Paris même on ne le laissa pas en repos : la police de Charles X s'occupa de lui ; on lui recommanda d'être prudent dans ses discours. Il part pour Marseille, mais son signalement y arrive avant lui par le télégraphe : en descendant de la diligence, il reçoit l'ordre de se rendre chez le préfet. Encore un pays auquel M. Vaucher dut se sentir pressé de tourner le dos, et cependant notre France passait dès lors pour un pays de liberté.

jour plus rares, exaltent les nobles sentiments dans les jeunes âmes et les prémunissent contre les atteintes glaciales de l'égoïsme, cette maladie presque universelle de notre époque. Afin de s'endurcir à la peine, quelques semaines avant de partir, elles se mirent, avec leurs mains blanches et délicates, à faire, dans le ménage de leurs opulentes maisons, la besogne des plus humbles servantes; laissant de côté le velours et la soie, elles portèrent les étoffes les plus vulgaires, habituèrent leur palais à la nourriture des gens du peuple, en un mot, renoncèrent complétement au bien-être et au luxe auxquels elles étaient accoutumées depuis leur enfance. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » tel était désormais le lot de ces femmes vertueuses; elles le savaient, et leur résolution n'en était pas ébranlée. On les prévint qu'une fois passé Irkoutsk, on ne les laisserait plus disposer librement de leurs bagages; qu'elles n'auraient personne pour les servir; tout au plus pourraient-elles attacher à leur personne un ou deux anciens forçats, hommes ou femmes, qui consentiraient à se mettre à leurs gages; qu'elles ne pourraient revenir en Europe sans une permission de l'empereur; que la honte et l'abaissement empêcheraient leurs enfants de quitter jamais la terre d'exil. Elles savaient tout cela, et elles se résignaient à tout [1].

Hâtons-nous toutefois d'ajouter qu'il ne faut point s'exagérer les horreurs de la situation des condamnés. C'étaient, après tout, des hommes coupables frappés

[1] Nous avons déjà parlé du noble dévouement que les condamnés Ivachef et Bassarghine inspirèrent à deux Françaises qui les suivirent également en Sibérie. Voir t. II, p. 272.

par la loi de leur pays, qu'ils avaient foulée aux pieds. Leur malheur était grand; mais loin de l'aggraver en rien, le gouvernement fit au contraire tout ce qui lui était possible pour l'adoucir. Déportés par delà le lac Baïkal, ils furent réunis dans le village de Tchita, sur l'Ingoda et sur la route entre Verkhnii-Oudinsk et Nertchinsk. Là il n'y a point de mines; le climat est un peu moins âpre que dans d'autres contrées de la Sibérie [1], et la solitude de cette immense région, pour ainsi dire abandonnée du ciel et des hommes, est un peu moins absolue dans le bassin du lac et dans un certain rayon autour d'Irkoutsk, surtout vers la frontière de la Chine. D'ailleurs elle devait être moins accablante pour une telle réunion de compagnons d'infortune, ayant presque tous des ressources d'éducation ou d'esprit. Chacun d'eux trouva moyen d'obtenir quelque légère concession de la complaisance des préposés, qui fermèrent les yeux sur plus d'une contravention; et il s'introduisit ainsi parmi eux, par contrebande, des livres et des objets de nécessité dont ils profitèrent en commun. Tchita devint comme une petite oasis de la civilisation au milieu d'un désert immense; ce village avait sa bibliothèque composée de livres tous marqués d'un timbre spécial. Le travail forcé auquel étaient soumis ces galériens exceptionnels, était plus nominal qu'effectif; seulement pour ne pas enfreindre la loi, ni donner aux condamnés de condition

[1] La température paraît tendre à s'élever en Sibérie. Depuis 1830, le maximum du froid n'a pas dépassé 28° R. Le maximum de la chaleur en été s'est abaissé; cependant, en 1843, il s'élevait encore jusqu'à 31° 6′ R. à l'ombre. La fertilité de ces contrées augmente en proportion.

inférieure le droit de reprocher à la justice d'avoir deux poids et deux mesures, on avait établi un moulin à remouler, simulacre d'atelier de travail, où les condamnés politiques étaient astreints à passer quelques heures de la journée.

Quant à leurs familles, on ne fit peser sur elles aucune espèce de responsabilité. Tout au contraire, l'empereur voulant les soustraire à l'influence des préjugés et faire acte de cette justice éclairée, aux yeux de laquelle les conséquences d'un crime ne doivent atteindre que ceux-là mêmes qui l'ont commis, donna l'exemple de la bienveillance à leur égard. Il fit porter des secours et des consolations à plusieurs d'entre eux; outre une somme de 50,000 roubles qu'il donna au père de Pestel, pour le tirer du délabrement de fortune où il se trouvait, il lui abandonna le fermage arriéré de plusieurs années d'une terre de la couronne, située dans le gouvernement de Pskof, et dont Alexandre lui avait accordé la jouissance pendant douze ans; bien plus, il rapprocha de sa propre personne le frère de Pestel, colonel dans les chevaliers-gardes, en le nommant son aide de camp. On comprend la haute portée de cet acte : que le frère ait été un conspirateur, semblait-il dire, ce n'est pas une raison pour se défier de l'autre frère; il n'est si grand scélérat qui ne puisse avoir un frère vertueux. Étendre à toute une famille le crime d'un individu, ce serait rétrograder jusqu'au moyen âge et dispenser la justice à la manière des barbares. Nicolas sc montra profondément sensible à la douleur de ces familles désolées, et envoya notamment à plusieurs reprises chez la veuve de Ryléïef, afin d'être instruit de sa situation et de lui offrir des se-

cours. Le coup terrible qui avait frappé la pauvre femme avait produit chez elle un dérangement d'esprit; par intervalle seulement, elle retrouvait quelques moments lucides où il était possible de lui parler. Le monarque se faisait informer de ses besoins; il lui promit de se charger de l'avenir de ses enfants, encore tout petits, et en attendant il lui fit porter une somme suffisante pour la mettre à l'abri du besoin. Mais la noble veuve, toute à sa douleur, refusa ces libéralités; l'unique grâce qu'elle demandait à l'empereur, s'écriait-elle, c'était de la faire fusiller comme son mari (elle croyait encore que cette peine lui avait été appliquée). Nicolas sut respecter ce désespoir, effet touchant de la fidélité conjugale, même dans ce qu'il avait d'injuste : il ne retira pas pour cela sa protection à l'infortunée jeune femme, espérant qu'elle se souviendrait de ses enfants sitôt que l'exaspération de sa douleur d'épouse serait un peu apaisée.

Il était enfin terminé, et terminé sans une nouvelle secousse, ce procès gigantesque qui depuis six mois tenait en échec tous les esprits, incapables de se défendre de toute appréhension sinistre; « procès, dit le savant et équitable Lesur [1], où l'on peut regretter l'absence des formes judiciaires observées dans les pays soumis au régime constitutionnel, la privation de défenseurs, le secret des audiences, des débats et des procédures, mais où l'on ne peut méconnaître la sage lenteur des procédés et des précautions judiciaires, la scrupuleuse exactitude des recherches, l'évidence des preuves acquises et la lumineuse clarté des juge-

[1] *Annuaire pour* 1826, p. 345.

ments... Cela mérite d'être observé comme un hommage rendu par un gouvernement despotique, mais éclairé, aux droits de l'humanité, dans un pays encore privé des lumières de la civilisation. »

Toute l'Europe avait été attentive : aussi le gouvernement russe se crut-il obligé de sortir un instant de son mutisme systématique, et de prendre part aux débats de la presse périodique pour donner quelques explications et répondre aux commentaires malveillants. On attribua à l'ambassadeur russe à Paris, le général Pozzo di Borgo, l'article remarquable publié par *la Quotidienne,* dans son numéro du 18 août, et reproduit par les journaux russes [1].

Mais, dans ce moment même, tout n'était pas encore fini. On commençait seulement à instruire le procès polonais dont nous avons donné l'analyse par anticipation et qui, à raison des formes protectrices dont ce pays, plus avancé en culture, environne ceux que la justice poursuit, resta encore plus d'une année sans aboutir à un jugement [2]. En Russie même, des procédures partielles se continuaient et de nouvelles arrestations eurent lieu. D'abord, le conseiller d'État Gorski, laissé en dehors des onze catégories, fut traduit devant une commission spéciale. Puis un premier jugement supplémentaire fut rendu au mois d'août, par le département de l'auditoriat et promulgué par le sénat de Moscou, contre divers complices de Serge Mouravief-Apostol, tels que le capitaine d'état-major baron

[1] *Journal de Saint-Pétersbourg,* 1826, n° 109. Nous en reproduirons le principal passage, espèce d'apologie officielle de la justice russe, dans la note 10 de l'Appendice.

[2] Voir le *Rapport, Journal de Saint-Pétersbourg,* 1827, n° 73.

Solovief et consorts, au nombre d'environ quinze, parmi lesquels figurent, outre un second capitaine Maïefski, un prince Meschtcherski et un prince Korybouth-Voronejski. Nous avons dit que plusieurs condamnations capitales ou aux travaux forcés, à l'exil en Sibérie, etc., furent encore prononcées. Aucune exécution à mort n'eut lieu, mais les condamnés furent placés sous le gibet et ensuite dégradés. Relativement aux rebelles tués dans la rencontre près d'Oustinofka, la sentence portait qu'il sera placé sur leurs tombeaux, au lieu de croix ou d'autres signes chrétiens, des potences avec leurs noms. Un autre jugement supplémentaire, dont nous avons aussi déjà fait mention, fut rendu en juillet 1827, époque à laquelle le 5e département du sénat eut encore à fixer le sort d'un certain nombre de prévenus. Mais les charges étaient peu graves, les peines furent en général douces. A côté du grand procès des cent vingt et un, ces affaires partielles passèrent inaperçues; elles ne troublèrent point l'apathie où le pays était retombé, après avoir passé presque sans transition des émotions les plus cruelles aux joies des fêtes les plus bruyantes.

Dès le 25 juillet 1826, l'empereur, raffermi sur son trône, pouvait donc proclamer la vindicte publique accomplie. Le sentiment d'être débarrassé d'un poids immense se fit jour à cette date dans un manifeste un peu prolixe, mais remarquable à bien des égards. On en attribuait la rédaction à M. Bloudof.

Les criminels, y est-il dit en substance [1], ont reçu le châtiment qu'ils avaient mérité, et ainsi s'est terminé

[1] Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, no 86.

un procès où l'empereur n'a cessé de voir la cause de la Russie entière. Une poignée de scélérats, aidés par des auxiliaires en petit nombre, mais persévérants dans leurs efforts, ont tramé une conspiration. Le pays était frappé d'une plaie profonde, dangereuse parce qu'elle était cachée, mais qui n'a point gagné le cœur de la nation. C'était une contagion étrangère, dont une population fidèle a su se préserver. « Le nom russe, » disait le monarque, « ne saurait être flétri par une tra-
« hison envers le trône et l'État. Loin de là, dans ces
« mêmes conjonctures, Nous avons recueilli les tou-
« chants témoignages d'un dévouement sans bornes.
« Nous avons vu les pères s'armer d'une inflexible ri-
« gueur envers leurs enfants criminels; Nous avons vu
« les plus proches parents renier et livrer à la justice
« les malheureux sur lesquels planaient des soupçons
« de complicité; Nous avons vu enfin toutes les
« classes de Nos sujets, animées d'une seule et même
« pensée, d'un seul et même vœu, ne demander que le
« jugement et le châtiment des coupables. »

Cette conspiration n'était ni dans le caractère ni dans les mœurs de la nation russe. Dans un pays « où
« l'amour du souverain et le dévouement au trône
« sont pour les peuples un besoin et un sentiment hé-
« réditaire, *où la vigueur de l'administration s'allie à la*
« *nationalité des lois,* » une pareille tentative est nécessairement stérile et frappée d'une réprobation universelle. Ce n'est pas à l'aide du crime que le bien peut s'opérer : « c'est d'en haut, c'est par degrés que s'opè-
« rent les vraies améliorations, que se comblent les
« lacunes, que se réforment les abus. » L'empereur n'a pas songé à résister aux désirs raisonnables d'un

perfectionnement graduel : communiqués par *la voie légale ouverte à tous*, ils seront accueillis par lui avec reconnaissance, car il ne forme d'autre vœu que de voir sa patrie atteindre le plus haut point de prospérité et de gloire qui lui soit marqué par la divine Providence.

Ces tristes événements, ajoute-t-il, doivent servir de leçon à tout le monde. « Puissent maintenant les pères « porter toute leur attention sur l'éducation morale « de leurs enfants! Ce n'est certes point aux progrès « de la civilisation, mais à la vanité qui ne produit « que le désœuvrement et le vide de l'esprit, mais au « défaut d'instruction réelle, qu'il faut attribuer cette « licence de la pensée, cette fougue des passions, ces « demi-connaissances si confuses et si funestes, ce « penchant aux théories extrêmes et aux visions po- « litiques, qui commencent par démoraliser et finis- « sent par perdre. En vain le gouvernement fera-t-il « de généreux efforts, en vain s'épuisera-t-il en sacri- « fices, si l'éducation domestique ne seconde son ac- « tion et ses vues, *si elle ne verse dans les cœurs tous les « germes de la morale.* »

Ici, comme partout, la noblesse, « ce boulevard du trône et de l'honneur national », doit servir de modèle; devant elle s'ouvrent toutes les carrières : la justice, les armées, les diverses branches de l'administration intérieure, tout réclame des agents zélés et capables, tout dépend des choix qu'elle fait. Tout ce qu'elle emploiera d'efforts pour perfectionner « l'éducation indigène consacrée à la Russie et donnée dans son sein », sera pour le souverain un objet de satisfaction et de reconnaissance. Au reste, ces observations, si fondées, si

sages, le tsar ne les adresse pas à la noblesse seule : il est le père de tous ses sujets, et il réclame la confiance de toutes les classes de citoyens.

Enfin, il déclare qu'une dernière obligation lui est imposée. « Dans les lieux, » dit-il, « où, sept mois au-« paravant, l'explosion d'une soudaine révolte Nous a « tout d'un coup révélé l'affreux secret d'un mal qui « comptait déjà dix années, il faut qu'un dernier acte « de commémoration, un sacrifice expiatoire consacre « le souvenir du sang russe versé dans ces mêmes « lieux pour la religion, le souverain, la patrie ; il faut « que de solennelles actions de grâces s'y élèvent vers « le Seigneur. Nous avons reconnu sa main toute-puis-« sante lorsqu'elle déchirait le voile qui couvrait cet « horrible mystère ; Nous l'avons reconnue, lorsqu'en « permettant au crime de s'armer, elle assurait sa « perte. Telle qu'un orage d'un moment, la révolte « semble n'avoir éclaté que pour anéantir la conspi-« ration dont elle avait été le début. »

Conformément à cette volonté impériale, toute la garnison de Saint-Pétersbourg était rangée, le 26, dès sept heures du matin, sur la place d'Isaac, formant un vaste carré autour d'un autel qui s'élevait sur une haute estrade, à l'endroit même où le combat impie du 26 décembre avait eu lieu. Tout à coup, le peuple, accouru en foule, vit sortir l'empereur de l'église de l'Amirauté, qui est le monument le plus central de Pétersbourg, le vrai noyau de la ville. Le monarque était conduit par le vieux métropolitain, couvert de ses ornements pontificaux. Ils marchèrent ensemble vers l'autel, et, au même moment, parut dans une voiture d'apparat, l'impératrice accompagnée du prince Charles

de Prusse, son frère. Un service solennel commença aussitôt. Dieu avait étendu sa main sur le pays et l'avait préservé de la ruine : on lui adressa des actions de grâces, on récita des prières pour le repos de l'âme des hommes qui avaient péri en défendant le trône et l'ordre public, et l'on recommanda à la protection divine ce règne qui s'ouvrait sous de si graves auspices, soumis dès ses premiers jours à des épreuves si redoutables. Descendant ensuite les marches de l'autel, les prêtres s'avancèrent vers la troupe et le peuple : ils répandirent sur eux l'eau lustrale en signe de purification et en arrosèrent la place, comme d'une rosée fécondante.

A huit heures du matin, cent et un coups de canon annoncèrent la fin de la cérémonie. L'expiation était complète et toute trace du crime effacée.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Moscou et le couronnement.

La véritable capitale de la Russie, c'est Moscou.

En portant ce jugement, nous sommes loin de méconnaître l'importance dont a été Saint-Pétersbourg dans le passé, et que cette magnifique résidence, aux yeux de bien des personnes, conserve même dans le présent. Sur ce dernier point, nous sommes d'un autre avis ; suivant nous, la capitale actuelle a fait son temps ; mais relativement au passé, ce serait nier l'évidence que de ne pas reconnaître à la fondation de Pierre le Grand une immense part à la régénération de l'empire et à l'accomplissement des destinées nouvelles que le tsar réformateur avait rêvées pour son pays.

A Moscou, il se sentait mal à l'aise, contrarié dans ses

projets, gêné dans ses mouvements. Il y était en présence d'une Église très-attachée aux vieilles traditions, sourdement hostile aux idées de réforme importées du dehors, servile sans doute vis-à-vis du trône, mais cependant puissante et trop affermie dans les affections populaires pour qu'il ne fût pas nécessaire de compter avec elle. Il y était en outre contenu par une cour nombreuse, compacte, composée de toutes les sommités du pays et des plus riches propriétaires territoriaux; peu éclairée du reste, ne connaissant rien au-dessus de la Russie, de ses mœurs, de sa force, de sa richesse; jalouse de la faveur du maître et peu disposée à la partager avec des aventuriers étrangers. Enfin, il avait à ménager là même le peuple, façonné au joug, il est vrai, mais entêté de ses habitudes, détestant la civilisation comme un produit exotique, jugeant toutes choses au point de vue religieux, et voyant une hérésie dans la moindre innovation; d'ailleurs froissé par l'arrogance de ces hôtes qui arrivaient de toutes parts, et plein de sympathie pour ses guides naturels des deux classes supérieures, fidèles comme lui au sentiment national, et, comme lui, mécontents.

Ainsi entouré, peut-être Pierre I[er] eût-il été hors d'état d'exécuter ses projets; toujours sous les regards de spectateurs malveillants ou chagrins, peut-être son courage eût-il fléchi et la lassitude eût-elle triomphé de son énergie. De leur côté, les instruments étrangers dont le tsar se servait n'auraient point eu le libre jeu de leurs forces; au milieu de la population nombreuse d'une capitale séculaire, leur petite colonie se serait sentie faible, dominée par une opposition qui pouvait la réduire à l'impuissance. La jalousie réciproque au-

rait donné lieu, chaque jour, à des conflits menaçants, et à la fin le dégoût eût dispersé ces utiles auxiliaires, détournés par des luttes stériles du but qu'on avait espéré atteindre avec leur aide.

A cela il faut ajouter que, sous Pierre le Grand, la Russie n'était plus un empire purement moscovite : après les conquêtes faites le long de la Baltique, des frontières méridionales de la Livonie jusqu'en Finlande, il devait y avoir place, dans la commune métropole et à la cour, pour cette noblesse allemande, désormais soumise et qui, beaucoup plus avancée en culture que la noblesse russe, n'aurait pas enduré ses hauteurs et ne devait pas être sacrifiée à son esprit exclusif. Il fallait à ces nouveaux sujets russes des temples de leur culte, et le clergé de Moscou n'en aurait point vu s'élever dans la « ville sainte, » à l'ombre des principaux sanctuaires du « peuple orthodoxe, » sans crier à la profanation, sans gémir sur la disgrâce de l'Église, assiégée par « le schisme des latins » ou souillée par le contact de « la foi sacrilége des luthériens [1]. »

Décidé à faire jouir chacun de son droit, à attirer près de sa personne toutes les forces de la civilisation, Pierre avait besoin d'un terrain neutre, où des éléments divers pussent se rencontrer sans se combattre, où ils pussent apprendre à se connaître, à se supporter mutuellement, et d'où l'exemple de cette tolérance exerçât son action sur toutes les portions de l'empire.

Ce n'est pas tout. Il voulait à tout prix que cet em-

[1] Voir t. Ier, p. 168.

pire devint un État européen : il fallait donc se mettre en communication avec l'Europe, s'en rapprocher, non pas seulement au moyen d'un port pouvant servir d'intermédiaire, mais avec le siége de sa puissance, d'où il n'aurait qu'à étendre son bras pour prendre part à toutes les affaires et jeter le poids d'un grand peuple dans la balance des intérêts généraux. L'étranger était peu enclin à chercher la route de Moscou, à travers les immenses solitudes qui séparaient de la mer la capitale des tsars; il était bon de faire en sorte qu'il trouvât la Russie aussitôt entré dans l'embouchure de la Néva. Là il prendrait d'elle une idée favorable, dans une ville créée à l'image des grandes cités de l'Europe; là il trouverait, au lieu de la barbarie moscovite, le reflet de ses propres mœurs et de cette civilisation dont il avait l'habitude; là il se formerait à l'usage d'une langue inconnue avec des gens qui parlaient la sienne, et ainsi toute barrière devait tomber entre la grande famille des nations chrétiennes et le dernier venu d'entre ses membres.

Anneau de réunion d'une grande chaîne, Saint-Pétersbourg a merveilleusement rempli sa destination. Depuis longtemps la jonction est parfaite. rien ne saurait la dissoudre, et rien n'exige plus que le gouvernement penche de tout son poids vers ce côté où la Russie n'a pas son vrai centre de gravité.

M. de Custine[1] a raison : « Ou la Russie n'accomplira pas ce qui nous paraît sa destinée, ou Moscou redeviendra quelque jour la capitale de l'empire, car elle seule possède le germe de l'indépendance et de l'origi-

[1] *La Russie en* 1839, t. III, p. 273.

nalité russe. La racine de l'arbre est là, c'est là qu'il doit porter ses fruits; jamais greffe n'acquiert la force de la semence. »

La translation du siége de l'empire à Saint-Pétersbourg était une mesure nécessaire, mais seulement transitoire et dont le but est atteint. Aujourd'hui, au point de vue de la politique européenne, ce n'est sans doute plus ce coin de l'Ingrie que l'on choisirait, c'est plutôt Varsovie, ville plus rapprochée du cœur de l'Europe, plus voisine de l'Allemagne et des deux grandes cours de Vienne et de Berlin. Fixé à Varsovie, le gouvernement russe pèserait de tout son poids sur l'Occident, il y serait tout-puissant, et l'indépendance de la plupart des États serait fortement compromise. Mais, au point où en sont les choses, pour que Varsovie devînt la résidence impériale, il faudrait qu'au préalable bien des changements arrivassent; il faudrait, avant tout, que la fusion de la Pologne avec la Russie fût consommée et que la première eût fait à celle-ci le sacrifice de sa nationalité particulière, au bénéfice de cet empire des Slaves dont nous avons parlé [1]; il faudrait que la jalousie et les haines nationales entre les deux rivaux fussent complétement amorties; en d'autres termes, il faudrait un miracle, une de ces péripéties inattendues qui trompent tous les calculs et renouvellent la face des choses.

Les Russes ont quelquefois rêvé une autre capitale, et peut-être n'a-t-on pas cessé, dans certaines régions sociales, de se bercer de cette illusion. De l'extrémité du Nord, l'imagination s'est reportée à l'extrémité du

[1] Voir t. Ier, p. 220.

Sud, où, au lieu du sombre tableau d'une nature souffreteuse et d'un climat glacial, se présentait à elle le brillant spectacle d'un site magnifique, éclairé par un soleil dont rien ne ternit l'éclat et dont les ardeurs bienfaisantes font épanouir les cœurs, qui se contractent au contraire sous le ciel hyperboréen. Constantinople, la clef de l'Orient, est destinée à devenir un jour l'un des plus riches entrepôts du commerce du monde; comme Pétersbourg, elle est en communication avec l'Europe par les mers, et avec l'intérieur de la Russie par de grands fleuves. Ceux-ci ont leur embouchure tournée vers la capitale othomane, qui commande la sortie de la mer Noire, ainsi que l'entrée de cette Méditerranée où les plus grands intérêts de la civilisation se concentrent et où se videront dorénavant les querelles entre les premières puissances de la chrétienté.

Mais Constantinople, devenue la capitale de l'empire moscovite, n'amènerait pas seulement une phase nouvelle dans les affaires du monde, elle deviendrait aussi la cause d'un bouleversement profond, au sein même de cet empire. Selon toute vraisemblance, le Nord se détacherait du Midi, de nouveaux États se formeraient, et l'avenir de la race slavonne se présenterait sous un aspect tout différent.

Au demeurant, laissons ces questions dans la nuit qui les enveloppe encore, et n'attachons pas à des chimères une importance à laquelle elles ne peuvent aspirer.

La vraie capitale de la Russie, nous le répétons, c'est Moscou : au point de vue national, on n'en voit pas d'autre, et c'est sans doute à ce point de vue que les tsars finiront par se placer.

Sans doute Moscou n'est pas la plus ancienne des villes russes. Sa première fondation ne remonte pas au delà de l'année 1147; au treizième siècle seulement, elle devint la résidence de princes issus du sang de Rurik. Daniel Alexandrovitch fut le premier qui y reçut la sépulture (1304); il avait déjà pris le titre de grand-prince de Moscou (1295), mais le siége de la grande-principauté ne fut pas établi dans cette ville d'une manière durable avant Ioann Danilovitch, surnommé Kalita ou la Bourse (1328-1340) [1]. Auparavant, Vladimir avait joui de cet honneur. Novgorod et Kief ont une origine encore bien plus reculée, car la première de ces villes fut le berceau de l'empire, et la seconde, résidence de saint Vladimir *l'égal des apôtres*, reçut d'abord le dépôt de la foi déjà professée par sainte Olga. Dès 1035, nous trouvons à Kief un métropolitain chef de l'Église russe sous l'autorité du patriarche de Byzance. La ville renferme les plus vieux sanctuaires de la nation : on n'y voit plus aujourd'hui que quelques ruines de l'église de la Nativité de la Vierge dite *des Dîmes,* la plus ancienne de toutes; mais le monastère des Souterrains (*Petcherskaïa lavra*), encore existant, n'est pas d'une date beaucoup plus récente [2]. Novgorod la Grande, soustraite à l'invasion mongole, eut, pendant deux siècles, des destinées bien différentes de

[1] Le siége primatial y fut transféré en 1326, par le métropolitain Pierre, qui quitta Vladimir sur la Kliazma, où ce siége avait été transféré de Kief vers 1285. Pierre est révéré par l'Église russe comme un de ses plus grands saints; sa châsse, à la cathédrale Ouspenski, de Moscou, est l'objet d'hommages fervents et multipliés.

[2] Il fut fondé vers 1055.

celles du reste de la Russie : livrée au commerce, dotée d'institutions municipales, elle se gouverna en république, tout en plaçant le plus souvent sa prospérité croissante sous les auspices d'un prince de la maison de Rurik. Celui-ci était le seul lien qui unît la puissante cité à l'héritage des successeurs de Monomaque et d'Alexandre Nevski, jusqu'au moment où la force des armes l'y incorpora de nouveau pour ne plus en être séparée. Les deux vieilles métropoles eurent, à cet égard, presque le même sort; car, arrachée aux hordes tatares par la valeur guerrière des Lithuaniens et bientôt transmise par ceux-ci à la Pologne, Kief se vit également isolée de la masse du peuple orthodoxe, entraînée dans une politique différente, convertie à d'autres principes, et forcée même d'abjurer le schisme pour entrer dans la communion avec l'Église latine, quand le métropolitain Isidore signa les canons du concile de Florence et accepta, en 1438, la pourpre romaine. L'union, à la vérité, ne dura qu'un temps et ne fut point générale ; mais, depuis cette époque, l'ancienne résidence de saint Vladimir ne fut plus que la capitale de la Petite-Russie, hors de contact avec la Grande où régnaient d'autres mœurs, où la langue même se nuançait sensiblement, et où une population plus façonnée à l'obéissance, plus fidèle aux vieilles traditions, plus robuste de corps, mais moins bien douée sous le rapport intellectuel et moins avancée en culture, se groupait autour du trône de Rurik, sans doute avili, mais destiné à reprendre une nouvelle splendeur.

La Grande-Russie, dont nous parlons, c'était la Moscovie, ainsi nommée de Moscou sa capitale. A partir

du quatorzième siècle, tous les faits les plus notables de l'histoire nationale se rattachent à cette ville, devenue, comme nous l'avons dit, la résidence du grand-prince et du métropolitain, père des fidèles. Elle devint le centre de la lutte bientôt engagée contre les Mongols. Dimitri Ioannovitch y déploya son drapeau noir lorsqu'il alla préparer, dans les champs de Koulikof (1380), la délivrance de la patrie et mériter le glorieux surnom de vainqueur du Don (*Donskoï*). Olgherd, le belliqueux grand-prince des Lithuaniens, fut arrêté sous les murs du Kreml [1]; plus heureux, le khan Toktamysch y pénétra, et mit tout à feu et à sang. Mais le sang des martyrs fut comme un baptême pour la nouvelle capitale : ainsi sanctifiée, elle parut vénérable aux yeux de tous; la religion y multiplia les miracles, et la gloire des *saints thaumaturges* de Moscou [2] fit battre tous les cœurs d'une extrémité du pays à l'autre. L'image de la Vierge de Vladimir [3], peinte par saint Luc, préserva, dit-on, la ville des fureurs de Timour; mais Iédighéï, son frère d'armes, y porta encore une fois d'affreux ravages, dont la malheureuse cité eut peine à se relever. Cependant la foi du peuple ne chancela pas un instant : après tant d'incendies et de dévastations, précédés d'ailleurs de la peste et de fléaux divers, chacun rebâtit sa demeure, et chacun porta, en outre,

[1] Nous avons donné, t. Ier, p. 26, l'étymologie de ce mot. Cependant nous ajouterons ici que, dans tous les dialectes turcs, *krym*, *kurum*, *kerman*, signifient forteresse; en mongol, *kerem* signifie mur, enceinte. Kara-Korum, ou la forteresse noire, était la résidence de Tchinghiz-Khan.

[2] Voir t. Ier, p. 174 et suiv.

[3] Il sera plus amplement question d'elle dans le cours de ce chapitre.

son offrande sur l'autel pour réparer les dégâts faits dans les temples, pour embellir ces asiles de la piété et en augmenter le nombre. Ce nombre s'exprima bientôt par la formule de « quarante fois quarante » (*sorok sorokof*), qu'il ne faut sans doute pas prendre à la lettre [1]. Moscou s'enrichit des dépouilles de Novgorod la Grande et de celles de Kasan, capitale du principal débris de la Horde d'or désormais tributaire des Russes; et, à partir de ce moment, les annalistes parlent de son opulence avec non moins d'admiration que n'en avaient eu leurs prédécesseurs pour Kief, suivant eux une seconde Byzance. Sous Ioann III, la cathédrale de l'Assomption [2], au Kreml, où fut déposée l'image miraculeuse de la Vierge de Vladimir, reçut sa forme actuelle; presque à côté d'elle, on en construisit une autre, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, surmontée d'une haute tour qui est cet Ivân Véliki [3] dont, à plusieurs lieues à la ronde, le pieux fils de l'Église salue, en se découvrant et se signant, la croix resplendissante d'or, avant de commencer sa journée dans les travaux des champs.

Mais la *mère des villes russes* était réservée à de nouvelles épreuves, et elle en devint d'autant plus chère aux habitants. En 1547, le feu, transmis de rue en rue par le pavé en bois, la dévora encore une fois presque totalement; les maisons en pierre, peu nombreuses

[1] Comme le fait Storch en parlant de 1,600 clochers. *Russland unter Alexander I*, t. I[er], p. 91.

[2] En russe *Ouspenski Sabor*. Littéralement, *ouspénie* n'est pas *assumptio*, mais *dormitio*.

[3] Littéralement, *le grand Jean*. On sait que Napoléon en fit descendre la croix, qu'on supposait être d'or massif. Ce fut une erreur, et les Français n'emportèrent point leur trophée.

alors, résistèrent seules, et les flammes respectèrent surtout l'image de la reine des anges sur laquelle, disent les chroniques, elles n'avaient aucun pouvoir. Trente ans plus tard, les Tatars de Crimée, restés seuls redoutables de tous les démembrements de la Horde d'or, vinrent incendier Moscou de nouveau; puis, au commencement du dix-septième siècle, le Kreml fut le théâtre d'une lutte terrible et prolongée entre les vrais fils de la patrie et l'invasion étrangère, entre l'Église orthodoxe et le schisme latin. Moscou se transforma en un véritable champ de bataille. La religion humiliée, spectacle navrant pour un peuple pieux, roidit les forces de tous et enfanta encore une fois des miracles. Ce fut elle qui donna le signal de la résistance : le patriarche Hermogène appela le peuple aux armes, et la laure [1] de Saint-Serge se hérissa de coulevrines ou autres bouches à feu. Tous les efforts des Polonais se brisèrent contre ses murs; et, ceints de l'épée de Gédéon, les religieux vinrent concourir à la délivrance du Kreml, où bientôt les représentants de la nation, élevant sur le pavois la maison de Romanof [2], saluèrent avec l'ivresse de l'enthousiasme l'avénement d'une nouvelle race de tsars orthodoxes et le triomphe de la cause nationale.

Voilà ce que le nom de Moscou dit aux Russes; voilà quelle histoire est inscrite sur les murs du Kreml, emblème de l'éternelle durée de l'empire. Quel prestige pour une capitale ! quel titre de gloire aux yeux d'un

[1] Nous avons déjà souvent employé ce mot, emprunté du grec λαύρα, qui signifie rue, quartier. Les plus grands monastères recevaient seuls cette qualification.

[2] Voir t. I[er], p. 158 et suiv.

peuple! Aucun souvenir semblable se rattache-t-il à la belle étrangère si coquettement assise sur les bords de la Néva? Non, la religion n'a point dû d'éclat nouveau à Saint-Pétersbourg; jamais la patrie tout entière ne s'est réfugiée sous les remparts de sa citadelle; et de nos jours encore, quand, après un siècle d'une sécurité qui n'avait plus été troublée depuis Charles XII, l'invasion étrangère porta encore une fois ses torches au sein des cités russes, est-ce Pétersbourg qui l'arrêta? est-ce la fondation de Pierre qui fut la victime expiatoire? est-ce là que sortit des cendres d'un immense brasier le phénix, symbole d'une existence impérissable? Nullement, ce fut Moscou qui eut les palmes du martyre et les lauriers de la victoire.

Sans doute Moscou a toujours conservé le titre de première capitale [1]; mais un titre n'est pas une réalité, et c'est à être une capitale réelle que Moscou aspire. Ses droits à cet égard sont incontestables et au-dessus de toute rivalité; elle les emprunte à la nature des choses aussi bien qu'à l'histoire.

Ceci exige quelques développements.

Moscou est au centre de l'empire, au milieu de l'élément principal de sa population, base de sa nationalité. La Moskva, rivière qui coule au pied du Kreml, est mise, par l'Oka, en communication avec le Volga; or, ce fleuve majestueux, qui traverse une grande partie de la Russie d'Europe dans son cours de près de mille lieues, forme, comme on sait, la jonction entre les mers du Nord et celles du Sud, entre la Baltique et la Caspienne. Un chemin de fer va d'ailleurs relier

[1] *Pervopréstolnii i stolitchnii gorod.*

directement Moscou à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire à la mer Baltique, indépendamment d'une magnifique chaussée, construite par l'armée il y a vingt ans, et qui donnait déjà de grandes facilités à la circulation. Toutes les routes de l'intérieur aboutissent ou touchent à Moscou. On passe par cette ville pour aller de la capitale du Nord en Crimée ou au Caucase ; il en est de même quand on se dirige vers Kasan et la Sibérie, ou quand on va visiter la populeuse foire de Nijni-Novgorod où chaque année, au mois de juillet, l'Orient et l'Occident se donnent rendez-vous [1].

Là, au centre, est la véritable force de la Russie. Le gouvernement de Moscou est le mieux peuplé de tous ; on y compte 48 habitants par verste carrée, tandis que dans celui de Saint-Pétersbourg la densité de la population est seulement de 16 à 17 âmes par verste carrée ; dans celui de Novgorod, elle est de moins de 9 ; dans celui d'Archangel [2], il y a une âme sur trois verstes carrées, et à l'autre bout de l'empire, dans le gouvernement d'Astrakhan, il y en a deux, au plus, par verste. La plupart des gouvernements rangés à l'entour de celui de Moscou sont également au nombre des mieux peuplés : celui de Toula a près de 46 âmes par verste carrée, celui de Riaisan près de 37, celui de Kalouga 36, celui de Vladimir environ 30 ; on en compte encore près de 24 dans celui de Smolensk, et de 22 à 23 dans celui de Tver. Un peu plus loin, Koursk en a de 42 à 43, Orel 36, et Iaroslavl près de 32. En réunissant les quatorze gouvernements du centre, la plupart compris

[1] Il se fait annuellement, à cette foire, pour 120 à 130 millions de francs d'affaires.

[2] En russe, Arkhanghelsk.

dans l'ancienne Grande-Russie, on trouve un noyau de plus de 17 millions d'âmes, concentré sur un espace d'environ 600,000 verstes carrées, c'est-à-dire de l'étendue de la France, de la Belgique et des Pays-Bas pris ensemble, tandis que la Russie d'Europe tout entière, sur une superficie qui approche de 5 millions de verstes carrées [1], c'est-à-dire huit fois plus grande, n'a guère que trois fois cette population.

Ce n'est pas tout. Cette agglomération d'hommes, plus compacte qu'ailleurs, est aussi de beaucoup la plus industrieuse, et par conséquent la plus riche, la moins ignorante. Sur environ 7,000 usines, fabriques et manufactures que possédait la Russie en 1842, plus de mille, ou un septième, appartenaient au gouvernement de Moscou, où l'on occupait près de 100,000 ouvriers sur environ 420,000 employés à l'industrie dans tout l'empire. Celui de Vladimir, dont on connaît le riche village d'Ivanovo, propriété des comtes Chérémétief, participe à cette prospérité, concentrée au cœur de l'État; mais Moscou en est la principale source. Le travail manufacturier y fait des progrès rapides; un seul chiffre nous en fournira la preuve. En 1820, cette ville ne recevait encore que 100,000 pouds [2] de coton; elle en a reçu 450,000 en 1842.

Enfin, le seul aspect de Moscou annonce la capitale de l'empire. A Pétersbourg, quand la neige ne couvre pas tout comme d'un linceul, on pourrait se croire dans une des capitales de l'Occident : sauf les barbes et les cafetans, rien de particulier n'y frappe les yeux,

[1] Pour le compte en kilomètres carrés, voir t. I[er], p. 44.

[2] Le *poud* est de 40 livres russes; il répond à 16. 380 kilogrammes.

rien ne vous annonce une civilisation différente. Le mouvement des rues est tel qu'on le voit dans toutes les grandes villes, et l'architecture, loin d'être caractéristique, rappelle tantôt Rome et la Grèce, tantôt la Hollande ou l'Italie moderne [1]. A Moscou, bien que la ville soit en général moderne aussi, on reconnaît cependant le cachet national, tant sur la personne des passants que sur les murailles des vieilles constructions. L'incendie de 1812 a rajeuni Moscou; mais le Kreml est resté avec son caractère à part et son style étrange, avec sa massive enceinte blanchie, inégale, crénelée, à meurtrières, hérissée de tours de tous les modèles imaginables, gothiques ou byzantines, et laissant voir dans son intérieur un assemblage bizarre d'églises, de monastères et de palais, entassés sur un étroit espace. Cet ensemble qui rappelle l'union intime de la religion avec la politique, et d'une religion à part, différente de celle de l'Occident, d'une religion roide et formaliste, parle vivement à l'imagination. Une armée de dômes, la plupart couverts en tôle dorée, surmonte cette multitude d'églises, et sur leurs pointes s'élèvent, comme une forêt de piques, des croix innombrables, dont la plus haute, celle d'Ivân Véliki, semble appeler à la prière le pays tout entier. On se sent là comme dans un vaste couvent.

Tout cela est national; mais de plus, c'est grandiose.

[1] M. de Custine, avec son exagération habituelle, appelle Pétersbourg une « parodie de la Grèce et de l'Italie, moins le marbre et le soleil » (t. II, p. 336). Et pourtant, ajoute-t-il en songeant au climat du pays, « au lieu des Grecs et des Romains, les architectes russes auraient dû prendre pour modèles les taupes et les fourmis » (t. III, p. 219).

En approchant de Moscou par la route de Saint-Pétersbourg, la capitale ne se révèle point au voyageur. Sans Ivân Véliki, qu'on aperçoit de loin dominant de son ballon doré [1] un vaste groupe de ballons semblables, on ne se douterait pas du voisinage d'une si grande ville; et le faubourg par où l'on y entre, étroit et sans perspective, ne prépare par aucun effet pittoresque au spectacle qu'on aura bientôt sous les yeux. Mais lorsque arrivant du sud, par le chemin de Kalouga, comme nos braves compatriotes, vainqueurs à Borodino [2], on s'arrête au haut du coteau, là où il s'abaisse vers le lit de la Moskva; ou lorsque, choisissant le point de vue le plus avantageux, on est allé se placer sur la montagne des Moineaux [3], au-dessus de la rivière, à l'endroit où devrait s'élever, en mémoire des événements de 1812, un magnifique temple du Sauveur, alors le panorama merveilleux étalé devant vous vous arrache un cri d'admiration, et la grandeur de cet aspect vous semble en rapport avec la gloire de Pierre le Grand et de Catherine II.

A vos pieds serpente la Moskva, et le coude qu'elle forme avant d'entrer dans la ville encadre des prairies, des jardins, et cette immense plaine, consacrée aux fêtes populaires, qui doit son nom de Dévitché-Polé (plaine des religieuses) au couvent Novo-Dévitchéi, situé à son extrémité. Cette paisible retraite de femmes

[1] On ne sait quel nom donner à ces petits dômes ou coupoles, à la forme d'un oignon ou d'un navet renversés, qui hérissent ici les toitures des églises ou couronnent les clochers, comme celui d'Ivân Véliki.

[2] Nom que donnent les Russes à la bataille de la Moskva.

[3] *Vorobiefskii Gory.*

vouées à la religion ressemble plus à une citadelle qu'à un lieu de prière et de méditation. En dehors du coude, à votre droite, s'élèvent, au-dessus de la Moskva, ces charmantes éminences boisées, couvertes de maisons de campagne, où Neskouschna attire la foule avide d'amusement [1], et où l'Hôpital Galitsyne ouvre ses portes aux pauvres malades. Plus loin, tout contre le mur d'enceinte, est un grand couvent d'hommes, également aux murs crénelés : c'est Notre-Dame du Don, sanctuaire révéré. Celui de Saint-Daniel touche à la rivière, qui vient vous rejoindre après avoir fait dans Moscou, et pour en sortir, un nouveau coude opposé au premier. Puis, sur l'autre bord, sont encore des éminences, en partie occupées par des jardins, en partie couvertes de monuments religieux. C'est à ces hauteurs (*kroutitsy*) que le premier siége épiscopal établi à Moscou a dû son nom. Là se trouve, non loin du mur d'enceinte, le vaste monastère de Saint-Simon [2], un des lieux les plus remarquables de la ville, et Novospaskoï déjà décrit [3], et Pakrofskoï et Andronief et d'autres couvents ou groupes d'églises aux coupoles bulbeuses, aux campaniles élancés. Ce sont autant de forteresses, jadis toujours prêtes à repousser les attaques des Tatars infidèles ou des Lithuaniens et des Lièkhs schismatiques. A votre gauche, sont d'autres coteaux. Mais devant vous, quel énorme amas de maisons, les unes en bois, les autres en pierre; celles-ci surmontées de toits en tôle, peints soit en rouge, soit en vert, celles-là s'éclip-

[1] Tout auprès a été bâti le nouveau palais de l'impératrice Alexandra.

[2] Voir t. Ier, p. 133.

[3] *Ibidem*, p. 134.

sant sous l'ombre des autres ou sous celle d'arbres touffus; toutes laissant entre elles de grands intervalles occupés par les jardins et dominées, de distance en distance, par quelque église de ce type moscovite où quatre petites coupoles bulbeuses sont rangées autour de la coupole principale, elle-même étriquée mais pesante! Qu'on juge de l'effet d'ensemble, quand on saura qu'il y a là 400 églises, 21 couvents, 640 chapelles; qu'il y a 12,000 maisons, dont 3,500 seulement en pierres, les autres en bois! Parmi celles en pierres, les somptueux palais abondent; ils tiennent une grande place, frappent avant tout les yeux et forment les parties saillantes du tableau. Au milieu s'élève la colline du Kreml, abrupte du côté de la rivière qui est en face de nous, allant s'abaissant du côté opposé, vers la Ville-Blanche (*Béloï Gorod*) qui forme un demi-cercle autour du Kreml et de la Ville-Chinoise (*Kitaï Gorod*), quartier intérieur dont, à l'est, ses murs et une grande place le séparent. Tout autour de cette colline serpentent les murs crénelés dont nous avons parlé, avec leur bigarrure de tours appartenant à tous les styles imaginables; et au-dessus des remparts s'étalent, serrés les uns contre les autres, dans un ordre plus apparent que réel, ces églises, ces couvents, ces palais aux formes non moins bizarres, non moins multiples, dont nous avons aussi déjà dit un mot. A cette vue, on oublie enfin l'Europe : ce pêle-mêle de donjons du moyen âge, de minarets moresques, de pagodes indiennes planant comme une ville aérienne au-dessus de la ville prosternée à ses pieds, jette le trouble dans les sens et confond l'imagination du spectateur, d'ailleurs ébloui des feux étincelants dont le reflet des rayons du soleil

environne toutes ces coupoles métalliques à la riche dorure et au poli brillant.

On lit dans le 26e bulletin de la grande armée, en date du 25 octobre 1812, les lignes suivantes : « L'em-« pereur fit miner le Kremlin ; le duc de Trévise le fit « sauter le 23, à deux heures du matin. Tout a été « détruit : cette ancienne citadelle, le premier palais « des tsars ont été. »

Il n'en est rien, heureusement : le premier palais des tsars a été transformé, il est vrai ; mais au-dessus des constructions nouvelles s'élève encore le vieux *térem*, étage supérieur consacré au gynécée, et qui rappelle, par la forme de son toit, le style ordinaire des maisons russes. Le Palais à facettes (*Granovitaïa Palata*) y touche comme autrefois, et, au couronnement de Nicolas, la table du banquet impérial s'est dressée, comme du temps d'Ioann le Terrible, sous les lourdes ogives de sa grande salle. En se plaçant sur le perron du palais ou en descendant l'Escalier rouge (*krassnoïé kryltso*), on est toujours au milieu des sanctuaires révérés de la nation, chefs-d'œuvre d'Aleviso et de Fioraventi-Aristote de Bologne. Deux pans du mur d'enceinte, deux tourelles, un clocher et le quart de l'Arsenal ont sauté [1], mais tous les autres bâtiments sont restés intacts; le Kreml n'a pas changé d'aspect : heureux si les constructions entreprises par le souverain actuel n'avaient pas fait plus de tort à son ordonnance intérieure que la colère du conquérant étranger

Quant à l'incendie de la ville, il a dévoré, selon le

[1] Voir la brochure du comte Rostoptchine, *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 41. L'auteur assure que les réparations ont coûté tout au plus 500,000 fr.

rapport du gouverneur général, les trois quarts des maisons [1]. Rostoptchine a essayé d'en faire retomber la responsabilité sur les Français, mais le temps a déjà fait justice de cette accusation; nous avons dit à quoi il faut attribuer la catastrophe, qu'au point de vue russe on ne peut appeler un malheur [2], et nous croyons que c'est là *la vérité sur l'incendie.*

Le désastre s'est particulièrement appesanti sur le Béloï Gorod, le Zemlianoï Gorod (Ville de terre) et les faubourgs extérieurs : là, un immense brasier, dont les premières ardeurs forcèrent Napoléon de se sauver en toute hâte du Kreml pour gagner, au dehors de la ville, le palais Pétrofski, ne laissa debout que les édifices les plus solides, un millier d'hôtels, quelques centaines d'églises et le petit nombre de monuments publics disséminés dans ces quartiers, comme l'Hospice des Orphelins, dont les constructions couvrent une vaste surface, ou comme la Tour de Soukharef, dernier produit du vieux temps, dernier chaînon par lequel l'empereur Pierre Ier, qui la fit achever, rattachait les enfantements de son règne à ceux des tsars ses prédécesseurs.

Cependant, Moscou sortit triomphante de cette épreuve : toutes les autres villes se hâtèrent de venir

[1] Et néanmoins, « d'après les calculs faits par une commission, les dommages produits par l'incendie et la guerre, tant dans la ville que dans le gouvernement de Moscou, ne montaient qu'à 321 millions de roubles (à peu près autant de francs). » Rostoptchine, *la Vérité sur l'incendie de Moscou*, p. 34. Cela ne donne pas une haute idée des valeurs immobilières existant dans les villes russes. Le bulletin parlait de « plusieurs milliards. »

[2] Voir t. Ier, p. 96, et la note, p. 38 de ce volume. Voir aussi notre ouvrage *la Russie, la Pologne et la Finlande*, p. 54 et 55.

à son secours; tous ses riches habitants prodiguèrent leurs trésors pour la relever de ses cendres, plus belle, plus régulière, plus splendide. Dix ans à peine s'étaient écoulés, qu'on la voyait rebâtie; quelques ruines seulement, éparses çà et là dans les quartiers les plus écartés, rappelaient encore la catastrophe terrible qui brisa la puissance du dominateur de l'Occident. Les cabanes en bois furent reléguées aux extrémités : des maisons en briques les remplacèrent dans les arrondissements intérieurs; de nouveaux palais furent construits, les rues s'alignèrent avec plus d'ordre, des promenades et des places superbes dégagèrent les abords de la citadelle.

Le caractère de la ville a peu changé, car il tient aux accidents variés d'un terrain onduleux et aux mœurs des principaux habitants, accoutumés à un faste asiatique, traînant à leur suite une légion de serviteurs, et qui étoufferaient dans leurs maisons opulentes si l'espace leur était mesuré avec trop de parcimonie. Moscou n'est plus *le grand village* d'autrefois, mais les potagers y occupent encore une grande place; de vastes jardins et des cours spacieuses séparent encore les maisons entre elles, et le feuillage des arbres, dont se détachent nettement les toits rouges qu'ils entourent, n'a pas cessé d'égayer le tableau, un des plus pittoresques que l'on puisse imaginer. Toujours irrégulière dans son ordonnance nouvelle, cette ville n'a pas la beauté monotone de sa rivale; à la froide symétrie de celle-ci, à ses alignements à perte de vue, elle oppose la variété capricieuse de son terrain montueux, qui ménage à chaque pas une surprise au promeneur, et elle allie d'ailleurs aux charmes d'une nature dont elle respecte

la liberté, l'intérêt des monuments historiques, chers au patriotisme et à la religion.

Telle est Moscou, la *mère des villes russes,* ancien siége et siége futur, il faut l'espérer, d'une puissance dont relève plus de la moitié de l'Europe.

Vers le commencement d'août 1826, ses rues prenaient un aspect singulièrement animé, bien que la population, peu en rapport avec une si vaste étendue, fût encore, à cette époque, de moins de 250,000 âmes [1]. Mais les travaux relatifs aux apprêts des fêtes, les constructions temporaires qu'on élevait dans tous les quartiers et principalement au Kreml, les échafaudages dont on couvrait le sol et revêtait les murs, en un mot le besoin qu'on avait d'un plus grand nombre d'hommes de peine, avait nécessité l'envoi d'une multitude d'ouvriers, et les paysans des gouvernements circonvoisins, attirés par la perspective d'abondants salaires ou de bénéfices considérables promis au trafic en plein vent, poussés d'ailleurs par la curiosité et par leur goût pour les cérémonies religieuses, affluaient spontanément. De plus, la noblesse, les propriétaires fonciers quittaient leurs terres pour revenir à la ville, suivis de leur cortége habituel d'équipages, de chevaux et de domestiques : on sait quel est leur luxe en ce dernier genre. Certains grands seigneurs s'entourent dans leurs châteaux de trois ou quatre cents de leurs serfs, et plus de cinquante sont quelquefois attachés à leur service personnel. Ils en emmènent un grand nombre dans leurs voyages, et quand ils vont passer la saison d'hiver dans les villes, ils ajoutent ainsi un tiers ou un quart à

[1] Elle dépasse aujourd'hui 350,000 âmes; la population de Pétersbourg se monte à plus de 470,000.

la population de ces dernières. A Moscou, ces fluctuations se renouvellent tous les ans; mais dans la saison d'été, les hôtels des riches, encombrés jusqu'alors, sont ordinairement abandonnés; les rues sont désertes, si ce n'est aux heures de chômage des nombreux ouvriers de fabriques.

A l'époque dont nous parlons, ceux-ci, hommes à carrure puissante, et dont le sans-façon brutal contraste avec l'humble contenance de leurs frères dans la capitale du Nord, mêlaient leurs flots bruyants à ceux qui débordaient des campagnes d'alentour.

Pétersbourg envoyait d'ailleurs l'élite de ses habitants : sur la route entre les deux capitales, huit cents chevaux d'*iamtchiks*[1] par station suffisaient à peine au service des voyageurs. Toutes les grandes familles se faisaient représenter à Moscou par quelques-uns de leurs membres; des curieux et des touristes arrivaient de tous les coins de l'Europe, et le corps diplomatique, augmenté de ces ambassadeurs extraordinaires où fourmillaient les illustrations, formait à lui seul, avec les gens de service que chacun amenait à sa suite, une petite armée, avide, non de combats, mais d'intrigues, de spectacles et de plaisirs. Aussitôt arrivés, les représentants de la France et de l'Angleterre rivalisèrent entre eux de luxe et d'élégance, et, dans l'impuissance d'imiter leur exemple, les envoyés des autres cours rehaussèrent au moins par leur faste personnel et par l'étalage extérieur de leur somptueuse livrée l'éclat des fêtes et la pompe des cortéges.

Tous les États, grands et petits, s'étaient imposé des

[1] Voituriers et loueurs de chevaux qui forment une corporation particulière.

frais extraordinaires : le pape lui-même, alors encore en bonne amitié avec la Russie, était représenté par un nonce [1].

Seules, la Turquie et la Perse n'avaient point envoyé d'ambassadeurs : la paix n'était pas encore conclue avec la première, et la seconde méditait, depuis l'avénement de Nicolas, une agression qu'elle a bientôt expiée par la perte de plusieurs provinces et par une forte contribution de guerre, dont le vainqueur a frappé son trésor. La nouvelle des premières hostilités et des avantages remportés par surprise à l'extrême frontière arriva à Moscou au temps où tout s'apprêtait pour les fêtes; elle causa un moment d'étonnement, mais on l'oublia aussitôt, et elle ne fit rien changer aux dispositions prises.

Cependant, en l'absence des deux principales puissances de l'Orient, l'Asie n'était pas sans représentants à Moscou. Outre le tsarévitch de Grousie Taïmouraz, le prince Tariel dadian de Mingrélie, le ministre du gouriel Mamia, prince Matchoutadzé, celui qui, peu d'années après, devint le favori de la veuve de son maître, et lui conseilla d'embrasser la cause des Turcs contre la Russie; outre ces représentants chrétiens du vieux peuple géorgien, le Caucase avait envoyé une foule de ses belliqueux enfants, la plupart sectateurs de l'islamisme. Le chamkhal, prince semi-souverain de Tarkou [2], avait chargé son fils Haïder-Bek de compli-

[1] C'était monseigneur Bernetti, nommé cardinal bientôt après. Le cardinal de Litta était aussi présent.

[2] Le chamkhal de Tarkou ou Tarki, dans le Daghestan, est depuis longtemps mêlé à l'histoire de Russie, d'abord comme ennemi dangereux, puis comme utile allié. Cependant les feuilles

menter en son nom le grand empereur moscovite ; un autre petit dynaste du Daghestan, celui de Mekhtouline, Achmet-Khan, était venu en personne, accompagné du fils du premier kadi d'Akkouchine, territoire de la même province. Les khanats de Chirvan et de Chéki, à l'extrême frontière de la Perse, avaient aussi nommé des députés, ainsi que la Grande et la Petite Kabardah, situées en deçà des montagnes, du côté du nord. De cette patrie des Tcherkesses, alors tranquille encore, mais destinée à devenir bientôt le théâtre des héroïques efforts de Chamyl, l'Abd-el-Kader du Caucase, étaient accourus plusieurs *ouzdens* ou guerriers nobles, dont on ne pouvait s'empêcher d'admirer la bonne mine, l'air martial, le costume pittoresque, et les armes enrichies de pierreries qu'ils portaient fièrement à la ceinture ou laissaient pendre à leurs côtés. Parmi ces montagnards, un prince Békovitch Tcherkasskoï, de la Petite Kabardah, rappelait par son nom une illustre famille moscovite, originaire de la même province. Plusieurs avaient le grade d'officiers dans l'armée impériale ; quelques-uns même se paraient des grands cordons des ordres de la Russie; mais dans le nombre il y en avait aussi qui, couverts de peaux d'animaux, coiffés d'un bonnet à poils, armés jusqu'aux dents, ressem-

publiques de la capitale étaient, encore en 1826, dans une ignorance profonde à son égard. A l'occasion de son fils, qui assistait au couronnement, le *Journal de Saint-Pétersbourg* (nº 104) parle du *schakhmal de Tarkovsk*, et pour la *Gazette allemande* (nº 70), plus fidèle encore à l'original russe, ce prince est le *Schachmala-Targowskii*. *Chamkhal* et *chefkhal* sont des titres fort anciennement connus pourtant. Le chamkhal actuel est Souleïman-Khan, conseiller privé de Russie dont il a reçu son investiture comme prince le 1er juillet 1833.

blaient à de vrais sauvages. On en pouvait dire autant de quelques députés baschkirs.

Ces costumes, ou bizarres, ou agréables à l'œil, mais pleins d'originalité, joints aux hauts bonnets fourrés des Boukhares, aux turbans et aux larges habits à la turque des Moldaves et des Valaques, à la mise sévère des Arméniens, à celle, plus pittoresque et plus élégante, des Géorgiens et des Persans, ajoutaient considérablement à l'intérêt du spectacle que présentaient alors les rues de la vieille capitale, et y jetaient une extrême variété.

Mais parmi les hôtes accourus des frontières de l'Asie, deux autres encore méritaient de fixer l'attention de l'observateur. C'étaient des khans ou sultans de Kirghises-Kaïssaks. Cette peuplade, dont le sang turc est mélangé avec un élément mongol, occupe les immenses steppes autour de la mer Caspienne et de celle d'Aral; adonnée à la vie nomade, elle obéit à ses propres chefs, et reconnaît tout au plus nominalement la suprématie de la Russie ou celle de la Chine. Elle se divise en deux sections, les Kirghises orientaux et ceux d'Occident; les premiers n'ont point de rapports avec l'Europe, mais les autres, partagés entre trois *hordes* ou *ordes,* commencent à entretenir avec elle des relations de commerce, d'amitié et même de sujétion.

L'un de leurs princes présents à Moscou était Sartaï Tchinghissof, sultan de la moyenne horde, établie entre le haut Irtysch et la mer d'Aral. C'était un véritable enfant de l'Asie, étranger aux mœurs de l'Europe, en ignorant l'histoire et, sans doute, intérieurement plein de dédain pour notre prétendue supériorité. Peut-être le sang de Tchinghiz-Khan coulait-il dans ses veines.

Il portait un costume oriental moitié turc, moitié mongol, et son turban, terminé en une pointe conique, rappelait, comme ceux des Marocains, la coiffure des rois mages dans nos plus vieilles peintures.

L'autre prince kirghise, également vêtu à l'orientale, était Djanghir Boukéïef ou fils de Boukeï. Chef de la partie de la petite horde établie sur les domaines de la Russie, dans le gouvernement d'Astrakhan, à l'est du Volga, il se reconnaissait vassal de cette puissance. Auprès de son collègue de la steppe, Djanghir pouvait passer pour un homme civilisé. On le voyait le plus souvent accompagné de la sultane sa femme, voilée de la tête aux pieds, mais qui montrait par sa seule présence que la clôture du harem avait perdu le caractère obligatoire des vieux usages. Elle assista d'ailleurs à toutes les fêtes, à la cour ou en public. Le fils de Boukeï, de son côté, avait depuis longtemps quitté la *kibitka*[1], unique demeure de ses pères comme de tout le peuple kirghise-kaïssak, pour vivre à l'européenne dans des maisons solides et commodes où il exerçait une magnifique hospitalité. Sa table, dans ces occasions, était somptueuse, servie avec recherche : les coupes s'y remplissaient des meilleurs vins de France. Mais lui-même, fidèle aux préceptes du Coran, ne buvait que du *koumiss*, breuvage habituel fait avec du lait de jument fermenté. Il avait obtenu de l'empereur le grade de général-major et le cordon d'un de ses ordres. Ses fils recevaient, comme celui de Chamyl, le Muride, au Corps des Pages de Saint-Pétersbourg, une éducation

[1] Chariot surmonté d'une tente en feutre, comme ceux des Kalmouks. — Ces derniers, aussi établis dans le gouvernement d'Astrakhan, avaient, en 1840, un khan du nom de Tumen.

soignée. De sa propre personne, le khan Djanghir [1] avait les manières d'un homme bien élevé : il était poli, prévenant et plein d'attentions pour ses hôtes. Aussi le traitait-on avec distinction. On le qualifiait de *Vaché stépenstvo* ou *Vaché Vysokostépenstvo*, Votre Seigneurie de la steppe. La steppe était, en effet, sa résidence habituelle, il y commandait à environ 16,000 kibitkas dont dépendaient plus de 100,000 individus, 500,000 chevaux, 100,000 chameaux et près d'un million de bêtes à laine.

Ainsi, même les enfants de la steppe se transforment, et consentent à se rapprocher des mœurs et usages de l'Europe. L'Asie est entamée par notre civilisation; cependant elle conserve son caractère particulier, et à voir plusieurs des hommes dont nous esquissons les portraits, on se croyait transporté dans un monde nouveau, connu seulement par les récits merveilleux des voyageurs.

Mais dans Moscou, la ville aux contrastes, on était peut-être moins frappé de leur aspect qu'on ne l'eût été partout ailleurs : loin d'y sembler déplacés, ces types bibliques s'harmonisaient, au contraire, pour ainsi dire, avec quelques-uns des monuments restés debout de-

[1] L'élection de ces khans se fait à Orenbourg sous les auspices du gouvernement russe. Boukeï avait été élu en 1812, et Djanghir en 1823. Ce dernier est mort le 23 août 1845, et a eu pour successeur son fils aîné, Saheb-Ghiraï. On attendait le retour de ce fils de Saint-Pétersbourg : une grande fête se préparait à cette occasion dans le campement de la horde sur le Torgoun; tout le peuple y était convié; les courses de chevaux et de chameaux devaient alterner avec d'autres divertissements, lorsque la nouvelle de la mort du khan se répandit et mit fin à tous les apprêts.

puis des siècles au milieu d'une cité transformée et rajeunie, particulièrement avec l'église, unique dans son genre, de Vassili Blagennoï [1], qui termine au sud le magnifique Marché Rouge (*Krassnaïa Ploschtchad*), à quelques pas seulement de la porte du Sauveur, cette principale entrée du Kreml où nul ne passe sans se découvrir. Après le Kreml lui-même, Vassili Blagennoï est ce que Moscou renferme de plus merveilleux; comme lui, c'est un des derniers témoins d'une autre époque et d'une autre civilisation. Tout est nouveau, tout est inattendu dans ce chef-d'œuvre du genre fantastique. C'est, a-t-on dit avec raison, comme une cristallisation colossale. La masse de l'édifice, lourde, écrasée, sans symétrie, sans rien qu'on puisse appeler une façade, est surmontée de seize tours et coupoles, bariolées de mille couleurs, surchargées d'ornements hétéroclites, et qui rappellent les chinoiseries de la porcelaine saxonne. Au-dessus de cette armée de dômes, les uns bulbeux suivant le type russe, les autres en pointe et d'un aspect gothique, mais dont aucun ne ressemble à l'autre, s'élance une flèche pyramidale qui, offrant la même variété de couleurs et d'ornements de sculpture, se termine en un petit dôme de ce même type. A la vue de cet étrange enfantement d'une imagination fleurie et sauvage, on reste déconcerté, on se retourne pour voir si tout a changé de face : tout est resté immobile pourtant, et rien autour de vous ne répond à cette subite révélation d'un art où tous les styles sont confondus, et qui, par un incroyable abus des couleurs et des moulures, n'a réussi qu'à frapper

[1] Dédiée à la protection ou intercession de la Vierge, et nommée par cette raison, en russe, *Pakrofski Sabor*.

d'étonnement, sans atteindre le beau et sans produire d'effet grandiose.

Du reste, sur cette place, bien qu'on ne puisse nier qu'elle ne soit belle, tout est bigarrure au fond : la ligne sévère des murs crénelés du Kreml, avec les tourelles qui la hérissent, n'a aucun rapport d'architecture avec l'immense Gastinoï-Dvor ou bazar qui forme le côté opposé, et le style grec des statues en bronze du monument de Minine et de Pojarski, contraste avec l'informe masse de pierre dite *Lobnoïé Mesto*[1] qui, souvent mentionnée dans l'histoire de Russie, était à la fois une espèce de tribune aux harangues et un lieu de supplice.

Mais pour revenir au mouvement, de jour en jour plus considérable, produit par l'approche des fêtes dans les rues de Moscou, on pense bien que l'armée y entrait aussi pour une grande part. Un détachement nombreux de la garde, pour lequel la plupart des régiments avaient fourni leur contingent, était arrivé de Saint-Pétersbourg; au 5ᵉ corps d'infanterie, depuis longtemps établi dans le gouvernement, on avait réuni plusieurs divisions de grenadiers et une de uhlans. On ne pouvait estimer cet ensemble de forces à moins de 50,000 hommes, dont 24,000 occupaient un camp aux alentours du palais Pétrofski.

C'est dans ce palais, grande rotonde en briques, entourée de murs que surmontent des tours et des donjons gothiques, que l'empereur s'était d'abord arrêté. La route de Pétersbourg passe devant, et l'on n'y est plus qu'à trois verstes de Moscou. Quelques jours se

[1] Lieu capital ou capitole.

passèrent en revues et en manœuvres; mais le 6 août (25 juillet) eut lieu l'entrée solennelle. De Pétrofski au Kreml, les troupes formaient la haie, et le cortége se prolongeait sur une ligne immense. Nicolas était à cheval, entouré du grand-duc Michel et du prince Charles de Prusse; l'impératrice le suivait dans une voiture d'apparat, et près d'elle était assis le jeune héritier du trône. Le son des cloches se mêlait au bruit du canon, mais la voix du peuple, plus forte que celle de l'airain, la couvrait de ses *hourras* répétés. L'air résolu du monarque, ses traits réguliers, son port majestueux, la vivacité de ses mouvements imposaient à la foule. C'était bien là, selon elle, l'élu de Dieu venant recevoir sur son front l'huile sainte, c'était David montant à Sion. On le saluait avec ivresse, on ne détournait de lui les regards que pour les porter sur sa compagne, jeune et belle, mais alors souffrante encore, ce qui, joint au tendre attachement dont elle était l'objet de la part de son époux, ajoutait à l'intérêt avec lequel on la considérait.

La nature avait prodigué ses dons à ce couple impérial. Ce n'était pas la beauté d'Alexandre et d'Élisabeth, expression touchante de la douceur du caractère et de la plus exquise sensibilité; celle de Nicolas et d'Alexandra, d'une part plus régulière, plus irréprochable, était de l'autre plus ferme, plus altière; elle charmait moins qu'elle n'éblouissait. L'empereur et l'impératrice rappelaient à peu près le même type, plutôt germanique que russe; sauf la nuance naturelle entre deux sexes dont l'un représente avant tout la force, l'autre avant tout la grâce, il y avait dans les deux personnes une singulière harmonie extérieure. Ainsi que nous l'avons

dit, à cette époque les traits corrects et nobles du tsar, animés par ce sentiment de supériorité qui dérive du droit de commandement, avaient encore besoin de se dilater et de s'adoucir par l'habitude du commerce des hommes, et son corps n'avait pas encore pris cette ampleur de formes qu'on lui a vue depuis. Alexandra, de son côté, grande, bien faite, gracieuse en même temps qu'imposante, avait les traits fins et délicats; sa taille était plus élégante que riche; elle n'avait pas le genre de beauté qu'en Russie l'homme du peuple prise avant tout, les couleurs vives [1] et les chairs fermes jointes à un certain embonpoint; mais à l'expression un peu froide et fière de sa physionomie, à la noblesse de sa démarche, au moindre de ses mouvements, on reconnaissait qu'elle était née pour le trône. Quelques-uns ont cru voir de la timidité dans son regard parfois scrutateur, parfois incertain; mais des observateurs plus exercés [2] n'ont aperçu là que l'expression de cette réserve qui ne cesse de s'observer et qui a besoin aussi d'observer les autres, disposition bien naturelle dans la sphère où la princesse est placée. Cette réserve, Charlotte de Prusse l'avait déjà dans son enfance, de même qu'elle annonçait dès lors la hauteur de l'esprit et l'amour du commandement. Elle n'avait que dix ans, lorsque la reine Louise, sa mère, écrivait à son sujet au duc de Mecklenbourg-Strelitz, son père, les lignes suivantes :

« De jour en jour notre fille Charlotte me donne

[1] En russe *krassno*, rouge, est synonyme de beau (*prékrassno*). *Krassnaïa Ploschtchad* signifie à la fois place rouge et belle place.

[2] Par exemple le prince Kozlofski, voir t. II, p. 294.

plus de satisfaction : bien qu'elle soit moins communicative que renfermée en elle-même, elle cache, comme son père, sous des dehors froids en apparence, un cœur chaud et qui sait compatir à toutes les peines. Elle est pleine d'amour et de sensibilité; cependant sa démarche semble annoncer l'indifférence. De là vient cet air du grand monde qu'on remarque en elle [1]. Si Dieu la conserve en vie, j'ai le pressentiment qu'un avenir brillant lui est réservé. »

Ce pronostic d'une mère clairvoyante n'était pas une chimère : le temps l'a confirmé, sous le rapport moral aussi bien que sous celui de la position extérieure.

Salué des cris prolongés de la plus vive allégresse, le couple impérial s'avança par les rues tortueuses et inégales de l'Arbate, quartier terminé de part et d'autre par de larges boulevards. Les maisons étaient tendues en drap ou en velours; toutes les croisées étaient garnies de spectateurs. Après avoir dépassé le boulevard de Tver, promenade très-agréable, fréquentée par le monde élégant, le cortége entra dans le quartier dit Tverskaïa, et bientôt, débouchant par la rue du même nom, il se trouva sous les murs du Kreml, dont le pied est orné de ce côté-là de jardins dessinés avec art et offrant de frais ombrages, précieux dans une saison où le thermomètre marquait durant des semaines entières plus de 25° R. [2]. Le

[1] *Scheinbar gleichgültig geht sie einher, hat aber viele Liebe und Theilnahme. Daher kommt es dass sie etwas Vornehmes in ihrem Wesen hat.*

[2] La chaleur était extrême pendant près d'un mois; cependant dans la nuit du 19 août, on remarqua une légère gelée. Le temps,

Marché-Rouge où se pressait une grande foule, où tous les toits alentour étaient garnis de spectateurs, offrait un magnifique spectacle. On avait dépassé la chapelle de la Vierge miraculeuse d'Ivérie, adossée aux portes de Vosskrécensk, et l'on était en face de Vassili Blagennoï, cet incroyable produit d'une architecture à la fois savante et barbare. Alors, tournant à droite, on passa sous les voûtes de la porte du Sauveur, surmontée de son image sainte devant laquelle toutes les têtes se découvrent. L'empereur donna l'exemple de cette pieuse pratique. Une fois au Kreml, il eut sous les yeux le tableau le plus pittoresque. A droite, l'élégant monastère de Voznécensk, asile de saintes femmes lasses du bruit du monde; puis, l'ancien palais Nicolas dont l'angle saillant cache le couvent Tchoudof ou des Miracles; plus loin, Ivân Véliki, géant qui domine tout; et au delà encore, les dômes des cathédrales et le nouveau palais, résidence des empereurs. A gauche, au pied des remparts, toute la partie méridionale de la ville jusqu'aux coteaux qui la limitent; un vaste amas de maisons aux toits rouges ou verts, séparées entre elles par des jardins; au-dessus, une armée de clochers et de dômes aux formes les plus étranges. Après quelques pas faits sur cette belle esplanade dont rien n'égalerait l'effet si la rivière, mieux encaissée, roulait une eau plus limpide et plus abondante, on se trouva enfin au parvis de la cathédrale de l'Assomption (*Ouspenski Sabor*) où le clergé attendait les augustes arrivants. L'empereur et l'impé-

magnifique jusqu'au jour du couronnement, changea bientôt après; la pluie ne tarda pas à amener le froid.

ratrice mirent pied à terre ; après avoir baisé la croix que leur présentait l'archevêque, ils entrèrent dans le temple, s'inclinèrent devant les images du Christ et de la Vierge de Vladimir, puis se recueillirent dans une courte prière. Des députations de la noblesse et de la bourgeoisie vinrent, d'après un antique usage, leur offrir sur de magnifiques plateaux en vermeil *le pain et le sel* en signe d'hospitalité. Il était tard quand ils se retirèrent dans le palais où ils devaient fixer provisoirement leur demeure.

Le couronnement, remis d'une semaine à l'autre par toutes sortes de motifs, était définitivement fixé au dimanche 3 septembre, qui était le 22 août, suivant le calendrier russe. Il n'aurait pu avoir lieu le 15, car cet autre dimanche était consacré à la fête de l'Assomption [1], qui se célébrait avec pompe dans la cathédrale, placée sous son invocation, et celle, précisément, où le sacre a lieu ; les deux semaines qui précédaient étaient un temps de jeûne avec lequel ne pouvaient pas se concilier les réjouissances publiques.

Les Russes ont quatre carêmes dans l'année. Le plus long est celui qui précède Pâques et se rapporte à la Passion [2]; il dure sept semaines et n'admet l'usage que d'un petit nombre d'aliments. Celui de Noël est de quarante jours, à compter du 15 novembre (vieux style). Le carême de juin, qui est le second en date, dure aussi plusieurs semaines. Enfin, celui d'août est le plus court ; il commence le 1er du mois indiqué, jour où se renouvelle la bénédiction des eaux, célébrée

[1] *Ouspénié Bogoroditsy.*

[2] Voir plus haut, p. 67.

avec tant de pompe à l'Épiphanie (6 janvier), qu'on appelle pour cette raison *fête du Jourdain.*

Disons un mot en passant, de cette fête célébrée en commémoration du baptéme de Jésus-Christ. Les solennités du culte occupent une si grande place dans la vie des Russes, généralement dévots, qu'il est impossible de les passer sous silence dans un tableau fidèle de leurs mœurs et de leur civilisation. Elles dédommagent les hommes du peuple de tant de privations qu'ils endurent, leur font oublier par moments le fardeau de la vie, et contribuent à entretenir en eux cette imperturbable gaieté, fruit de l'insouciance et du courage, qui caractérise le *mougik* russe, d'ailleurs remarquable par les facultés diverses dont la nature l'a richement doté.

A Pétersbourg, la consécration des eaux a lieu sur la Néva, en présence de l'empereur, de toute la cour, de la garde et du clergé des différentes paroisses. Une large ouverture est pratiquée dans la glace du fleuve, sous un pavillon décoré avec luxe. Au moment où le métropolitain plonge dans l'onde la « croix vivifiante, » des fanfares se font entendre, et des salves d'artillerie y répondent. Dans cette eau bénite, le pontife trempe le bout d'un rameau de basilic avec lequel il marque le signe de la croix sur le front des principaux assistants. A Moscou, le 1er août, un pavillon semblable était construit sur le bord de la Moskva : vers neuf heures, la procession de la croix, composée de plus de quatre cents prélats, prêtres, protodiacres et diacres, sortit de l'église du couvent des Miracles et se dirigea vers la rivière, en conduisant toute la famille impériale. Cette procession suivait presque le même chemin que celle

du dimanche des Rameaux, par laquelle, jadis, dans la vieille Moscovie, on figurait l'entrée de Jésus à Jérusalem. Plus d'un voyageur nous a parlé de cette marche triomphale de l'Église. Le Sauveur y était représenté par le patriarche, qui, la croix à la main, était monté sur une jument dont le tsar lui-même, assisté de ses premiers serviteurs, tenait la bride. On se rendait du Kreml à l'église de Vassili-Blagennoï, puis au Lobnoïé-Mesto, situé sur la même place [1]. Mais ceci est du domaine du passé; revenons à l'époque qui nous occupe. La procession du Jourdain tourna autour de l'église, et descendit vers la rivière, où la consécration des eaux se fit avec grande pompe et en présence de toute la population. Après la cérémonie, les fidèles se précipitèrent en foule vers le pavillon, et puisèrent, dans de petits vases, de cette eau consacrée pour l'usage de leur culte domestique.

L'autre fête, celle du 15, ou plutôt du 27, d'après notre style grégorien, mit fin au jeûne, période de recueillement, cette fois troublée par le bruit des préparatifs qu'on faisait de toutes parts, et par l'agitation inséparable d'une si nombreuse agglomération d'hommes. Un événement inattendu, qui répandit une grande joie dans la demeure impériale, vint, ce jour-là, électriser la population d'un bout de la ville à l'autre.

La fête patronale commençait. Le peuple se pressait autour de la garde rangée en parade devant le palais.

[1] Voir plus haut, p. 212. Pour la procession, on peut voir, entre autres, l'ouvrage d'Adelung, *Meyerberg und seine Reise nach Russland*, p. 200 et suiv. Ce savant bien regrettable a laissé des travaux curieux en manuscrit.

Tout à coup il voit apparaître à l'entrée l'empereur, ayant à sa droite le grand-duc Constantin, à sa gauche le grand-duc Michel. Les trois frères se tenaient par la main, et leur face était rayonnante. Aussitôt un enthousiasme incroyable s'empare de la foule : les feutres, les bonnets volent en l'air, un tonnerre d'applaudissements éclate, et toute la citadelle retentit des cris prolongés de : *Hourra, l'empereur! hourra, Constantin!* Bientôt ce dernier cri seul est répété, et l'air de contentement de Nicolas fait voir qu'il comprend et qu'il approuve. Mais l'expression vive et franche de sa joie contrastait avec la contenance embarrassée du césarévitch, étonné de ce débordement de l'enthousiasme populaire, et essayant en vain de le reporter à l'empereur. Il fronce ses sourcils à longs cils blancs, et, sous cet ombrage touffu, ses petits yeux bleus, vifs et mobiles, prennent un instant une expression sauvage qui, bientôt, toutefois, fait place au calme noble et modeste, fruit de la satisfaction intérieure. Les applaudissements redoublent; ils durent jusqu'à ce que la voix du tsar, prenant le commandement des troupes, impose silence à la multitude.

Constantin était arrivé la veille de Varsovie. Croyant le couronnement fixé au 15, il avait pris ses arrangements de manière à être à Moscou le 14, mais sans en prévenir personne, car il avait voulu ménager une surprise à son frère. En effet, il n'était nullement attendu lorsqu'il se présenta au palais. Depuis la mort d'Alexandre, depuis le combat de générosité dont cette mort avait été pour eux le signal, les deux frères ne s'étaient point vus. On court annoncer Constantin à l'empereur. A ces mots : « Le grand-duc ! » celui-ci,

occupé de sa toilette, ne pense qu'à son frère Michel, et lui fait demander de l'excuser un instant. Mais l'aide de camp hésite, et, interrogé d'un regard par le monarque, il ajoute avec émotion : « Le césarévitch! » Aussitôt Nicolas, jetant un cri de joie, s'élance à la rencontre de son frère. Constantin saisit sa main et la baise en s'inclinant profondément [1]; mais Nicolas l'embrasse, lui prodigue les témoignages de reconnaissance et de respect, et verse de douces larmes sur son sein.

Quel moment pour les deux frères! l'un venant couronner son œuvre de renonciation et convertir un sacrifice en un hommage libre et cordial; l'autre acceptant avec autant de reconnaissance que d'humilité ce sacrifice auquel il avait laissé tout le mérite de la spontanéité, et, heureux du témoignage que lui rendait à cet égard sa conscience, s'abandonnant sans réserve aux effusions de son cœur.

Une joie extrême se répandit dans le palais : la cour fut un moment dans une véritable ivresse, bientôt partagée au dehors par toutes les personnes instruites de l'heureuse nouvelle.

Pendant plusieurs jours, l'enthousiasme populaire ne connut pas de bornes. A peine le césarévitch se montrait-il, qu'on l'entourait, qu'on lui témoignait, par des acclamations presque frénétiques, quel plaisir on avait de le voir en cette circonstance. On le pressait au point qu'il fallait mettre ses chevaux au pas; des mères élevaient leurs enfants par-dessus toutes les

[1] On assure qu'il se présenta le Rapport à la main, voir t. Ier, p. 265, la note.

têtes pour leur montrer le prince, objet de cette ovation universelle. Constantin saluait avec simplicité, et son uniforme polonais semblait dire qu'il n'était plus que le lieutenant du tsar dans une de ses provinces lointaines, son premier serviteur, prêt à donner à tous l'exemple de la fidélité et du dévouement.

Des fêtes militaires remplirent l'intervalle jusqu'au 3 septembre. Dans l'une d'elles, les yeux de Nicolas rencontrèrent ceux du général Paskévitch en un endroit où cet officier distingué avait osé, quelques années auparavant, lui adresser des paroles sévères à la face de tout un régiment. Prenant aussitôt un air solennel : « Te souviens-tu, » lui dit-il, « comment naguère tu m'as traité ici ? Maintenant le vent a tourné ; prends bien garde que je ne te rende la pareille ! » Quelques jours après, il le nomma général en chef. Telle était la vengeance de l'empereur ; et le guerrier répondit bientôt à ce généreux procédé par des victoires remportées sur ces Persans qui, au temps même où furent prononcées les paroles qu'on vient de lire, osèrent violer les frontières de l'empire [1].

Le 31 août (nouveau style), une cavalcade bizarre

[1] Voir sur les premières hostilités, exercées au commencement d'août 1825, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, nos 101 et 121. Avec les Turcs, on réussit pour un moment à s'arranger. Paskévitch, couronné de lauriers dans la guerre de Perse, puis dans celles de Turquie et de Pologne, fut promu encore au grade de feld-maréchal et successivement nommé comte d'Érivan et prince de Varsovie. Vice-roi de Pologne, il doit, dit-on, recevoir prochainement pour successeur le grand-duc Michel et prendre, à la place du prince Vassiltchikof, décédé cette année (1847), la présidence du conseil de l'empire.

parcourut toutes les rues de Moscou. C'étaient des grands maîtres et des maîtres des cérémonies [1] en grande tenue, qui annonçaient à la population à quel jour le couronnement était fixé. Ils marchaient au son des trompettes et des timbales, escortés de deux escadrons de la garde à cheval portant des drapeaux, suivis de laquais et précédés de deux hérauts d'armes reconnaissables à leur gothique accoutrement, emprunté du moyen âge. Cette cavalcade s'arrêtait aux carrefours et sur les places publiques. Des fonctionnaires d'un rang inférieur, qui accompagnaient les maîtres des cérémonies, donnaient lecture d'une proclamation dont ils jetaient des exemplaires à la foule, attirée par ce spectacle.

La veille du jour indiqué, un service préparatoire fut célébré le soir dans toutes les églises; la famille impériale y assista dans celle du vieux palais des tsars, dite du Sauveur derrière la grille d'or [2], dont neuf petites coupoles, surmontant le toit du palais, non loin du belvédère (*térem*), marquent au dehors l'emplacement. Le peuple assiégeait les abords de cette antique demeure de ses souverains, et tant que duraient les prières, il restait tête nue, suivant par la pensée la marche de l'office, s'inclinant sans cesse et multipliant les signes de croix.

Enfin le soleil du 3 septembre (22 août) a lui, et ses vives clartés viennent rehausser l'éclat d'une pompe extraordinaire dont rien, depuis vingt-cinq ans, n'avait offert l'image.

[1] Ayant à leur tête le général comte de Lambert.
[2] *Spass za zolotoïou rechotkoïou.*

Cette pompe se renfermait dans le Kreml, où l'on n'était pas admis ce jour-là sans billet; là même, elle n'avait pour théâtre qu'un espace étroit, de toutes parts limité par des églises, des palais et des échafaudages. Mais grâce à ces derniers, grâce aux gradins et aux amphithéâtres qui, encombrant tous les vides et se collant contre les murs, escaladaient même la tour d'Ivân Véliki jusqu'à la moitié de sa hauteur, cinq ou six mille personnes avaient pu trouver place; avec la troupe, elles étaient les seuls témoins de cette solennité; la multitude, le *peuple noir,* demeura à distance. Le tintement monosyllabique [1] des cloches se faisait entendre depuis l'aube du jour, et de moment en moment des salves d'artillerie ébranlaient le sol et provoquaient les *hourras* des soldats dont la nombreuse réunion, avec ou sans armes, donnait à l'enceinte l'aspect d'une place de guerre.

Dès sept heures, les tribunes réservées, dans la cathédrale peu spacieuse du sacre, aux dames et à quelques curieux privilégiés, étaient occupées, et au dehors, sur les amphithéâtres, se pressaient ceux qui, moins heureux, avaient dû payer assez cher, aux sacristains, le droit de s'y asseoir. Retenus comme dans un vestibule du temple, ces spectateurs ne pouvaient voir que le cortége; mais ils respiraient plus librement et ils avaient sous les yeux le tableau remarquable de ces murailles vivantes, de ces mille têtes superposées, de cet entassement prodigieux d'hommes et de femmes en habits de fête, bravant les feux d'un soleil radieux qui

[1] En Russie, on n'agite pas les cloches, mais seulement le marteau des cloches : il en résulte un tintement saccadé peu musical et qui ressemble au tocsin dans les incendies.

mettait dans tout son relief la diversité des costumes et l'éclat des toilettes.

Au centre de l'enceinte temporaire envahie par cette foule élégante, était le bâtiment dit l'église de Saint-Jean, dont Ivân Véliki est le clocher aérien, mais qui renferme lui-même, à plusieurs de ses étages, jusqu'à trente-deux cloches, parmi lesquelles figure l'ancien beffroi de Novgorod [1]. Ce bâtiment est adossé à l'esplanade du Kreml, plateau d'où l'on jouit de cette belle vue que nous avons décrite; et là repose, sur un piédestal, la plus grosse cloche qu'il y ait en Europe, naguère encore enfoncée dans le sol par suite de sa chute, dans un incendie. En avant de l'église, du côté de l'enceinte, théâtre de la pompe de ce jour, est le grand poste d'honneur; et en face, les palais, avec les trois cathédrales qui y sont contiguës, décrivent une espèce de demi-cercle. L'espace, ordinairement ouvert des deux côtés de l'église, était maintenant, comme nous l'avons dit, fermé par des échafaudages recouverts de drap rouge relevé en festons sur le devant. L'ancien palais patriarcal, siége du saint synode, fermait l'enceinte du côté du nord.

En face de Saint-Jean, les trois palais impériaux se touchent par leurs extrémités; au milieu est le vieux palais des tsars, au sud le nouveau palais, au nord le palais anguleux (*Granovitaïa Palata*). Le large Escalier rouge (*krassnoié kryltso*) les mettait tous trois en communication avec l'enceinte, et c'est de là que devait descendre le cortége. Au bas de l'escalier commençait un parquet élevé de près d'un demi-mètre au-dessus

[1] *Vetchévoïé kolokol.*

du pavé, et large d'environ trois mètres. Également recouvert en drap rouge, il était garni d'une balustrade, le long de laquelle une ligne de chevaliers-gardes formait la haie de part et d'autre; au bas du plancher s'étendaient en outre divers détachements d'élite, sur plusieurs rangs de profondeur, et derrière eux se tenaient les musiques de deux régiments. Le corps des officiers se pressait autour du grand poste.

Cette voie exhaussée décrivait dans l'enceinte deux lignes principales, parallèles entre elles. L'une réunissait à la cathédrale du sacre celle de l'Annonciation; elle aboutissait à la porte latérale du sud d'Ouspenski, et communiquait par l'intérieur de l'église avec un autre parquet qui commençait à la porte du nord. Cet autre parquet se rattachait par un coude à la seconde ligne. Celle-ci allait du palais patriarcal à l'église de l'Archange Michel. De l'Escalier rouge, un court tronçon se dirigeait perpendiculairement sur la première ligne, et achevait de mettre tous les édifices bordant l'enceinte en communication entre eux.

Ainsi, en descendant les degrés de cet escalier, le cortége n'avait que quelques pas à faire sur le tronçon perpendiculaire pour se trouver sur la première des deux parallèles. Laissant alors à droite la cathédrale de l'Annonciation, aux neuf coupoles dorées, adossée contre le palais, et celle de l'Archange, où reposent les vieux tsars, il devait se détourner à gauche vers la cathédrale de l'Assomption, et y entrer par la porte du sud [1].

[1] Pour avoir une idée nette de cet emplacement, ainsi que de l'intérieur de l'église, on ne peut mieux faire que de consulter l'ouvrage de luxe publié sous le titre suivant : *Vues des cérémo-*

A dix heures, un premier cortége se mit en marche : c'était celui de l'impératrice mère. La couronne sur la tête, couverte de la pourpre impériale, la princesse s'avança sous un magnifique dais, et alla occuper sa place au temple où déjà le corps diplomatique s'était joint aux autres spectateurs, et où le clergé en prière, revêtu de ses plus riches ornements, attendait l'autocrate et sa famille. Marie Fœdorovna était suivie de la grande-duchesse Hélène, comme elle en toilette de grande cérémonie. Elle étincelait de pierreries, mais l'éclat de sa beauté et les grâces de sa personne dominaient ce luxe d'atours sur lesquels les regards dédaignaient de s'arrêter. Plus loin, le prince Charles de Prusse conduisait par la main le jeune grand-duc héritier, Alexandre Nikolaïévitch; puis venait toute la famille de Wurtemberg, et après elle le prince Philippe de Hesse-Hombourg, ambassadeur extraordinaire d'Autriche.

Dans un second cortége, on vit, comme au temps des anciens tsars, porter processionnellement au temple, où la sainte liturgie venait d'être terminée, les insignes de l'autorité souveraine, les couronnes, le sceptre, le globe, l'étendard [1], la pourpre impériale, le manteau et les autres ornements destinés à l'impératrice. Le clergé

nies les plus intéressantes du couronnement de LL. MM. II. l'empereur Nicolas Ier et l'impératrice Alexandra, Paris, 1828, grand in-folio. Le texte n'est que la reproduction de quelques articles du *Journal de Saint-Pétersbourg;* mais les planches coloriées retracent exactement les fêtes et les localités où elles ont eu lieu.

[1] Il est en satin jaune bordé de galons et d'une frange en or. Au milieu est l'aigle impériale de Russie, et tout autour sont les armes des anciens royaumes et des différentes provinces qui relèvent de l'empire.

les reçut sous la porte en les enveloppant de nuages d'encens, les bénit et les accompagna jusqu'à la place où ils devaient figurer.

Enfin, vers onze heures, le cortége principal sortit du palais, salué des plus vives acclamations. L'empereur, en grand uniforme, marchait en avant d'un magnifique baldaquin, porté par seize généraux et dont seize autres, d'un grade supérieur, tenaient les cordons. Nicolas était tête nue, et avait à ses deux côtés ses frères; l'attitude respectueuse de ceux-ci faisait encore ressortir davantage l'air de majesté répandu sur sa propre personne. Derrière lui venaient le baron de Diebitsch, chef de l'état-major général, le comte Zakrefski, aide de camp général de service, et le comte Orlof, colonel des cuirassiers de la garde. Ce dernier avait l'épée nue à la main. Sous le dais, on voyait l'impératrice Alexandra; vêtue d'une robe de gaze d'argent, mais d'ailleurs sans autres ornements que sa beauté naturelle, elle avait la démarche d'une souveraine. Elle était suivie de ses premières dames d'atour, et des personnages éminents dans l'État, le vieux général comte de Sacken, le comte Kotchoubeï et le prince Pierre Volkonski, lui servaient d'assistants. Le conseil de l'empire, les ministres, les sénateurs du plus haut rang, les généraux en chef et les aides de camp généraux, la cour tout entière, avec le maréchal suprême du couronnement en tête [1], précédaient ou suivaient les personnes impériales; les maréchaux de la noblesse de tous les gouvernements, dont quelques-uns

[1] C'était, comme nous l'avons dit p. 110, le vieux prince Ioussoupof.

en costume tatar, les maires (*golova*) des principales villes, l'université de Moscou, les anciens de la corporation des marchands, une députation des guerriers du Don conduite par l'ataman, des fonctionnaires de toutes les administrations, des officiers de tout rang complétaient le cortége, dont une partie seulement put trouver place dans l'église. Les autres la traversèrent et ressortirent aussitôt par la porte du nord.

Le clergé s'avança au-devant du monarque jusque sur le parvis [1]. A sa tête était le vieillard Séraphim, tout couvert d'or; sa barbe, blanche comme la neige, descendait sur sa poitrine qui, de même que sa mitre, étincelait de pierreries. Par-dessus sa riche chasuble, il portait l'étole épiscopale [2], et à son cou était suspendue une panagie [3] d'un grand prix. La croix qu'il tenait à la main était remarquable comme objet d'art, et précieuse par les joyaux dont elle était incrustée. Il avait à sa droite le plus savant de tous les prêtres russes, Eugène, métropolitain de Kief et le deuxième en rang des membres du saint synode [4]; celui-ci, non moins richement vêtu, portait le bénitier rempli d'eau lustrale [5]. A la gauche de Séraphim, on voyait le premier pasteur du diocèse, l'archevêque Philarète, prêtre élo-

[1] *Na paperth.*

[2] En russe *omofore*, du grec ὠμοφόριον. L'étole du prêtre s'appelle *épitrakhil*, ἐπιτραχήλιον.

[3] Médaillon en émail représentant une image de saint, et le plus souvent enrichi de pierreries. La panagie, marque distinctive des évêques, se porte à une chaîne d'or.

[4] Voir sur lui, t. II, p. 291, la première note.

[5] On avait répandu l'eau lustrale le long du parquet, et le métropolitain arrosa de même le pavé du temple devant les pas du monarque.

quent, instruit, éclairé, et que l'indépendance de son caractère rendait digne d'occuper la chaire jadis illustrée par saint Philippe [1] et par d'autres courageux prélats. Philarète, successeur d'Augustin [2], était alors dans la force de l'âge ; une longue chevelure noire, une barbe imposante relevaient ses traits pleins de dignité et qui annonçaient une bienveillance tout évangélique. Dejà revêtu de la dignité archiépiscopale de Moscou et de Kolomna, il devait, ce jour-là même, être honoré du titre de métropolitain, que l'empereur confère à son gré aux membres les plus éminents du saint synode.

Séraphim présenta la « croix vivifiante » au monarque et à son auguste compagne, qui, après y avoir appliqué dévotement les lèvres, baisèrent aussi les mains du vieux pontife. Le métropolitain de Kief arrosa d'eau bénite la terre où ils allaient poser leurs pieds, et l'archevêque de Moscou éleva sa voix ferme et sonore pour complimenter le tsar dans une courte allocution dont nous traduirons les principaux passages [3].

« Très-pieux empereur [4] !

« Enfin l'attente de la Russie se remplit. Te voilà arrivé aux portes du sanctuaire auquel, depuis des siècles, est confié le dépôt de la consécration héréditaire.

[1] Voir t. Ier, p. 197.
[2] Voir t. II, p. 291.
[3] Nous le ferons le plus littéralement possible, afin de ne rien ôter à ces paroles, et aux autres que nous reproduirons, de leur caractère particulier.
[4] *Blagotchestivéïchii Goçoudar.*

« Peut-être l'impatience d'un peuple fidèle et soumis oserait-elle Te demander : « Pourquoi as-Tu tant tardé ? » si nous ne savions que de même que Ta venue actuelle, si pleine de solennité, est pour nous une source de joie, de même aussi ç'a été un bienfait que le retard prolongé jusqu'à ce jour. Tu ne T'es point pressé de nous manifester Ta gloire, parce que Tu avais à cœur avant tout de pourvoir à notre sécurité. Maintenant Tu T'avances vers ces lieux, tsar d'un empire que Tu ne possèdes pas seulement à titre d'héritage, mais qui est à Toi parce que Tu l'as sauvé.

« Ces paroles rappelleraient-elles à Ton esprit des souvenirs douloureux ? Non, qu'il n'en soit pas ainsi. Si la mansuétude de David n'a pu le préserver des Joab et des Simhi, faut-il s'étonner qu'il s'en soit trouvé aussi pour Alexandre le béni ? Cette mauvaise engeance affligea le règne de David, mais il fut donné à son successeur d'en purger la terre d'Israël. Quoi donc ! le rôle de Salomon ne serait-il pas réservé aussi au successeur d'Alexandre ? Les difficultés qui l'assaillirent au début n'eurent d'autre effet que de faire connaître plus clairement au peuple quel bienfait Dieu lui avait ménagé en Salomon.

« Que rien, rien ne trouble donc Ta sainte joie et la nôtre...

« Entre, seigneur, empereur, Toi que Dieu a élu et à qui il a destiné cet héritage. En Te parant des symboles de la majesté, revêts-Toi des caractères de la véritable grandeur, et que l'onction sainte vienne y imprimer le cachet de la consécration tant intérieure que visible, de cette consécration qui est durable et éternelle. »

Introduits alors dans le temple, où commença aussitôt le chant des psaumes [1], l'empereur et l'impératrice allèrent aux portes saintes de l'iconostase s'incliner trois fois devant le saint des saints et baiser l'image du Sauveur à droite, celle de la Vierge de Vladimir à gauche. Puis ils montèrent l'escalier qui, des marches du sanctuaire, conduisait au haut de l'estrade où étaient placés les deux trônes sous un riche baldaquin. Celui de l'impératrice mère était un peu plus à droite, sous un autre dais, et près de là, une petite galerie richement décorée était occupée par les princes et les princesses.

La cathédrale de l'Assomption, pas plus qu'aucune autre église du Kreml, ne mérite d'être appelée un beau temple. Son extérieur est simple, sévère, sans style d'architecture bien définissable, nous dirions presque insignifiant, n'était le toit avec ses cinq coupoles assez élégantes et couvertes en tôle richement dorée. Fioraventi dit Aristote avait élevé cet édifice (1475) sur le modèle de la cathédrale de Vladimir. Dans son intérieur, c'est un carré long, augmenté du côté de l'orient, où est le saint des saints, de quelques avances en tambour. Quatre colonnes ou piliers, dont les énormes bases quadrangulaires encombrent le milieu de la nef, soutiennent, avec deux autres cachés par l'iconostase, la voûte élevée, entrecoupée par les cinq coupoles au sommet desquelles on aperçoit des figures de Jésus-Christ. A la faible lumière qui descend de ces coupoles s'ajoute celle, plus parcimo-

[1] *Milosth i soud vospoïou tèbè, Gospodi!* c'est-à-dire *Clementiam et judicium cantabo tibi, Domine!*

nieuse encore, qui pénètre par d'étroites croisées, tout au haut des murailles. Celles-ci, de même que les piliers, sont couvertes de peintures colossales à fresque sur un fond d'or : on y compte plus de 2,000 figures. La plupart sont isolées; d'autres, réunies en un vaste tableau, représentent le jugement dernier. Devant le saint des saints s'élève l'iconostase, dont les étages inférieurs sont en argent doré. A gauche des portes tsariennes ou royales, est ce *palladium* de la Russie dont nous avons déjà parlé, l'image de la Vierge d'Éphèse, peinte, dit la tradition, par saint Luc, et apportée, ajoute-t-elle, de Constantinople sous le grand-prince Iourii Dolgorouki, au douzième siècle. L'empereur Emmanuel Comnène [1] et le patriarche œcuménique en avaient fait don à la princesse Eudoxie. Conservée d'abord dans la Russie méridionale, cette précieuse image fut transférée, en 1154, à Vladimir sur la Kliazma, où une cathédrale fut construite pour la recevoir. Mais, à l'approche de Tamerlan, vers l'an 1400, la ville de Moscou était remplie d'épouvante : ne sachant comment se préserver de ce fléau, les habitants implorèrent le secours de la reine des anges, et le grand-prince Vassili Dimitriévitch envoya chercher à Vladimir la sainte relique. Toute la population de cette ville pleura de se la voir enlevée : elle lui fit cortége à son départ, et ne put se résoudre à se séparer d'elle. Les Moscovites, au contraire, reçurent la madone avec transports : ils coururent au-devant d'elle, se prosternèrent à son approche, baisèrent le sol sur lequel elle avait passé. « Mère de Dieu! mère de Dieu! »

[1] Mort sous le froc en 1180.

s'écrièrent-ils, « sauve la Russie! » Le même jour où l'œuvre de saint Luc fut déposée au Kreml, dans la première cathédrale Ouspenki, fondée, en 1326, par le métropolitain saint Pierre, Timour, se détournant du chemin de Moscou, commença sa retraite. Une force invisible l'avait empêché de passer outre. Depuis, les miracles se multiplièrent : le feu, comme nous l'avons dit, dévora tout autour de l'image, mais elle-même ne fut jamais atteinte. Une profusion inouïe de richesses couvre cette peinture toute noircie par le temps.

A droite des portes saintes est une image plus grande, également réputée miraculeuse. C'est le Sauveur, assis sur un trône et tenant l'Évangile à la main. Le même empereur Emmanuel en avait fait don à Novgorod, où cette peinture était restée, dans la cathédrale de Sainte-Sophie, jusqu'en 1570.

Des objets d'un grand prix se conservent dans le sanctuaire; les plus précieux de tous sont un morceau et un clou de la vraie croix, un fragment de la pierre qui fermait le saint sépulcre, la robe du Sauveur, apportée d'Orient sous le patriarcat de Philarète [1], enfin des reliques provenant de Marie-Madeleine. Des deux côtés de l'iconostase, on voit encore les trônes qui servaient jadis au tsar et au chef du clergé; ce dernier est en pierre; l'autre, en bois sculpté, tombe de vétusté. On assure que Vladimir II Monomaque s'y était assis. Du côté de la porte du nord, est la châsse d'argent du saint métropolitain Pierre, qui, le premier, quitta Vladimir pour établir son siége à Moscou; près de lui reposent d'autres saints ou chefs de l'Église, et les

[1] Voir t. Ier, p. 196-197.

cercueils des patriarches et de leurs successeurs garnissent en une longue file les murs de l'enceinte sacrée.

Bien qu'à l'avénement d'un nouveau grand-prince ou tsar on eût célébré de temps immémorial une cérémonie d'inauguration, l'usage de les couronner ne paraît pas remonter beaucoup au delà du seizième siècle [1], et, avant 1547, les insignes de la royauté, la couronne, la croix pectorale, dans laquelle était enchâssé un fragment de la croix du Sauveur, et les saintes barmes [2], se conservaient à la cathédrale de l'Annonciation. Ils furent portés dans celle de l'Assomption pour le couronnement d'Ioann IV Vassiliévitch ; depuis, cette église est restée en possession du privilége de servir à la cérémonie [3].

Au moment où nous nous sommes arrêté pour faire

[1] Voir t. Ier, p. 117.

[2] Parmi les ornements royaux de Constantin Monomaque (mort en 1054), que l'empereur Alexis Comnène envoya, en 1116, au grand-prince Vladimir II Vsévolodovitch, figurait aussi une espèce de camail ou collet, en brocart d'or et d'argent chargé de perles et de pierreries, et orné d'émaux d'un précieux travail, sur lesquels étaient représentées des scènes de l'histoire de la Bible. Ce camail, que les tsars, surtout au jour de leur couronnement, mettaient par-dessus la pourpre, s'appelait, en russe, *barmy*, du grec βάρημα, mot qui signifie charge, fardeau, et devait sans doute indiquer le poids des soucis que la royauté impose. Vénérables par leur antiquité, consacrées par l'Église et conservées dans une des principales cathédrales, les barmes étaient qualifiées de saintes. En français, on a quelquefois traduit ce mot par *dalmatique*, d'un vêtement royal et pontifical ainsi nommé et qui, d'abord allongé en forme de manteau, prit par degrés les proportions plus restreintes d'un camail.

[3] Fœdor Ioannovitch, son fils, fut aussi couronné avec solen-

connaître ces détails, le temple offrait un aspect imposant. Un clergé nombreux, couvert d'or et d'ornements divers, entourait l'autel, ou se rangeait des deux côtés des portes saintes ouvertes; environ six cents personnes, les hommes, distingués par leurs costumes et par les insignes de leurs dignités, les femmes, resplendissantes de pierreries, se pressaient à l'entour d'une haute estrade couverte en velours écarlate, à franges et à galons d'or, et entourée d'une balustrade qui empruntait son éclat au même métal [1]. Pas un vide ne se faisait remarquer dans cette nef encombrée; au-dessus des têtes des spectateurs planaient encore les figures colossales des fresques. La place de l'*ambon* [2] et tout le milieu de l'église étaient occupés par l'estrade, appuyée contre les bases des quatre piliers : là, Nicolas

nité, et c'est le *cérémonial* arrêté alors qui paraît servir encore de modèle. Pour le couronnement d'Ioann et de Pierre Alexéïévitch, voir *Sanct-Petersburgisches Journal*, 1779, t. VII, p. 43 et suiv. Quelques détails sur les anciens usages se trouvent dans la *Chronique de Nestor*, de M. Louis Paris, t. II, Table des origines, p. 64.

[1] « Si les proportions de nos cathédrales, si la pompe de nos cérémonies religieuses permettent au sacre de nos rois des développements plus majestueux, il n'offre point cette diversité de vêtements, de visages et d'expressions, dont l'effet piquant ne sortira jamais de ma mémoire. » Ancelot, *Six mois en Russie*, p. 350.

[2] On appelle *ambon* une espèce de chaire ou de tribune où le prêtre montait pour prêcher, et où se célébrait aussi la cérémonie du couronnement. Dans l'Église grecque, le *grand ambon* ou ambon épiscopal est au milieu des cathédrales et représente la pierre du saint sépulcre ; le *petit ambon* ou ambon du diacre est en avant des portes saintes. On s'y place pour lire l'Évangile et pour prêcher, c'est-à-dire pour lire un sermon.

Pavlovitch était assis sur un trône, dit *trône des diamants*, que les Arméniens d'Ispahan avaient autrefois offert en don au tsar Alexis Mikhaïlovitch. Les perles fines et les pierres précieuses y sont semées en profusion. A sa droite, on voyait la princesse dont il a été dit quelque part que Dieu l'avait donnée à Nicolas afin que ses sujets fussent avertis de chercher l'exemple des vertus domestiques là où ils trouvaient la règle suprême de leurs devoirs envers l'État. Le trône d'Alexandra était en or, et incrusté de 1,500 rubis, de 8,000 turquoises et perles fines. Il avait servi au premier des Romanof, Mikhaïl Fœdorovitch [1]. Les deux siéges, exhaussés encore d'un degré sur la plate-forme de l'estrade, étaient surmontés d'un ample dais, dont le fond écarlate disparaissait sous l'or des broderies. Le dessus était garni de grands panaches blancs; sur la tenture du dessous était brodée l'aigle impériale, entourée des écussons de Kief, Vladimir, Kasan, Astrakhan, Sibérie et Tauride. Tout auprès des trônes, on voyait les insignes impériaux étalés sur une table; et derrière les deux siéges, la cour et l'élite des généraux formaient des groupes pittoresques. Douze marches, interrompues par deux plates-formes, conduisaient du haut de l'estrade vers les portes tsariennes. Là se tenaient le maréchal suprême et les maréchaux du couronnement, les maîtres des cérémonies, d'autres dignitaires; les hérauts d'armes occupaient les dernières marches. Leur gothique costume, surchargé de détails que la gravité de notre temps trouve puérils, contrastait avec

[1] Le trône sur lequel siégea l'impératrice mère était aussi très-précieux. C'était un don fait par Chah Abbas, en 1605, à Boris Godounof.

la monotonie des uniformes et avec la coupe symétrique des habits de cour. De ce point jusqu'aux portes saintes, sous l'énorme lustre d'argent massif suspendu devant l'iconostase, les métropolitains, les archevêques, les évêques, les archimandrites étaient rangés en haie des deux côtés; par la magnificence de leurs vêtements, par la barbe épaisse qui leur descendait sur la poitrine, par les précieuses mitres qui couvraient leur front, ils rappelaient, les uns les vieux rois de l'Orient, les autres les plus anciens pontifes d'Italie, les saint Ambroise et les saint Léon. Enfin, au haut de l'estrade, à droite et à gauche des trônes, des officiers des chevaliers-gardes, l'épée nue à la main, mêlaient à tout cet appareil de la majesté impériale l'idée de la force du glaive et de la sécurité qu'on trouve sous sa protection.

L'ordre le plus parfait régnait dans cet immense encombrement, et les hautes voûtes de l'église, terminées par la large coupole du milieu, laissaient seules un libre espace aux ondes sonores que devaient faire vibrer ces voix harmonieuses qui mêlèrent bientôt aux accents solennels et contrits du *Gospodi pomiloui* la douce expression des joies célestes et les ravissements de l'*Alleluia.*

Le clergé terminait le chant du psaume [1]. Quand on fut à la fin et qu'un silence profond régna dans le temple, Séraphim s'avança vers les marches du trône et dit :

[1] Le lecteur nous saura gré d'insérer ici un extrait du rituel du couronnement, traduit du russe ou du slavon d'église. Nous croyons que c'est pour la première fois qu'on le donne dans un livre français.

« Très-pieux et grand seigneur, notre empereur et autocrate de toute la Russie [1]!

« Puisque, selon la volonté de Dieu, par l'efficace du Saint-Esprit, et en vertu de Votre commandement, doit s'accomplir maintenant, dans ce temple de la première capitale, le couronnement de V. M. I. et son onction avec l'huile sainte [2], plaît-il à V. M. de faire profession, en présence de Ses fidèles sujets, de la foi catholique orthodoxe [3] qui est Sa croyance, conformément à l'usage des anciens monarques chrétiens et de Vos prédécesseurs glorifiés par Dieu? »

En même temps le vieillard présenta le symbole des apôtres au tsar qui le lut à haute voix, et, après cette lecture, il lui dit : « Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Toi, Amen! »

Un instant après se fit entendre la voix du protodiacre, rappelant, suivant l'usage, au pontife officiant l'ordre de la sainte action : « Donne ta bénédiction, seigneur, » dit-il. Et le métropolitain donna la bénédiction, en ces mots : « Béni soit l'empire, » etc.; le clergé répondit : « Amen, » et les chantres entonnèrent l'hymne : « *Au roi des cieux* [4]. »

Puis le protodiacre : « Prions Dieu de nous donner sa paix; » et à ces paroles succéda une longue litanie [5],

[1] Nous préférons cette traduction à cette autre *de toutes les Russies*, et nous en avons dit la raison t. Ier, p. 128.

[2] *Svéloïé myro.*

[3] Les trois grandes divisions de la chrétienté, l'Église romaine, l'Église grecque et l'Église protestante, prétendent également au titre de catholique; elles se croient toutes appelées à devenir universelles.

[4] *Tsarou nébesnyi.*

[5] On la nomme en russe *ekténié*, prière tendue, c'est-à-dire

suivie du chant *Seigneur Dieu, Tu Te manifestes aussi à nous*, que le protodiacre entonna et qui fut ensuite chanté par le clergé. A ce chant succédèrent des lectures, terminées par celle de l'Évangile.

Alors l'empereur ordonna de lui apporter les ornements impériaux. Le premier pasteur, aidé du métropolitain de Kief et de l'archevêque de Moscou, prit la pourpre sur la table d'or, où elle reposait sur un coussin entourée des couronnes et du sceptre, et la présentant au monarque, il dit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen! »

Des prières entrecoupées du *Gospodi pomiloui* furent aussitôt récitées.

Lorsque le tsar, avec l'aide de ses assistants, se fut couvert du manteau impérial, il resta debout et inclina sa tête devant le pontife. Celui-ci la toucha de la croix, y posa sa main et prononça une prière. « Que la paix soit avec vous tous [1], » dit-il ensuite, et le chœur répondit : « Et avec ton esprit. » Après ces paroles tous s'inclinèrent, et Séraphim pria encore à haute voix pour le salut du tsar.

A ce moment, celui-ci ordonna que la couronne lui fût apportée : l'ayant reçue des mains du métropolitain, il la posa sur sa tête, et le vieillard la bénit. Au bout d'un instant, il éleva la voix, et prononça l'allocution suivante :

fervente. Le refrain est toujours *pomolimsa*, nous prions. On pria nominativement pour la paix du monde et la prospérité des saintes églises, pour le saint temple (*khram*) où l'on se trouvait et pour la foi, pour le saint synode dirigeant, pour l'empereur, pour l'impératrice, etc., etc.

[1] *Mir vsem.*

« Très-pieux, très-puissant [1], grand seigneur, empereur de toute la Russie!

« Cet ornement visible et matériel qui pare Ton chef est l'image de l'acte mystérieux par lequel Jésus-Christ, le roi de la gloire [2], Te couronne en ce moment, Toi le chef du peuple de toute la Russie, au moyen de sa bénédiction sainte, Te confirmant dans Ton autorité absolue [3] et suprême sur Tes sujets [4]. »

Il lui mit dans la main droite le sceptre, et dans la main gauche le globe [5], et l'ayant béni, il reprit :

« O Toi ! couronné de Dieu, Toi qu'il a favorisé de ses dons et paré de ses grâces, très-puissant et grand seigneur, empereur de toute la Russie, reçois le sceptre et le globe : ce sont les signes du pouvoir suprême que le Très-Haut T'a donné sur Tes peuples, pour les gouverner et pour leur assurer tout le bonheur désirable. »

Chargé de ces attributs de la puissance, le tsar s'assit sur son trône. Bientôt il posa le sceptre et le globe sur des coussins que lui présentaient de hauts fonctionnaires, et fit signe à l'impératrice de s'approcher. Alexandra Fœdorovna s'agenouilla devant lui. L'empereur, ôtant la couronne de dessus sa tête, en toucha le front de son épouse, puis la replaça sur le sien. On

[1] *Samoderjavnéïchii*, c'est-à-dire réunissant toute puissance en lui et ne la tenant que de lui-même.

[2] *Tsar slavy.*

[3] *Priderjaschtchii.*

[4] *Nad ludmi svoïmi.*

[5] On conserve encore au palais des Armures (*Oroujeïnaïa Palata*) de Moscou le globe (*derjava*) dont l'empereur grec Alexis Comnène fit don, en 1116, au grand-prince Vladimir II Monomaque.

apporta la petite couronne destinée à la tsarine-épouse : l'empereur la lui posa sur la tête, et les dames d'honneur [1] s'approchèrent pour l'y fixer. Alexandra fut ensuite parée du manteau impérial et du collier de Saint-André.

Lorsque l'auguste couple, ainsi orné des insignes de la dignité souveraine, eut repris place sur les trônes, le protodiacre, proclamant tout au long le titre impérial [2], entonna le *Domine, salvum fac Imperatorem* [3], qu'on chanta à double chœur, et qui fut répété pour l'impératrice. Alors le couronnement était terminé : le bourdon d'Ivân Véliki, qu'on ne sonne que trois fois l'an, donna le signal à toutes les cloches de la ville, dont les sons vibrants arrivèrent de toutes parts sur les hauteurs du Kreml. « On eût dit, » selon une expression officielle, « on eût dit la grande voix de la nation élevant au loin vers le ciel un concert de vœux et d'hommages. » Au même instant une salve de 101 coups de canon partit de la place du Marché-Rouge, en dehors de la citadelle. Le peuple y répondit par ses hourras.

Pendant que le chant continuait, l'empereur et l'impératrice reçurent les hommages et les félicitations des princes et princesses de leur famille, du haut clergé et des principaux personnages de la cour. L'auguste mère du tsar s'approcha la première; mais il la pré-

[1] C'étaient mesdames la feld-maréchale Kamenski, la princesse Lapoukhine, la princesse Voldemar Galitsyne, Glébof et la comtesse Orlof-Tchesmenski.

[2] Voir notre *Statistique de l'empire de Russie*, p. 229.

[3] *Sokhrani ïévo na mnoga lèta*, prolonge sa vie un grand nombre d'années.

vint, s'élança vers elle, la serra dans ses bras et reçut sa bénédiction. Marie cacha sur la poitrine de son fils les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle pensait sans doute au couronnement de cet autre fils, si tendrement chéri, que la mort lui avait enlevé. Alors aussi, dominée par son émotion, elle s'était jetée, presque anéantie, dans les bras du monarque couronné. Nicolas comprit les douleurs de ce cœur maternel et les partagea. Elles excitèrent les sympathies de toute l'assistance. Mais une scène, peut-être plus émouvante encore, s'empara bientôt de l'attention de tous et exalta leur émotion jusqu'à l'enthousiasme. A peine l'impératrice mère se fut-elle arrachée aux embrassements de son fils, que l'on vit Constantin fléchir le genou devant lui, devant ce frère cadet qui le remplaçait sur un trône auquel, par sa naissance, il avait été appelé lui-même. Nicolas se jeta aussitôt à son cou; penché, comme lui, vers la terre, il l'embrassa, le serra contre son cœur, et oublia un instant son rôle de roi couronné pour obéir au sentiment qui le dominait. L'auguste mère des princes revint pour les bénir. Nul, parmi les nombreux spectateurs, ne put voir d'un œil sec ce touchant spectacle. Constantin mettait le sceau au glorieux acte d'abnégation dont nous avons fait connaître les effets : il s'humiliait en présence de tous devant un trône où il eût pu monter, et le faisait avec ardeur et entraînement, de manière à dissiper tous les doutes sur sa franche et libre détermination. C'était la péripétie la plus saisissante de tout ce drame imposant; devant elle, le reste disparaissait.

Cependant le grand-duc Michel, Hélène Pavlovna son épouse, reine par les grâces, le jeune héritier du

trône, les princes étrangers, vinrent successivement offrir leurs félicitations, et le clergé, sans quitter sa place, s'inclina par trois fois profondément devant le couple couronné.

Le canon avait cessé de gronder, les cloches ne résonnaient plus sous les coups du marteau, le chant *Mnogaïa lèta* [1] expirait sous les voûtes de la coupole. Commençant alors la cérémonie du sacre, le métropolitain de Novgorod présenta un missel au monarque; celui-ci se leva, quitta le sceptre et le globe, fléchit les genoux, et lut la prière suivante :

« Seigneur Dieu de nos pères, Roi des rois, Toi qui créas tout par Ta parole, Toi dont la sagesse instruit l'homme, et qui gouvernes le monde selon la sainteté et la justice, Tu m'as choisi pour être tsar et arbitre du très-illustre empire de toute la Russie. Je reconnais Tes desseins impénétrables à mon égard, et je Te rends grâces, en me prosternant devant Ta Majesté. Mon Seigneur et mon Maître [2], mets-moi en état de remplir la mission que Tu m'as confiée, éclaire-moi, dirige-moi dans l'accomplissement de cette grande tâche. Que la sagesse qui émane de Ton trône soit avec moi. Envoie-moi l'assistance de Tes saints du haut des cieux, pour que j'apprenne ce qui est agréable devant Ta face et ce qui est juste d'après Tes commandements. Que mon cœur soit en Ta main, afin qu'il ne m'inspire rien qui ne soit à Ta gloire et à l'avantage des peuples confiés à mes soins. Puissé-je, au jour de Ton jugement, Te rendre compte sans crainte, par la

[1] *Per plurimos annos.*
[2] *Vladyko i gospodi moï.*

grâce et les mérites de Ton Fils unique! Avec lui, avec Ton très-saint, très-bon et vivifiant Esprit, sois glorifié de siècle en siècle. Amen. »

Alors le métropolitain : « Que la paix soit avec vous tous! » et le chœur de répondre : « Et avec ton esprit. »

La voix du protodiacre se fait entendre : « Derechef, derechef, plie les genoux et prions le Seigneur! »

Le pontife s'agenouilla pour prononcer une prière au nom de tout le peuple, et l'assistance entière suivit son exemple. Lorsqu'il se releva, il se tourna vers l'empereur et prononça un discours [1]. Puis vint le chant du *Te Deum* [2], accompagné du son de toutes les cloches.

Le moment de célébrer la sainte liturgie [3] était venu. L'empereur ôta la couronne de dessus sa tête, et la remit aux mains des officiers chargés de ce service. Après la lecture de l'Évangile, on présenta à l'auguste couple le volume sacré pour le baiser. Puis un tapis de velours cramoisi bordé d'or, recouvert d'un autre en brocart, fut étendu depuis le marchepied du trône jusqu'aux portes saintes pour le passage de Leurs Majestés Impériales.

[1] Ce discours est trop long pour être reproduit ici. Il a beaucoup de rapports, surtout dans les premières phrases, avec celui que l'éloquent métropolitain Platon prononça, le 15 septembre 1801, après le couronnement de l'empereur Alexandre, cérémonie dont le couronnement de l'empereur Nicolas n'a été pour ainsi dire que le calque fidèle.

[2] *Tébé Boga khvalim.*

[3] *Bogestvennaïa litourghia;* c'est, comme nous l'avons dit p. 90 (dans la note), l'équivalent de la sainte messe chez les catholiques.

On chantait le canon de la messe [1]; les métropolitains, les archevêques et les autres prêtres communiaient dans le sanctuaire. Bientôt les portes s'ouvrirent. Deux prélats mitrés [2] quittèrent l'autel, suivis de protodiacres, pour annoncer au tsar que la cérémonie du sacre [3] allait commencer.

Il descendit en grand cortége les marches du trône, suivi de l'impératrice, et se plaça droit devant l'ouverture des portes saintes, dont il était donné à lui seul de franchir le seuil, en vertu de sa dignité suprême [4]. Le métropolitain de Novgorod prit le précieux vase contenant le saint chrême et y trempa un rameau d'or dont il toucha le front, les paupières, les narines, les lèvres, les oreilles du tsar, ainsi que la paume et la partie supérieure de ses mains, en disant : « C'est l'empreinte du don du Saint-Esprit [5]. » Le métropolitain de Kief vint essuyer les traces de l'onction sainte [6]. Le son des cloches retentit de nouveau, et une nouvelle salve de 101 coups de canon fut tirée. Conduit par le premier pasteur, le monarque entra dans le saint des saints par les portes royales et se

[1] *Kïnonik.*

[2] *Arkhiéréïa.*

[3] *Tsarskoïé myropomasanié.*

[4] L'empereur n'a ce privilége qu'après avoir reçu l'onction sainte. Les femmes mêmes, quand elles sont revêtues du pouvoir souverain, paraissent y participer à ce moment-là. On lit en effet dans le cérémonial du couronnement de Catherine II qu'elle entra *seule* dans le saint des saints. Elle reçut la communion, *iz potira*, dans le calice.

[5] *Pétchath dara doukha svétago.*

[6] Autrefois, pendant sept jours, le prince ne devait pas se laver les parties qui avaient été ointes de l'huile sacrée.

plaça contre la sainte table [1] sur un tapis d'or. Assisté du métropolitain, d'Eugène et de Philarète qui soutenaient le poids du manteau impérial, il s'inclina devant l'autel et participa au « saint mystère du corps et du sang de Jésus-Christ. » Suivant son privilége de tsar [2], il reçut la communion sous les deux espèces, « le corps et le sang séparément. » Puis un évêque lui présenta l'antidoron [3] et le vin ; un autre, le linge pour s'essuyer les lèvres et les mains [4]. Le monarque retourna ensuite à son trône, précédé de son cortége; les dignitaires de sa cour portaient devant lui les attributs de la royauté. L'impératrice, placée en dehors des portes tsariennes, reçut à son tour l'onction sainte, mais seulement sur le front, et la communion suivant le rit ordinaire. Des évêques lui présentèrent le pain bénit et l'eau tiède; puis elle retourna à sa place avec la même pompe. L'empereur se para de nouveau de tous ses insignes.

[1] *Svétaïa trapéza.*

[2] *Po tchinou tsarskomou.* C'est le même mode suivant lequel communient les prêtres.

[3] On appelle *antidoron* ce qui reste, après la communion, des pains bénits dont une partie seulement, dite l'*agneau*, figure dans le sacrement. Cette partie, marquée du nom de Jésus, est coupée dans les pains sur une table particulière placée dans le sanctuaire et appelée *prothèse*. Le restant des pains, distribué aux fidèles après la messe, doit rappeler les *agapes* des premiers chrétiens. L'antidoron était anciennement compris sous la dénomination d'*eulogies*.

[4] Pour l'empereur, le cérémonial emploie le mot *oumovénié*, ablution ; par rapport à l'impératrice, il mentionne en outre la *téplota*, eau tiède qu'on verse dans la coupe ; mais nous croyons qu'on observa ici l'usage de s'essuyer les lèvres et les mains, comme il se pratique pour tous les fidèles dans la communion.

Lorsque des actions de grâces eurent été prononcées par un archiprêtre [1], la sainte liturgie était terminée; Séraphim donna la bénédiction avec la croix, et un protodiacre entonna le *Vivat*, répété de toutes parts. « Puisses-Tu, Seigneur, » s'écria-t-il, « accorder une vie heureuse et paisible, la santé du corps et le salut de l'âme, Ta bonne assistance en toutes choses, des succès et la victoire contre les méchants, à notre monarque orthodoxe, très-glorieux et très-chrétien [2], notre grand seigneur, couronné, élevé au rang suprême [3] et oint de l'huile sainte, Nicolas Pavlovitch, empereur et autocrate de toute la Russie; et à son épouse orthodoxe et très-glorieuse, à l'impératrice Alexandra Fœdorovna, couronnée, élevée au rang suprême et ointe de l'huile sainte; et conserve-les un grand nombre d'années. » Et le chœur répéta l'invocation finale dans le chant *Mnogaïa lèta.*

Pendant que ces derniers accents, d'une harmonie ravissante, montaient vers le ciel, le clergé, la cour et toutes les personnes du cortége passèrent devant le trône en s'inclinant; et, la cérémonie étant finie, le métropolitain alla présenter au monarque et à son épouse la croix vivifiante, qu'ils baisèrent.

Il était midi quand le cortége, après s'être reformé derrière la cathédrale, reparut dans l'enceinte extérieure, au bruit des cloches et du canon. L'empereur était sorti du temple par la porte du nord. Tous les yeux étaient fixés sur ce côté-là; impatiente de contempler l'oint du Seigneur dans tout l'appareil de la

[1] *Protohiéreï.*
[2] *Khristoloubivii,* aimant Christ.
[3] *Prévoznécennii.*

majesté, la multitude n'avait plus d'attention pour la pompe qui le devançait. Mais lorsque les députations des Cosaques et des Tatars, lorsque les maréchaux de la noblesse de tous les gouvernements eurent encore une fois défilé devant elle et qu'on vit apparaître le dais impérial, alors tout s'anima. Des cris d'enthousiasme partirent du sein de ce mouvement tumultueux. L'empereur précédait le dais. Son grand uniforme de général russe était recouvert du manteau impérial; il avait la couronne sur sa tête et portait dans ses mains le sceptre et le globe. Tous ces attributs étaient chargés de pierres précieuses. Artistement composée des plus beaux diamants qu'encadraient de grosses perles fines, la couronne, par ses contours, rappelait la toque de saint Alexandre Nevski, conservée au trésor du monastère de ce nom à Pétersbourg [1]; le feu de ses diamants s'allumait au soleil qui, au plus haut de sa course, répandait une clarté extraordinaire sur toute la personne du monarque, et entourait sa tête d'une auréole étincelante. C'était un aspect merveilleux; et loin de s'effacer sous l'éclat de ces ornements, la beauté mâle de Nicolas en était encore relevée.

Constantin marchait à sa droite d'un air grave et respectueux, Michel à sa gauche. On assure que le césarévitch, frappé de la pureté du ciel et de l'éclat du soleil qui dardait sur le cortége, s'écria : « Quelle belle journée, mon frère! pas le plus léger nuage! — Eh! que pouvais-je craindre? » lui répondit Nicolas; « n'avais-je

[1] Les anciens grands-princes portaient sur la tête, non point une couronne, mais un bonnet rond (*kolbok*), orné de perles et de pierreries. La couronne des tsars, au contraire, formait un bonnet conique.

pas près de moi mon paratonnerre? » Parole gracieuse dictée par le cœur et qui était pour Constantin la douce récompense d'une noble conduite [1].

L'impératrice était sous le dais, également ornée de la pourpre et portant dans les cheveux une petite couronne en brillants.

Suivant l'usage des anciens tsars de faire, après le couronnement, des stations dans les autres sanctuaires du Kreml [2], on se rendit à la cathédrale de l'Archange où l'empereur, après avoir baisé les saintes images d'un iconostase non moins riche que celui d'Ouspenski Sabor, s'inclina devant la longue file des sarcophages renfermant les restes de ses ancêtres ou prédécesseurs, et devant la châsse miraculeuse de saint Dimitri, ce jeune fils d'Ioann IV Vassiliévitch, dernier rejeton de la dynastie de Rurik, qui périt à Ouglitch sous le fer des assassins. Un protodiacre récita la prière pour la longue vie du monarque, et le chœur chanta *Mnogaïa lèta*. La même cérémonie, les mêmes chants se renouvelèrent à la cathédrale de l'Annonciation, où l'empereur, attendu par le clergé ayant à sa tête un évêque qui lui présenta la croix à baiser, alla saluer les saintes reliques [3]. Ce temple, petit et encombré de richesses, est précédé d'un *pronaos* ou galerie qui l'enferme de deux côtés : le cortége s'y arrêta, et un petit nombre de personnes seulement purent suivre l'empereur dans l'espace intérieur, faiblement éclairé par le jour incer-

[1] Constantin repartit, dès le 3 septembre, pour Varsovie, où il arriva le 11.

[2] A cette occasion, un protopope jetait autrefois de la poudre d'or sur la tête du tsar.

[3] *Moschtchi*, corps des saints.

tain qui descend de la coupole, autour de laquelle se rangent sur le toit huit autres petits dômes. L'iconostase est en vermeil, le pavé en mosaïque d'agate: tous les murs sont couverts de vieilles fresques noircies par le temps; le trône des tsars marque encore la place où les anciens souverains se tenaient pendant l'office. Les fresques règnent de même dans les galeries du vestibule, et sur le mur extérieur, du côté de l'Escalier rouge, un auvent protége une peinture déjà ancienne, représentant Marie assise près d'un puits et recevant le salut de l'ange.

Au bout de quelques minutes, Nicolas reparut à l'entrée, monta les degrés de l'Escalier rouge et se retira dans ses appartements. Les stations étaient faites, ou du moins il n'en restait plus qu'une, réservée pour un autre jour, à cause de l'éloignement des lieux. C'était celle près des reliques de saint Serge thaumaturge, le pèlerinage à Troïtza, cette sainte laure si célèbre dans l'histoire moscovite [1], et que tous les princes ont enrichie de leurs dons.

Le jour même du sacre, les anciens tsars donnaient, dans le Granovitaïa Palata, attenant au perron de l'Escalier rouge, un grand repas au patriarche et aux

[1] Voir t. Ier, p. 161 et 176. — Ce pèlerinage eut lieu le 25 septembre. Philarète reçut à Troïtza l'empereur, qui accepta, pour une nuit, l'hospitalité des moines. A cette époque, l'archimandrite du couvent était le révérend père Eulampe (*Ievlampii*), homme de science, aimable et d'une douce piété. Sa longue chevelure partagée en deux au-dessus du front et sa riche barbe blonde rappelaient les plus belles têtes de Christ. Nous comptons parmi nos plus agréables souvenirs les heures que nous avons passées avec ce dignitaire dans la bibliothèque de son couvent.

autres principaux membres du clergé, ainsi qu'aux seigneurs les plus importants de leur cour. Cet usage s'est maintenu, et Nicolas s'y conforma. La vieille salle du banquet était somptueusement ornée : l'or resplendissait sur le velours cramoisi de ses tentures; et autour de l'énorme pilier qui, placé au milieu, soutient les ogives de la voûte, était rangée la riche vaisselle des tsars, toute couverte de figures repoussées, que l'on conserve ordinairement à l'Oroujeïnaïa Palata. Dans un des angles était le trône, surmonté d'un dais dont l'aigle impériale ornait le fond; à ses deux côtés étaient les fauteuils de l'impératrice régnante et de l'impératrice mère; d'autres tables étaient dressées pour les personnes des deux premières classes et le conseil de l'empire. Dans l'angle opposé au trône se tenait l'orchestre. Le corps diplomatique attendait l'empereur pour lui offrir ses félicitations et se retirer ensuite.

Avant d'entrer dans la salle, le monarque se montra à son peuple sur le perron, et fut salué par de bruyantes acclamations. Puis il reçut les vœux du clergé, de la cour et des représentants des souverains de l'Europe, et alla s'asseoir sur son trône, seul à la table impériale avec les deux impératrices. Les plus hauts dignitaires de la couronne les servaient; grand maréchal, grand veneur, grand échanson, écuyer tranchant, chacun était à son poste, suivant le cérémonial d'autrefois. Des aides de camp généraux apportaient les plats sous l'escorte d'officiers des gardes tenant l'épée à la main ; ils les présentaient en fléchissant le genou. Le métropolitain bénit le repas. Les spectateurs étaient debout. Mais lorsque l'empereur eut demandé

à boire, il leur fut permis de s'asseoir; après s'être inclinés, ils prirent place aux tables dressées pour eux, ceux des deux premières classes dans le cénacle même, les autres dans la salle attenante, où la grande-duchesse Hélène et les princes présidaient au festin. Les médailles du couronnement, présentées à l'empereur par le ministre des finances, furent alors distribuées; déjà des jetons avaient été semés à pleines mains au milieu du peuple. L'orchestre répandait des flots d'harmonie dans le vieux palais; des chants mélodieux alternaient avec la musique instrumentale.

Ainsi se termina cette journée, et quand la nuit fut venue, une splendide illumination, répétée les deux jours suivants, remplit toute la ville de ses clartés, et entretint la bruyante allégresse de la population. Les blanches murailles du Kreml, ornées de soleils et de festons lumineux, les tours qui les surmontent dessinant par des lignes de feu leurs contours variés, le jardin anglais avec ses fontaines et ses arbres embrasés, l'immense Maison d'exercice toute couverte de lumières, enfin Ivân Véliki dont la croix radieuse reposait sur une couronne étincelante, imitant celle du monarque, et qui, d'étage en étage, se parait des couleurs de l'empire, rouge, bleu et jaune; tout cela était d'un effet magique, saisissant, nouveau, et agissait avec tant de force sur l'imagination des hommes du peuple, qu'ils en étaient comme enivrés et ne mettaient aucun frein à leur pétulance grossière.

D'innombrables actes de grâce, de munificence et de clémence marquèrent, en outre, le jour du couronnement. L'empereur donna le bâton de feld-maréchal aux généraux comte de Wittgenstein et Osten-

Sacken ; il éleva l'archevêque de Moscou au rang de métropolitain ; il conféra à la comtesse de Lieven [1] le titre de princesse, et celui de comte à plusieurs ambassadeurs, hauts fonctionnaires ou généraux. Quelques-uns furent créés chevaliers de Saint-André [2] ; d'autres, en plus grand nombre, chevaliers grands-croix de Saint-Vladimir, Saint-Alexandre Nevski, ou Sainte-Anne. Une magnifique donation de terres fut faite en faveur d'un petit nombre d'élus, au premier rang desquels était le comte de Nesselrode ; on distribua des médaillons à portrait, des boîtes et des bagues enrichies de diamants. Tous les genres de récompenses furent largement mis en usage. Les charges de la cour y eurent une ample part. L'armée surtout ne fut pas oubliée : dans les rangs inférieurs, on ordonna des distributions de drap pour uniformes et l'on accorda des hautes payes ; tous les sous-officiers et soldats qui avaient honorablement servi vingt ans dans la garde ou vingt-deux ans dans l'armée et dans les garnisons, devaient obtenir leur congé. Un vaste travail d'avancement fut fait en faveur des officiers, et plusieurs centaines de généraux [3] et de colonels furent promus au grade supérieur. Un second travail d'avancement concernait le service civil. Tous les conseillers titulaires

[1] Voir t. II, p. 307.

[2] Dans ce nombre était le comte de la Ferronnays, ambassadeur de France.

[3] Parmi les lieutenants généraux promus au grade de général en chef figuraient les aides de camp généraux, baron de Diebitsch, prince Chakhofskoï, Dépréradovitch, Golénitchef-Koutousof, prince Troubetzkoï, comte Orlof-Déniçof, Paskévitch, baron de Toll et baron Jomini.

ou employés de la neuvième classe du *tchinn* [1], tous les conseillers de collége ou fonctionnaires de la sixième classe, qui avaient ce grade depuis le nombre d'années voulu, furent avancés en masse à la classe supérieure, et dispensés de l'examen prescrit par l'ukasc du 6 août 1809. Remise fut faite de certaines créances de l'État, d'impôts arriérés, d'amendes encourues [2]; une amnistie très-étendue fut accordée à de nombreuses catégories de détenus qui attendaient leur jugement; des condamnés furent relevés de leur peine, et les effets de la clémence impériale atteignirent aussi ceux du grand procès politique dont nous avons retracé l'histoire. La sentence rendue à leur égard par l'empereur fut adoucie par une dernière et définitive commutation.

Enfin, le même jour fut publié aussi un manifeste signé déjà le 9 février (28 janvier) 1826, et en vertu duquel l'empereur, averti par la catastrophe sanglante dont il avait été témoin, voulait parer, dans l'avenir, à

[1] Voir t. II, p. 285-286.

[2] « En accordant les exemptions, immunités et grâces ci-dessus détaillées, » dit le manifeste, « Nous suivons avec plaisir les « mouvements de Notre cœur. Qu'elles soient le garant de Notre « constante sollicitude pour Nos fidèles sujets! Que la justice et « l'impartialité règnent dans les tribunaux, l'ordre et le désin- « téressement dans les administrations territoriales et munici- « pales, la liberté dans le commerce; que l'industrie redouble « d'émulation, l'agriculture d'activité; que la bonne foi soit la « garantie des engagements; que l'inviolabilité des propriétés « soit respectée; mais surtout que la crainte de Dieu et une édu- « cation solide et patriotique de la jeunesse soient la base de « toutes les espérances d'améliorations, le premier devoir de « toutes les classes. » Voir *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 106.

toutes éventualités semblables. Confirmant l'ordre de succession en vigueur [1], Nicolas, « avec l'approbation » de sa mère et du grand-duc Constantin, déclara par cet acte que, dans le cas où il plairait à Dieu de l'appeler à lui avant la majorité légale de son héritier, le grand-duc Alexandre Nikolaïévitch [2], la régence de l'empire, ainsi que du royaume de Pologne et de la grande-principauté de Finlande, « qui en sont inséparables, » appartiendrait au grand-duc Michel. S'il plaisait à Dieu, après le décès de l'empereur, d'appeler aussi à lui son successeur avant qu'il eût atteint l'âge de majorité, la couronne devait passer de plein droit au second fils, s'il en existait un [3], et le même grand-duc devait encore être régent. Enfin si, à ce moment, il n'existait pas de fils de l'empereur, mais que son épouse fût enceinte, il devait en arriver de même pour la régence, jusqu'au moment de la délivrance de l'impératrice. Si, alors, il naissait un fils, la couronne lui appartiendrait de plein droit, et le grand-duc Michel devait encore être régent jusqu'à la majorité du jeune prince ; mais s'il naissait une grande-duchesse, la couronne devait passer immédiatement sur la tête du régent. La tutelle de tous les enfants de l'empereur Nicolas était dévolue à l'impératrice Alexandra Fœdorovna.

[1] Voir t. II, p. 68.

[2] D'après la pragmatique du 16 (5) avril 1797, l'âge de majorité pour l'héritier du trône est de seize ans : né en 1818, le grand-duc Alexandre l'atteignit en 1834. Les autres grands-ducs ne sont majeurs qu'à vingt ans.

[3] Voir t. Ier, p. 199. A cette époque, le grand-duc Constantin n'était pas encore né.

Cet acte de haute prévoyance n'a pas reçu d'application : le tsar est encore dans toute la force d'une puissante constitution, et autour de son trône se groupent déjà deux générations de princes du plus bel avenir. Mais cet acte était commandé par les circonstances; il contribua à faire renaître la sécurité, et le canon qui retentissait sur la frontière du sud-est n'avait pas le pouvoir de la troubler un seul moment.

Pendant quinze jours tout Moscou ne fut occupé que de fêtes; elles absorbaient la ville et la cour; toutes les classes de la population, sur pied du matin au soir, étaient dans un véritable délire. La foule se pressait autour du palais, où des audiences d'apparat, prolongées pendant des journées entières, faisaient affluer les plus riches équipages, où s'étalait un luxe de livrée extraordinaire. Le haut clergé, la cour, les fonctionnaires les plus élevés, les députés de la noblesse et de la bourgeoisie, les généraux et les officiers supérieurs de la garde montèrent tour à tour au palais; mais rien n'égala le faste déployé à la grande réception du corps diplomatique. L'Asie s'y rencontra avec l'Europe, et elle dut reconnaître, cette fois, que cette dernière avait bien aussi ses merveilles. Un somptueux banquet réunit les membres du saint synode avec les deux premières classes du service civil : ce fut comme un signal donné par le monarque pour toutes les réjouissances qui devaient se succéder dans la ville pendant tout un mois. Dans cet intervalle, ce ne furent que festins, bals, mascarades, représentations théâtrales, chasses, parades et manœuvres; le corps de la noblesse, le commerce, la corporation des bourgeois,

quelques hauts dignitaires et les ambassadeurs étrangers eurent l'honneur de fêter l'empereur et sa famille[1]. Le monarque lui-même traita avec une profusion toute royale le peuple de Moscou, réuni, le 28 septembre, dans l'immense plaine dite Dévitché-Polé, où 240 tables, chacune de vingt mètres de long, étaient chargées de viandes, de pâtisseries, de fruits et de grands bols de *quass,* boisson nationale des Russes [2], et entourées de seize fontaines où devaient couler le vin et la bière. Autour de ces tables et dans leur centre s'étendait toute une ville de constructions éphémères, bariolées des plus vives couleurs, pavillons chinois, kiosques turcs, théâtres forains, baraques de bateleurs, cirques d'écuyers ou pour la voltige, gradins et amphithéâtres couverts de drap rouge, escarpolettes et montagnes russes. Le pavillon impérial, grande rotonde vitrée, dominait tout ce vaste ensemble; à quelque distance étaient les tribunes du corps diplomatique. Plus de 100,000 hommes, dans le pittoresque accoutrement d'été du *mougik,* et dont les belles têtes à barbe épaisse s'animaient par la convoitise, formaient, autour de cette salle de banquet à ciel ouvert, un immense cordon, toujours prêt à se rompre et contenu à grand'peine, pendant les longues heures d'attente, par

[1] On parlera longtemps à Moscou des fêtes données par le duc de Devonshire, le duc de Raguse et le vieux prince Ioussoupof. Le bal de la comtesse Orlof-Tchesmenski laissa aussi des souvenirs durables. On peut voir la description des fêtes dans *Six mois en Russie* de M. Ancelot, p. 375 et suiv.

[2] Outre le mouton rôti, aux cornes dorées, à la tête argentée, outre les volailles et les autres viandes, il y avait sur chaque table une profusion de friandises, 100 pains blancs (*kalatchi*) et 40 petits pains bis.

une nuée de Cosaques armés de leur *nagaïka* et prompts à en faire usage. L'impatience était au comble, lorsque, midi sonnant, l'étendard impérial fut arboré sur le pavillon du milieu : l'empereur venait d'arriver. A cheval, entouré des princes et suivi de carrosses d'apparat où se trouvaient Alexandra Fœdorovna et toute la famille impériale, il fut reçu par un hourra retentissant. Il parcourut les longues allées qui séparaient ces tables à perte de vue, et lorsqu'il fut entré dans son pavillon, déjà la multitude commençait à faire irruption dans l'enceinte. Mais lorsqu'il eut fait entendre ces paroles : « Mes enfants, tout ceci est à vous ! » alors les flots déchaînés se précipitèrent : on se jeta avec furie contre les tables ou vers les cascades et les fontaines, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il ne restait plus de trace ni de ces dernières ni des tables. Les nappes avaient disparu en un clin d'œil, aussi bien que les plats; bien plus, les amphithéâtres étaient dépouillés de leur garniture en drap rouge avant que les spectateurs les eussent quittés. Le peuple avait pris l'empereur au mot.

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis le jour du sacre, et les fêtes se multipliaient toujours; cependant leur prestige féerique s'usa par leur durée même. Enfin le 4 octobre, un grand feu d'artifice, suivi d'une dernière illumination générale, devait en marquer la clôture. Le grand-duc Michel, grand maître de l'artillerie, en faisait les frais, et il fut disposé devant l'hôtel du Corps des Pages, dont les vastes salles se remplirent de trophées et de faisceaux d'armes. Toutes les classes de la population prirent part à la fête. La terre envoya au ciel un renfort d'étoiles et de feux fol-

lets : des soleils flamboyants, tournant avec fracas autour d'eux-mêmes, entraînaient dans leur rapide mouvement toute une atmosphère incandescente, et l'explosion d'une gerbe de 52,000 fusées changea la nuit en jour et remplit l'horizon du magnifique spectacle d'un bouquet colossal. Un instant auparavant, un arc de triomphe en lances de feu était apparu aux yeux des spectateurs, et sur sa large corniche on avait lu cette inscription :

A Nicolas Ier, restaurateur de la tranquillité publique [1].

Une détonation terrible se fit entendre, puis tout rentra dans le silence de la nuit. Ce fut le dernier acte de cette longue et bruyante inauguration d'un règne nouveau.

Ce règne, la Providence lui réservait encore des épreuves [2]; mais, dans ce moment, personne ne songeait à se tourmenter d'éventualités inconnues. Les malheurs qui avaient assombri les premiers jours après l'avénement de Nicolas étaient eux-mêmes oubliés. La confiance généralement rétablie avait permis à tous de s'abandonner à la joie. Pressé de jouir, de se dédommager d'une longue contrainte, on s'était jeté dans le tourbillon des plaisirs. Tout avait bien réussi. Les fêtes, les spectacles, avaient eu un grand éclat; les faveurs et les récompenses avaient été répandues à pleines mains sur tous les rangs de la société. Ces souvenirs devaient être durables; les autres s'effacè-

[1] *Nikolaïou pervomou, ouspokoïtelyou Otétchestva.*

[2] Voir t. II, p. 130-131.

rent; et tel fut le silence gardé depuis par les Russes sur les événements de 1825, qu'on est tenté de se demander aujourd'hui s'il est bien vrai qu'on ait alors traversé une des crises les plus périlleuses auxquelles un empire puisse être exposé.

Nous avons fidèlement retracé toutes les circonstances de cette crise, en rattachant à notre récit un tableau de l'état des esprits, propre à en faciliter l'intelligence et à permettre à la perspicacité du lecteur de calculer les chances de l'avenir d'une monarchie sur laquelle les regards de l'Europe sont tournés, avec moins d'espérances peut-être que d'appréhensions. Puissent ces dernières être démenties par le fait, et puisse le règne de l'empereur Nicolas redevenir, après quelques années de préoccupations diverses, ce qu'il annonçait devoir être à son début, une période d'organisation intérieure et de rénovation morale !

ÉTUDES,

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I

(*A la page* 17.)

ENCORE DE LA CORRUPTION.

Les auteurs ne tarissent pas sur ce chapitre, et les assertions des Russes à cet égard ne sont pas les moins formelles et les moins accusatrices [1]. De tout temps le fléau de la corruption a été signalé même du haut du trône et de la chaire évangélique. Catherine II, encore dans l'année de son avénement (le 18 juillet 1762), rendit un ukase pour arrêter le mal. Dans cet acte, expressément intitulé : contre la corruption [2], on trouve

[1] Voir, dans le texte, celles de l'homme d'État ; voir aussi Golovine, p. 121, 368 et suiv., etc. Parmi les écrivains non russes, nous nous contenterons de citer l'auteur des *Révélations*, t. Ier, p. 68, 149, 161, etc. ; celui, beaucoup plus bienveillant pour la Russie, de l'ouvrage intitulé *de la Russie et de la France*, p. 33 ; Marmier, *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, t. II, p. 96 et suiv. ; Custine, en vingt endroits de son livre, etc.

[2] *Likhoimstvo.*

le passage suivant: « Nous avions appris jusqu'à satiété « et Nous voyons maintenant par Nous-même, jusqu'où « en est venue, dans Notre empire, cette insatiable « soif de dons et de présents, au point qu'on trouverait « à peine le plus petit siége magistral où l'exercice de « la justice ne fût pas livré à cette contagion. » Voilà pour le trône. Quant à l'Église, elle a fait entendre ses réclamations par la bouche de l'éloquent Platon, métropolitain de Moscou. Dans l'allocution qu'il adressa à Alexandre, pendant la cerémonie du couronnement, on remarque ce double passage : « Tu verras accourir « vers Ton trône des veuves, des orphelins, des indi- « gents, victimes de l'abus du pouvoir, de la partialité « et de la corruption. Tu entendras leurs prières!... « La corruption et la partialité lèveront leurs hideuses « têtes, et s'efforceront de faire pencher de leur côté « la balance de la justice. »

Notre propre journal de voyage, resté intact jusqu'à ce jour, comme nous l'avons dit, est plein d'exemples où les noms propres se trouvent à côté des faits; notre intention était d'en faire part au public; mais à la vue de ce qui se passe aujourd'hui dans notre propre pays, nous nous arrêtons, et quoiqu'ici on soit du moins rassuré par cette considération qu'*il y a des juges à Berlin,* nous n'avons plus le courage d'insister.

II

(*A la page* 18.)

OPINION DE KARAMZINE SUR LA SERVILITÉ DES RUSSES.

Après avoir parlé de l'oppression sous laquelle les Russes, asservis par les Mongols, gémirent pendant deux cents ans, l'historien éclairé dont on lit le nom en tête de cette note, s'exprime ainsi :

« Quelle dut être la conséquence de cet état de choses? L'abaissement moral des hommes. Mettant de côté toute fierté nationale, *nous apprîmes les vils artifices de l'esclavage* auxquels les faibles ont recours pour leur tenir lieu de force. En trompant les Tatars, nous prîmes l'habitude de nous tromper aussi mutuellement. Rachetant à prix d'argent les violences des barbares, nous devînmes plus avides, et, en butte aux indignités des tyrans étrangers, nous fûmes bientôt moins sensibles aux injures et à la honte »... « Peut-être le caractère russe présente-t-il encore maintenant des taches qui lui sont venues de la barbarie mongole. » *Histoire de l'empire de Russie*, t. V, chap. IV.

Tout ce chapitre, où l'auteur fait l'histoire de l'autocratie et la montre se débarrassant de tout contrepoids, est digne de la plus grande attention.

« Ioann III, » est-il dit dans un autre chapitre, « introduisit l'usage de baiser la main du souverain : il en faisait une marque flatteuse de sa bienveillance... En devinant les secrets de l'autocratie, il devint en quelque

sorte le dieu terrestre des Russes, *qui commencèrent à cette époque à étonner tous les autres peuples par leur dévouement sans bornes à la volonté du monarque...*

« Les fonctionnaires les plus élevés, séculiers ou ecclésiastiques, quand ils étaient déclarés déchus de leur dignité pour cause de crime, n'étaient point soustraits à la terrible peine du knout. » T. VI, chap. VII.

L'historien ne se montre pas moins libéral dans plusieurs des chapitres suivants, notamment dans le IIe du t. IX. Mais dans ce même tome, nous n'avons pu retrouver l'histoire du prince Sougorski, ambassadeur du tsar Ioann le Terrible près de l'empereur Maximilien II, laquelle fait l'objet d'un extrait de Karamzine, donné par l'auteur de *la Russie en* 1839 (t. III, p. 214), et que l'historien russe aurait terminé par l'observation suivante :

« C'est-à-dire que les Russes faisaient gloire de ce que leur reprochaient les étrangers : d'un dévouement aveugle et sans bornes à la volonté du monarque, lors même que, dans ses écarts les plus insensés, il foulait aux pieds toutes les lois de la justice et de l'humanité. »

III

(*A la page* 56.)

L'ÉMANCIPATION DES SERFS.

Nous voudrions pouvoir reproduire toute la note consacrée à cette question brûlante dans le livre *de la*

Russie et de la France, pag. 305-313; mais le lecteur aimera mieux remonter à la source même, et nous nous bornerons ici à une courte citation.

« Le serf, l'homme-glèbe, » dit l'auteur anonyme, « est devenu l'unité de valeur, la mesure commune de la propriété et de la richesse; on a vu en lui l'assiette de l'impôt et le gage du crédit; on a compté par têtes d'hommes comme on compte ailleurs par arpents; le fisc a imposé en raison de la population; le propriétaire a emprunté par esclaves; l'individu est resté hypothèque. Par là, la question de l'affranchissement n'est pas seulement une difficulté dans l'ordre moral, elle est aussi un règlement de comptes, une question irritante d'intérêt et de droit utile.

« La disposition générale des esprits, même parmi les intéressés, on peut le croire, est aujourd'hui favorable à l'émancipation; la raison commune y voit une nécessité du temps, et, en principe, tout le monde consent et désire la mesure; mais, en l'abordant positivement, on sent qu'il faut se donner des garanties contre de fausses conséquences possibles... Cette question est comme l'arche sainte: tout le monde s'en approche, et personne n'ose y toucher...

« Pour toucher à l'esclavage, il faut avoir toute sa force libre et des ressources financières disponibles; il faut être sans préoccupation au dehors, et sans gêne au dedans. L'argent est le corps gras du mécanisme social, il adoucit tout, et il est des situations qu'il faut être à même de payer pour en rester maître... »

Malgré ses réserves, l'auteur regarde l'affranchissement des serfs comme la tâche imposée par la Providence à l'empereur actuel. « La vie de l'empereur Nicolas présenterait un vide pénible, » dit-il, « laisserait

un regret sans compensation, s'il venait à ne pas atteindre le point culminant de sa destinée. Du jour où il a pris le sceptre, il a été pour son empire l'homme nécessaire, » etc., etc.

La question de l'esclavage et de l'émancipation des serfs vient d'être examinée plus à fond par un homme qui en a fait l'étude de toute sa vie [1] : son travail nous dispense d'en dire davantage ici sur une matière qu'on ne pourrait traiter dans son ensemble sans entrer dans de longs détails. L'occasion d'y revenir se présentera sans doute plus tard, et nous la saisirons alors avec empressement.

IV

(*A la page* 62.)

NÉGOCIATIONS ET VUES SECRÈTES DE LA RUSSIE CONCERNANT L'EMPIRE OTHOMAN.

Deux dépêches diplomatiques, l'une du comte de Nesselrode au prince de Lieven, l'autre du même au conseiller privé actuel de Ribeaupierre, mériteraient de figurer ici intégralement. Le manque d'espace nous empêche de les donner, comme c'était notre intention; mais nous citerons de chacune d'elles un court passage.

Dans la première dépêche, en date du 9 janvier 1827,

[1] M. Nicolas Tourghénief. Voir son livre, *la Russie et les Russes*.

il s'agit des négociations qui ont précédé la conclusion du traité de Londres (du 6 juillet 1827). Depuis la paix d'Akermân, l'Angleterre semblait avoir perdu tout souvenir du protocole du 4 avril (23 mars), signé à son instigation; mais la Russie ne l'avait pas oublié. Elle voulait ou la guerre avec la Turquie, ou la pacification de la Grèce, jointe au rétablissement de son propre *ascendant* à Constantinople. Le ministre charge l'ambassadeur de le déclarer nettement au cabinet de Saint-James.

« L'expérience nous a démontré, » dit-il, « que le seul argument qui fasse quelque impression sur les autres cabinets, est la crainte de voir, en dernière analyse, la pacification de la Grèce s'opérer par l'ascendant seul de la Russie. Les conduire à l'alternative de nous laisser maîtres absolus du terrain ou de s'associer à nous pour diriger de concert cette œuvre de paix, c'est nous assurer le meilleur moyen d'obtenir leur concours à l'exécution du protocole du 23 mars 1826...

« Pour éviter le reproche de décliner une proposition provoquée par le ministère anglais, l'empereur accepte celle de la France, et consent à la conversion du protocole du 23 mars en un traité formel. Il consent à ce que ce traité soit conclu entre toutes les puissances qui voudront le signer...; mais la condition à laquelle il le subordonne est une condition *sine quâ non*... La vraie mesure coercitive que nous signalons est la réunion des escadres, dans le but d'empêcher les secours turcs ou égyptiens, d'hommes, d'armes, de vaisseaux et de munitions... »

Finalement le ministre déclare que le refus de M. Canning n'empêcherait pas l'empereur de passer outre et de remplir *séparément* les obligations qu'il a

contractées par le protocole. « Il vous serait facile, » ajoute-t-il, « de laisser entrevoir au ministère de S. M. B. les nombreux et puissants moyens que la Russie possède pour obtenir l'adhésion des Turcs, » etc., etc.

Dans l'autre dépêche, datée du 11 janvier 1827, on prévoit l'éventualité d'une réaction contre Mahmoud II, dont les moyens d'action étaient « la terreur ou la mort. » Selon le comte de Nesselrode, cette réaction aurait entraîné l'extermination de la dynastie régnante. « Si l'on considère, » dit-il, « que les réformes ont été « commencées avec des finances délabrées, au milieu « des symptômes d'une décadence progressive, et que « le Grand-Seigneur étouffe dans des flots de sang « des projets de révolte qui semblent néanmoins re- « naître tous les jours, il est difficile de croire à la « longue durée de son règne et de son gouvernement.

« Dans aucune hypothèse, la Russie ne peut considérer d'un œil indifférent cette vaste entreprise... Si elle manque, elle peut amener la chute de l'empire Othoman...

« Il est de toute nécessité qu'une telle révolution ne nous prenne pas au dépourvu, et vous aurez bien mérité, monsieur, de votre souverain et de votre patrie, si vous nous faites connaître les signes précurseurs de cette catastrophe assez à temps pour que l'empereur puisse préparer ses mesures et exercer une influence analogue à la dignité et aux besoins de la Russie, sur les combinaisons politiques qui remplaceraient l'empire du Croissant [1].

De telles paroles se passent de commentaire. En at-

[1] On a vu t. Ier, p. 93, qu'à l'entrevue d'Erfurt, il a déjà été question, entre Alexandre et Napoléon, d'un partage de la Turquie.

tendant que l'occasion se présente pour nous de leur assigner leur vraie place dans l'histoire du règne de l'empereur Nicolas, nous les recommandons aux sérieuses méditations des Turcs.

V

(*A la page* 67.)

LA DÉBACLE DE LA NÉVA.

Lorsque la couverture de glace qui emprisonne les eaux de la Néva pendant cinq mois de l'année, commence à se rompre, le pont de bateaux est aussitôt enlevé, et les communications entre les deux rives du large fleuve restent interceptées pendant plusieurs jours. Les glaçons s'écoulent pendant ce temps, et quand ils ont disparu, le commandant de la forteresse ouvre la navigation en se rendant au palais dans une chaloupe, et, presque immédiatement après, le pont est replacé. Cependant on est fréquemment dans le cas de l'ôter une seconde fois, afin de livrer passage aux glaces arrivant du lac Ladoga.

Le passage du commandant de la forteresse se fait solennellement et au bruit de l'artillerie. La chaloupe qu'il monte est armée de quelques bouches à feu et suivie de tout un cortége de petites embarcations. Il va offrir au chef de l'État une coupe pleine d'eau du fleuve, qu'on lui rendait autrefois remplie de pièces d'argent.

Puis se célèbre une fête appelée *Priplavlénié* (la traversée) : nous la trouvons décrite avec détail dans notre journal de voyage, mais nous nous bornerons à dire que le peuple, endimanché, afflue sur les quais de la Néva, qu'on traverse le fleuve en petit bateau et qu'on va se promener sur les remparts de la forteresse.

C'est un usage particulier à Pétersbourg et qui remonte à Pierre le Grand. Sans doute, ce monarque aura voulu employer ce moyen populaire pour faire comprendre à tous de quelle importance était pour eux ce beau fleuve qui, quand il brise sa chaîne, rend aussi la vie à la ville et anime tout l'empire, puisqu'il est en quelque sorte l'embouchure commune dans la Baltique de tous ses cours d'eau.

VI

(*A la page* 119.)

MORT DE KARAMZINE.

Le célèbre historien russe termina sa noble carrière le 3 juin (22 mai) 1826, au palais de Tauride, où l'empereur lui avait assigné un appartement, afin qu'il pût jouir du beau jardin de cette résidence impériale jadis bâtie pour Potemkine.

Nicolas Mikhaïlovitch Karamzine (né à Simbirsk, le 1er décembre 1765) n'avait encore que soixante ans, mais le travail et une longue maladie avaient miné

ses forces. Il avait joui d'une haute faveur près d'Alexandre, qui, en 1803, l'avait nommé historiographe de Russie.

Le successeur d'Alexandre ne sentit pas moins vivement que son frère ce qu'on devait à l'homme qui avait doté la littérature de son pays d'un monument national : aussi jamais historien ne fut plus magnifiquement traité. Pendant sa maladie, non-seulement Nicolas le logea dans un de ses palais et s'informa souvent de l'état de sa santé, il lui assigna 50,000 roubles pour se rendre, dès que ses forces le lui permettraient, dans le midi de la France où une frégate de la marine impériale devait le transporter; et, pour le rassurer pleinement sur le sort de sa famille, dans le cas où cette maladie aurait une issue fatale, il lui alloua une pension annuelle de 50,000 roubles, réversible à sa femme et, après elle, à ses enfants jusqu'à l'entrée au service des fils et au mariage des filles [1].

A l'article *Karamzine* de l'*Encyclopédie des Gens du Monde,* on trouvera une courte appréciation de l'historien; dans la note II ci-dessus, nous avons donné quelques extraits de son grand ouvrage qui prouvent qu'il écrivit plus en patriote qu'en courtisan. Pour juger Karamzine comme homme politique, il faut lire son mémoire *Sur la Russie ancienne et moderne, dans ses relations politiques et civiles*, présenté en 1810 à l'empereur Alexandre.

L'année 1826 a moissonné, en Russie, plusieurs autres hommes célèbres. D'abord, en janvier (le 15),

[1] Voir le rescrit impérial du 25 (13) mai 1826, *Journal de Saint-Pétersbourg*, 1826, nº 64.

le chancelier de l'empire comte Nicolas Roumantsof, homme riche et puissant, vrai Mécène pour les gens de lettres et les artistes; et le grand chambellan Alexandre Naryschkine, le roi des coulisses, l'homme aux calembours, plus connu par ses saillies et ses boutades que par des services sérieux, mais qui néanmoins était aimé d'Alexandre, toujours résigné à payer les dettes du plus prodigue des grands seigneurs. Puis, en février, ce fut le fameux comte Pierre de Pahlen, vieillard depuis longtemps retiré des affaires, mais jusqu'au dernier moment, plein de vie et de gaieté, et nullement tourmenté dans sa conscience du souvenir du terrible acte où il avait joué le premier rôle, dans la nuit du 23 au 24 mars 1801. Heureux père de nombreux enfants, aucun genre d'illustration n'a manqué à sa famille. Sa mort fut suivie de près de celle d'un autre acteur dans la même scène tragique, le général Benningsen (4 octobre). Au mois de juin, le comte Grégoire Orlof [1] était mort d'un coup d'apoplexie en plein sénat; et à la fin de l'année, le 13 (1er) décembre, on eut à déplorer la perte du vénérable archevêque catholique, Stanislas Siestrzencewicz-Bohusz, métropolitain de toute la Russie, prélat éclairé et tolérant, et l'un des érudits les plus laborieux qui se soient occupés des origines de la Russie et de la Pologne [2]. Il poussa sa carrière, semée de bienfaits, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Un fanatique ultramontain osa dire de lui qu'il avait été pendant cinquante-quatre ans le fléau de son pays: c'est un outrage qu'il est inutile de réfuter.

[1] Voir t. III, p. 228, 229.

[2] Voir une notice sur lui dans la *Gazette* allemande *de Saint-Pétersbourg*, 1826, n° 101.

VII

(*A la page* 130.)

INFLUENCE DES RÉFORMES TURQUES SUR LES DÉTERMINATIONS HOSTILES DE LA RUSSIE.

Le prompt succès des réformes militaires de Mahmoud II préoccupa vivement le cabinet russe : le prince de Metternich put en juger par les communications que lui fit à ce sujet, en mai 1829, le général Vincent Krasinski. Cet aide de camp général de l'autocrate ne cacha ni au chancelier de cour et d'État ni à l'empereur François, combien il était frappé de ce fait, que les prisonniers turcs, qui n'avaient été que six semaines soldats, étaient cependant formés comme les vieux guerriers auxquels le grand-duc Constantin avait donné tout son temps; « leur haine ardente, » ajoutait-il, « l'exaltation, le fanatisme, *réunis à l'ordre que le sultan introduit et à la tactique européenne*, pourront les rendre dangereux pour l'avenir. »

Et ce qui prouve que ce n'était pas là une impression passagère, une crainte momentanée, c'est qu'on lit dans la dépêche du comte de Nesselrode à M. de Ribeaupierre, en date du 11 janvier 1827, les mots suivants : « Si elle (l'entreprise de réformer l'empire Othoman) réussit, ce succès peut retremper pour ainsi dire le gouvernement turc, et lui donner une confiance dans ses forces dont la Russie éprouverait aussi les suites. »

VIII

(*A la page* 157.)

ADJONCTIONS FAITES A LA HAUTE COUR NATIONALE.

Nous avons dit que quinze personnes, nominativement désignées par l'autocrate, furent adjointes aux membres des trois grands corps de l'État. Voici la liste de ces personnes : le conseiller privé actuel comte Iourii Alexandrovitch Golovkine, ancien ambassadeur en Chine et à Vienne, le dernier rejeton d'une famille illustre au dix-huitième siècle, vieillard aujourd'hui octogénaire, mais qui néanmoins remplit encore les fonctions de grand chambellan et de membre du conseil de l'empire ; le général en chef comte de Langeron dont il a déjà été question ; le conseiller privé actuel, baron (depuis le couronnement, comte) Grégoire Stroganof, cet ambassadeur russe à Constantinople qui, poussé à bout par l'arrogance de la Porte, demanda ses passe-ports en 1821, mais ne reçut pas ensuite de son souverain l'accueil auquel il devait s'attendre ; l'aide de camp général Voïnof, déjà nommé ; le général (en chef) du génie, Charles Oppermann (depuis 1829, comte ; mort il y a quelques années) ; les aides de camp généraux comte de Lambert (depuis sénateur et général de la cavalerie), vice-amiral (depuis amiral) Siniavine, Borozdine (depuis sénateur), et Paskévitch (depuis feld-maréchal et prince de Varsovie) ; le lieutenant général Émanuel,

déjà nommé; les aides de camp généraux comte Kamarofski, Bachoutzki, Zakrefski, et Bistrom; enfin, le sénateur des départements de Moscou, conseiller privé Kouschnikof.

IX

(*A la page* 170.)

POÉSIES PROPHÉTIQUES DE CONRAD RYLÉIEF.

Le poëme *Voïnarofski,* dédié par Ryléïef à son ami Alexandre Bestoujef dont il prédit le sort, a été imprimé à Saint-Pétersbourg, en 1825, avant l'explosion de la conspiration. Un autre poëme *La confession de Nalivaïko* est resté inédit; et, à en juger par le fragment qu'en donne, à titre de traduction, M. Ancelot dans ses *Six mois en Russie* (p. 179), il nous permet encore davantage de jeter un coup d'œil dans l'âme du malheureux poëte, qui, averti par un secret pressentiment de sa destinée future, se sentait pressé de consigner sa propre histoire dans celle de ses héros.

Nalivaïko, jeune Cosaque, avait entrepris d'affranchir l'Ukraine de l'oppression des Polonais. Il confie son dessein à un pieux anachorète.

« Le peuple gémit en vain dans les fers, » lui dit-il : « il n'exprime que des plaintes inutiles... O mon père! la haine des Polonais s'est emparée de moi jusqu'au délire. Mon œil est devenu rêveur, morne et sauvage. Mon âme languit dans la servitude qui l'oppresse. Nuit

et jour, une seule pensée me poursuit comme une ombre. Elle m'agite, et dans le repos du champ paternel, et dans la bruyante caravane, et dans la chaleur de la mêlée, et pendant la prière au pied des saints autels : « Il est temps, murmure incessamment une voix secrète, « il est temps d'immoler tous les tyrans de l'Ukraine. »

« Je ne l'ignore pas : un abîme s'ouvre devant le premier qui s'élève contre les oppresseurs d'une nation. Le destin m'a choisi... Mais, dites-le-moi, dans quel pays, dans quel siècle, l'indépendance reconquise n'a-t-elle pas voulu des victimes?... Je mourrai pour le pays qui m'a vu naître! Je le sais, je le sens, et c'est avec délices, ô mon père! que je bénis le sort qui m'est réservé. »

X

(*A la page* 176.)

ARTICLE DE LA QUOTIDIENNE SUR LA CONSPIRATION RUSSE.

Voici le principal passage de ces explications données par le gouvernement russe. «... Mais, enfin, puisque les journaux libéraux raisonnent ainsi devant un public qui les écoute, cherchons à leur répondre en peu de mots.

« Chaque pays a ses lois, ses coutumes, que le temps a formées; je conçois que l'on puisse accuser un gouvernement de les avoir méconnues, mais je ne

sais pas si l'on est encore raisonnable lorsqu'on lui demande de les réformer sur-le-champ, afin d'adopter, en matière de conspiration, certaines formes que deux ou trois législations de l'Europe ont reçues après de longs efforts, et qui tiennent peut-être à des circonstances qui leur sont particulières. Il ne s'agit pas de faire ici la censure ou l'éloge de nos institutions judiciaires : elles sont belles et grandes comme tout ce que firent nos rois; mais ce n'est pas une raison pour les appliquer à la Russie, pas plus que les conditions de la monarchie russe ne pourraient s'appliquer aux formes représentatives de notre gouvernement. La législation d'un pays, pour être bonne, doit lui être propre; une loi qui serait de tous les temps et de tous les lieux ne serait bonne pour aucun temps ni pour aucun pays; or, tous ceux qui connaissent la législation de la Russie, son histoire, ses traditions, savent tout ce que pouvaient, tout ce que peuvent encore ses souverains; et certes ils doivent reconnaître que le procès qui vient de s'accomplir *présente une amélioration sensible dans l'exercice du pouvoir judiciaire*. Il y a moins d'un siècle, qu'en Russie, la volonté du souverain suffisait pour conduire à la mort le plus puissant des sujets : le glaive était dans les mains du prince avec la balance de la justice, et plusieurs exemples nous prouvent que Pierre et ses descendants immédiats usèrent sans contrôle du pouvoir violent que la coutume plaçait dans leurs mains. Dans la procédure actuelle, toutes les lumières ont été appelées; au milieu des passions publiques et *des circonstances les plus difficiles,* la cour a procédé avec ce calme et cette lenteur bien rares dans les temps d'orages. Les journaux libéraux auraient sans doute demandé un jury, la publicité des débats; mais la constitution de

l'État n'admet pas ces formes qui appartiennent à d'autres pays, et l'empereur Nicolas ne pouvait établir, pour le cas présent de la conjuration, des formes rejetées par l'empereur Alexandre lui-même lors de la dernière diète de Pologne. On doit remarquer, en outre, qu'il s'agissait d'un complot militaire que nos lois elles-mêmes déférent à un tribunal spécial, que ce complot éclatait dans *un temps d'orage,* qu'il y avait des aveux, le flagrant délit, *une sorte de guerre civile;* que la publicité pouvait être un ferment de discorde et qu'elle pouvait fermer la porte à la clémence, en révélant dans tout leur odieux [1] certaines culpabilités qu'il n'aurait plus été possible de pardonner. »

XI

(*A la page* 231 *du tome III.*)

LE LIVRE DE M. NICOLAS TOURGHÉNIEF.

Le texte du présent ouvrage était complétement terminé et remis aux imprimeurs lorsque nous apprîmes, de la bouche même de M. Tourghénief, dont nous venions d'avoir l'honneur de faire la connaissance, que ses mémoires, relatifs à la même époque de l'histoire de Russie, étaient sous presse. Nous n'eûmes plus que

[1] Cette seule expression prouverait que l'article n'était pas d'un des rédacteurs habituels de *la Quotidienne.*

le temps d'intercaler la note qu'on a lue, t. III, p. 68, et comme l'ouvrage annoncé parut à un mois d'intervalle, sous ce titre : *la Russie et les Russes* [1], il nous fut impossible de l'utiliser pour cette publication, si ce n'est à partir de la page 231 du même tome.

Notre regret est grand d'être resté privé, pendant notre travail, des lumières d'un tel homme, digne élève de l'école de Stein, ce patriote aussi sage qu'éclairé. Ce que nous avons dit dans la note de la page 174 du tome III, à propos de l'*homme d'État* russe, auteur du petit écrit *la Russie en 1844*, s'applique plus particulièrement encore à M. Tourghénief. Nous aurions trouvé dans son livre une foule de renseignements précieux dont nous aurions pu faire notre profit.

Mais, après l'expression de ce regret, disons aussi, avec la même franchise, que nous avons été complétement trompé dans notre attente de trouver dans ce livre une narration des événements dans lesquels l'auteur avait été un instant impliqué. Il ne s'occupe de la conspiration que pour réfuter le *Rapport de la commission d'enquête,* et, selon nous, il ne le fait pas toujours avec succès. Du reste, aucun détail, aucun exposé historique. M. Tourghénief, absent de Russie depuis vingt mois au moment de la révolte de 1825, consacre à peine quelques lignes aux faits qui forment le principal objet de notre récit. Ce n'est pas une histoire qu'il a voulu donner au public, c'est d'abord un mémoire justificatif dans sa propre cause, et ensuite un ensemble de considérations et de doctrines. En le lisant, la plupart des lecteurs se demanderont : « Quelle est donc cette conspiration dont on parle tant sans nous la faire con-

[1] *La Russie et les Russes*, par N. Tourgueneff. Bruxelles, Meline, Cans et compagnie, 1847, 3 volumes.

naître? » et leur curiosité excitée demandera des lumières ultérieures, que nous avons essayé de leur offrir. Sous ce rapport donc, la publication dont il s'agit ne nous aurait rien appris, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite.

Il y a ensuite un dissentiment entre nous et l'honorable auteur de cette publication. « S'il y a eu des sociétés, » dit-il (t. Ier, p. 344), « ces sociétés sont restées impuissantes pour le bien comme pour le mal, elles n'ont rien fait, rien produit; les hommes qui, par la suite, ont agi, n'ont obéi qu'à leur volonté individuelle, et leur participation, présente ou passée, à une société quelconque, n'a été pour rien dans la conduite qu'ils ont tenue, dans la détermination qu'ils ont prise »... « Au lieu de rattacher l'insurrection à l'existence des sociétés secrètes, » ajoute-t-il plus loin, « tout porte au contraire à dire, en parodiant un mot célèbre, qu'elle eut lieu non *parce qu*'il y avait des sociétés secrètes, mais *quoiqu'il* y en eût. »

Cette opinion, principale base de l'argumentation de M. Tourghénief, nous ne la partageons pas, tout en reconnaissant l'importance d'un témoignage puisé dans une expérience personnelle. La participation de Pestel, de Troubetzkoï et autres, aux sociétés secrètes comme à l'insurrection, ne nous permet pas de l'admettre; le lecteur trouvera d'ailleurs le développement de nos raisons dans les chapitres VII et XI (*voir* notamment, p. 140). Néanmoins nous sommes loin de confondre les premiers fondateurs des sociétés secrètes avec les conspirateurs de 1825; non-seulement nous sommes convaincu qu'ils avaient des intentions toutes différentes, mais nous penchons même à croire que les derniers se cachaient devant eux de leurs véritables

projets, et qu'en fait même de sociétés secrètes, il s'est passé bien des choses dont M. Tourghénief, malgré sa qualité de membre, n'a eu aucune connaissance.

En somme donc, le livre *la Russie et les Russes,* si nous avions pu en profiter, ne nous aurait point fait modifier nos jugements, et quant à l'estime due à l'auteur, on peut voir dans notre texte que la nôtre du moins lui était acquise avant toute justification de sa part.

OBSERVATION.

Pour l'orthographe des noms russes, l'auteur a suivi le même système que dans ses précédents ouvrages : ce système consiste à écrire le nom tel qu'il doit être prononcé, sans lettres inutiles. C'est la transcription la plus simple possible appliquée à une langue qui a son alphabet particulier ; transcription toutefois spécialement française, et qu'il faudrait modifier s'il s'agissait d'une traduction en allemand ou en anglais. Ainsi, *Chouvalof* rend exactement la forme russe de ce nom bien connu ; mais en allemand il faudrait l'écrire *Schuwalof* et en anglais *Shuvalof.* En russe, il n'y a, en tête de ce nom, ni *Sch,* ni *Sh,* ni *Ch* même : il y a une seule lettre qui, appelée *chah,* équivaut à notre *ch,* et qu'il nous semblerait absurde de remplacer en français par l'*sch* des Allemands. A la fin du nom, il n'y a ni *w,* ni *f,* il y a le *v* russe, plus un signe qui le renforce. Nous ne mettons pas de double *f,* parce qu'il est impossible de le prononcer autrement que l'*f* simple.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

Histoire intime.

Pages.

CHAPITRE IX. Besoin de légalité et de réformes. Lutte contre les abus (*suite*) 1

X. Diplomatie et pompe funèbre. Mort d'Élisabeth 51

XI. L'expiation. 127

XII. Moscou et le couronnement 183

Études, Notes et Éclaircissements.

I. Encore de la corruption. 265

II. Opinion de Karamzine sur la servilité des Russes . 267

III. L'émancipation des serfs. 268

IV. Négociations et vues secrètes de la Russie concernant l'empire Othoman 270

V. La débâcle de la Néva. 273

VI. Mort de Karamzine. 274

VII. Influence des réformes turques sur les déterminations hostiles de la Russie. 277

VIII. Adjonctions faites à la haute cour nationale. . . . 278

IX. Poésies prophétiques de Conrad Ryléïef. 279

X. Article de *la Quotidienne* sur la conspiration russe. . 280

XI. Le livre de M. Nicolas Tourghénief. 282

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES [1].

N. B. Les noms imprimés en PETITES CAPITALES sont ceux des souverains (grands princes, tsars, empereurs ou impératrices) de la Russie proprement dite et de la grande principauté de Galitch, non compris les épouses qui n'ont pas régné de leur propre chef. Les noms imprimés en *italiques* sont ceux des auteurs cités ; quelques-uns de ces derniers figurent dans la liste à double titre, quand, indépendamment de leurs livres, ils sont mentionnés pour leurs actes.

A

Abbas (Chah), IV, 237.
Abraham. *Voy.* Palitsyne.
Achmet-Khan, dynaste de Mekhtouline, IV, 207.
Adelung (Frédéric), directeur de l'établissement oriental, II, 209.
Adlerberg (Mme d'), dame d'honneur, II, 158.
Adlerberg (Vladimir d'), général en chef, directeur général des postes, II, 158, 232, 306.
Adolphe, duc de Holstein-Gottorp, I, 131, 197.
Akzal-Kouzzate Kazi-Akhbound-jane-Niazof, mollah, IV, 106.
Alcviso, architecte, IV, 201.
Alexandra Fœdorovna, impératrice, I, 199. — II, 21, 45, 86, 94, 177, 178, 210, 211, 295, 296. — IV, 28, 82, 97, 123, 199, 215-217, 227-232, 236-255, 256, 259.

[1] Cette table, faite avec soin, en facilitant les recherches, aidera aussi le lecteur à bien distinguer entre elles les différentes personnes portant le même nom. Sous ce rapport, elle complète souvent le texte et ajoute encore à la précision à laquelle l'auteur s'est constamment appliqué. Il a voulu faire d'une simple table la base d'un dictionnaire historique russe, à défaut duquel il est toujours bien aventureux de s'occuper de ces matières.

Alexandra Nikolaïevna, grande-duchesse, I, 199.
Alexandra Pavlovna, grande-duchesse, I, 198.
Alexandre. *Voy.* Wurtemberg (duc de).
Alexandre Ier Iaroslavitch *Nevski*, I, 66, 126. — II, 30. — IV, 249.
Alexandre II Mikhaïlovitch, I, 126.
Alexandre Nikolaïevitch (grand-duc), césarévitch, I, 153, 199. — II, 115, 128-130, 149, 211, 236, 237, 308. — IV, 227, 256.
Alexandre Ier Pavlovitch, I, 42, 65-111, 227, 232-236, 248-269, 271, 272, 274, 276. — II, 1-66, 68, 69, 75, 81, 82, 90, 100, 106, 110, 120, 121, 210, 243-255, 260-263. — III, 45, 51, 58, 59, 97-101, 126, 127, 155, 230, 235-259, 262-266, 271-278. — IV, 43, 56, 57, 60, 75-106, 215, 243, 245, 275.
Alexandrine de Prusse (princesse). *Voy.* Mecklenbourg-Schwerin.
Alexandrovitch, médecin d'état-major, II, 58.
Alexis (Comnène), IV, 241.
Alexis Mikhaïlovitch, I, 29, 127, 138, 142, 154, 155, 183, 184, 203. — II, 153. — IV, 237.
Alexis Pétrovitch (tsarévitch), I, 155. — II, 17.
Almagro (comte d'). *Voy.* Dolgorouki (prince Pierre).
Ambroise (Sertis-Kamenski), archevêque de Moscou, III, 219, 250-255.
Anastasie Romanovna, tsarine, I, 147, 150, 167.
Ancelot, II, 228. — IV, 236, 258, 279.
André, roi de Hongrie, I, 150.
André Ier Iouriévitch *Bogolioubski*, I, 126.
André II Iaroslavitch, I, 126.
André III Alexandrovitch, I, 126.
Anne Fœdorovna, grande-duchesse, II, 18, 83.
Anne Ioannovna, I, 57, 128, 156, 184. — III, 197, 199, 246. — IV, 165.
Anne Karlovna, I, 157.
— Mikhaïlovna, tsarevne, I, 158.
— Pavlovna, grande-duch., reine des Pays-Bas, I, 199. — IV, 55.
— Pétrovna, duchesse de Holstein-Gottorp, I, 130, 155, 198.
— Pétrovna, grande-duch., I, 197.
Anrep, général, II, 170.
Anstett (baron d'), III, 140.
Antoine-Ulric, duc de Brunswick, I, 157.
Apostol, hetman des Cosaques, III, 19, 21, 22.
Apraxine (comte), IV, 39.
Apraxine (comtes), III, 181.
Araktchéïef (comte Alexis Andréïevitch), général en chef, favori d'Alexandre, I, 82, 259-267. — II, 14, 117, 190, 231.
— (André), major, I, 243.
— (Vassili), général, I, 243.
Arbousof, lieutenant de vaisseau, II, 150, 155, 167, 168. — III, 129.
Arbshoven (baron), colonel, II, 306.
Aristote. *Voy.* Fioraventi.
Armfeld (famille d'), III, 180.
— (comte Gustave-Maurice d'), général en chef, III, 274.
Arnoldi, général, II, 54.
Arséniеf, professeur, II, 254, 306.
Artsybychef, I, 138.
Augereau, maréchal de France, II, 204.
Auguste II, roi de Pologne, II, 86.
Augustin (Vinogradskii), arche-

vèque de Moscou, II, 211, 291.
Avramof, colonel, III, 82.

B

Bachoutzki, général en chef, II, 303. — IV, 279.
Bagrath (famille de), III, 180.
— (prince), tsarévitch de Géorgie, IV, 13.
Bagrathion (princes), III, 180.
— (prince Pierre Ivanovitch), général en chef, I, 234. — II, 277. — III, 7.
Bakhtéïarof-Rostofski (prince), boïar, I, 170, 171.
Balonghianski (Michel), secrétaire d'Etat, III, 160.
Bantysch-Kamenski, I, 230. — II, 291, 312. — III, 198, 204, 224.
Barclay de Tolly (comte), feld-maréchal, I, 96, 230. — III, 7. — IV, 123.
Bariatinski (prince), capitaine, III, 82.
— (prince Fœdor Serghéievitch), grand maréchal de la cour, III, 223, 227.
— (prince Ivan Serghéievitch), ambassadeur, III, 227.
Bassarghine, lieutenant, II, 272. — III, 10, 82. — IV, 172.
Batenkof, lieutenant-colonel, I, 141, 144, 145, 148, 150, 169, 179. — III, 133.
Bauer, général, I, 79.
Beck, conseiller d'Etat actuel, III, 273.
BékovitchTcherkasskoï (prince), IV, 207.
Béla II, roi de Hongrie, I, 129.
Béloeelski-Bélozerski (princesse) dame d'honneur, II, 137, 138.
Benkendorff (famille de), III, 180.
— (comte Alexandre Christophorovitch), général en chef, II, 179, 197, 203, 231, 270. — IV, 29.
Benkendorff (Christophe de), le père, général, II, 203.
— (Constantin Christophorovitch), général en chef, II, 203.
Benningsen (comte Lievin-Auguste-Théophile de), général en chef, II, 74. — III, 7, 63. — IV, 276.
Bergmann, III, 191.
Berkheim (de), gendre de Mme de Krudener, I, 278.
Bernetti, nonce du pape, IV, 206.
Bestoujef (les frères), II, 142, 150, 188.
— (le père), II, 142, 189.
— (Alexandre), capitaine, II, 141, 143, 151, 155-157, 169, 179, 188, 189. — III, 12, 88, 129, 133, 135, 147. — IV, 136.
— (Michel), capitaine, II, 144, 156. — III, 148. — IV, 137.
— (Nicolas), capitaine-lieutenant, II, 143, 150, 167. — III, 148. — IV, 137.
— (Pierre), enseigne de vaisseau, II, 144.
Bestoujef-Rumine (Michel), sous-lieutenant, III, 23-37, 76, 82, 84, 92, 108, 112-115, 123-126, 150. — IV, 165, 168.
Bignon (baron), I, 95, 268.
Biren (comte Ernest-Jean de), duc de Courlande, I, 37.
Biron (comte de), officier, IV, 112.
Bistritchy, lieutenant, III, 37.
Bistrom, général, II, 303. — IV, 279.
Blondof (comte Dmitri Nikolaïevitch), ministre, ambassadeur, II, 197, 201, 202, 203, 226. — III, 139. — IV, 177.

Bobrinski (comte), III, 76, 215.
Bodisco (frères), II, 167. — IV, 158, 159.
Bogdanovitch, général, IV, 105.
Boleslaf Troïdénovitch, prince de Galitch, I, 150.
Bonald (vicomte de), I, 46, 47.
Boris Foedorovitch (Godounof), I, 30, 127, 151, 152, 188, 190. — IV, 37, 40, 41, 78.
Borissof (frères), sous-lieutenants, III, 122-124.
Borozdine, sénateur, IV, 278.
Boukeï, khan des Kirghises, IV, 210.
Boulatof, colonel, I, 144. — II, 164, 169, 189.
Boulavine, ataman de Cosaques, IV, 101.
Boulgari (comte Jacques), III, 85.
Bourtzof, colonel, III, 76, 79, 80.
Boutourline (famille), III, 181.
Branecki. *Voy.* Branicki.
Branicka (comtesse Alexandra Vassilievna), dame d'honneur, III, 34, 85.
Branicki (comtes), III, 179.
— (comte Vladislaf), sénateur, III, 34.
— (comte Xavier), III, 34.
Bredow, III, 270.
Brézé (comte de), capit., IV, 112.
Brœcker (professeur), jurisconsulte, III, 267.
Broglie (comte de), général, IV, 112.
Brosset, I, 122.
Bruce (comte de), III, 213.
Budberg (famille de), III, 180.
— (baron de), général, I, 235, 236.
Busching, I, 158, 179, 193.
Buxhœvden (famille de), III, 180.

C

Campenhausen (baron B. de), I, 146.
Campenhausen (baron de), contrôleur général, II, 224.
Cancrine (comte), ministre des finances, I, 222-224. — II, 298, 299. — IV, 13.
Canning, ministre, IV, 56-58, 66, 271.
Capefigue, I, 106, 272. — III, 232, 233.
Capo d'Istrias. *Voy.* Kapodistrias.
Caraman (comte de), colonel, IV, 112.
Casimir III, roi de Pologne, I, 24, 130.
Castelnau (de), II, 43.
Castéra, III, 214, 215, 218, 219, 220, 222.
Castlereagh. *Voy.* Londonderry.
Castries (marquis de), colonel, IV, 112.
Catherine Ire Alexeïevna, I, 128, 131, 133.
Catherine II Alexeïevna *la Grande*, I, 32, 37-41, 68, 69, 119, 123, 128, 133, 198, 201, 227, 245, 276. — II, 17-19, 31, 68, 72, 183, 252, 256-258, 299. — III, 42, 66, 76, 153-155, 201, 202, 211, 219-225. — IV, 5, 40, 100, 136, 251, 263.
Catherine Antonovna, princesse, I, 157.
— Ioannovna, tsarevne, duchesse de Mecklenbourg, I, 156.
— Pavlovna, grande-duchesse de Russie, reine de Wurtemberg, I, 92, 199, 201. — II, 58.
Caumont-Laforce (comte de), capitaine, IV, 112.
Chakhofskoï (prince Alexandre Alexandrovitch), poëte dramatique, III, 67.
— (prince Fœdor), major, III, 67, 77. — IV, 139, 150.

Chakhofskoï (prince Ivan Léontiévitch), membre du conseil de l'empire, général en chef, I, 262. — IV, 254.
Chamyl (sultan), III, 80. — IV, 207, 209.
Charles X, roi de France, I, 261. — IV, 52, 112.
Charles-Frédéric, grand-duc de Bade, II, 17.
— duc de Holstein-Gottorp, I, 156, 198, 200.
Charles-Louis, prince de Bade, II, 18.
Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade, II, 18.
Charles-Philippe, prince de Suède, I, 165.
Charles de Prusse (prince), IV, 121, 181, 213, 227.
Charlotte, princesse de Prusse. *Voy.* Alexandra Fœdorovna.
— princesse de Wurtemberg. *Voy.* Hélène Pavlovna.
Charlotte-Christine-Sophie, princesse de Wolfenbüttel, I, 155. — II, 17.
Chateaubriand (vicomte de), I, 48, 49, 91, 107, 110. — II, 20.
Chenchine, général, I, 157, 158, 305.
Chérebtsof (famille), I, 148.
Chérémétief (famille), I, 137, 139, 145, 145. — III, 181. — IV, 196.
— (comte Boris Pétrovitch), feld-maréchal, I, 159.
— (Fœdor Ivanovitch), boïar, I, 164, 170, 175.
— colonel, II, 305.
Chervachidzé (princes), III, 180.
Chestof (Xénie Ivanovna), I, 152, 172, 177, 190.
Chestounof (famille), I, 153.
Chipof, général, II, 167, 305.
Chiriayef, I, 250.
Chischkof (amiral), ministre de l'instruction publique, II, 226.
Chodkiewicz (comte Alexandre), III, 112.
— général polonais, I, 161, 192.
Choiseul-Gouffier (comtesse de), née Tiesenhausen, I, 87, 96. — II, 21, 24, 247, 249. — III, 23.
Chouïski (prince). *Voy.* Vladislas V Ioannovitch.
— (prince Ivan), voïvode, I, 166, 167.
Chouïski-Skopine (prince Michel), boïar et voïvode, I, 159.
Chouïghine, général, II, 265.
Chouvalof (famille), III, 181.
— (comte Pierre), feld-maréchal, III, 210, 212.
— (comtesse), II, 18.
Christian VII, roi de Danemark, I, 201.
Chtchépine-Rostofski (prince), capitaine, II, 150, 156-158, 175. — IV, 155.
Chtcherbatof (prince), I, 147.
Chtcherbatof (prince Alexis Grigorievitch), général en chef, III, 35, 36.
Chtchipilla, lieutenant, III, 25, 37.
Clarke, II, 258. — IV, 103.
Collins (Edouard), professeur, académicien, II, 306.
Constantin Monomaque, empereur, IV, 235.
Constantin Nikolaïevitch (grand-duc), I, 199, 202. — II, 130.
Constantin Pavlovitch (grand-duc), césarévitch, I, 123. — II, 18, 53, 69-88, 90-109, 112-118, 120-126, 145, 164, 165, 235-239, 264. — III, 4, 36, 101, 106, 132, 234. — IV, 220-222, 243, 249.

Constantin Vsevolodovitch, I, 126. — III, 248.
Coxe, IV, 43.
Custine (Mis de), I, 73, 81, 206. — II, 74, 78, 108, 164, 213, 266, 268, 269, 288. — III, 55, 235. — IV, 35, 186, 187, 197, 265.
Czarkowski (Adam), III, 115.
Czartoryiski (la famille), I, 230.
— (pr. Adam-George), I, 71, 78, 89, 230-236. — II, 250. — III, 111, 256.
— (pr. Auguste), I, 231.
Czetwertinski (princes), III, 179.

D

Dadianof (princes), III, 180.
Damas (comte Alfred de), chef d'escadron, IV, 112.
Damrémont (comte Denis), lieutenant général, IV, 112.
Daniel Ier Alexandrovitch, I, 126. — IV, 189.
Daniel Romanovitch, roi de Galitch, I, 130.
Daschkof (Dmitri), ministre et membre du conseil de l'empire, II, 225.
Daschkof. *Voy.* Vorontsof-Daschkof.
— (princesse Catherine), née Vorontsof, III, 212-216.
Davoust, maréchal de France, II, 84.
Davydof (Vassili), colonel, III, 82, 84, 87.
Dellingshausen (baron), colonel, II, 306.
Démétrius. *Voy.* Dimitri et Dmitri.
Démidof (famille), II, 305.
— (Anatole Nikolaïevitch), II, 305.
— (Nicolas Ivanovitch), général en chef, sénateur, II, 305.
Deniçof, ataman des Cosaques, IV, 75.
Denys, archimandrite de Troïtza, I, 195.
Dépréradovitch, général en chef, IV, 234.
Derjavine, poëte et ministre, III, 158.
Devonshire (duc de), ambassadeur, IV, 258.
Diebitsch-Zabalkanski (comte), feld-maréchal, II, 39, 47, 59, 61, 153, 222. — III, 16, 128, 234, 241. — IV, 228, 234.
Dimitri Ier Alexandrovitch, I, 126.
Dimitri II Mikhaïlovitch, I, 126.
Dimitri III Konstantinovitch, I, 127.
Dimitri IV Ioannovitch *Donskoï*, I, 118, 127, 148. — IV, 191.
Dimitri Ioannovitch *Samozvanetz* (l'Imposteur), I, 127, 180, 190. — III, 184.
Dimitri Ioannovitch (saint), tsaréviteh, I, 191. — IV, 78, 250.
Djanghir Boukeïef, khan des Kirghises, IV, 209, 210.
Dmitri. *Voy.* *Dimitri*.
Dobrogoyski, II, 12. — III, 105.
Dobrowsky (abbé), I, 214, 215.
Dobrzycki, III, 105.
Doktorof, général, I, 234.
Dolgorouki (famille des princes), I, 148. — III, 181.
Dolgorouki (pr. Alexis Alexeïevitch), ministre, II, 225.
— (prince Pierre Pétrovitch), I, 232, 234.
Dolgorouki (prince Pierre Vladimirovitch), I, 133, 162, 178, 185. — II, 204, 311. — III, 181, 191, 193, 198, 199, 229, 246. — IV, 4.
— (princesse Marie Vladimirovna), tsarine, I, 180.

Dolgorouki-Krymski (prince Vassili Mikhaïlovitch), général en chef, IV, 122, 123.
Dombrowski, général, III, 103. — IV, 54.
Dorochenko, chef des Cosaques, III, 185.
Dorow, II, 294.
Doubbelt, général, IV, 29.
Douchân. *Voy*. Etienne.
Doundoukof (princes), III, 180.
Droucki (princes), III, 179.
Dugdale, officier de marine, III, 224.
Dumas (Alexandre), II, 246, 271.
Dupré de Saint-Maure, II, 246, 249. — III, 21, 55.
Duveyrier (Charles), II, 304.

E

Elie. *Voy*. Ilya.
Elisabeth Alexéïevna, impératrice, I, 69. — II, 16-28, 49, 51-63, 86, 89, 255, 262. — IV, 53, 75, 109, 114-124, 213.
Elisabeth Mikhaïlovna, grande-duchesse, IV, 119.
ELISABETH PÉTROVNA, I, 57, 128, 133, 155.—II, 6, 17. — IV, 12, 144.
Elphinstone (John), amiral, III, 224.
Emanuel, général en chef, IV, 87.
Emmanuel (Comnène), empereur, IV, 253.
Empeytaz, ministre protestant, II, 253, 275, 276.
Engel, sénateur, IV, 22, 157.
Engelhardt, conseiller d'Etat actuel, II, 282.
Eristof (princes), III, 180.
Erman (Adolphe), II, 145, 189. — III, 18, 53. — IV, 151.
Essen (famille d'), III, 180.
Etienne (archiduc), III, 123.
Etienne (Douchân), grand-kral de Servie, I, 59.
Eudoxie (princesse), IV, 253.
Eugène (Bolkhovitinof), métropolitain de Kief, II, 173. — IV, 229, 230, 240, 246.
Eugène (le même), I, 193.
Eulampe, archimandrite de Troïtza, IV, 231.
Ewers (professeur), jurisconsulte, III, 267.
Eylert (docteur), évêque évangélique prussien, I, 106, 271. — II, 39, 245, 252, 255, 261, 271. — III, 58.

F

Faux-Démétrius. Voy. DIMITRI IOANNOVITCH *Samozvanetz*.
Féodotof, archiprêtre, II, 57. — IV, 86.
Ferdinand d'Este (archiduc), IV, 54.
Ferdinand VII, roi d'Espagne, I, 110.
Fersen (famille de), III, 180.
Fioruventi, dit Aristote, IV, 201, 232.
Fitzroy Somerset (lord), diplomate, IV, 58.
Fletscher, I, 151.
FOEDOR Ier IOANNOVITCH, I, 121, 124, 127, 151, 167, 179. — IV, 36, 235.
FOEDOR II BORISSOVITCH, I, 127, 190.
FOEDOR III ALEXEÏEVITCH, I, 127, 154. — III, 185.
Fortia de Piles, III, 248.
Foti. *Voy*. Photius.
Foucher (Victor), III, 164.
François Ier, empereur d'Autriche, I, 107.
Frédéric II, le Grand, roi de Prusse, I, 132. — II, 40. — III, 204.
Frédéric III, duc de Sleswig-Holstein, I, 187.
Frédéric-Auguste Ier, roi de Saxe, II, 85.

Frédéric-Auguste, duc d'Oldenbourg, I, 201.
Frédéric Barberousse, IV, 74.
Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, I, 69, 85, 86, 107. — II, 39, 57, 75, 210, 243, 244. — IV, 52, 58.
Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, I, 208. — IV, 52.
Frédéric-Guillaume, duc de Courlande, I, 156.
Friedrichs (baron), général, II, 157, 305.
— (baron), colonel, II, 306.

G

Gaï, I, 218.
Galitsyne (famille des princes), II, 283. — III, 179-206.
Galitsyne (prince), fou de cour, III. 197.
— (pr. Alexandre Mikhaïlovitch), vice-chancelier, III, 200.
— (pr. Alexandre Mikhaïlovitch), feld-maréchal, III, 200-205.
— (pr. Alexandre Nikolaïevitch), ministre de l'instruction publique et des cultes, I, 238. — II, 34, 44, 196, 197, 201. — III, 194, 195, 265.
— (pr. Alexandre Nikolaïevitch), chancelier des ordres russes, III, 190.
— (pr. Alexis Andréïevitch), boïar, III, 190.
— (pr. Alexis Vassiliévitch), boïar, III, 189.
— (pr. André Andréïevitch), boïar, III, 184.
Galitsyne (pr. André Ivanovitch), boïar, III, 184.
— (pr. André Ivanovitch), boïar, III, 190.
— (pr. André Mikhaïlovitch), général, III, 206.
— (prince Boris Alexéïevitch), boïar et gouverneur de Pierre le Grand, III, 190.
— (prince Boris Vassiliévitch), amiral, III, 192.
— (pr. Dmitri Alexéïevitch), diplomate, III, 195, 196.
— (pr. Dmitri Dmitriévitch), prêtre catholique, III, 196.
— (pr. Dmitri Mikhaïlovitch), membre du conseil privé, III, 198.
— (pr. Dmitri Mikhaïlovitch), ambassadeur, III, 205.
— (pr. Dmitri Vladimirovitch), gouverneur général de Moscou, II, 231. — III, 193, 194.
— (pr. Fœdor Serghéïevitch), III, 194.
— (pr. George Mikhaïlovitch), III, 185.
— (pr. Ivân Alexéïevitch), III, 192.
— (prince Ivân Andréïevitch), boïar, III, 190.
— (pr. Ivân Ivanovitch), boïar, III, 184.
— (pr. Ivân Iouriévitch), boïar, III, 185.
— (pr. Michel Andréïevitch), boïar, III, 197.
— (prince Michel Ivano-

vitch), dit Boulgakof, boïar et voïvode, III, 183.
Galitsyne (pr. Michel Mikhaïlovitch), feld-maréchal, III, 198.
— (pr. Michel Mikhaïlovitch), cadet, membre du conseil privé, amiral, III, 199.
— (pr. Michel Mikhaïlovitch), chambellan, III, 200.
— (pr. Michel Vassiliévitch), III, 189.
— (pr. Nicolas Mikhaïlovitch), grand maréchal de la cour, III, 206.
— (pr. Paul Vassiliévitch), grand chambellan, III, 197.
— (prince Pierre Alexéïévitch), ambassadeur, III, 191.
— (prince Pierre Alexéïévitch), III, 197.
— (pr. Pierre Mikhaïlovitch), général, III, 200.
— (prince Serge Fœdorovitch), général en chef, III, 194.
— (prince Serge Mikhaïlovitch), membre du conseil de l'empire, III, 206.
— (pr. Valérien Mikhaïlovitch), gentilhomme de la chambre, III, 88, 89.
— (pr. Vassili Andréïévitch), III, 185.
— (pr. Vassili Borissovitch), III, 192.
— (prince Vassili Iouriévitch), III, 183.
— (pr. Vassili Serghéïévitch), III, 194.
Galitsyne (pr. Vassili Vassiliévitch), boïar, candidat au trône, I, 159, 164, 192.
— (pr. Vassili Vassiliévitch), dit le grand Galitsyne, III, 183, 185-189.
— (pr. Vladimir Borissovitch), dit Voldemar, brigadier, III, 192.
— (prince Voldemar Vassiliévitch), grand écuyer, III, 197.
— (princesse), I, 78.
— (princesse Eudoxie Ivanovna), femme d'Alexandre Nikititch Romanof, I, 133.
— (princesse Dmitri), née Vassiltchikof, dame d'honneur, III, 193.
— (princesse Dmitri), née de Schmettau, III, 193.
— (princesse Vladimir), dite Voldemar, née Tchernychef, dame d'honneur, III, 192. — IV, 242.
Geismar (baron), général, III, 56.
Georges. *Voy.* Iourii.
George, prince de Lithuanie, III, 182.
George, prince d'Oldenbourg, I, 201.
George XI, roi de Géorgie, IV, 90.
Géorgie (reines, princes et princesses de), III, 180. — IV, 90, 122.
Gerbatoï (prince Alexandre), I, 151.
Ghebel ou Hebel, colonel, III, 25, 26, 27, 33.
Gheorghii. *Voy.* Iourii.
Ghiraï (dynastie et famille des), II, 48. — III, 180.
Giedroye (princes), III, 179, 180.

Giedroyc (princesse). *Voy.* Rautenstrauch.
Gilles (Florent), professeur, conseiller d'Etat actuel, II, 306.
Glanda Kambila Divonovitch (incertain), I, 144-146.
Glébof (Mme), dame d'honneur, IV, 242.
Glinka (Fœdor), colonel, III, 79. — IV, 133, 136.
— (Serge), auteur dramatique, III, 79.
Gneisenau, feld-maréchal, IV, 58.
Godounof. *Voy.* Boris Foedorovitch.
— (Irène Nikititchna), née Romanof, I, 153, 157.
— (Ivan Ivanovitch), I, 153.
— (Simon Nikititch), I, 188.
Golénitchef-Koutousof (comte Paul Vassiliévitch), général en chef, membre du conseil de l'empire, II, 197, 278, 281.
— (prince Michel Lavrionovitch), feld-maréchal, I, 96, 234. — II, 278, 280, III, 7. — IV, 234.
— (princesse), dame d'honneur, IV, 125.
Golovine (Fœdor Vassiliévitch), okolnitcheï, I, 171.
Golovine (Ivân), II, 176, 190, 198, 228, 263. — III, 172, 249, 267, 277. — IV, 43, 71.
Golovine, général en chef, II, 303.
Golovkine (comte Iourii Alexandrovitch), grand chambellan, IV, 278.
Gonsiewski, général polonais, I, 161, 172, 192.
Gorbatchefski, sous-lieutenant, III, 126.
Gordon, général, III, 207.
Gorgoli (Ivan), général, II, 265. — IV, 13.
Gorski, conseiller d'Etat, III, 18, 149, 150. — IV, 176.
Gossner, ecclésiastique allemand, II, 34.
Gondovitch (comte Ivan Vassiliévitch), feld-maréchal, III, 7.
Gourief (comte Dmitri Alexandrovitch), III, 223, 227.
Grabbe, général, II, 80.
Grabowski (comtes), III, 179.
Grégoire XVI, pape, III, 237.
Greig (Samuel Karlovitch), amiral, III, 224.
— (Alexis Samoïlovitch), amiral, II, 47.
Grodecki, III, 108, 115, 116.
Grudszecki (Agathe Séménovna), tsarine, II, 105.
Grudzinska (Jeanne). *Voy.* Lowicz (princesse de).
Guillaume, prince de Prusse, IV, 52, 61, 87, 97.
Guillaume II, roi des Pays-Bas, IV, 53, 54, 61, 82, 87, 97.
Guizot, ministre français, II, 203.
Gurowski (comte Adam), I, 208, 212, 220.
Gustave IV, roi de Suède, I, 86.

H

Hahn (baron Paul de), IV, 13.
— (baron Théodore de), I, 247.
Haïder-Bek, prince de Tarkou, IV, 206.
Halitch, professeur, I, 234.
Hanka, I, 218.
Hedvige, reine de Pologne, I, 24.
Hélène (princesse). *Voy.* Orléans.
Hélène Pavlovna, grande-duchesse, princesse de Mecklenbourg-Strélitz, I, 198.
Hélène Pavlovna, grande-duchesse, II, 3, 22. — IV, 109, 227, 243, 253.
Herberstein (baron de), I, 120.
Hermogène, patriarche, I, 167,

172, 191, 192, 194, 196. — IV, 193.
Herrmann, professeur, I, 254.
Herrmann, I, 159.
Hesse-Hombourg (Philippe, pr. de), IV, 227.
Hitrof (Khitrovo), contrôleur général, II, 224.
Houcein-Pacha, séri-asker, IV, 131.
Howard, philanthrope, III, 244.
Hupel, I, 117, 183.
Huss (Jean), I, 59.

I

Iablonowski (princes), III, 179.
— (prince Antoine), I, 12. — III, 109, 111, 116-120.
Iakoubovitch, capitaine, II, 142, 147, 150, 155, 169, 175. — III, 131, 132. — IV, 155.
Iakouschkine, capitaine, III, 65, 80. — IV, 157.
Iakovlef (famille), I, 143, 145, 149.
IAROPOLK Ier SVIATOSLAVITCH, I, 125.
IAROPOLK II VLADIMIROVITCH, I, 126.
IAROSLAF Ier VLADIMIROVITCH, I, 125, 129.
IAROSLAF II VSÉVOLODOVITCH, I, 126.
IAROSLAF III IAROSLAVITCH, I, 126.
IAROSLAF VLADIMIRKOVITCH, prince de Galitch, I, 129.
Ibrahim-Pacha, III, 256.
Iédigheï, prince mongol, IV, 191.
Iermolof (Alexis Pétrovitch), général en chef, II, 234. — III, 7.
Igelstrœm, capitaine, IV, 133.
IGOR RURIKOVITCH, I, 125.
Ilovaïski, général, ataman des Cosaques, IV, 101, 103, 104.
Ilya (Elie), cocher d'Alexandre, II, 40. — IV, 81, 96, 98.
Innocent, archevêque, III, 262.
Innocent IV, pape, I, 23, 130.
IOANN Ier ANTONOVITCH, I, 128, 131, 156. — II, 66. — IV, 93, 136.
IOANN Ier DANILOVITCH *Kalita* (la Bourse), I, 127, 140. — IV, 189.
IOANN II IOANNOVITCH, I, 127.
IOANN III VASSILIÉVITCH *Gordii* (le Fier), I, 27, 118, 127, 137, 226. — II, 59. — IV, 40, 192, 268.
IOANN IV VASSILIÉVITCH *Groznii* (le Terrible), I, 27, 117, 118, 122, 127, 150, 197, 226. — III, 183. — IV, 235.
IOANN V ALEXÉÏEVITCH, I, 128, 131, 154, 156. — II, 31. — IV, 235.
Iourief (famille), I, 137.
— *Voy*. Romanof.
IOURII VLADIMIROVITCH *Dolgorouki*, I, 126. — IV, 235.
IOURII II VSÉVOLODOVITCH, I, 126.
IOURII III DANILOVITCH *Moskovskii*, I, 126.
IOURII LVOVITCH, prince de Galitch, I, 130.
IOURII II, prince de Galitch, I, 130.
Iouschnefski, intendant général militaire, III, 10, 78, 81, 82.
Ioussoupof (princes), III, 180.
— (prince Boris Nikolaïévitch), IV, 110, 111.
— (prince Nicolas Borissovitch), III, 158. — IV, 39, 110, 111, 228, 258.
Irène Fœdorovna, tsarine, sœur de Godounof, I, 132.
— Mikhaïlovna, tsarevne, I, 138.
ISIASLAF Ier IAROSLAVITCH, I, 125.
ISIASLAF II MSTISLAVITCH, I, 118, 126.
ISIASLAF III DAVYDOVITCH, I, 126.
Islénief, général, II, 305.
Italiiski (prince). *Voy* Souvorof.
— (prince Arcadius Alexandrovitch), général, II, 192.

Italiiski (prince Alexandre Arkadiévitch), général, II, 192-194. 306.
Ivachef, capitaine, II, 272.--III, 10, 82. -- IV, 172.
Ivan. *Voy.* Ioann.

J

Jacob (L.-H. de), professeur, IV, 21.
Jagellon, grand prince de Lithuanie, roi de Pologne, I, 24.
Jagellons (dynastie des), I, 26.
Jerbatoï. *Voy.* Gerbatoï.
Jérémie, patriarche de Constantinople, I, 196
Job, patriarche, I, 195.
Jomini (baron), général en chef, IV, 254.
Jornandès, I, 215, 216.
Joseph II, empereur d'Allemagne, I, 41, 201. — III, 220.
Joukofski, poëte, II, 306. — III, 70.
Julienne, princesse de Saxe-Cobourg. *Voy.* Anne Fœdorovna.
Jung-Stilling, I, 274.
Justinien, empereur, III, 152.

K

Kaïssarof, général, IV, 13.
Kakhofski (Pierre), lieutenant, II, 142, 150, 152, 167, 170, 175, 188. — IV, 163, 167.
Kalaïdovitch, II, 313.
Kamarofski (comte), général en chef, II, 231. — IV, 279.
Kamenski (comte Michel Fœdorovitch), feld-maréchal, II, 74.
— (Nicolas Mikhaïlovitch), général en chef, II, 74 — IV, 123.
— (Serge Mikhaïlovitch), général, II, 74.
— (comtesse Michel), IV, 242.
Kantémir (prince), hospodar de Valachie, III, 205.
— (prince Antiochus), III, 205.
Kapodistrias (comte Jean), II, 219.
Karamzine (Nicolas Mikhaïlovitch), I, 129. — II, 196, 201, 248. — III, 47.— IV, 119, 274, 275.
Karamzine, le même, I, 116, 118, 147, 151, 158, 188, 191, 195, 197.— IV, 36, 39, 40, 267, 268.
Karpof (famille), I, 153.
Katerkamp, III, 196.
Kaveline, général en chef, II, 306.
Kayserlingk (famille de), III, 180.
Khavanski (princes), III, 182.
— (prince Ivan Andréïevitch), chef des strélitz, III, 187.
Khmielnitzki, hetman des Cosaques, IV, 100.
Kisselef (comte Paul Dmitriévitch), général en chef, ministre des domaines de la couronne, II, 228. — III, 6, 9, 10, 128.
— (comtesse), III, 6, 244.
— (Nicolas Dmitriévitch), chargé d'affaires à Paris, II, 228.
Kleinmichel (comte), général en chef, II, 229.
Klopstock, poëte allemand, I, 69.
Kobyla, I, 145, 147. *Voy.* Romanof.
Kobyline, I, 148.
Kœckeritz (général de), ami de Frédéric-Guillaume III, II, 39. 245.
Kœppen (Pierre de), I, 227. — IV, 99, 101.
Kohl, II, 44.
Koïalowicz, I, 145.

Kojevnikof, sous-lieutenant, II, 165.
Kollar, I, 397.
Kollontay, III, 243.
Koloman, prince de Hongrie, I, 150.
Kolytchef (famille), I, 139, 143, 145, 148.
Komarof, lieutenant-colonel, III, 80.
Konovnitsyne (famille), I, 139.
— (comte), général, IV, 171.
— (comte), lieutenant, II, 150. — IV, 161.
Korb, III, 207, 209.
Koretzki (princes), III, 182.
Korff (famille de), III, 180.
Kornilovitch, capitaine, II, 153. — III, 10.
Korybouth-Voronejski (prince), IV, 177.
Koschkine. *Voy.* Romanof.
Kosziutski, III, 105.
Kotchoubeï (prince Victor Pavlovitch), président du conseil de l'empire, I, 89. — III, 61, 270. — IV, 228.
Kotzebue (Auguste de), I, 267.
— (Othon de), I, 267.
Kouchelef-Bezborodko (comte), II, 44, 45.
Kourakine (princes), III, 181, 182.
— (prince Alexandre Borissovitch), vice-chancelier, I, 94. — IV, 83.
— (prince Alexis Borissovitch), chancelier des ordres russes, II, 8. — III, 270. — IV, 25, 82, 83.
Kourouta (comte), général, II, 72.
Kouschnikof, sénateur, IV, 279.
Koutaïssof (comte Ivan), favori de Paul Ier, I, 141, 247.
Koutousof. *Voy.* Golénitchef.
Kouzmine, lieutenant, III, 25, 26, 37, 123.
Kozlof, capitaine, III, 32, 33.
Kozlofski (prince Pierre Borissovitch), II, 213, 293-297. — IV, 214.
Krasinski (Jean), évêque de Kameniec, III, 110.
— (Vincent), général en chef, IV, 277.
Krasnokoutzki, premier procureur du sénat, II, 153, 154.
Krudener (baron de), I, 273.
— (Barbe-Julienne, baronne de), I, 106, 271-278. — II, 29.
Krukof (frères), III, 10, 82.
Krylof (Ivan Andréïevitch), fabuliste, II, 135, 271. — III, 47.
Krymski-Korsakof, général en chef, III, 104.
Krzyzanowski (Séverin), lieutenant-colonel, II, 12. — III, 109, 111-115, 118.
Küchelbecker (Guillaume), assesseur de collége, II, 175. — IV, 156.
— (V.), II, 150, 186, 187, 281.

L

Labanof ou plutôt Lobanof (famille), I, 148.
Labanof-Rostofski (prince Dmitri Ivanovitch), général en chef et ministre de la justice, II, 125, 225. — IV, 16, 158.
Lacretelle (Charles de), IV, 58.
Lacroix, bibliophile, III, 172.
La Ferronnays (comte de), ambassadeur de France, I, 91, 108. — II, 270. — IV, 254.
— (vicomte de), officier, IV, 112.
Lagarde (comte de), écrivain français, II, 19, 75. — III, 244.
La Gardie (Jacques de), général suédois, I, 165.
Laharpe (César), général, I, 67-69, 103, 104, 107.

Lambert (comte de), général en chef, sénateur, IV, 223, 278.
Lambsdorf (comte Mathieu), général, II, 209.
Langeron (comte de), général en chef, II, 250. — IV, 122, 278.
Lanskoï, ministre de l'intérieur, II. 224.
Lapoukhine (famille), III, 181, 246.
— (Eudoxie), tsarine, I, 142, 153.
— (prince Paul Pétrovitch), III, 18.
— (prince Pierre Vassiliévitch), II, 91, 125. — III, 156, 158. — IV, 23, 24, 158.
— (princesse), dame d'honneur, IV, 122, 242.
Lasaref (famille), II, 306. — III, 180. — IV, 27.
— (Michel Pétrovitch), amiral, IV, 27.
Laval (comte), II, 157.
— (comtesse), née princesse Béloeclski-Bélozerski, II, 137, 180.
Lebzeltern (comte de), ministre d'Autriche, II, 137, 180.
Le Clerc, I, 115, 138, 149, 193.
Lefort (François), ami de Pierre le Grand, III, 191.
Lelewel (Joachim), professeur, III, 104.
Léon. *Voy.* Lev.
Léopold, grand-duc de Bade, IV, 53.
Léopold Ier, roi des Belges, II, 83.
Lesur, II, 57, 100, 268. — III, 21, 65, 248. — IV, 69.
Lev Danilovitch, prince de Galitch, I, 130.
Lévachof (comte), général en chef, II, 197.
Levesque, I, 163.
Liapounof (Procope Pétrovitch), I, 160, 192.
Lieven (famille de), II, 306-311.
— (baron Guillaume de), II, 311.
— (prince André Karlovitch), général, II, 158, 309.
— (prince Charles Andréïevitch, ministre, II, 308.
— (prince Christophe Andréïevitch), ambassadeur, II, 309. — III, 257. — IV, 96, 99, 270.
— (princesse Charlotte Karlovna, II, 203, 307. — IV, 95, 254.
— (princesse Daria Christophorovna), II, 203, 310.
Lipmann (docteur), professeur, II, 306.
Litta (cardinal de), IV, 206.
— (comtesse de), dame d'honneur, IV, 122.
Lobanof. *Voy.* Labanof.
Londonderry (marquis de), III, 97, 254-259.
Loudon, général, III, 246.
Louis (saint), roi de France, III, 74.
Louis XIII, roi de France, I, 194.
Louis XIV, roi de France, I, 30.
Louis XVIII, roi de France, I, 101, 103. — II, 52, 137.
Louis-Philippe, roi des Français, I, 103. — II, 219.
Louise (princesse) de Bade. *Voy.* Elisabeth Alexéïevna.
Louise, reine de Prusse, II, 21, 39, 211, 262. — IV, 214, 215.
Lounine (Michel), lieutenant-colonel, III, 67, 89, 120.
Lowicz (princesse de), II, 83-85, 104, 105, 117.
Lublinski, III, 122. — IV, 158.
Lubomirski (princes), III, 179.
Luc (saint), évangéliste, IV, 191, 233, 234.
Lukasinski (Valérien), major, II, 12. — III, 105-107, 109.

M

Machnicki, II, 12. — III, 105.
Magnitzki, curateur de l'université de Kasan, II, 116, 117, 254.
Mahmoud II, empereur othoman, III, 48. — IV, 64, 130, 272, 277.
Maïboroda, capitaine, II, 65. — III, 15, 16, 128.
Maïefski, capitaine, III, 116, 121, 128. — IV, 133, 177.
Malachowski, III, 243.
Malghine, I, 144.
Mamia, gouriel, IV, 206.
Mamonof (comte), III, 66, 231.
Margeret (capitaine), I, 120, 152.
Marie Alexandrovna, grande-duchesse, césarevna, I, 199. — II, 297.
— Fœdorovna, impératrice, I, 76, 92, 198, 245. — II, 60, 63, 87, 90, 99, 122. — III. 151. — IV, 81, 82, 96. 98, 109, 116, 117, 118, 119, 227, 243.
— Ilyineschna, tsarine, I, 154.
— Mikhaïlovna, grande-duchesse, II, 151. — IV, 119.
— Nikolaïevna, I, 199.
— Pavlovna, grande-duchesse de Saxe-Weimar, I, 199.
— duchesse de Saxe-Gotha. *Voy.* Wurtemberg (princesse de).
Marko, kralévitch de Servie, I, 59.
Marine (Mniszech), I, 127, 159, 181, 190.
Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne, I, 40, 50, 51.
Marlinski (le Cosaque). *Voy.* Bestoujef (Alexandre).
Marmier, I, 213. — IV, 265.
Marmont. *Voy.* Raguse (duc de).
Marthe (Marfa). *Voy.* Chestof.
Martynof, général, II, 305.
Masalefski, enseigne, III, 33, 37.
Maseppa, hetman des Cosaques, IV, 100, 169.
Masson, major, écrivain français, I, 246. — II, 71.
Matchoutadzé (prince), ministre, IV, 206.
Matuszewicz (comte Adam), II, 310.
Matvéïef, boïar, III, 186, 187.
Maximilien, roi de Bavière, II, 49.
Mecklenbourg-Schwerin (duc de), IV, 53.
— (duchesse de), IV, 53.
Mecklenbourg-Strelitz (duc de), IV, 214.
Medem (famille de), III, 180.
Meiners, I, 184, 185.
Melissino (Pierre), général, I, 244, 245.
Menchikof (prince Alexandre), favori de Pierre I[er], I, 142.
— (prince Alexandre Alexandrovitch), général en chef, III, 192.
—, (prince Alexandre Serghéïevitch), amiral, ministre de la marine, II, 232.
— (princesse Élisabeth Pétrovna), née Galitsyne, III, 192.
Meschtcherski (princes), III, 180.
— (prince), IV, 177.
— (prince Serge), aide de camp de l'empereur, II, 306.
Mesetzkoï (prince), I, 160.
— (prince Daniel Ivanovitch), okolnitchéï, I, 176.
Messine (abbé de), I, 130.
Metternich (prince de), premier ministre d'Autriche, I, 108, 109, 254. — III, 100. — IV, 64, 277.

Meyerberg (baron de), I, 183, 187.
Michaud. I, 99, 269. — III, 76.
MICHEL. *Voy*. MIKHAÏL.
Michel Nikolaïevitch, grand-duc, I, 199.
Michel Pavlovitch, grand-duc, II, 3, 69, 89, 115, 119, 121, 124, 172, 175, 176, 185, 199, 200, 209, 245, 249, 256. — III, 142, 237. — IV, 82. 87, 97, 115, 156, 213, 220, 222, 259.
Mickiewicz (Adam), I, 221. — III, 104.
Mikhaïl. *Voy*. Michel.
MIKHAÏL Ier IOURIÉVITCH, I, 126.
MIKHAÏL II IAROSLAVITCH, I, 126.
MIKHAÏL III IAROSLAVITCH, I, 126.
MIKHAÏL IV FOEDOROVITCH, I, 127, 138, 142, 153, 158-188, 194, 226. — II, 67, 147. — IV, 237.
Miloradovitch (comte), général en chef, I, 234. — II, 153, 161, 170, 171, 177, 185, 275-281.
Miloslavski (Iourii), III, 186.
— (Marie Ilyineschna). *Voy*. Marie.
Minine (Cosme), patriote, I, 161, 192.
Mirovitch, I, 156. — IV, 136, 153.
Mitkof, colonel, III, 86.
Mniszech. *Voy*. Marine.
Modène (comte de), II, 297.
Mœrder, général, II, 161, 306.
Mohammed (Mahomet) IV, empereur othoman, I, 203.
Mohrenheim (baron de), III, 159.
Moller, vice-amiral, II, 224.
— colonel, II, 305.
Montferrand (de), architecte français, II, 183.
Mordvinof (comte Nicolas Séménovitch), amiral, II, 45. — IV, 137.
— (Dmitri Mikhaïlovitch), sénateur, IV, 15.
Morgenstern, professeur, IV, 99.
Morosof (Vassili Pétrovitch), boïar, I, 176.
Moszynski (comte Pierre), III, 24, 119.
Mouravief (Alexandre), cornette, II, 145. — III, 74.
— (Alexandre Nikolaïévitch), colonel, III, 53, 62, 64, 65, 67, 74, 77, 78, 85. — IV, 158.
— (Artamon), colonel, III, 53, 74, 124, 125, 126.
— (Michel Nikititch), précepteur d'Alexandre, III, 52, 53.
— (Michel Nikolaïévitch), chef de chancellerie, III, 62, 67, 73, 74, 80.
— (Nikita), capitaine, II, 191. — III, 62, 63, 74, 77, 86-91.
— secrétaire d'État, II, 232. — IV, 156.
— (madame Alexandre), IV, 170.
— (madame Nikita), née Tchernychef, IV, 710.
Mouravief-Apostol (Hippolyte Ivanovitch), II, 153. — III, 30, 37.
— (Ivan Matvéïevitch), le père, sénateur, III, 19, 20, 38.
— (Mathieu Ivanovitch), III, 20-39, 63, 88, 89. — IV, 156.
— (Serge Ivanovitch), lieutenant-colonel, II, 153. — III, 19-39, 62, 63, 82-85, 92, 112-115, 125, 127, 130. — IV, 165, 167, 176.
Moussine-Pouschkine (comte Valentin), feld-maréchal, IV, 123.
— (comtesse Valentin), dame d'honneur, IV, 122.
— (comte), capitaine, III, 10.
Moustapha III, empereur othoman, III, 202.
MSTISLAF Ier VLADIMIROVITCH *le Grand*, I, 126.

MSTISLAF II ISIASLAVITCH, I, 126, 129.
Mstislafski (princes), I, 160, 167.
— (prince Fœdor Ivanovitch), I, 170.
Müller (docteur Charles), médecin de la cour, II, 255.
Müller (Gerhard-Friedrich), historiographe, I, 117, 139, 144, 145, 179, 182, 191.— III, 182.
Munnich (Burchard-Christophe comte de), feld-maréchal, I, 37. — III, 213.
Munnich (comtesse de), I, 273.

N

N*** (Sophie), II, 22-25, 31, 263.
Napoléon, empereur des Français, I, 42, 48, 59, 73, 86, 88, 90, 94, 96, 135, 232, 267-270. — II, 58, 243-245. — IV, 51, 74, 80, 192, 201, 202.
Narimund, prince de Lithuanie, III, 182.
Naryschkine (famille), III, 186, 187, 246.
— colonel, III, 85.
— gouverneur civil de Tauride, II, 42.
— (Alex. Lvovitch), grand chambellan, II, 199, 265.
— (Natalie), tsarine. *Voy.* Natalie.
— (Mme), née comtesse Konovnitsyne, IV, 171.
Nassakine, lieutenant, II, 168.
Nassau (duchesse de). *Voy.* Elisabeth Mikhaïlovna.
Natalie Alexéïevna, grande-duchesse, I, 198.
Natalie Kyrillovna, née Naryschkine, tsarine, I, 155. — III, 187, 190.
Nédro, prince de Sudavie (incertain), I, 145.
Neidhardt (comte), général en chef, II, 159, 160, 305.
Nélidof (Catherine), demoiselle d'honneur, IV, 122.
Néplouïef (famille), I, 139.
Nesselrode (comte de), chancelier de l'empire, I, 236. — II, 117, 180, 218, 219. — III, 56, 63. — IV, 254, 270-272, 277.
Nicolas Nikolaïevitch, grand-duc, I, 199.
NICOLAS Ier PAVLOVITCH, I, 80, 81, 123, 227, 235.— II, 21, 45, 68, 69, 87, 89, 90, 93, 94-108, 115, 119, 123, 126, 127-135, 183-195, 201, 204, 206-218, 227, 230-240, 259-261, 263, 265, 267, 269, 272-275, 291, 293-297, 314. — III, 44, 46, 95, 144, 151, 152, 157-170, 172, 196, 236-238, 277. — IV, 15, 19, 20, 23-31, 45-47, 57, 59, 61, 64, 73, 81, 82, 87, 109-111, 115, 121, 125, 127-129, 132-134, 154, 160, 174, 175, 177-182, 213-217, 220, 227-232, 236-261, 269, 275, 282.
Nicon, patriarche, I, 195.
Niémojowski (frères), III, 102.
Nina, régente de Mingrélie, IV, 89, 122.
Noblet, I, 237, 242.
Norof, lieutenant-colonel, III, 84.
Novikof, I, 122, 151.
Novociltsof (comte Nicolas Nikolaïevitch), président du conseil de l'empire, I, 89, 236. — II, 80. — III, 104, 156.

O

Obolenski (prince Eugène), II, 136, 138, 145, 150, 188.— III, 77, 85, 88, 89. — IV, 155.
Oboulyaninof, procureur général, I, 74.

Obreskof, diplomate, III, 219.
Odoïefski (prince), cornette, II, 150, 186.
— (prince Vladimir Fœdorovitch), écrivain russe, II, 151.
OErtel, écrivain allemand et russe, II, 28, 48.
Oginski (princes et comtes). III, 180.
Okhotnikof, III, 80.
Oléarius (Adam), I, 187. — III, 249.
Oleg, I, 125.
Olga (sainte), IV, 189.
Olga Nikolaïevna, grande-duchesse, princesse royale de Wurtemberg, I, 199. — II, 194. — III, 125.
Olga Pavlovna, grande-duchesse, I, 199.
Olgherd, grand prince de Lithuanie, IV, 191.
Ompteda (baron d'), diplomate, II, 75.
Oppermann (comte Charles), général en chef, IV, 278.
Orange (prince d'). *Voy.* Guillaume II.
Orbélianof (princes). III, 180.
Orléans (duchesse d'), IV, 53.
Orlof (famille), III, 207.
— (comte Alexis Fœdorovitch), général en chef, II, 8, 155, 161, 162, 232, 264, 266. — III, 232-238. — IV, 228.
— (Ivan), officier, III, 209.
— (comte Alexis Grigoriévitch). *V.* Orlof-Tchesmenskoï.
— (comte Fœdor Grigoriévitch), général, III, 65, 227.
— (comte Grégoire Ivanovitch), général, III, 209.
— (comte Ivan Grigoriévitch), sénateur, III, 210.
— (comte Vladimir Grigoriévitch), directeur de l'Académie, III, 228.
Orlof (comte Grégoire Vladimirovitch), sénateur, III, 228, 229.
— (comtesse Grégoire), née Saltykof, III, 229.
— (prince Grégoire Grigoriévitch), favori de Catherine II, III, 210-222.
— (princesse Grégoire), née Tsinovief, III, 222.
— (Michel Fœdorovitch), général, II, 155. — III, 65, 80, 230. — IV, 135.
Orlof-Denicof (comte Vassili), général en chef, IV, 75, 254.
Orlof-Tchesmenskoï (Cte Alexis Grigoriévitch), général en chef, III, 214, 222-227.
— (comtesse Anne Alexéïevna), demoiselle d'honneur, I, 257. — III, 227. — IV, 122, 242.
Ossolinski (comte Victor), III, 111.
Ostermann (comte André Ivanovitch), vice-chancelier, etc., I, 57.
— (comtes), fils, II, 512.
Ostermann-Tolstoï (Cte Alexandre), II, 312.
Ostrog (prince Constantin d'), III, 183.
Ostrowski (comte), III, 100.
Ottokar, roi de Bohême, I, 59.
Oubril (d'), diplomate, I, 85.
Ouchakof, général, II, 305.
Ouroussof (princes), III, 180.
— (prince Alexandre Mikhaïlovitch), maître de la cour, sénateur, IV, 111.
— (princesse Sophie). *Voy.* Radziwill.
Oustrialof, I, 158, 167, 195. — II, 299. — III, 191.
Ouvarof (Fœdor Pétrovitch), général en chef, II, 200.

Ouvarof (comte Serge Séménovitch), ministre de l'instruction publique, II, 226.—III, 20.

P

Pahlen (comte Frédéric Pétrovitch de), diplomate, III, 233.
— (comte Pierre de), ministre, I, 248. — IV, 276.
— (comte Pierre Pétrovitch de), général en chef, ambassadeur, II, 198, 228.
Palacky, I, 218.
Palémon, chef de Normands (incertain). I, 146.
Palitsyne (Abraham), I, 170.
Palmerston (lord), ministre, III, 254.
Panine (comte Nikita Ivanovitch), ministre, III, 211, 213, 218, 221.
— (comtesse), née Orlof, III, 228.
Panof, lieutenant, II, 166, 167.
Paris (Louis), I, 194.— IV, 255.
Paskévitch, duc de Varsovie, feld-maréchal, IV, 222, 254, 278.
Passek, officier, III, 215.
Patrice, prince de Zvénigorod, III, 182.
Paul Ier Pétrovitch, I, 42, 65, 69, 83, 84, 86, 107, 125, 128, 198, 244, 248. — II, 66, 69, 74, 183, 237. — III, 227. — IV, 113, 114.
Pavlof, lieutenant, III, 27, 33.
Pérofski (Léon Alexéievitch), ministre de l'intérieur, II, 218, 224, 226.
Perry, II, 259.
Pestel (le père), gouverneur général, III, 11. — IV, 174.
Pestel (Paul), colonel, II, 54, 133, 144, 158. — III, 10-15, 52, 64, 67, 77-79, 81-92, 116-120, 127, 132, 137. — IV, 153, 163, 164, 166, 167.
— fils aîné, colonel, III, 11. — IV, 174.
Pétrouschka, dit *tsarik* et brigand de Touchino, I, 159, 180, 181, 186.
Pfuhl, général allemand, I, 95.
Philarète, métropolitain de Moscou, II, 87. — III, 262. — IV, 229, 230, 240, 247, 251, 254.
— patriarche. *Voy.* Romanof et I, 28, 151, 152, 160, 162, 163, 167, 169, 188-197. — III, 184.
Philippe (saint), métropolitain, I, 197.
Photius, archimandrite du couvent de Saint-George, I, 257, 258. — II, 34. — III, 265.
Piasts (dynastie des), I, 24, 26, 100. — III, 101.
Pistoli (abbé), I, 85, 269. — III, 243.
Pierre (saint), métropolitain, III, 234. — IV, 189.
Pierre Ier Alexéïevitch *le Grand*, I, 31-36, 65, 67, 119, 123, 128, 142, 154, 155, 162, 195, 196, 227. — II, 3, 6, 17, 30, 67, 256, 257, 259, 284. — III, 48, 50, 93, 153, 191, 207-209. — IV, 78, 93, 130, 183-186, 202, 235, 236, 274.
Pierre II Alexéïevitch, I, 37, 128, 130. — II, 65. — IV, 78, 93.
Pierre III Foedorovitch, I, 128, 132, 156, 198, 200. — II, 17, 31, 66. — III, 213, 214.
Pierre Pétrovitch, tsarévitch, I, 155.
Pierre, prince d'Oldenbourg, I, 201.

Plater (Stanislas), I, 235.
Platof (comte), ataman des Cosaques et général en chef, II, 161. — IV, 75, 104, 102.
Platon (Levchine), métropolitain de Moscou, III, 248, 262. — IV, 245, 266.
Pleschtchéïef (famille), I, 148.
Podenas (marquis de), colonel, IV, 112.
Poggio, lieutenant-colonel, III, 14.
Pojarski (prince Dmitri Mikhaïlovitch), voïvode, I, 160, 161, 167, 192.
Polétika (Pierre Ivanovitch), sénateur, IV, 20, 21.
— son frère, publiciste, IV, 21.
Poniatowski. *Voy.* Stanislas.
— (prince Joseph), IV, 54.
Poninski (Adam), III, 34.
Potapof, général, II, 197, 305.
Poteinkine (comte Serge), II, 138.
— (prince Grégoire Alexandrovitch), favori de Catherine II, III, 34, 204, 212, 221, 222.
Potocka (comtesse Sophie), II, 54. — III, 5, 243.
— (comtesse Sophie). *Voy.* Kisselef.
Potocki (famille), III, 5, 179, 242-245.
— (comte), II, 44.
— (comte Alexandre), III, 244.
— (comte Boleslas), III, 245.
— (comte Félix), III, 5, 34, 243, 244.
— (comte François), III, 245.
— (comte Iaroslaf), III, 245.
— (comte Ignace), III, 243.
— (comte Jean), III, 244.
— (comte Kotska), III, 243.
— (comte Miécislas), III, 244.
— (comte Prote), III, 244.
— (comte Séverin), III, 244.
— (comte Stanislas), III, 245.
— (comte Venceslas), III, 244.
Pougatchef (Emilien), chef de Cosaques, III, 42. — IV, 101.
Pouschkine (Alexandre), poëte russe, II, 48, 281. — III, 45-47.
Pouschtchine, capitaine, II, 150.
— (Ivan), assesseur de collége, II, 179, 282. — III, 72.
Povalo-Schveikofski, colonel, II, 15. — III, 84, 85, 87, 119, 120, 124-126.
Pozzo di Borgo (comte), ambassadeur, I, 99-101, 108, 109. — IV, 64, 176.
Procope, I, 215, 216.
Prosorofski (prince Alexandre Alexandrovitch), feld-maréchal, II, 277. — IV, 123.
Prouténo, roi prussien, puis grand prêtre (incertain)., I, 145.
Ptolémée, I, 215.
Pulawski (Casimir), III, 121.

R

Rabbe (Alphonse), écrivain français, I, 106, 111.
Radzivill (princes), III, 179.
— (prince Léon), IV, 111.
— (princesse). *Voy.* Wittgenstein.
— (princesse Sophie), née Ouroussof, IV, 111.
Raguse (duc de), maréchal de France, IV, 112, 113, 258.
Raguse (duc de), le même, II, 44, 47.
Raïefski, général en chef, III, 18, 65, 82, 230.
— colonel, III, 18.
Rasine (Stenko), Cosaque rebelle, IV, 101.
Rasoumofski (famille), III, 181.
— (comte Alexis Grigoriévitch), favori d'Elisabeth, II, 6. — III, 225.
— (comte Cyrille Grigorié-

vitch), hetman des Cosaques, III, 213, 215.
Raupach, professeur. I, 254.
Rautenstrauch (Mme Lucy de), née princesse Giedroyc, II, 94.
Reden (baron de), II, 300, 301.
Reimers, III, 154.
Reinboth (pasteur), III, 44.
Répine, capitaine, II, 150.
Repuine (famille des princes), I, 153.
— (prince Nicolas Vassiliévitch), feld-maréchal, II, 296. — III, 69, 110.
Reutz, professeur, jurisconsulte, III, 267.
Reutz (le même), I, 128.
Ribas, amiral, II, 265.— III, 94.
Ribeaupierre (de), conseiller privé actuel, ambassadeur, IV, 270, 277.
Richelieu (duc de), ministre français, I, 101. — IV, 121.
Riego (don Raphaël del), II, 169. — III, 11.
Roman Davydovitch, prince d'Iaroslavl, I, 139.
Roman Mstislavitch, prince de Galitch, I, 129.
Roman Iouriévitch Zakharine. auteur de la famille Romanof, I, 149.
Romanof (maison et dynastie des), I, 27, 28, 124-201.
Romanof (Alexandre Nikititch), I, 139, 152, 188.
— (Anastasie Nikititchna), I, 153.
— (Anastasie Romanovna). *Voy*. Anastasie.
— (Euphémie Nikititchna). *Voy*. Sitzkoï.
— (Fœdor Nikititch). *Voy*. Philarète.
— (Irène Nikititchna). *Voy*. Godounof.
— (Ivan Nikititch), I, 153, 160.
— (Marthe Nikititchna). *Voy*. Tcherkasskoï.
Romanof (Michel Nikititch), I, 153.
— (Michel Fœdorovitch). *Voy*. Mikhaïl.
— (Nikita Romanovitch), I, 150.
— (Vassili Nikititch), I, 153.
Romodanofski (prince), général, III, 185.
Rosen (baron de), lieutenant, II, 174. — IV, 158.
Rostislaf Mstislavitch, I, 126.
Rostoftsof (Jacques), général, II, 134, 151.
Rostoptchine (comte Fœdor Vassiliévitch), général en chef, I, 247. — IV, 201, 202.
Roth, général en chef, III, 15, 16, 26, 35, 36.
Roumantsof (Alexandre Ivanovitch), ambassadeur, III, 200.
— (comte Pierre Alexandrovitch), feld-maréchal, III, 203, 204, 205. — IV, 123.
— (comte Nicolas Pétrovitch), chancelier de l'empire, I, 236. — IV, 276.
Rounitch, curateur de l'université de Saint-Pétersbourg, I, 234. — II, 116.
Rulhière, I, 231. — III, 214.
Rurik *le Normand*, I, 23, 25, 124, 125, 128, 163.— II, 67.
Ryléïef, général, grand maître de la police, II, 139.
— lieutenant général, II, 139.
— (Conrad), II, 136, 139-141, 144, 147, 148, 151, 152, 153, 155, 169, 179, 188.— III, 12, 72, 87-90, 129, 131-135, 137, 146-148. — IV, 153, 163, 164, 167, 169, 170, 279.
Rzewuski (Séverin), III, 34.

S

Sabanief, général, III, 66.
Sacken (famille de), III, 180.
— (prince Von der Osten), feld-maréchal, III, 7, 9, 18, 56. — IV, 56, 228, 253, 254.
Saheb-Ghiraï, khan des Kirghises, IV, 210.
Saïmo, fils de Veydevoud (incertain), I, 146.
Saint-Priest (vicomte de), diplomate, IV, 55.
Salomon II, tsar d'Iméreth, IV, 89.
Saltykof (comtes et princes), III, 245-247.
— (prince Alexandre Nikolaïevitch), ministre, III, 247.
— (prince Ivan Pétrovitch), feld-maréchal, III, 246.
— (prince Nicolas Ivanovitch), feld-maréchal, gouverneur d'Alexandre, I, 68, 244. — III, 7, 246.
— (prince Pierre Séménovitch), feld-maréchal, III, 246.
— (prince Serge Nikolaïevitch), sénateur, III, 246.
— (princesse Catherine Vassilievna), dame d'honneur, II, 297.
San-Carlos (duc de), ambassadeur, IV, 113.
Sanguszko (princes), III, 179.
Sapieha (princes), III, 179.
— (princesse). *Voy.* Soltyk.
Saroutzki ou Zarucki (Ivan), ataman des Cosaques, I, 180, 192.
Sartaï-Tchinghissof, sultan des Kirghises, IV, 208.
Sass (de), général, II, 306.
Saxe (reine de), II, 108.
Sazonof, général, II, 305.
Schafarik, I, 215, 216.
Schein (Mikhaïl-Borissovitch), boïar et voïvode, I, 160, 192.
— général sous Pierre le Grand, III, 207.
Schlœzer, I, 146, 183.
Schmidt-Phiseldeck, I, 182.
Schveikofski. *V.* Povalo-Schveikofski.
Schwartz, colonel, III, 21, 43.
Schwarzenberg (prince Charles de), feld-maréchal autrichien, I, 99. — IV, 240.
Schwerin (comte de), III, 211.
Ségur (comte de), le père, III, 216, 221.
— (comte Philippe de), II, 275, 278, 279.
Séménof, officier, III, 76, 77.
— conseiller titulaire, III, 86.
Séraphim, métropolitain de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, II, 31-37, 172, 173, 263. — IV, 88, 90, 123, 229, 230, 238-248.
Sherwood, officier, II, 15, 54. — III, 28, 124, 127.
Siestrzencewicz-Bohusz (Stanislas), métropolitain catholique, IV, 88, 276.
Sievers (famille de), III, 180.
Sigismond III (Wasa), roi de Pologne, I, 127, 159, 160, 162, 191, 192.
Siméon Ioannovitch *Gordii* (le Fier), I, 127, 140, 147.
Siniavine, amiral, IV, 278.
Sitzkoï (famille des princes), I, 153.
— (prince Ivan Vassiliévitch), I, 189.
— (princesse Euphémie), née Romanof, I, 153.
Skariatine (les frères), III, 17.
Skopine. *Voyez* Chouïski-Skopine.
Snéghiref, II, 291.

Sobolewski, sénateur voïvode, II, 240.
Solovief (baron), capitaine, III, 25-27, 37, 116. — IV, 153, 177.
Soltyk (comte Roman), III, 111.
— (comte Stanislas), II, 12. — III, 109-111.
— (Gaëtan), évêque de Cracovie, III, 109, 110.
*— (comtesse Caroline), née princesse Sapieha, III, 111.
Sophie Alexéïevna, tsarevne, I, 128, 154. — III, 186, 187.
Sophie, princesse d'Anhalt-Zerbst. *Voy.* CATHERINE II.
Sougorski (prince), ambassadeur, IV, 268.
Soukhine, génér. en chef, II, 305.
Soukhinof, lieutenant, III, 25, 27, 37.
Soukhovo-Kobyline (famille), I, 143, 145.
Soukhozanet, général, II, 305.
Souleïman-Khan, chamkhal de Tarkou, IV, 206, 207.
Southof, lieutenant, II, 150, 165.
Souvorof-Rymnikski (Cte Alexandre Vassiliévitch), prince d'Italie, feld-maréchal, I, 42, 83. — II, 74.
Souvorof. *Voy.* Italiiski (prince).
Spéranski (comte Mikhaïl Mikhaïlovitch), membre du conseil de l'empire, II, 127, 202, 222, 230. — III, 155, 159-162, 268-279. — IV, 19, 152.
Spiridof, amiral, III, 224, 225.
— major, III, 124, 126.
Stackelberg (famille de), III, 180.
Staël (baronne de), I, 80.
Stanislas (Poniatowski), roi de Pologne, III, 201, 211.
Stedingk (comte de), feld-maréchal suédois, II, 74. — IV, 113.
Stedingk (le même), I, 235. — II, 299.
— (baron de), colonel, IV, 113.
Stein (baron de), III, 69.
Steinbock (famille de), III, 180.
Steinheil (baron de), lieutenant-colonel, II, 150, 152, 179.
Stieglitz (maison), II, 301.
Stiermcrona, général, IV, 113.
Stoffregen (docteur), médecin d'Elisabeth, II, 53, 58, 255. — IV, 117.
Storch (Henri), vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, I, 76, 77. — II, 209, 222, 299. — III, 155, 270. — IV, 192.
Stourdza (Mlle de), I, 274.
Strahl, I, 193.
Strahlenberg (baron de), I, 115, 158, 164, 165, 168, 178, 179, 193. — II, 298. — III, 190, 191.
Stratford-Canning, ambassadeur, IV, 63.
Streschnef (Eudoxie), tsarine, I, 154.
Strikalof, général, II, 305.
Stroganof (baron), III, 213.
— (comte Alexandre Grigoriévitch), ministre de l'intérieur, II, 225.
— (comte Grégoire Alexandrovitch), ambassadeur, membre du conseil de l'empire, I, 89, 110. — II, 8. — IV, 278.
— (comte Paul Alexandrovitch), général, ami d'Alexandre, I, 89, 252.
Stroïef, II, 313.
Struss (Nicolas), colonel polonais, I, 161, 192.
Stürler (colonel), II, 165, 175, 185, 305.
SVIATOPOLK Ier IAROPOLKOVITCH, I, 125.
SVIATOPOLK II ISIASLAVITCH, I, 126.
SVIATOSLAF Ier IGORÉVITCH, I, 125.
SVIATOSLAF II VSÉVOLODOVITCH, I, 126.

Svistounof, cornette, II, 153.
Szreder, avocat, III, 105.

T

Tacite, I, 76, 216.
Taïmouraz, tsarévitch de Grousie, IV, 206.
Talleyrand (prince de), ministre français, I, 101. — II, 66.
Talon (vicomte), général, IV, 112.
Tamerlan. *Voy*. Timour.
Tarakanof (princesse), II, 6. — III, 225.
Tariel (prince) dadian de Mingrélie, IV, 206.
Tatiana Fœdorovna, sœur de Mikhaïl Fœdorovitch, I, 171, 189.
Tatischtchef (comte Alexandre Ivanovitch), ministre de la guerre, II, 196, 221.
— (Dmitri Pavlovitch), bailli de Malte, ambassadeur à Vienne, II, 196, 221.
Tcherkasskoï (famille), I, 157. — III, 180, 181.
— (prince Boris Kamboulatovitch), boïar, I, 153.
— (princesse Boris), née Marthe Nikititchna Romanof, I, 153, 171.
Tchernychef (comtes), III, 65, 213, 218.
— (comte Grégoire Pétrovitch), feld-maréchal, IV, 123.
— (comte Ivan Grigoriévitch), général en chef, II, 204. — IV, 123.
— (comte Zacharie), capitaine, II, 191, 192. — III, 63.
Tchernychef (comtesse), dame d'honneur, IV, 123.
— (Ivan Lvovitch), II, 204.
— (prince Alexandre Ivanovitch), ministre de la guerre, II, 133, 197, 204. — III, 16, 17, 63, 128.
Tchernychef-Krouglikof (comte), III, 63.
Tchet (mourza), I, 191.
Tchevtchévadzé (princes), III, 180.
Tchinghiz-Khan, I, 21. — IV, 191.
Tchitchérine, général, II, 305.
Téplof, officier, III, 223.
Théodorète, archevêque de Riaisàn et de Mourom, I, 170, 174, 175.
Théophane, patriarche de Jérusalem, I, 194.
Thiers. I, 71, 230, 232, 269. — II, 237, 238, 250, 276. — IV, 121.
Tiesenhausen (famille de), III, 180.
— colonel, III, 23, 85, 124.
Timour, IV, 191, 233, 234.
Titof, lieutenant, II, 10.
Tokaref, assesseur de collége, III, 77.
Toktamysch, khan des Mongols, IV, 191.
Toll (famille de), III, 180.
— (comte de), général en chef, directeur du corps des voies de communication, II, 231. — IV, 254.
Tolstoï (comte Alexandre Ivanovitch), général en chef, II, 313.
— (comte Fœdor Andréievitch), grand maréchal de la cour, II, 313.
— (comte Pierre Alexandrovitch), général en chef,

membre du conseil de l'empire, II, 231, 311-312. — IV, 87, 121.
Tolstoï (comte Pierre Andréïevitch), général sous Pierre le Grand, II, 312.
— *Voy.* Ostermann-Tolstoï.
— (Jacques), enseigne, III, 77.
Tourghénief ou Tourguéneff (Ivan), le père, III, 68, 69.
— (Alexandre Ivanovitch), II, 34. — III, 69, 70, 263, 264, 266.
— (Nicolas Ivanovitch), III, 68, 69, 77, 79, 80, 81, 85, 89, 267. — IV, 139, 150.
Tourghénief, le même, III, 231, 232, 246, 248, 267, 273. — IV, 270, 282-283.
Tourghénief (Serge Ivanovitch), III, 70.
Trévise (duc de), maréchal de France, IV, 201.
Trinius (docteur), membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, II, 255.
Troubetzkoï (famille des princes), III, 180.
— (prince Dmitri Timoféïevitch), boïar et voïvode, I, 161, 167, 192.
— (prince Serge), II, 136, 138, 146, 147, 150, 152, 153, 169, 179-181. — III, 62, 65, 67, 74, 88, 89, 129, 133, 134. — IV, 155, 170.
— (prince Vassili Serghéïevitch), général en chef, II, 137. — IV, 254.
— (autre prince), II, 137.
— (princesse Serge), née Laval, IV, 170, 171.
Troukhine, major, III, 27, 33.
Tsébrikof, lieutenant, IV, 139, 150, 159-161.
Tsinovief. *Voy.* Orlof (princesse).
Tsitsianof (princes), III, 180.
Tumen, khan des Kalmouks, IV, 209.

U

ULADISLAS. *Voy.* VLADISLAS.
Uminski, général, III, 103, 104.
Ungern-Sternberg (famille d'), III, 180.

V

Vadkofski (Alexandre), sous-lieutenant, III, 27, 34.
Valouïef (Catherine), demoiselle d'honneur, IV, 122.
VASSILI Ier IAROSLAVITCH, I, 126.
VASSILI II DMITRIÉVITCH, I, 127, 148. — IV, 233.
VASSILI III VASSILIÉVITCH *Temnoï*, (l'Aveugle), I, 127, 148.
VASSILI IV VASSILIÉVITCH, I, 118, 127.
VASSILI V IOANNOVITCH (Chouïski), I, 127, 159, 164, 178. — III, 183. — IV, 39.
VASSILKO ROMANOVITCH, prince de Galitch, I, 130.
Vassiltchikof (Alexis Vassiliévitch), sénateur, I, 230.
— (prince Hilarion Vassiliévitch), général en chef, président du conseil de l'empire, I, 179, 230. — IV, 222.
— favori de Catherine II, III, 220, 221.
Vatkofski (Théodore), officier, III, 28.
Vaucher, de Genève, IV, 171.
Velho (baron), général, II, 175, 306, 314.

Veydevoud, roi prussien (incertain), I, 145, 146.
Viatcheslaf Vladimirovitch, I, 126.
Viazmitinof (Serge Kosmitch), ministre de la guerre, I, 249.
Vibius Sequester, I, 216.
Vicence (Caulaincourt, duc de), I, 93.
Villebois, grand maître de l'artillerie, III, 212, 215, 217.
Villefranche (comte de), capitaine, IV, 112.
Vladimir Ier Sviatoslavitch (St), *le Grand*, I, 26, 125, 128. — IV, 189.
Vladimir II Vsévolodovitch *Monomaque*, I, 126, 129. — IV, 234, 241.
Vladimir Iaroslavitch, prince de Galitch, I, 129.
Vladimirko Volodarovitch, prince de Galitch, I, 129.
Vladislas Ier (Wasa), I, 127, 159, 165, 191, 193. — III, 184.
Vogüé (marquis de), officier, IV, 112.
Voïnof, général en chef, II, 159, 175, 200, 305. — IV, 278.
Volodar Rostislavitch, prince de Galitch, I, 129.
Volkonski (famille des princes), II, 296, 297.
— (prince Grégoire Séménovitch), II, 297.
— (prince Pierre Mikhaïlovitch), général en chef, ami d'Alexandre, II, 27, 39, 51-61, 89, 227, 297. — IV, 75-122, 228.
— (prince Serge-Grigoriévitch), II, 297. — III, 13, 14, 17, 82, 87, 116. — IV, 157.
— (princse Grégoire), Alexandra Nikolaïevna, dame d'honneur, II, 296.
— (princesse Serge), née Raïefski, IV, 171.
Volkonski (princesse Pierre), Sophie Grigorievna, née Volkonski, IV, 116.
Voltaire, I, 276. — II, 256, 257. — III, 42, 47, 201, 202, 203, 219, 224, 251.
Volynski (Arthémius Pétrovitch), ministre, IV, 165.
Von Visine (Ivan), III, 80.
— (Michel), général, III, 80.
Vorontsof (comte Alexandre Romanovitch, grand chancelier, I, 231, 236.
— (comte Semen Romanovitch), ambassadeur à Londres, II, 41.
— (prince Michel Séménovitch), gouverneur général de la Nouvelle Russie, commandant supérieur de l'armée et des provinces du Caucase, II, 41, 43, 45. — III, 34.
— (comtesse Catherine). *Voy.* Daschkof.
— (comtesse Elisabeth), maîtresse de Pierre III, III, 212.
Vorontsof-Daschkof (comte), conseiller privé actuel, II, 225.
Voropanof, général, II, 305.
Vorotinski (prince), voïvode, I, 166, 176.
Vronitzki, colonel, III, 124.
Vsévolod Ier Iaroslavitch, I, 126.
Vsévolod II Olgovitch, I, 126.
Vsévolod III Iouriévitch *le Grand*, I, 126.

W

Wægelin, lieutenant, IV, 133.
Wallenius, professeur, IV, 99.
Waldemar-Christian Guldenlœve, comte de Sleswig-Holstein, I, 138.
Washington, III, 12, 13, 87.
Weber, II, 17.

Wellington (duc de), IV, 55-55, 87.
Wichmann, I, 158, 168.
Wielhorski (comtes), III, 179.
Williams, III, 266, 267.
Witt (de), grand pensionnaire de Hollande, II, 55.
Witt (comte de), général, III, 5.
— (comte Ivan Ossipovitch), général en chef, I, 262. — II, 54. — III, 8, 16, 127.
Wittgenstein (princes et comtes de), III, 259.
— (prince Pierre Christianovitch), feld-maréchal, III, 5, 7, 9, 14, 78, 128, 259-242. — IV, 56, 255.
— (princesse), née princesse Radzivill, III, 241.
Wolf, chirurgien-major, III, 9, 82.
Wrede (prince de), feld-maréchal bavarois, IV, 55, 87.
Wurtemberg (famille de), IV, 227.
— (duc Alexandre), II, 143, 228. — IV, 87.
— (duc Alexandre), son fils, II, 143. — IV, 87, 121.
— (princesse Marie de), duchesse de Saxe-Gotha, IV, 96, 122.
Wylie (sir James), chirurgien en chef d'Alexandre, I, 265. — II, 40, 49-59, 89.

Y

York, général prussien, III, 240.

Z

Zaïonczek (prince Joseph), vice-roi de Pologne, I, 79. — II, 77, 237.
Zaïonczek (princesse), II, 240.
Zakharine. *Voy.* Romanof.
Zakrefski (comte), ministre de l'intérieur, général en chef, II, 224, 231. — IV, 228, 279.
Zan (Thomas), étudiant, III, 104.
Zarucki. *Voy.* Saroutzki.
Zavalichine, lieutenant de marine, II, 151. — III, 129, 130, 150.
Ziethen (général de), II, 39.
Zolkiewski, grand général, I, 159, 172, 191, 192.
Zoubof (famille), III, 181.

FIN DE LA TABLE.

